DONALD WEBSTER CORY

L'HOMOSEXUEL EN AMÉRIQUE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR
Jean ROSENTHAL

PRÉFACE DU Dr NACHT

PIERRE HORAY
" FLORE "
22 bis Passage Dauphine
PARIS VIe

Copyright by Pierre Horay-Éditions de Flore 1952.

PRÉFACE

Ni plaidoyer, ni apologie, ce livre témoigne de l'effort loyal d'un homosexuel pour poser objectivement le problème de l'homosexualité. Si d'autres l'ont tenté avant lui, reconnaissons que nul n'est parvenu plus près d'une difficile objectivité que Donald Webster Cory. Et il y a d'autant plus de mérite qu'il a vécu lui-même le drame qu'il nous décrit en termes sobres et émouvants.

Qu'il nous parle de lui ou des autres, qu'il nous montre l'homosexuel en conflit avec lui-même, la société ou la

famille, le souci de la vérité se fait partout sentir avec une égale rigueur. Cette vérité, il la pourchasse de toutes les manières, scrute ses semblables et lui-même, fait appel à des disciplines scientifiques éprouvées, telles que physiologie, endocrinologie, sociologie ou psychanalyse.

Il est clair que ce que l'auteur cherche en dernier ressort, c'est d'amener ce qu'il appelle le « groupe majoritaire » à une plus juste compréhension du « groupe minoritaire » des homosexuels, afin de rendre moins lourd le poids qui pèse sur l'existence des derniers.

Le médecin que je suis, témoin des misères et des souffrances vécues par cette « minorité » souhaite vivement que ce but soit atteint, et pense que l'œuvre de Donald Webster Cory contribuera sans doute à dissiper certains malentendus — voire certaines erreurs. Mais les causes véritables tant du malaise qu'éprouve l'homosexuel que de l'attitude adoptée vis-à-vis de lui par les êtres dits normaux ou par la société ne sont pas uniquement là où les cherche l'auteur. Car alors ce qui serait valable pour l'homosexuel vivant en Amérique, où la loi va jusqu'à considérer l'homosexualité comme un crime et la poursuit comme tel, n'aurait plus sa raison d'être dans d'autres pays plus tolérants où l'homosexualité n'est ni traquée ni poursuivie (1).

(1) En France, le délit d'homosexualité n'est poursuivi que s'il s'accompagne d'attentat ou d'outrage aux mœurs, c'est-à-dire quand un tiers non-consentant se trouve lésé.

Or l'expérience clinique montre que l'homosexuel, quels que soient le pays et le milieu auxquels il appartienne, se sent la plupart du temps tout aussi mal à l'aise, réprouvé, bref coupable. *Ce qui pèse lourdement, à son insu, sur l'homosexuel — nous l'avons souvent constaté — c'est moins l'opposition de la société que ses propres conflits non résolus, ses propres contradictions internes. Je ne veux nullement par là minimiser le rôle que joue la société dans les difficultés auxquelles l'homosexuel est en butte, mais simplement souligner que les plus douloureuses de ses difficultés viennent de lui-même. Je veux dire par là que les conflits qui ont marqué l'évolution de sa personnalité ne sont pas tous résolus par l'homosexualité, et que celle-ci demeure souvent une solution de compromis plus ou moins satisfaisante. L'interdit sexuel qui a fixé — ou ramené — l'homosexuel à la phase physiologique d'homosexualité — phase que* tous *les êtres traversent à des degrés différents au cours de leur développement psycho-sexuel — continue à peser plus ou moins sur l'activité homosexuelle, bien que cette dernière ait été adoptée au départ justement pour tenter inconsciemment d'échapper à cet interdit. Sur ce point précis, je ne partage pas les vues de Donald Webster Cory et ne crois guère à ce qu'il appelle « l'instinct homosexuel ». Il n'y a pas d'instinct homosexuel, il y a l'instinct tout court, qui chez l'homosexuel tend à se satisfaire auprès*

d'un être du même sexe. Or l'instinct peut tromper l'ordre des choses, se dérober aux buts poursuivis par la nature — mais, comme nous l'a montré Freud, il ne peut s'aveugler entièrement lui-même, cette dérivation entraîne un changement dans la qualité même de la satisfaction éprouvée.

Ici je dois ouvrir une parenthèse et rappeler que j'ai tenté depuis longtemps de démontrer qu'il y avait deux sortes d'homosexualités : « l'homosexualité-perversion » (ce dernier terme devant être pris uniquement dans son sens médical et ne comportant aucun jugement péjoratif) et « l'homosexualité-névrose » (cf Un cas d'homosexualité traité par la psychanalyse, *Revue Française de Psychanalyse, 1932 ;* Pathologie de la vie amoureuse, *Denoël, 1936*). *Dans le premier cas, le sujet semble avoir réussi à réduire au minimum l'interdit sexuel et avoir surmonté au maximum les conflits qui en résultaient. Sa vie sexuelle est normalement active (sauf que l'objet choisi est de même sexe que lui), il a un comportement social satisfaisant et accepte son homosexualité sans réactions contraires, en apparence tout au moins. Remarquons que de tels sujets supportent fort bien l'attitude de la société à leur égard, ou même ne s'en soucient guère, ce qui prouve bien, ainsi qu'il a été dit plus haut, que l'action exercée par la société reste assez superficielle quand le sujet n'est pas perturbé inté-*

rieurement. Ces formes d'homosexualité n'auraient aucune chance de bénéficier d'une psychanalyse, pour la bonne raison qu'elles n'y verraient, justement, aucun « bénéfice ».

Par contre, je ne partage pas le scepticisme de M. Webster Cory quant aux résultats possibles d'un traitement psychanalytique en ce qui concerne la seconde catégorie d'homosexuels : les homosexuels névrosés. Chez eux, l'homosexualité est plutôt une source d'insatisfaction et de tourment, l'activité sexuelle est souvent réduite elle-même à un minimum, le comportement social est très perturbé. Dans ce cas, poussé à l'extrême, l'homosexualité apparaît comme un symptôme parmi d'autres, essentiellement caractérisés par des besoins auto-punitifs, des attitudes masochiques se développant sur un fond de culpabilité inconsciente. Un traitement psychanalytique judicieusement appliqué à de tels cas donne souvent d'excellents résultats. Je dis souvent, et non toujours, car il ne faut pas se dissimuler que le traitement de l'homosexualité-névrose est d'un maniement délicat et peut conduire à un échec thérapeutique. Mais certains succès sont encourageants et vont parfois jusqu'à un renversement quasi-total des tendances.

Et même si l'on n'obtient pas de résultats aussi spectaculaires, le fait de rendre l'homosexuel, jusqu'alors inadaptable et tourmenté, capable d'accepter son état (comme l'en adjure Donald Webster Cory) n'est pas négligeable.

Je ne parle pas ici seulement comme un médecin, dont le seul devoir est de soulager la souffrance et exclut toute préoccupation de moralisme. Mais il me semble que l'acceptation de son état donne à l'homosexuel un sens plus courageux de ses responsabilités et lui permet de s'intégrer plus harmonieusement dans le corps social au lieu de s'en exclure.

Quant à l'hostilité — voire même les persécutions auxquelles la « minorité » homosexuelle est en butte de la part de la société, il nous faut, pour les comprendre, revenir à cette bi-sexualité originelle dont j'ai déjà parlé, à cette composante homosexuelle naturelle de la sexualité dite normale — composante qui existe à des degrés variables, *je le répète, chez* tout individu, *et qui subsiste de façon* latente *et* inconsciente. *Plus un individu normal a d'efforts à déployer pour maîtriser la part d'homosexualité latente qui subsiste en lui, plus il se montrera sévère, réprobateur et répressif vis-à-vis de l'homosexualité ouvertement manifestée chez autrui.*

Mais ceci nous entraînerait à de trop longs développements. J'ai voulu seulement donner quelques indications qui situent le problème sur son plan véritable, plan sur lequel s'affrontent des forces inconscientes instinctuelles d'une grande intensité. Ces forces sont aveugles et sourdes. Entendront-elles l'appel à « l'équité », à l'indulgence, à la

tolérance que leur adresse M. Webster Cory ? Il faudrait pour cela que l'homme connaisse leur vrai visage. Mais il brise les miroirs qui le lui révèlent et préfère l'habiller de masques plus flatteurs.

DOCTEUR S. NACHT.

AVANT-PROPOS

Ce livre est le résultat de vingt-cinq ans de participation à la vie américaine en tant qu'homosexuel. Il y a tout intérêt, j'en suis convaincu, à ce que le public soit aussi éclairé que possible sur cette question de l'homosexualité et qu'on puisse en discuter librement. Or, les observations et le point de vue de l'homosexuel lui-même sont, à mon avis, aussi essentiels que ceux du psychiatre, du juriste ou du prêtre si l'on veut que la discussion soit valable. Le psychiatre ne peut espérer se faire une idée de l'homosexuel type, car il n'est amené à soigner que les refoulés ou les inadaptés. De même, l'expérience du criminologiste se limite aux homosexuels qui commettent des délits. Ce livre, avec son caractère purement subjectif, a pour but non

seulement de donner de l'homosexuel une vue plus complète et plus caractéristique, mais encore, de permettre à l'un des leurs de donner son opinion.

C'est mon point de vue propre que l'on trouvera dans ces pages. Je ne peux parler au nom de personne d'autre. Mais la majorité des homosexuels, j'en suis persuadé, pourront reconnaître comme leurs, bien des idées et des expériences relatées ici.

J'ai voulu me limiter aussi à l'étude de l'homosexuel mâle, car je ne saurais apporter une contribution personnelle aux problèmes du lesbianisme. Dans certains passages, et quand il s'agit d'aider à la compréhension de mon exposé, je fais allusion à l'homosexualité féminine, mais je ne vais jamais jusqu'à l'analyser. Par ailleurs, dans la bibliographie qui suit cet ouvrage, j'ai mentionné des livres qui traitent de l'homosexualité féminine aussi bien que masculine.

En tant qu'homosexuel écrivant ès-qualités une étude destinée à un vaste public, j'ai cru devoir employer le langage dont nous usons entre homosexuels. Cette fidélité dans l'expression s'imposait dans une étude subjective. Que le lecteur non initié sache donc que les homosexuels s'appellent gay *et les hétérosexuels,* straight *; ces appellations sont couramment employées dans le cercle où j'évolue, et j'en parlerai plus longuement dans le chapitre consacré au vocabulaire des homosexuels* (chap. IX).

La matière de ce livre, je l'ai tirée d'études aussi bien que d'expériences personnelles. Je dois notamment remercier un jeune avocat qui a étudié pour moi les rapports de l'homosexualité et de la loi aux États-Unis. C'est lui qui a rassemblé les faits cités dans le chapitre consacré à ce sujet (chap. V), *mais je revendique entièrement la responsabilité des opinions qui sont exprimées à ce propos.*

Ce livre est donc, dans un sens, une autobiographie spirituelle. Dans ce genre d'ouvrages, les faits de la vie d'un homme n'ont qu'une importance secondaire : ce sont ses pensées, ses

opinions qui comptent. Comme, néanmoins, j'écris en qualité d'homosexuel, il me faut, semble-t-il, révéler au lecteur quels furent mes antécédents. Dès le tout début de mon adolescence, j'ai toujours eu conscience du problème de l'homosexualité. Ce qui m'ouvrit les yeux, ce fut l'extraordinaire attirance qu'exerça sur moi un jeune homme de quelques années mon aîné. On ne m'avait jamais dit que des hommes pouvaient se trouver attirés par d'autres hommes ; personne n'avait cherché à me séduire ni à m'induire en tentation. Tout ce que je savais, c'était qu'un penchant, vague et troublant, m'attirait vers ce garçon. J'avais envie d'être près de lui, de le serrer dans mes bras. Deux ans encore après ma première expérience véritable, je demeurai dans une totale ignorance des faits de l'homosexualité ; ce fut donc pour moi une bouleversante révélation quand, au cours de ma dernière année de collège, un de mes professeurs me prit à part et se mit à m'expliquer qu'il existait des gens qu'on appelait des invertis.

Vers l'époque où je sortais de l'adolescence pour parvenir à l'âge d'homme, j'entrepris de m'étudier, moi et mes semblables ; je dévorai tous les ouvrages que je pensais susceptibles de m'éclairer, cherchant à comprendre pourquoi je ne pouvais pas être comme les autres. Je souffrais fort d'être anormal et je songeais au dur châtiment qui m'attendait si d'aventure l'on découvrait mon secret.

Je passai par bien des phases durant les années qui suivirent. Je luttai contre mes tendances homosexuelles, je cherchai à me discipliner afin de les surmonter, je m'infligeai des punitions pour n'avoir pas su résister à de coupables tentations. Mais ces efforts ne parvenaient pas à affaiblir les besoins que je sentais en moi. Je connus alors une phase de révolte, je me fis de nombreux amis dans les cercles d'homosexuels et tantôt, je me sentais prisonnier d'un sort tragique à quoi je ne pourrais jamais m'adapter, tantôt je me jugeais béni d'appartenir à une petite élite. Il me semblait parfois que je courais à la défaite, alors qu'à d'autres moments je brûlais du désir de secouer le

joug de la clandestinité, de proclamer ouvertement mes penchants et de m'accomplir pleinement en vivant en compagnie d'un autre mâle.

Mais — je ne tardai pas à le découvrir — il n'était guère facile de rencontrer l'amour auprès d'un autre homme, et de violents engouements qu'on aurait pu prendre pour des passions durables n'étaient que des toquades sans lendemain. Je connus ainsi bien des liaisons et entrepris bien des conquêtes, espérant toujours trouver un attachement stable. A seize ans, j'eus une amitié merveilleuse qui dura deux années, mais qui connut le même sort que devaient plus tard avoir bien d'autres aventures. Par la suite, mes passions s'éteignirent au bout de quelques mois, puis de quelques semaines et je raillais ceux qui employaient le mot amour *pour qualifier ce genre de relations.*

L'amour homosexuel, me disais-je, est un mythe. Jamais je ne trouverais un homme que je puisse aimer. Je ne connaîtrais que de brèves aventures et puis chacun s'en irait de son côté vers de nouveaux partenaires. J'étais condamné, me semblait-il, à une vie de dissipation sans lendemain. Vers où pourrais-je me tourner ?

A vingt-cinq ans, après m'être assuré que j'étais capable de consommer un mariage, j'épousai une jeune fille que je connaissais depuis l'enfance, une charmante créature qui fit preuve de la compréhension la plus large et avec qui j'avais bien des sujets communs d'intérêt. Je décidai que le mariage verrait la fin de mes péchés, que je romprais tous liens avec les cercles homosexuels et avec les amis chers que j'y comptais, pour mener la seule vie que j'estimais féconde pour moi.

Je ne tardai pas à constater que le mariage ne réduisait en rien l'intensité de désirs que je ne pouvais satisfaire qu'avec des hommes, et que je n'aurais ni l'énergie ni la tranquillité intérieure suffisantes pour réussir dans ma profession s'il me fallait sans cesse lutter avec les tendances qui s'agitaient en moi. J'avais besoin de mes anciens compagnons, mais je me refusais à l'admettre, fût-ce dans le silence de la méditation.

Il me fallait résoudre ce problème ; convaincu que j'étais que la seule méthode pour y parvenir était de me débarrasser de mes penchants homosexuels, j'allai trouver un psychanalyste fort coté qui m'assura qu'il pouvait m'aider.

Peu à peu, au fur et à mesure que se poursuivait l'analyse, je me rendis compte que cet homme entendait m'aider à vaincre mes sentiments de honte, de remords et de culpabilité, plutôt qu'à dominer les instincts qui étaient responsables de ces états affectifs. Je m'insurgeai violemment contre ce dessein. Je tenais à ma honte et j'en étais fier. En fait, j'en avais besoin. Mais ce combat servit à me prouver que la honte et le remords n'étaient que les accessoires dont j'avais usé afin de pouvoir continuer à mener cette vie d'homosexuel, contre laquelle je prétendais me révolter. La honte et le remords me permettaient de me décharger de toute responsabilité, en me prouvant à moi-même que j'étais entraîné vers l'homosexualité contre mon gré ; ainsi disculpé, je pouvais poursuivre mon existence d'homosexuel. Mais à quel prix !

Aujourd'hui que j'ai connu dans le mariage des années de bonheur, que j'ai un foyer heureux avec des enfants, et que de solides liens d'amitié m'attachent à un homme qui m'a plus d'une fois été un guide précieux dans l'existence, j'entreprends de décrire ce que c'est que d'être un homosexuel. Il ne s'agira pas des réflexions d'un être aigri et malheureux. Ce livre est simplement le point de vue de quelqu'un qui a soutenu un dur combat contre lui-même et contre la société.

Avant d'en terminer avec ces remarques préliminaires, j'aimerais signaler une objection que l'on m'a faite : pourquoi, m'a-t-on dit, avoir pris un pseudonyme ? Si vous avez le courage de vos opinions, pourquoi vous dissimuler derrière le masque de l'anonymat ? Pourquoi ne pas signer de votre nom, comme l'ont fait certains, et défendre à visage découvert les points de vue qui sont si manifestement les vôtres ? Puis-je, en réponse, faire remarquer qu'aucun homme n'est jamais tout à fait seul dans la vie et que je ne me sens pas le droit de

mettre dans l'embarras mes proches en exposant sous le nom qu'ils portent des opinions qu'ils ne partagent pas. Je suis d'ailleurs convaincu qu'il est plus facile aujourd'hui dans les milieux cultivés américains, à un écrivain qui écrit anonymement ou sous un pseudonyme, de s'exprimer avec franchise sur le chapitre de l'homosexualité. Il n'y aurait pas que moi et les autres à souffrir, mais aussi le livre et mieux vaut donc que je me dispense de revendiquer ouvertement la paternité de cet ouvrage.

J'espère que mon livre ouvrira les yeux d'un grand nombre de lecteurs, qu'il aidera les parents, les frères et les sœurs, les amis et les maîtres à mieux comprendre le problème. J'espère qu'il contribuera à améliorer de déplorables conditions sociales et qu'il donnera du courage à tous ces autres homosexuels qui, comme je l'ai fait, cherchent la réponse aux nombreuses questions qui se posent pour eux dans la vie.

Et je veux remercier ici ceux qui ont bien voulu lire la totalité ou des fragments de mon manuscrit pour tous leurs précieux conseils.

Mai 1951. Donald Webster Cory.

PREMIÈRE PARTIE

SOCIOLOGIE

Chapitre premier

UNE MINORITÉ MÉCONNUE

Depuis quelques années, le monde a pris fortement conscience du problème des minorités. Une pression constante s'exerce sur l'industrie, sur le gouvernement, et même sur la société dans son ensemble, pour leur faire reconnaître les droits des minorités. Par suite le plus souvent d'un accident historique, parfois d'une position intellectuelle délibérément choisie, bien des gens se trouvent à l'écart et dans l'incapacité de jouir comme leurs semblables des bienfaits de la civilisation. Leur triste situation est reconnue : on ne cesse d'entendre répéter qu'il faut respecter

les droits de l'homme, indépendamment de toute question de race, de religion, de couleur ou d'opinion politique. Aux yeux d'un grand nombre de gens, l'attitude adoptée envers les minorités est devenue la pierre de touche à quoi se mesure le caractère plus ou moins progressiste d'un individu ou d'une nation. Les droits des minorités, estime-t-on souvent, doivent être un des principes fondamentaux sur quoi la démocratie doit s'élever si elle ne veut pas avoir la vie courte. La méconnaissance des droits des minorités dissidentes est un des traits essentiels des régimes totalitaires.

La lutte que mènent les groupes auxquels la société refuse une place se développe simultanément sur deux plans. Les combattants sont ceux qui, volontairement ou non, se comptent dans les rangs de la minorité. Ils estiment pratiquement tous qu'ils ont droit aux mêmes libertés que les autres et s'efforcent de les conquérir. Hantés qu'ils sont par leur problème, il prennent rarement la peine de se demander s'ils ont, envers les autres minorités, l'attitude même qu'ils exigent d'autrui envers eux. Mais quelques rares fois, on découvre parmi eux l'individu d'une telle envergure que la compassion qu'il éprouve pour tous les êtres humains transcende son identification avec un seul groupe.

Il est fréquent, par ailleurs, que la minorité bénéficie des efforts de certains éléments de la majorité qui, quels que soient leurs motifs, s'identifient avec les aspirations d'un groupe sans pour autant appartenir à ce groupe. Que leur philosophie soit libertaire, que le soutien qu'ils accordent aux hors-castes ait des raisons d'ordre personnel, humanitaire, intellectuel ou autre, peu importe : l'histoire juge sur les actes. Et l'histoire leur a montré que la majorité ne peut connaître un bonheur sans mélange dans un monde où vit une minorité opprimée.

De ce problème des relations entre majorité et minorité est sortie toute une littérature de protestation et de revendication. Les plus doués décrivent ce qu'est la vie d'un

membre d'une minorité : les impasses... les vexations... les railleries... les injures... l'humiliation et le doute... la difficulté de maintenir le respect de soi et l'orgueil du groupe. Et leurs appels se trouvent renforcés par la voix d'alliés étrangers à leur groupe et qui, sans avoir jamais souffert des atteintes d'un monde hostile autant que ceux qu'ils viennent secourir, se trouvent admirablement placés pour aider une cause qu'ils ne comprennent pas toujours très bien.

Ces dernières années, on a beaucoup étudié le problème des minorités. On a parlé successivement du problème juif en Allemagne et dans le reste du monde, du problème des Hindous et des Musulmans dans l'Inde et au Pakistan, des Catholiques en Ulster et des Protestants en Italie, du problème noir aux États-Unis. Mais la religion, la race ou la couleur ne sont pas les seuls aspects que peut prendre le problème des minorités ; on discute aussi les droits des Communistes dans les démocraties occidentales et ceux des non-Communistes dans les États d'Europe orientale.

J'estime qu'aujourd'hui un nouvel aspect du problème des minorités réclame l'attention de l'Amérique. Nous autres homosexuels, nous constituons une minorité qui ne saurait accepter le point de vue, les usages et les lois du groupe dominant, une minorité bien définie et unique en son genre.

D'aucuns n'admettront pas que l'on considère les homosexuels comme une minorité, sous le prétexte que ce terme désigne d'ordinaire des groupes ethniques, alors que les homosexuels ne sont qu'une collection d'individus réunis par leurs pratiques ou par un accident congénital. Mais alors les minorités religieuses n'échappent pas à ce reproche, puisque les croyances religieuses se transmettent le plus souvent de parents à enfants. Et au demeurant pareille conception de la minorité ne témoigne pas seulement d'une grande étroitesse de point de vue ; elle ne se justifie que dans la mesure où elle insiste sur le caractère involontaire et inévitable de l'appartenance au groupe. Ainsi que je le montre-

rai dans les pages de ce livre consacrées à la genèse de l'homosexualité, le fait d'être homosexuel, et donc d'appartenir à un groupe, est aussi involontaire que s'il s'agissait d'une caractéristique innée, bien qu'il n'en soit rien ; et, comme je l'établirai à propos du traitement de l'homosexualité, le fait d'avoir des désirs homosexuels, qu'on les assouvisse ou non, qu'on se décide ou non à mener une vie ambisexuelle, est en réalité aussi profondément enraciné dans l'individu que la couleur de la peau ou la forme des yeux.

Il va sans dire qu'il existe des différences fondamentales entre les homosexuels et les groupes communément reconnus comme minorités. Si l'on voulait se tenir à une définition assez étroite, on entendrait par minorité n'importe quel groupe de gens moins nombreux que d'autres. Mais, dans un sens plus large, une minorité se compose essentiellement de gens possédant en commun une caractéristique importante qui, non seulement les réunit, mais les différencie du reste de la société. La psychologie de groupe, écrit Sigmund Freud (1), « s'attache à l'individu en tant que membre d'une race, d'une nation, d'une caste, d'une profession, d'une institution, ou à l'individu appartenant à un assemblage de gens qui se sont formés en groupe à un moment donné et pour une raison donnée ». On voit d'après cette définition que non seulement les Chrétiens et les Juifs, les Nègres et les Blancs constituent des groupes, mais que les Communistes aussi en forment un ainsi que les sourds-muets, les médecins et les psychiatres. Mais, du point de vue sociologique, une minorité doit avoir une autre caractéristique, c'est de posséder dans la société un statut inférieur ou inique. Les médecins ne constitueraient donc pas une minorité, et il est tout à fait possible que le groupe minoritaire forme numériquement la majorité, comme le montre l'exemple classique des Noirs d'Afrique du Sud.

(1) S. Freud : *La Psychologie de Groupe et l'Analyse de l'Ego.*

D'après cette définition, les homosexuels sont donc bien un groupe minoritaire : ils comprennent un grand nombre de gens qui sont parfaitement conscients d'un lien qui les unit entre eux tout en les différenciant de la masse ; c'est pourtant un groupe qui n'a ni porte-parole, ni chef, ni moyen d'expression, ni philosophie de la vie et qui manque également d'une théorie qui justifierait son existence. Il n'est à vrai dire aucun groupe d'une pareille importance dont les membres reconnaissent d'aussi mauvaise grâce qu'ils y appartiennent. Et les autres minorités ne perdraient-elles pas, elles aussi, une importante partie de leurs effectifs, si la pression sociale ou leurs caractères biologiques mêmes n'obligeaient ceux-ci à se révéler.

On a beaucoup écrit sur ce sujet ; des centaines de livres, de romans, de traités de sociologie, d'études statistiques, de critiques psychanalytiques, et certains, fort valables. Mais, à une ou deux exceptions près, personne n'a cherché à décrire simplement ce que c'est que d'être un homosexuel. Bien peu de gens ont dit aux sociologues, aux législateurs et aux juges, aux romanciers et aux psychiatres — sauf lors de conversations privées dont le public n'a pu profiter — quelle impression cela fait d'être un homosexuel, de vivre avec la conscience perpétuelle de quelque chose à quoi l'on ne peut échapper, et comment cela affecte tous les aspects de la vie, actuellement, dans notre monde du XX^e^ siècle.

Quels sont les problèmes qui se posent à un homosexuel, quels compromis doit-il accepter, quels instincts possède-t-il, quels conflits se livrent en lui ? Que pensons-nous, nous les homosexuels, des origines de notre problème, des moyens d'y remédier, des lois et du chantage, des avantages ou des inconvénients que présente pour nous le mariage, des romans dont nous sommes les héros ? Quelle philosophie de la vie nous efforçons-nous d'établir ; jugeons-nous la vie sans espoir, sommes-nous battus d'avance, ou bien existe-t-il une réponse que certains ou qu'un grand nombre d'entre nous ont trou-

vée ? Voulons-nous être ce que le monde appelle « normal », avons-nous fait un effort dans ce sens, et quels enseignements en avons-nous alors retiré ? Avouons-nous nos penchants à notre famille et à nos amis, nous faisons-nous des amis hors de notre groupe, et quel accueil rencontrons-nous chez autrui ?

En me penchant sur toutes ces questions, je suis parvenu à la conclusion que je n'y répondrais que lorsque j'aurais compris que le facteur dominant chez moi, c'est la conscience que j'ai d'être différent des autres. Sur un point fort important, je diffère de la masse des gens qui m'entourent, et cette pensée ne me quitte jamais, elle influe sur toutes les autres, sur mes aspirations et sur mes activités, si peu importantes soient-elles.

Parfois, quand je paresse au lit avant de me lever, ou que je viens de laisser tomber mon journal et que je rêve dans mon fauteuil, je me trouve seul avec mes pensées et je me sens alors la proie d'une insatiable curiosité ; je me demande ce que ce doit être que de n'être pas un homosexuel. J'évoque des images empruntées à l'art, à la poésie, au théâtre, au roman, au cinéma ; je pense aux hétérosexuels que je connais dans la vie ou que j'ai rencontrés dans la fiction, et je m'efforce de m'identifier à eux. Pour ajouter au réalisme, je m'imagine proférant des jugements condamnatoires ou des remarques cinglantes. Mais tout cela est vain. Cela dépasse la portée de mes rêves les plus extravagants. Si je n'étais pas ce que je suis, quelles pensées naîtraient sous ma plume, quels problèmes m'occuperaient ? Je l'ignore, car je suis incapable de concevoir une existence où je serais comme les autres.

A mes amis et lecteurs hétérosexuels qui ne peuvent comprendre les désirs qui me hantent sans cesse, je puis seulement affirmer que leur comportement sexuel me paraît tout aussi étrange et inconcevable qu'à eux le mien. Et c'est plus de ma part que pure incapacité d'imagination :

je m'écarte avec horreur de cette vision de cauchemar.

Je sais que je m'attache à ma personnalité toute entière et que la sexualité en est un élément fondamental et que je ne pourrai jamais négliger. Mais il m'arrive parfois d'avoir envie d'être normal — dans le sens où l'on emploie généralement ce mot — pendant une brève période. J'aimerais être libéré de l'angoisse d'être un hors-caste ; non pas seulement profiter des plaisirs que l'on peut trouver à avoir des relations avec des individus du sexe opposé, mais ne plus sentir le joug des penchants qui m'inclinent vers les individus de mon sexe. Mais, je le sais bien, ce ne serait là qu'une expérience éphémère.

Être libre... est-ce cela que je cherche ? Parfois je me demande : le passé n'est-il pas qu'un rêve lointain ? Après tout, je suis un être libre et en ce moment, où je balance à me lever en entendant sur ma table le tic-tac de mon réveil, je ne suis sous l'emprise de nul désir impérieux. L'homosexualité qui a si longtemps dominé mon corps semble s'en être allée durant le sommeil de la nuit. Je suis libre de tous liens et de toutes chaînes, je m'étire, repousse les couvertures et je ris tout seul. Je ne peux que moquer ma propre folie, tout en me hâtant vers le travail qui m'attend. Et avec quelle douloureuse acuité je me souviens du garçon de vingt ans que j'étais voici un quart de siècle et qui bondissait joyeusement hors du lit, tout heureux de cette liberté neuve. Je me regardais alors avec orgueil, retrouvant un respect de moi-même que je croyais perdu et je m'en allais tout radieux prendre mon petit déjeuner. Je gardais quelques heures durant le sentiment de n'être plus un homosexuel, parfois presque toute la journée, jusqu'à ce que les doutes inévitables revinssent m'assaillir.

Je me rappelle notamment certain jour où j'étais rentré d'un bref séjour aux sports d'hiver. Pendant cinq jours, mon jeune corps de dix-huit ans s'était dépensé en activités athlétiques. Il m'était arrivé parfois de regarder un ami en

me disant : s'il savait ! Mais, à part cela, mes pensées avaient été fort chastes. Le premier matin où je me retrouvai à la maison, je m'éveillai frais et dispos, impatient de reprendre mes cours ; je remarquai également que je n'éprouvais nullement le besoin d'avoir près de moi un compagnon. Une phrase me revint en mémoire : *penchants d'adolescent.* L'adolescence était passée maintenant et j'avais laissé sur ma route mes tendances cachées. Je me souris à moi-même et dis presque à haute voix : « Je suis un homme ».

Cette impression de libération — c'est ainsi que je la qualifiais — je l'avais déjà eue ; mais ce matin-là, j'avais la conviction qu'elle ne serait pas fugitive. Le froid, pensai-je, m'a lavé de mes péchés. Au petit déjeuner, je me sentis remarquablement à l'aise en face de mes parents. Comme je deviendrais digne de leur amour si j'étais vraiment débarrassé de cette inclination anormale. Après le déjeuner, je constatai qu'aucun des jeunes hommes du collège que je rencontrais n'excitait mon désir. Je passai la journée au milieu de mes maîtres et de mes condisciples, en regardant tout particulièrement celui dont la présence m'avait jusqu'à ce jour paru déplaisante, en raison même de l'attrait qu'il exerçait sur moi ; aujourd'hui il ne m'évoquait plus rien. Le lendemain, cette impression de liberté persista ; elle commença même à dominer mes pensées. De propos délibéré je me soumis à une épreuve après l'autre, sans que s'éveillât en moi aucun désir. La curiosité me vint à un moment de ressentir juste une fois encore ce que c'était que d'être attiré par un autre mâle. Mais l'idée fuyait devant moi et je craignais et souhaitais à la fois de ne plus jamais la retrouver.

Vint le troisième jour de cette étrange quiétude et je m'imaginai découvrant le secret de mon passé à mes amis, à mes maîtres, à des psychiatres. Je me vis tenant des conversations imaginaires : je relatais mes expériences à des amis, à un professeur d'histoire que je n'avais pas vu depuis quelque temps. Puis, en rentrant chez moi le soir du troi-

sième jour, je passai devant le téléphone et m'arrêtai soudain. Ma main se tendit vers l'appareil et je compris que j'avais envie de téléphoner à William, un ami avec lequel j'avais eu récemment des rapports intimes. C'est pour lui dire que j'aimerais ne plus le revoir, me dis-je, mais mon cœur maintenant battait très fort et je sus que ce n'était là qu'un mensonge transparent. Je quittai le téléphone et continuai mon chemin vers la cuisine, mais j'avais perdu mon appétit. J'attendis avec impatience la fin du dîner ; puis, m'excusant, je me rendis dans l'un de mes bars favoris. Cette nuit-là, je trouvai un compagnon plus âgé que moi, et quand je l'eus quitté, je repartis en chercher un autre. Quand je fus seul dans mon lit, plus tard, cette nuit-là, je me mis à pleurer, mais je venais de recevoir une leçon, cruelle certes, mais utile. Seule l'expérience pouvait m'apprendre que les passions homosexuelles ne vous quittent pas quand il vous plaît, mais que bien au contraire, elles ne vous abandonnent jamais jusqu'à votre dernier jour. Aussi, quand aujourd'hui je m'éveille sans sentir en moi ce désir qui a toujours dominé ma personnalité, je me contente de sourire et d'attendre son inévitable retour.

Quand j'assiste à un concert, quand je suis engagé dans une conversation chez moi ou au bureau, quand je lève les yeux de mon journal pour examiner les gens assis à côté de moi dans l'autobus, mon esprit soudain s'enfuit loin des mots, des idées ou de la musique et je suis horrifié d'entendre résonner en moi les paroles fatales : *je ne suis pas comme les autres.* Je suis différent de tous ces gens et je le serai toujours. Du côté où je me trouve de la barrière qui me sépare des millions d'autres gens, je me demande qui sont mes compagnons secrets. Est-ce le secrétaire d'un de mes amis qui garde peut-être son secret mieux encore que moi ? Est-ce un de mes collègues de bureau qui est marié, ou un cousin qui vint un soir et qui parlait d'une voix douce, en choisissant soigneusement ses mots ? Ou l'inconnu assis en face de moi,

plongé dans un livre comme je semble l'être dans un journal ? Il lève les yeux et, parce que nos regards se croisent un instant plus longtemps qu'il ne conviendrait, j'ai le sentiment d'une vague affinité. A mes yeux du moins, sinon pour lui, vient de s'établir un lien de complicité, même si chacun de nous passe son chemin et que nous ne devions jamais nous revoir.

Je me sens différent des autres, mais je sais que ce sentiment ne ressemble pas à celui que connaissent les membres des autres minorités. Nous, homosexuels, nous formons une minorité encore plus minoritaire si je puis dire : aux problèmes qui se posent à tout groupe de gens séparés de la masse, viennent s'ajouter pour nous une foule de problèmes capitaux et qui nous sont propres. Les minorités ethniques peuvent trouver un refuge dans leur orgueil national, dans la chaleur de leur vie familiale, dans la certitude d'être un peuple élu. Mais pas les homosexuels. Nos parents et nos amis les plus proches, dont l'amour nous est indispensable, nous acceptent pour ce que nous ne sommes pas ; car sans cesse nous portons un masque et nous sommes toujours sur nos gardes de crainte que notre secret, qui est l'essence même de notre nature, ne soit trahi.

Je me trouve parfois pris dans le filet des railleries et des injures que prodigue le monde hostile. J'entends des plaisanteries ordurières ou des remarques désobligeantes et je dois me taire, et même à l'occasion grimacer un sourire approbateur. Quelqu'un entre dans l'ascenseur et dit : « Quand je sors de chez le coiffeur, j'ai toujours l'impression que je suis parfumé comme une tapette. Un de ces jours, je vais me faire embarquer par une tante avant d'être rentré chez moi. » Le liftier se met à rire et je me surprends à afficher un sourire contraint, faisant ainsi chorus à cette remarque vexante inconsciemment dirigée contre moi. Et quand je sors de l'ascenseur, ce n'est pas au monsieur fraîchement coiffé ni au liftier que j'en veux, mais seulement à moi-même

car je me suis avili en donnant mon accord tacite et même mon approbation à une injure dont je me sentais personnellement atteint.

Où est ton orgueil, me demandai-je, et comment oses-tu dire que tu en as quand tu laisses sans réponse les quolibets de l'ennemi, bien mieux, quand, non pas par humilité chrétienne, mais par couardise, tu tends l'autre joue, ou quand tu vas même te joindre aux railleurs ?

Ce n'est pas seulement la honte de m'être avili qui me démoralise, mais une grande vague de doute, qui est bien plus difficile à supporter. Suis-je vraiment aussi « bien » que mon voisin ? Mon niveau moral n'est-il pas plus bas ? Et ne suis-je pas réellement comme ils me traitent ? Ne suis-je pas, malgré moi — car je sais que je ne suis pas responsable de mes désirs — un être immoral, lubrique, une honte pour ma mère et pour le petit garçon et la petite fille qui m'appellent Papa ?

La société m'a tendu un masque à porter, avec interdiction absolue de le lever ailleurs qu'en présence de ceux qui, comme moi, se cachent derrière son ombre protectrice. En tous lieux, à tout moment, devant tous, je joue la comédie. Tout en me rebellant contre cette hypocrisie qui m'est imposée, je me rends compte qu'elle a surtout pour effet de déclencher cette montée de doute qui bouillonne en moi. Je m'aperçois que faute de pouvoir proclamer au monde ce que je suis, je compromets ma confiance en moi et en ma façon de vivre et que sans cette confiance, nul ne peut vraiment jouir de la vie.

J'en viens même à me demander si la vie que je mène n'est pas une vie inférieure et ceux qui la mènent comme moi des êtres inférieurs. N'est-il pas justifié le mépris que nous porte le reste de l'humanité ? Le fait même que je me pose la question est plus démoralisant que tout.

Même au sein des cercles homosexuels, je vois bien qu'un homme a le plus grand mal à exprimer en mots une tendance

que son comportement révèle si ouvertement. Et encore le fait-il avec des mots soigneusement choisis, des euphémismes et un luxe de subtils synonymes qui amortissent le choc.

Cette gêne subsiste même en présence de ceux qui ont déjà jeté bas le masque. Lorsque je préparais ce livre, il m'est arrivé souvent de rencontrer des hommes à qui j'ai fait part de mes propres expériences d'homosexuel ; tout en sachant très bien que j'avais affaire à des gens qui connaissaient ces problèmes aussi directement que moi, je ne trouvais auprès d'eux qu'une participation intelligente à la conversation, qu'une profonde compréhension nuancée de sympathie, mais bien rarement un aveu sans détours. Pourquoi donc ? Sûrement pas par peur, car je ne vois guère quel mal je pouvais leur causer. Ce n'était pas non plus que le besoin ne s'en faisait pas sentir, car on échange plus librement des idées dans une atmosphère de mutuelle confiance. Non, je crois qu'un homme est incapable de dire, fût-ce devant l'auditeur le plus sympathisant : « Je suis un homosexuel », et ce, en raison de l'effet qu'a sur lui une pareille phrase et qui n'est dû qu'à *l'hostilité* du groupe dominant.

Ce n'est pas tant la peur d'être repoussé par les autres qui, pour forte qu'elle soit, paralyse l'expression des homosexuels, et pas davantage la crainte des conséquences qui peuvent en découler. C'est avant tout le fait que s'exprimer implique qu'on s'affirme, ce qui implique qu'on repousse les opinions de ceux qui vous méprisent.

Le préjugé qu'affiche le groupe dominant et qui se manifeste partout sous les formes les plus variées, est d'autant plus démoralisant pour nous homosexuels, que nous en sommes venus à considérer que cette attitude hostile représente dans une certaine mesure la vérité. Parfois, au hasard d'un traité de sociologie ou d'un livre de psychologie, nous trouvons une justification de nos tendances, mais cela ne suffit pas à annihiler le fardeau écrasant de l'antipathie.

On ne peut vivre dans une atmosphère d'universelle réprobation, de perpétuelle comédie, dans une société qui condamne vos actes et vos désirs et ne cesse de les railler, sans que cela ne finisse par exercer une influence déterminante sur votre personnalité.

Cette influence est d'ailleurs fort complexe. Elle entraîne d'abord, je l'ai dit, le doute, mais contre cela nous avons une parade immédiate. Devant un monde qui affirme que nous sommes des créatures inférieures, notre réaction est de chercher à prouver la fausseté de ce jugement. Certains d'entre nous se réfugient derrière la nature même de nos tendances : quel que soit sur notre cas le verdict du monde, c'est malgré nous que nous sommes ce que nous sommes. Comment, nous demandons-nous, peut-on condamner un individu pour être tel qu'il a été créé ?

Bien mieux, pour croire en nous-mêmes, il nous faut rejeter entièrement la notion d'infériorité que le monde hétérosexuel nous a imposée. C'est alors que se produit une réaction qu'on constate chez tous les gens qui vivent dans une minorité particulière : nous forgeons un nouvel arsenal de raisons qui, toutes, tendent à démontrer que notre monde d'homosexuels est en fait supérieur. Pour des motifs que peu d'entre nous prennent la peine d'examiner à fond, nous en venons à croire que les homosexuels ont généralement des dons intellectuels et artistiques tout particuliers. Partout nous trouvons des exemples à l'appui de notre thèse : comment se fait-il, nous demandons-nous, que nos amis réussissent tellement bien en affaires ; que des membres de notre groupe sortent fréquemment de l'Université couverts de diplômes ; que quatre au moins des géants de la littérature moderne française soient des invertis ? Et l'on pourrait continuer encore, sans parler même de tous ceux qui ont connu le succès mais n'ont jamais livré leur secret, pas même à ceux qui portent le même fardeau qu'eux.

Que cette croyance en notre supériorité soit ou non fondée

importe assez peu. Cette croyance existe, elle est née d'un désespoir profondément enraciné au cœur de gens que le monde méprise, et à qui il fallait une foi, pour étayer une confiance qui vacillait et leur permettre de poursuivre leur vie dans la société.

Les homosexuels constituent donc ce qu'on peut appeler une minorité méconnue. Nous formons un groupe par le fait même que nous avons en commun des instincts qui nous séparent de la majorité des gens. Et nous sommes une minorité, non seulement au sens numérique du terme, mais en raison aussi de notre situation de parias dans la société. Comme je le démontrerai dans ce livre, notre statut de minorité est à bien des égards analogue à celui des autres groupes religieux ou ethniques : on nous refuse nos libertés civiques ; nous sommes victimes de vexations légales et extra-légales ; on nous impose une situation sociale inférieure ; on nous interdit l'accès des principaux courants de vie et de culture. En revanche, nous avons développé à l'intérieur de notre groupe des mesures de sécurité et de protection ; nous avons notre langage et notre littérature à nous ainsi que notre éthique.

Mais, d'autre part, un profond fossé sépare la minorité homosexuelle de toutes les autres : c'est qu'elle n'est ni reconnue, ni tolérée par le public, fût-ce dans les cercles les plus avancés. Il est devenu méritoire de prendre fait et cause pour à peu près n'importe quelle minorité, exception faite de celle des homosexuels. On est un « héros » si l'on défend la cause des minorités, mais on n'est qu'un suspect si cette minorité est celle des homosexuels.

Nous nous trouvons donc, nous les homosexuels, pris dans un cercle vicieux. D'un côté la honte d'appartenir à ce groupe et le châtiment que la société réserve à ceux qui reconnaissent y appartenir imposent une simulation presque perpétuelle ; d'un autre côté, seuls des chefs qui avoueraient leur appartenance à notre groupe pourraient abattre les

barrières que dressent la honte et les vexations qui en découlent. Tant que le monde ne sera pas disposé à nous traiter d'égal à égal, comme des êtres humains jouissant pleinement de tous leurs droits, il est peu probable que nous trouvions chez nous de nombreux candidats au martyr prêts à porter notre croix. Mais aussi longtemps que nous-mêmes nous refuserons à prendre franchement et ouvertement la défense de nos intérêts, et à nous identifier avec les millions de personnes qui les partagent avec nous, nous ne devons pas nous attendre à voir le monde modifier sensiblement son attitude.

Chapitre II

L'HOSTILITÉ : SES SOURCES CACHÉES

La condamnation qui frappe l'homosexualité semble aujourd'hui, quasi universelle. Dans certaines communautés et dans certaines régions, on est plus sévère que dans d'autres ; par contre dans quelques petits cercles, soit d'artistes ou d'intellectuels, soit de gens en état de rébellion ouverte contre la société, l'hostilité est moins marquée. On rencontre parfois une attitude, non pas tant de tolérance que de réelle compréhension, mais c'est bien rare. Que la société promulgue des lois et les applique ou qu'au contraire, elle les efface de ses codes, cela a son importance, mais la condamnation sociale en a bien davantage. Le problème fondamental, c'est cet esprit d'hostilité qui contamine jusqu'aux plus libéraux des peuples modernes ; et l'on peut retrouver jusque dans une antiquité fort lointaine des traces de cet esprit de censure.

Selon Westermarck, l'homosexualité se manifeste, au moins de façon sporadique, dans presque toutes les races humaines ; à quoi l'on pourrait ajouter : et à presque tous les stades de l'histoire universelle. Certains observateurs en ont dénié l'existence dans des pays étrangers où ils venaient de faire un voyage, mais sans doute y tenait-on secrètes les pratiques homosexuelles, indice déjà significatif d'un jugement moral.

En étudiant les mœurs des tribus Indiennes d'Amérique, les voyageurs européens découvrirent de nombreuses traces

d'homosexualité. Ils virent des hommes déguisés en femmes, jouant le rôle d'épouse de leur mari guerrier, s'acquittant de toutes les tâches domestiques : et acceptés par les autres femmes de la tribu. C'était chez les Chuckchis un rite tribal que de renoncer à son sexe, et le jeune homme qui de son plein gré accomplissait ce rite prenait un mari. Les shamans ou grands prêtres étaient d'ordinaire efféminés et manifestement homosexuels. La tribu les considérait comme des magiciens dotés d'une puissance surnaturelle et capables d'interpréter les rêves.

Les premiers voyageurs découvrirent des signes d'homosexualité dans la plupart des Iles Malaises, en Nouvelle-Guinée, dans les Iles Marshall, à Hawaï et à Tahiti, en Nouvelle-Calédonie et en Australie. Dans ses voyages d'études dans les Mers du Sud, Margaret Mead constata l'existence de pratiques homosexuelles parmi les adolescents, mais, bien que nullement réprouvées, ces pratiques ne se prolongeaient que rarement quand les jeunes gens étaient parvenus à l'âge d'homme.

La prostitution homosexuelle florissait dans certaines civilisations primitives. Ailleurs on acceptait ouvertement une fraternité de guerriers liés entre eux par des relations sexuelles. Certaines communautés indigènes d'Australie connaissaient (avant la conquête blanche) tous les rituels et les tabous concernant le mariage entre un homme et un jeune garçon, ces mariages étant, selon les indigènes, « extrêmement fréquents ». Avant que l'influence occidentale ne commençât à se faire sentir, les Japonais ne frappaient d'aucune punition ni d'aucun opprobre l'homosexuel, et le Japonais qui aimait un homme était, dit-on, considéré comme plus viril que celui qui aimait les femmes lors de la grande époque de la chevalerie. Les Chinois, eux, non plus, ne voyaient aucun mal à l'amour homosexuel avant que l'influence du monde Chrétien ne devînt dominante. Peut-être même les Chinois considéraient-ils l'homosexualité comme un moyen fort efficace d'en-

diguer le développement de la population ; c'est un voyageur revenant de Chine qui a rapporté ce mot fameux qu'il n'avait jamais entendu un Chinois dire que l'homosexualité était condamnable sinon en tant que spectacle.

Un grand mystère entoure l'homosexualité dans les civilisations anciennes et chez les peuples primitifs. Les Scandinaves n'y allaient pas par quatre chemins : pour eux, la pédérastie était une forme de sorcellerie et la sorcellerie était le crime suprême. Mais les Mexicains toléraient, pour ne pas dire qu'ils encourageaient, les pratiques homosexuelles qu'ils attribuaient même à leurs divinités. On a parlé de tribus où l'acquisition d'un garçon-épouse passait pour un grand honneur. D'autres au contraire méprisaient le pédéraste, allant même jusqu'à le lapider. Partout où l'opinion tendait à se montrer désapprobatrice, c'était l'homosexuel passif (celui qui jouait le rôle de la « femme ») qui était l'objet du plus grand mépris.

La littérature et l'histoire de la Grèce antique montrent que l'homosexualité y était florissante et reconnue, mais qu'elle constituait rarement une manifestation sexuelle exclusive pour l'homme ou pour la femme. Pour les Grecs, la pédérastie était la forme noble de l'amour. On l'associait aux notions de courage, de dévouement, de sacrifice sur le champ de bataille, de prouesses athlétiques. Elle glorifiait à la fois la force et la tendresse. Plutarque soulignait que l'homosexualité était fréquente chez les nations les plus guerrières et Platon disait qu'une armée composée d'amants combattant côte à côte pourrait dominer le monde, quand bien même ces amants ne seraient-ils qu'une poignée.

A Rome, aux beaux jours de l'Empire, de grands poètes chantaient l'homosexualité. Catulle dédia un poème à Juventius dont il voulait embrasser « les lèvres au goût de miel » ; et Virgile, Horace et Tibulle chantèrent l'amour des jeunes garçons. Ovide ne dédaignait pas cette forme d'amour et Pétrone le déclarait aussi satisfaisant que l'amour des femmes.

Ce sont les Grecs et les Romains qui nous ont transmis le

premier héritage d'une littérature où l'homosexualité est un thème parfaitement admis et même dominant. Ce que l'on sait de ces civilisations montre nettement que l'homosexualité ainsi comprise ne nuisait pas à la vie de famille, pas plus qu'elle ne se trouvait jamais en conflit avec elle. Le statut social et intellectuel généralement inférieur de la femme, le fait qu'elle était reléguée au rôle de maîtresse de maison et de faiseuse d'enfants encourageaient parmi les hommes les amitiés les plus passionnées. Les pratiques homosexuelles et hétérosexuelles pouvaient fort bien subsister simultanément car elles se développaient sur des plans absolument différents.

Néanmoins les voix condamnant l'homosexualité commençaient à se faire entendre. La population de Rome diminuait, et le besoin se faisait sentir d'un code de morale qui tendrait à accroître les naissances. Justinien s'exprimait carrément : « Ce sont de tels crimes qui nous valent les famines, les tremblements de terre et les épidémies de peste. »

Personne n'a plus sévèrement que les Hébreux condamné l'homosexualité, bien qu'ils eussent commencé par l'approuver. Vers le VI^e^ ou VII^e^ siècle avant Jésus-Christ, se déclencha une campagne contre l'homosexualité, sous prétexte que c'étaient là des pratiques étrangères. Les Chrétiens héritèrent du jugement porté par les Hébreux. L'attitude Judéo-Chrétienne envers le problème sexuel domina les tendances morales des siècles qui suivirent, et comme on reprochait aux homosexuels d'être responsables de toutes les calamités qui dépassaient l'entendement humain, leur position devint de plus en plus précaire.

Durant le Moyen Age, les homosexuels furent assimilés aux sorciers et aux hérétiques. On les brûlait sur le bûcher. Toutes les démarches de l'esprit humain sur le plan scientifique ou intellectuel furent à cette époque étouffées dans les ténèbres. On n'éleva guère la voix pour défendre une pratique qu'on tenait pour aussi abominable que répandue.

Avec la Renaissance, des hommes de génie marquèrent

pour l'homosexualité un renouveau d'intérêt. On a accusé Léonard de Vinci d'avoir entretenu des relations « anormales » et Michel-Ange d'avoir dédié des sonnets d'amour à un homme. L'esprit de la Renaissance était pénétré d'un fond d'homosexualité, mais la société avait sur ce chapitre une attitude si sévère qu'il n'était plus possible de défendre ouvertement ces pratiques comme du temps des Grecs et des Romains. Aucune voix ne s'élevait pour protester contre le châtiment et toute accusation d'homosexualité était repoussée avec la dernière vigueur.

Durant les années qui suivirent, bien des procès eurent lieu et qui se terminèrent parfois par des condamnations à mort, mais pas une protestation ne fut formulée. Les homosexuels avaient peur de défendre ouvertement leurs pratiques, mais aucun châtiment, si sévère fût-il, ne suffisait à diminuer leurs désirs ni à les empêcher de les satisfaire.

La première manifestation d'un changement d'attitude apparut dans le Code Napoléon qui omettait l'homosexualité de la liste des crimes. Pour la première fois depuis l'avènement des concepts de moralité judéo-chrétiens, il n'était plus illégal de pratiquer l'homosexualité. L'hostilité de la société n'a pourtant que peu diminué au cours des siècles, malgré les efforts tentés depuis cinquante ans pour aborder la question sous un angle scientifique.

Or, cette hostilité n'est pas justifiée, encore qu'elle soit à ce point entrée dans les mœurs qu'on a du mal à l'imaginer abolie. Pourquoi la société condamne l'homosexuel ? Pourquoi celui-ci est-il un hors-caste ? Quelles sont les raisons sociales et psychologiques de cette hostilité ? Est-elle nécessaire à la préservation de notre structure sociale ? Permet-elle de réprimer efficacement le développement des pratiques homosexuelles ? Voilà quelques-unes des questions qui se posent au psychologue de la société. Qu'on me permette d'apporter ma contribution à une meilleure compréhension de ces problèmes en expliquant quelle est à mon sens la véritable signi-

fication de cette hostilité. Voyons-en d'abord les sources, puis les justifications.

Chaque fois qu'une minorité se trouve maltraitée par la société, il en résulte pour un grand nombre d'éléments appartenant au groupe dominant une source de profonde satisfaction. Le statut inférieur de la minorité implique un statut supérieur de la majorité et chaque membre du groupe dominant cherche à s'identifier avec ce sentiment de supériorité. L'humanité, dans son malheur, éprouve un certain plaisir à maintenir par exemple les Juifs dans une situation inférieure, ce qui permet à certains Chrétiens (les adeptes du Front Chrétien notamment) de se sentir « supérieurs ». Les pauvres Blancs des États du Sud trouvent quelque réconfort à penser qu'ils sont supérieurs à leurs voisins noirs dont le sort est aussi triste que le leur.

« Il est curieux de constater », écrivait Herman Melville voici une centaine d'années « que plus les hommes sont ignorants et avilis, plus ils méprisent ceux qu'ils estiment leurs inférieurs (1). »

En butte à de perpétuelles frustrations sexuelles, tenue en bride par une morale sexuelle rigoureuse, l'humanité trouve une joie maligne à fixer à l'inverti une situation inférieure. L'homme de la rue qui enseigne la continence à ses enfants tout en pratiquant lui-même l'infidélité, qui croyait pécher quand il se masturbait, qui désire secrètement coucher avec toutes les femmes qui passent à sa portée tout en condamnant avec la dernière violence quiconque est pris en flagrant délit d'adultère, qui protège la virginité de sa fille tout en excusant les aventures sexuelles de son fils, qui est las de la frigidité de sa femme et de sa propre incapacité à satisfaire celle-ci — cet homme, qui n'a rien de caricatural, ne demande qu'à croire qu'il existe de pauvres misérables créatures sexuellement encore plus mal adaptées que lui. Il rit de l'eunuque

(1) Herman Melville : *Omoo : Récit d'aventures dans la Mer du Sud.* (1868).

et son rire lui donne une plus grande confiance en sa propre capacité. Et, finalement, c'est la « tapette » qui devient sa tête de turc. Il substitue l'invective au raisonnement, le ridicule à la logique. Son ego s'épanouit et, par une comparaison inconsciente, il se sent lui-même bon, normal, vertueux, viril... donc, supérieur ! C'est lui qui est dans le droit chemin ; donc il vaut mieux.

C'est là qu'il faut chercher l'origine de cette psychologie de la supériorité, sentiment inhérent aux relations entre majorité et minorité. Dans une civilisation où l'impression d'insécurité est si répandue, l'homosexualité constitue un parfait bouc émissaire.

Une autre raison de cette hostilité, et peut-être plus importante, réside dans le caractère ambisexuel de la libido. Selon William James, la plupart des hommes sont des homosexuels en puissance ; l'inversion, écrivait James, est « une sorte d'appétit sexuel dont, très probablement, la plupart des hommes possèdent le germe (1). » Et si, comme l'affirme Freud, il subsiste chez tous les homosexuels des vestiges de mémoire hétérosexuelle — ce que la psychanalyse révèle facilement — de même, une psychanalyse approfondie des hommes les mieux équilibrés et les plus « normaux » fait découvrir la présence chez eux de tendances homosexuelles latentes, réprimées, souvent sublimées et refoulées dans l'inconscient.

L'éminent sociologue Westermarck a fait remarquer que bien des philosophes ont été surpris de la condamnation extrêmement sévère qui frappe les pratiques homosexuelles. Il croit pouvoir expliquer cette sévérité par le dégoût extraordinairement prononcé qu'éprouvent à leur égard la plupart des individus. Mais ce n'est pas une explication, car encore faudrait-il établir la raison de ce dégoût si marqué ; comprendre pourquoi on punit des gens qui accomplissent des

(1) William James : *Principes de Psychologie* (1890). On comprend mal pourquoi James dit « *la plupart* des hommes » et non *tous* les hommes.

actes qui dégoûtent les autres ; et pourquoi les châtiments sont plus sévères chez certains peuples que chez d'autres. La réponse à ces questions réside dans le caractère ambisexuel de l'homme, comme le pensent William James, Freud et tant d'autres. « Freud s'estime fondé à croire, écrit Adolph Meyer, qu'à l'origine tout individu a des tendances ambisexuelles (1). »

L'homme « normal » bannit de son esprit ce désir étrange et troublant et va même jusqu'à oublier qu'il a pu le ressentir. Non seulement il rejette lui-même toute attirance vers ceux de son sexe, mais encore interdit-il aux autres de l'éprouver. Dans ce domaine, le précepte « tous les goûts sont dans la nature » est inacceptable, car pareille tolérance pourrait libérer ces instincts que seules emprisonnent les barrières dressées par la condamnation, la réprobation et la vertueuse indignation.

L'espèce humaine utilise à forte dose l'hypocrisie qui sert notamment à donner à l'hétérosexuel une réconfortante impression de sécurité. Rien ne convainc tant un individu du caractère normal de ses penchants que la sévérité de la condamnation portée contre ceux qui ne les partagent pas.

J'ai connu personnellement des cas qui montrent bien que l'hostilité est un moyen de répression puissant. Je me souviens par exemple fort bien des avances que me prodiguait Gerald quand nous avions une douzaine d'années. Nous étions allés au cinéma ensemble et là ses mains s'égarèrent et multiplièrent les caresses. Quelques jours plus tard, il me demanda de lutter avec lui. Nos corps se mêlèrent dans le combat jusqu'à ce que le sien s'abattît mollement ; je compris alors qu'il avait trouvé dans la gymnastique un moyen de satisfaire ses besoins sexuels. Comme il arrive souvent à cet âge, nous ne tardâmes pas à nous séparer et je ne le revis que quelques années plus tard, quand nous étions tous deux au collège. J'avais entre temps appris bien des choses sur l'homosexua-

(1) *The Commonsense Psychiatry of Dr. Adolf Meyer*. New York, 1948, p. 263.

lité, sur l'extension qu'elle avait prise et sur ses manifestations chez les adolescents. Je m'attendais à retrouver Gerald sous les traits d'un jeune pédéraste, mais je m'étais trompé. Il ne manifesta que du dégoût pour ma façon de vivre et nia énergiquement les incidents que je viens de rapporter.

La littérature romanesque fournit de nombreux exemples de la sévérité dont témoignent les homosexuels refoulés. Dans *Un garçon près de la Rivière* de Vidal (1), deux jeunes gens ont entre eux des relations sexuelles ; l'un est déjà converti à l'homosexualité, mais l'autre ne tarde pas à oublier complètement l'incident et s'indigne quand, quelques années plus tard, son compagnon entend renouveler l'expérience. Dans *Stranger in the Land* de Thomas, un jeune étudiant, profitant de l'ivresse de son camarade de chambre, lui fait des avances qui ne sont pas repoussées ; mais le lendemain matin, celui-ci indigné — surtout contre lui-même — rompt l'amitié qui les unit et exige que l'un des deux change de chambre. Quelque peu différent est *La Chute* de Jackson, dans lequel un des personnages, dont les tendances homosexuelles sont refoulées dans l'inconscient, condamne la tenue adoptée par les jeunes joueurs de tennis, cette condamnation n'étant qu'une réaction de défense devant l'émotion qu'il ressent en les voyant.

L'inconnu est toujours mystérieux et on lui attribue souvent des dons de magie, de sorcellerie, des vertus démoniaques et le contrôle des forces mauvaises. Dans les sociétés primitives, on considérait comme possédés du démon les gens dont le comportement semblait incompréhensible au commun des mortels et plus tard, on les brûla comme sorciers. C'est ainsi que les Péruviens associèrent l'homosexualité au culte religieux et que les Scandinaves firent de ceux qui la pratiquaient des sorciers. Dans de nombreux pays, le même châtiment frappait les sorciers et les homosexuels, et l'on employait même souvent un mot unique pour désigner les deux pratiques.

(1) Ed. Julliard.

Le XX^e siècle peut ricaner devant ces mœurs périmées, il n'en reste pas moins que l'homme moyen, incapable de comprendre l'homosexualité, en proie à une étrange répugnance intimement liée à sa propre personnalité sexuelle, et effrayé, car la peur est une protection contre l'attirance, ressemble fort à ces ancêtres qui jetaient en prison les « sorciers » et « sorcières » de la Nouvelle Angleterre. C'est qu'il est plus simple de condamner que de comprendre. C'est qu'il faut faire un effort pour examiner rationnellement, comprendre les raisons et les origines, et déterminer si les activités de certaines personnes peuvent porter préjudice à leurs semblables. Ainsi l'injure remplace l'étude objective.

Et c'est là une attitude contagieuse. Comme la société condamne avec une impitoyable cruauté et une obstination acharnée, il devient compromettant de ne pas faire chorus. A qui n'a pas personnellement des tendances homosexuelles, il faut un rare assemblage de qualités pour sympathiser avec la minorité maltraitée ; il faut un esprit critique et doué d'imagination, une forte dose de scepticisme et la faculté de bien comprendre la mentalité d'un groupe auquel on est étranger. Et quand ces qualités se trouvent chez un individu, il s'aperçoit vite qu'il est en butte aux soupçons de ses amis, de sa famille, de ses relations. Ne partage-t-il pas les goûts qu'il défend, se demande-t-on. Et sa situation devient fort désagréable. Aussi bien les gens et les groupes qui d'ordinaire s'intéressent à toutes les manifestations d'injustice sociale n'élèvent-ils généralement pas la voix pour défendre les invertis : non pas seulement parce que ceux-ci ne font eux-mêmes rien pour justifier leur attitude, mais aussi en raison des ennuis que l'on s'attire à se faire leurs avocats.

La société commence par condamner puis châtie tous ceux qui ne se joignent pas à elle pour lancer l'anathème contre les homosexuels. C'est là un risque que ne couraient les défenseurs des autres minorités que dans les cas extrêmes, à savoir

les pro-Sémites en Allemagne nazie ou les pro-Noirs dans le Sud des Etats-Unis.

L'hostilité envers une minorité, on le sait maintenant, est une chose qu'on enseigne, qu'on inculque subtilement depuis l'enfance. Rien n'indique chez l'homme l'existence d'une aversion ou d'un dégoût instinctifs vis-à-vis de l'homosexuel; la tolérance dont font montre certaines civilisations semble même prouver le contraire. Mais si l'on utilise la raillerie, le mensonge et la crainte pour enseigner la haine aux gens, ils haïront.

Une autre source de cette hostilité se manifeste dans les généralisations auxquelles on se livre si volontiers à propos des homosexuels. On arrête un homosexuel pour prostitution : donc tous les homosexuels pratiquent le proxénétisme. Un homosexuel en assassine un autre : tous les homosexuels sont des sadiques. Un homosexuel a partagé successivement la vie et le lit de six partenaires différents en l'espace d'un an : les homosexuels sont déséquilibrés, inconstants, volages. Un homosexuel assis sur un banc dans un jardin public se poudre le nez : les homosexuels sont tous d'incorrigibles tantes qui singent les femmes et s'affichent en public.

Et pourtant, il ne s'agit dans aucun de ces cas de traits plus caractéristiques des homosexuels que de n'importe quels autres membres de la société. Comme le Noir aux Etats-Unis, quand un homosexuel est arrêté sous l'inculpation de meurtre, il est appréhendé à la fois comme meurtrier présumé et comme membre d'une minorité donnée, et dans l'esprit du public, ces deux concepts sont indissolublement liés.

Cet emploi abusif des généralisations, des idées toutes faites, s'avère ridicule si on l'applique au groupe dominant. Que dirait-on si à propos de n'importe quel meurtre, vol, crime passionnel, trafic de drogues ou délit d'ivresse, on soulignait le lien qui existe entre ces délits et le fait que le délinquant est hétérosexuel. « John Blank, qui a kidnappé et sauvagement assassiné la petite fille de son ami d'enfance est bien

un hétérosexuel, affirment les psychiatres et la police. » Et que dirait-on d'une affaire de détournement révélée par les journaux sous ce titre : « Fort apprécié par les administrateurs de la société qui l'avaient nommé vice-président, l'accusé, un hétérosexuel notoire, a reconnu avoir détourné des fonds depuis vingt ans. »

Le problème des généralisations n'est cependant pas si simple et je montrerai plus loin qu'il est certains traits, bons ou mauvais, que l'on rencontre chez les homosexuels plus fréquemment que parmi les autres groupes de la population. Je n'entends pour l'instant que souligner l'importance de ces généralisations comme source d'hostilité, et l'on peut à ce propos se demander si la société n'a pas elle-même contraint les minorités à mener une forme d'existence socialement moins défendable que celle qui correspond d'ordinaire au niveau de sa civilisation. Si l'on arrête parfois des homosexuels dans des circonstances assez sordides — au moment, par exemple, où ils cherchent des partenaires dans des lieux réputés illégaux — la société ne devrait-elle pas se demander si ce n'est pas là une conséquence de l'interdit qui les a bannis des chemins reconnus de la vie ? Et l'homosexuel qui devient alcoolique — cas fort rare, j'y reviendrai plus loin — peut souvent, lui aussi, rendre la société responsable de sa déchéance. C'est un cercle vicieux : l'homosexuel est réduit par la condamnation que prononce contre lui la société à des activités illégales dont la société prendra ensuite prétexte pour le condamner !

Je ne me propose pas d'analyser les motifs qui font agir la plupart des détracteurs acharnés des homosexuels. Je craindrais de me perdre en exemples. Mais j'ai remarqué chez les hétérosexuels un certain nombre de traits caractéristiques, et notamment que l'homosexualité entre gens du sexe opposé au leur représente pour eux un défi à leur ego. Bien des hommes normaux (et aussi des femmes) se flattent d'être pratiquement irrésistibles. L'homme moyen qui se prend facilement pour un

Don Juan ou un Casanova ne peut concevoir qu'une femme puisse lui préférer une partenaire féminine. Et la femme dont les instincts sexuels sont déjà éveillés se considère comme insultée par l'homme qui repousse ses avances ; et elle est plus que jalouse de l'homme qui peut réussir là où elle a échoué. Dans *Sérénade*, James Cain a décrit la jalousie d'une femme qui finit par poignarder un inverti qui est en train de lui enlever son amant. La jalousie piquée au vif et la colère de l'ego blessé, telles sont les racines d'une déception qui se manifeste sous forme d'hostilité.

Je me permettrai enfin d'avancer que dans l'attitude réprobatrice de l'homme moyen, on peut déceler une certaine envie de la liberté sexuelle qui est celle de l'inverti. Tout le monde sait que les homosexuels ne respectent que la loi morale qu'ils se sont imposés. C'est la loi du libre consentement mutuel, amendée par les droits et les devoirs que les deux parties ont estimées souhaitables. Les homosexuels ne connaissent pas de mariage légal, de tribunal de divorce, d'union qui s'est prolongée plus qu'il ne le fallait et qui ne se maintient que par le jeu de nécessités sociales ou économiques. Deux individus sont libres de vivre comme ils l'entendent, qu'ils se connaissent depuis quelques minutes ou depuis plusieurs années ; ils ont toute liberté de former ou de rompre des liens. La société hétérosexuelle écrase de son mépris ceux qui suivent cette loi (ou cette absence de loi), tout en enviant la simplicité et la logique de cette morale (ou de cette absence de morale). Par une étrange ironie du sort, les homosexuels envient la stabilité de la morale hétérosexuelle, ce qui ne les empêche pas de tourner en ridicule quelques-uns de ses aspects les plus difficiles à défendre : ménages à trois, statut de la femme, par exemple.

L'hostilité que la société marque aux homosexuels ne saurait survivre à la révélation de ces divers mobiles. Ils sont donc formellement niés et moqués à toute occasion et on a forgé pour les remplacer des justifications. On a prétendu

notamment que l'homosexualité était contre nature, qu'elle était contagieuse, que c'était une offense pour l'individu et pour la race humaine et un défi au Créateur.

Une phrase d'un article paru dans le numéro de *Life* du 18 septembre 1950 montre assez à quel degré d'hypocrisie peut atteindre la vertueuse indignation de la société quand il s'agit d'homosexualité. Selon l'auteur de cet article intitulé « L'Afrique Noire et ses Problèmes », ceux qui exploitent la main-d'œuvre noire en Afrique du Sud n'hésitent pas à faire trimer leurs mineurs-esclaves pour un salaire dérisoire et à les faire dormir sur le lieu même de leur travail pour qu'ils puissent commencer dès le lever du soleil ; ainsi ces hommes se trouvent-ils enfermés pour la nuit « dans des baraques surpeuplées, séparés de leurs familles et de toute présence féminine pendant neuf, douze ou dix-huit mois ». Et le magazine d'exprimer ses craintes « que ce système n'entraîne l'homosexualité ». Voilà donc des gens qui sont venus en envahisseurs dans un pays dont ils ont accaparé les ressources naturelles ; qui satisfont leur cupidité à la sueur du front des travailleurs ; qui leur donnent en échange un salaire insuffisant et un sentiment abominable de haine raciale ; qui ne manifestent jamais le moindre intérêt pour la santé et le bien-être de leurs serfs, sauf quand les bénéfices risquent d'en souffrir... et voilà qu'ils s'indignent à l'idée que les conditions de travail qu'eux-mêmes ont imposées n'entraînent l'homosexualité ! Il est temps de jeter le masque ! Seules des nécessités psychologiques profondément enracinées au cœur de ces exploitants peuvent expliquer l'intérêt unilatéral et limité qu'ils portent à l'hygiène morale de l'Afrique noire.

Mais l'usage de justifications abusives est un phénomène bien connu dans toutes les relations qui existent entre une majorité et une minorité. Le sentiment anti-nègre en Amérique joue dans le Sud un rôle à la fois économique et psychologique : il permet de donner satisfaction aux misérables

pauvres Blancs, de les empêcher de se joindre aux Noirs et de maintenir l'équilibre économique du Sud. Mais les adeptes et même les chefs du Ku Klux Klan ignorent ces motifs profonds car on ne leur a inculqué que des idées toutes faites, des mensonges sur la pureté de la race et autres facteurs pseudo-génétiques.

C'est seulement à la lumière de pareille analogie qu'on pourra comprendre comment ces soi-disant justifications s'efforcent de dissimuler les vraies sources de l'hostilité qu'on témoigne aux homosexuels. Mais, quelque énergie qu'on déploie pour les nier, ces sources demeurent et ce sont : le sentiment de supériorité engendré chez l'hétérosexuel inquiet ; l'usage de la condamnation comme moyen de réprimer les tendances de la libido qui portent l'individu vers ceux de son sexe ; l'assimilation au mal de tout comportement que la masse ne comprend pas ; les difficultés qui se dressent devant qui veut étudier objectivement le problème ; les avantages sociaux que comporte l'adhésion au chœur des censeurs ; l'emploi par le groupe dominant de formules toutes faites ; et l'utilisation de l'interdit porté contre les homosexuels dans le but d'éviter l'envie que pourrait inspirer leur liberté sexuelle.

Voyons maintenant quelles raisons l'on invoque en faveur de la répression de l'homosexualité et quels arguments l'on peut avancer pour les réfuter.

Chapitre III

L'HOSTILITÉ : SES JUSTIFICATIONS

Il est impossible de réprimer un penchant aussi impératif que l'homosexualité sans ériger un système de pensée aussi convaincant que possible qui soutienne et justifie cette répression. Il faut trouver des arguments valables pour pouvoir promulguer des lois, mettre au ban de la société, quand on ne va pas jusqu'à les emprisonner, des gens à qui l'on n'a rien d'autre à reprocher. Ces arguments n'ont aucun rapport avec les véritables motifs qui ont poussé à la condamnation et qui échappent le plus souvent aux censeurs les plus volubiles. Ainsi la société moderne prétend qu'il faut condamner l'homosexualité car c'est une pratique pernicieuse et immorale et qu'il faut en décourager les adeptes parce qu'elle est nuisible. Ces prétentions n'ayant rien d'évident, on a échafaudé tout un édifice de préceptes pour leur donner force de loi et les faire accepter de tous.

A la base de l'édifice se trouve l'affirmation, d'ailleurs érigée en loi, que cette forme d'activité sexuelle est contre nature. Cette opinion, rarement exprimée dans la littérature psychologique, fait florès dans les codes pénaux et elle est communément admise par le profane.

On assure, à l'appui de cette croyance, que la nature voyait dans l'instinct sexuel un moyen de rapprocher un homme et une femme et de les réunir selon le processus habituel du coït à des fins de procréation, et que c'est là un acte sexuel indis-

pensable à la survivance de l'espèce humaine. Toute autre activité sexuelle, déclare-t-on, est donc une perversion.

Ceci constitue un groupe d'arguments passablement complexe et que je me propose d'analyser comme suit :

1° Les pratiques homosexuelles sont-elles contre nature ?

2° Les pratiques hétérosexuelles communément admises sont-elles plus naturelles ?

3° Quand bien même on admettrait le caractère anti-naturel de l'homosexualité, cela constituerait-il un argument contre elle et cela justifierait-il la condamnation dont elle est frappée par la société ?

Tout d'abord, ces pratiques sont-elles contre nature ? Deux êtres humains, majeurs et sains d'esprit décident de rechercher et trouvent le plaisir grâce à l'établissement entre leurs corps de diverses sortes de contacts. Supposons bien entendu qu'aucun d'eux n'emploie la contrainte, l'appât du gain, pas plus qu'il ne dissimule une maladie dont il est atteint. Leur démarche n'est pas seulement volontaire, elle répond aux exigences naturelles de leur tempérament. A vrai dire, tout autre comportement serait pour eux contre nature.

L'accusation selon laquelle cet acte est contre nature ne s'explique que venant d'un individu qui, sous prétexte qu'il est contraire à *sa* nature, en conclut *ipso facto* qu'il doit être contraire à la nature de tous les autres hommes. C'est un point de vue égocentrique et qui témoigne même d'un triste manque d'imagination. J'affirme, pour ma part, que l'homosexualité est parfaitement naturelle pour la plupart de ceux qui la pratiquent.

Néanmoins, diront certains, n'est-ce pas aller contre les desseins de la nature ? Bien malin qui pourrait expliquer les intentions exactes de la nature. Si tant est qu'elles existent, elles doivent tenir compte des penchants sexuels de chaque individu. Pour les uns, c'est aller contre les intentions de la nature que de cohabiter avec des membres du sexe opposé et pour les autres, c'est le contraire qui est vrai. Peut-être la

nature entend-elle que la majorité des mâles et des femelles trouvent leur plaisir dans la fréquentation d'individus du sexe opposé. Mais on ne saurait conclure de cette proposition qu'il soit anti-naturel de voir dans l'homosexualité une source secondaire de plaisir pour la majorité de l'humanité ou une source primaire pour une minorité.

Si l'on étudiait d'un peu plus près les instincts primordiaux de l'homme, peut-être découvrirait-on qu'il était dans les intentions de la nature que l'animal trouvât le plaisir dans l'un comme dans l'autre des deux ordres de pratiques sexuelles, et que — comme l'a dit Gide dans *Corydon* — l'homosexualité, qui est répandue non seulement chez l'homme mais chez d'autres espèces animales, fournisse un moyen supplémentaire de s'exprimer à l'instinct sexuel qui est d'ordinaire plus fort chez le mâle. Si l'on admet cette hypothèse, des pratiques exclusivement homosexuelles ou exclusivement hétérosexuelles seraient en fait les produits très peu naturels de notre civilisation ; il faudrait les considérer comme des symptômes de névroses et seul le véritable ambisexuel mènerait une vie normale.

Que cette thèse soit ou non défendable, un fait demeure : l'homosexualité est parfaitement naturelle pour les homosexuels ; la réprimer est tout à fait anti-naturel pour ceux qui éprouvent le besoin de la pratiquer.

Et que dire, en ce cas des pratiques hétérosexuelles ? Si l'on part du principe que seul est naturel un penchant qui unit l'homme et la femme à des fins de reproduction, comment qualifier les autres plaisirs sexuels ? La société doit condamner aussi durement, comme d'ailleurs le fait la loi, ces soi-disant « pratiques contre nature » quand elles ont cours entre hommes et femmes, quand bien même ceux-ci sont unis par les liens du mariage. La masturbation aussi est contre-nature, car il ne s'agit assurément pas dans ce cas d'utiliser l'énergie sexuelle à la procréation. Mais rien ne souligne mieux l'absurdité de cette accusation d'aller contre la nature que si on

l'applique aux pratiques anti-conceptionnelles. Comment peut-on aller plus délibérément à l'encontre des intentions de la nature qu'en faisant usage d'un réceptacle artificiel pour empêcher le sperme d'aller fertiliser l'œuf ?

Si la nature avait voulu laisser à l'homme et à la femme le choix d'avoir ou non une postérité, n'aurait-elle pu, dans sa majestueuse imagination, créer pour les besoins sexuels deux orifices vaginaux ? Comment un juge impartial pourrait-il estimer ces pratiques moins oublieuses des lois de la nature que l'amour entre deux créatures du même sexe ?

On a prétendu que l'Église Catholique était plus logique puisqu'elle condamne uniformément comme anti-naturelles nombre de pratiques sexuelles, de la sodomie au contrôle des naissances ; mais l'Église enseigne un autre moyen de contrecarrer les vœux de la nature. Elle conseille d'employer la méthode des cycles. Est-il donc prouvé que la nature a voulu que l'instinct sexuel de l'animal se trouvât le plus fort au moment où l'œuf n'est pas fertilisable ? Quiconque a étudié la zoologie ou tout simplement observé un chien en chaleur sait bien qu'il n'en est rien, tout au contraire. Cette méthode est donc absolument contre nature. Il est contraire aux lois de la nature de choisir pour rechercher le plaisir sexuel les périodes où les chances de procréation sont les plus réduites, si l'on prétend, bien entendu, que le propos exclusif du désir sexuel est de permettre la reproduction !

La société hétérosexuelle s'embarrasse donc dans ses propres contradictions quand elle affirme que l'homosexualité est contre nature, car, non seulement elle s'avère incapable de prouver cette accusation, mais encore les arguments qu'elle emploie pour y parvenir soulignent-ils le caractère strictement anti-naturel des activités hétérosexuelles de la plupart des gens.

Et quand bien même on reconnaîtrait que la sodomie et les pratiques orales sont contre nature et le coït hétérosexuel parfaitement naturel ? En quoi cela constituerait-il un argu-

ment contre les pratiques homosexuelles ? La civilisation elle-même n'est-elle pas une négation de la nature ? Notre façon de nous vêtir, de couvrir certaines parties de notre corps quelque clément que soit le temps, rien de tout cela n'est naturel. Et pas davantage nos maisons, nos machines, nos appareils de téléphone ou de télévision et nos antibiotiques dont nous sommes si fiers. Les êtres humains ont été dotés de voix pour pouvoir émettre des sons et d'oreilles afin de percevoir ceux-ci dans un rayon de quelques centaines de mètres, mais nous sommes allés créer tout un système très peu naturel qui nous permet de communiquer avec d'autres êtres humains à des centaines ou des milliers de kilomètres de distance. Si l'on condamne certain comportement sexuel comme étant contre nature, pourquoi ne pas condamner aussi le téléphone ? Et que dire de la libération de l'énergie atomique ?

Cette accusation est non seulement injustifiée, elle est même absurde. On s'efforce d'employer un mot malsonnant pour décrire une expérience, dans l'espoir que l'expérience en sera infectée par contagion.

A propos du procès d'Oscar Wilde, Lord Alfred Douglas écrivait : « Appeler un acte contre nature n'est pas nécessairement le condamner, mais plutôt dans une certaine mesure le prôner. Tout ce qui s'écarte de la norme peut être appelé contre nature et notamment le génie et la beauté.»

Laissons les oiseaux des arbres et les animaux de la forêt décider si certaines pratiques sont contraires ou non aux lois de la nature, car eux vivent selon ces lois et leurs conclusions sur ce chapitre sont donc logiques. Condamnent-ils l'homosexualité ? Les a-t-on jamais vus punir un des leurs pour l'avoir pratiquée ?

Mais assez sur le caractère « contre nature » de l'homosexualité ! Il est, prétend-on, nécessaire de condamner et de châtier l'homosexualité, car sinon elle pourrait se répandre, menaçant l'avenir de l'espèce et corrompant la jeunesse. Voilà

encore des arguments complexes et qui exigent d'être analysés de près.

De quel sentiment d'infériorité et d'insécurité témoigne l'hétérosexuel quand il avoue sa crainte que seule la mise au ban de la société puisse empêcher le développement de l'homosexualité ! La vie des homosexuels est-elle donc si séduisante qu'on l'estime capable de faire des adeptes de plus en plus nombreux ? C'est reconnaître que l'instinct homosexuel doit être bien fort — encore qu'il soit souvent latent ou réprimé ou sublimé — chez tous les hommes. C'est admettre que loin d'être contre nature, l'homosexualité doit être une des principales forces instinctives de la nature.

Il va de soi que le châtiment est toujours resté sans effet. Peut-être a-t-il parfois irrité des homosexuels ou les a-t-il rendus amers ou honteux, mais il n'a jamais fait d'aucun d'eux un homme « normal ». Il a pu parfois les empêcher de satisfaire leur désir, mais il n'a jamais supprimé ce désir.

La condamnation est donc inopérante et la tolérance n'aurait certes pas l'effet contraire. Les lois prises contre eux n'ont jamais arrêté les homosexuels et il serait bien difficile de prouver que ce sont elles qui ont empêché les hétérosexuels de s'égarer sur le chemin défendu. En levant l'interdit, on encouragerait la libre discussion et les efforts de l'homme pour atteindre la vérité, on permettrait à des relations plus rationnelles de s'établir entre la majorité et la minorité, mais cela n'encouragerait les pratiques homosexuelles que parmi ceux qui sont déjà attirés par elles.

Tout psychologue peut témoigner que si l'on demandait à la majorité des gens qui n'ont jamais eu dans leur vie d'expérience homosexuelle pourquoi ils s'en sont abstenus, un très petit nombre d'entre eux répondraient que c'est par crainte du qu'en dira-t-on et du châtiment. Les hétérosexuels prétendent n'éprouver aucun désir pour ces actes soi-disant contre nature, dont la seule idée les dégoûte. Pourquoi dès lors craindre que les homosexuels ne fassent des adeptes ?

Il faut condamner l'homosexualité, prétend-on, afin d'en décourager la pratique, sa répression étant indispensable à une société bien équilibrée. Que l'homosexualité soit ou non contre nature n'importe donc pas quand il s'agit de la juger en fonction de sa valeur sociale. Il est peut-être naturel pour l'homme de tuer, mais le meurtre n'en demeure pas moins anti-social. On ne peut poursuivre criminellement un acte que s'il est contraire aux buts de l'organisation sociale.

Mais condamner uniquement pour décourager n'est que l'aboutissement d'une démarche philosophique qui n'a pas de commencement. Il faut d'abord démontrer que non seulement la condamnation décourage les tentatives, mais aussi que cette répression est nécessaire et profitable à la société.

Nous trouvons donc ici un troisième argument qui prétend justifier du point de vue social cet effort pour détourner les gens de l'homosexualité. L'homosexualité, prétend-on, c'est le suicide de l'espèce. Elle est mauvaise parce que stérile.

Voilà encore un argument dont les implications sont fort complexes. D'abord, bien des gens soutiennent que l'espèce humaine est parvenue à un stade de développement tel que, dans plusieurs pays du moins, le problème consiste à contrôler la croissance continue de la race humaine. Ni la Chine, ni le Japon, par exemple, n'ont besoin qu'on maintienne, et encore moins qu'on augmente, leur taux de natalité. Une diminution du chiffre de population serait même souhaitable. Et tant mieux si un grand nombre d'êtres humains peuvent mener une vie sexuelle naturelle et complète sans se reproduire.

Si la société était logique avec elle-même et craignait sincèrement l'incidence de l'homosexualité sur la reproduction, pourquoi adopterait-elle une attitude aussi sévère envers les naissances illégitimes qui sont chaque année si nombreuses ? Pourquoi ne pas condamner, comme il serait logique, les pratiques anticonceptionnelles au lieu d'en tolérer l'usage tout en en blâmant le principe ? Tous les homosexuels du monde ne

nuisent pas autant au développement de l'espèce qu'un seu fabricant de préservatifs.

On prétend, pour finir, que les homosexuels s'adonnent à une sordide débauche, qu'ils n'ont pas la tendresse qui caractérise ordinairement l'amour et que ce sont tous des alcooliques et des drogués. J'examinerai plus loin la valeur de cet argument. Mais est-ce une raison pour prendre des mesures arbitraires contre ceux qui ne répondent pas à ce signalement? Pourquoi jeter le discrédit sur les activités de ceux qui mènent une existence rangée et utile à la société, sous prétexte — en admettant que cette affirmation soit justifiée — que d'autres mènent une vie déplorable ?

Cet argument se détruit d'ailleurs lui-même en un autre sens. Les circonstances sordides dans lesquelles doivent vivre certains homosexuels sont dues à l'attitude de la société à leur égard. Ainsi la société s'efforce de vaincre des gens, elle les réduit à des conditions de vie répréhensibles, et ensuite elle va invoquer les tristes extrémités auxquelles elle les a contraints comme justification de son hostilité.

Ce n'est pas la première fois que la société essaie d'utiliser le niveau moral ou social inférieur d'un groupe comme preuve de son statut inférieur et indigne d'un meilleur sort, alors que c'est elle-même (ou pour être plus exact sa majorité dominante) qui a imposé cet état au groupe moins fortuné. « Les basses classes ne comprendraient rien à l'enseignement d'Oxford et de Cambridge », assurait l'aristocratie anglaise. « Inutile donc de l'en faire bénéficier. » De même on invoquait les conditions créées par la façon même dont nous avons traité les Indiens d'Amérique comme prétexte pour continuer à leur refuser de jouir de leurs droits.

Le groupe dominant institue ainsi un véritable cercle vicieux : on impose à une minorité une situation inégale pour pouvoir ensuite citer comme justification de cette situation les conditions mêmes qu'elle a créées. Ce sophisme est familier à la pensée humaine depuis les Grecs : on l'a utilisé successive-

ment contre les esclaves, les peuples coloniaux, les Protestants et les Catholiques, les révolutionnaires, les Juifs, les Asiatiques, les Nègres, les Indiens et bien d'autres encore.

Si donc les homosexuels se cherchent entre eux dans des conditions qu'on juge sordides, ce qui leur arrive, encore que ce ne soit nullement un trait caractéristique de leur comportement ; s'ils ont recours à l'alcoolisme et aux drogues, ce qui n'est pas fréquent ; s'ils sont volages et inconstants, ce qui n'est pas rare, ne conviendrait-il pas quand même de rechercher d'abord quelle peut être l'origine d'un tel état de faits avant de condamner leur groupe à subir encore ces conditions ?

Mais l'homosexualité, déclare-t-on, est nuisible à la société car c'est une pratique contraire à l'organisation familiale et aux principes religieux de la civilisation moderne. C'est vrai dans une certaine mesure. L'unité familiale est fondée essentiellement sur l'union de l'homme et de la femme. Que viennent faire dans ce plan deux hommes ou deux femmes ? A vrai dire, l'homosexuel se crée son propre type d'unité familiale, mais, et c'est là le point important, il ne gêne en rien, de ce fait, le développement de la famille telle qu'elle existe dans la société moderne. Dire que l'homosexuel ne s'adapte pas à l'unité familiale ne prouve pas qu'il la détruise pour autant. Ses activités ne gênent nullement la majorité des gens qui se marient, qui ont des enfants et qui (bien souvent) divorcent.

L'homosexualité n'est pas davantage une force anti-religieuse, bien que la religion soit anti-homosexuelle. Certaines religions réservent une place, dans leur dogme, aux célibataires des deux sexes, mais elles entendent que ces célibataires demeurent continents et il est peu probable qu'un grand nombre d'homosexuels aillent se plier à de telles règles. Mais ce serait là un argument spécieux pour justifier l'hostilité qu'on leur témoigne, même si l'on admettait les prémisses de ce raisonnement. Le groupe dominant en effet crée un système d'institutions sociales où l'homosexuel n'a point place ;

il refuse ensuite à l'inverti l'accès de ces institutions ; après quoi il dénonce les méfaits de l'homosexualité en arguant qu'elle ne s'adapte pas à ces institutions mêmes dont on l'a bannie. Si l'homosexualité était pour l'institution familiale un élément destructeur, ce serait parce que la famille a été conçue de façon à interdire à l'homosexuel de figurer dans ses rangs. De même l'Église dénonce l'homosexuel, le met au ban des fidèles et, pour justifier ensuite sa condamnation, affirme que l'homosexuel est anti-religieux et anti-clérical.

Je citerai pour finir, un argument très fréquemment mis en avant et qui est résumé dans la déclaration qui suit : « Je ne vois aucun mal à ce que deux types fassent ce qu'ils veulent ensemble », me dit un jour un ami de mœurs « normales », « mais tout ce que je leur demande c'est de me ficher la paix ». C'est là une étrange déclaration, car le problème n'est certainement pas d'obliger les homosexuels à « ficher la paix » aux autres, mais tout au contraire d'amener les autres à « ficher la paix » aux homosexuels, ou à lever les interdits qui frappent ceux-ci. Si la société ne voyait vraiment « aucun mal » à ce genre de vie, pourquoi alors prendre contre ses adeptes des lois sévères, pourquoi limiter leurs droits, pourquoi les contraindre à se cacher, sous peine d'une excommunication presque universelle ?

On entend souvent aussi un autre argument, fort curieux : « Si seulement ils ne s'affichaient pas comme cela », me dit Johnnie alors que nous discutions très librement. « Nous en avons une demi-douzaine au collège qui se dandinent dans les couloirs en criant à tue-tête. Pourquoi éprouvent-ils le besoin de s'exhiber ainsi ? »

« Mais, Johnnie », lui dis-je, « ils ne sont que quelques-uns et peut-être leur besoin d'exhibition est-il aussi fort que mon envie d'avoir un homme et que votre désir de trouver une femme. Mais la plupart d'entre nous ne font pas un tel étalage de leurs tendances. Allez-vous punir la majorité par la faute de quelques-uns ? »

« Donald, me répondit-il, en fait d'homosexuels, je ne connais guère qu'eux et puis vous. Comment voulez-vous que je sache qui sont tous ces autres, si vous vous cachez tous si bien ? Vous n'êtes qu'une bande de lâches et d'hypocrites. » Sur quoi il hésita et ajouta d'un ton d'excuse : « Vous savez que je vous aime bien, Donald, mais je parle des tantes en général. »

« Johnnie », fis-je en riant,« j'ai déjà entendu cela. Quand on me dit : « Mes meilleurs amis sont Juifs », je suis sûr d'avoir à faire à des anti-sémites. Mais avouez que notre position est bien difficile : si nous dissimulons nos penchants, nous sommes des hypocrites ; et si nous nous révélons, nous sommes des exhibitionnistes ».

J'espère démontrer par la suite que, loin d'être un élément destructeur, l'homosexualité peut être une force puissante, utile tout à la fois à l'individu et à la société. Mais le caractère superficiel des arguments employés pour justifier la condamnation portée par la société, l'impossibilité où celle-ci se trouve d'apporter à l'appui de sa thèse des preuves scientifiques ou intellectuelles, tout cela ne fait que renforcer la conviction que la logique ici n'est qu'une façade derrière laquelle se cachent les raisons précédemment exposées.

Chapitre IV

LIBERTÉ CIVIQUE ET DROITS DE L'HOMME

Une lettre extraordinaire a paru voici quelques années dans le courrier de *The Saturday Review of Literature*. Elle aurait pu être écrite par n'importe lequel d'un million d'individus, mais qui, parmi eux, aurait accepté de la signer et de donner son adresse sachant qu'elle était destinée à la publication ? Le texte, qui débutait par « Étant moi-même un homosexuel » (1) était fait de réflexions et de commentaires sur la question par un homme qui en avait une expérience personnelle.

A en juger par les lettres reçues et publiées par le magazine, ce message provoqua des réactions fort diverses ; divers homosexuels témoignèrent, tous anonymement, leurs encouragements et leurs remerciements à l'auteur. Mais l'un d'eux déclara : « J'espère qu'il a une fortune personnelle, car il doit se douter qu'il ne retrouvera jamais de situation (2). »

Il est rare que les mesures prises à l'encontre d'une minorité prennent la forme de sanctions légales ; d'ordinaire ce sont plutôt les coutumes et les pratiques communément admises qui rendent difficile pour les membres d'un groupe de progresser sur le plan économique aussi loin que leurs capacités pourraient le leur permettre. Les victimes de cette discrimination peuvent alors, avec l'aide de leurs alliés, se

(1) *Saturday Review of literature*, 9.7.1949, p. 25.
(2) *Ibid.*, 13.8.1949, p. 24.

Scanned with CamScanner

rebeller et, en faisant pression sur l'opinion publique au moyen d'arguments légaux et culturels, obtenir réparation. Mais ce sont là des voies qui sont fermées à la minorité homosexuelle.

On sait depuis longtemps que les homosexuels ne peuvent trouver d'emploi, sauf dans certaines branches, à moins qu'ils ne réussissent à dissimuler leurs tendances à leurs employeurs. Bien des corporations, si elles avaient le droit d'examiner le caractère d'un individu avant de lui permettre d'exercer sa profession, tiendraient l'inversion sexuelle pour un motif suffisant d'exclusion. « Vous ne voudriez tout de même pas voir un pédéraste être le professeur de votre fils », diraient les tenants de cette mise à l'index, et de continuer en appliquant tour à tour le même raisonnement aux avocats, aux médecins, aux dentistes, etc.

Le patron d'une entreprise privée se montre rarement plus tolérant. Ce n'est pas qu'il ait des raisons particulières de ne pas vouloir d'homosexuels pour exercer chez lui tel ou tel emploi ; non, il est contre ces pratiques et il ne veut pas d'homosexuels chez lui, voilà tout. Il est donc devenu extrêmement difficile pour ceux-ci de trouver du travail, et même de garder la situation qu'ils avaient, les employeurs n'hésitant pas à congédier quelqu'un de fort compétent qui leur est soudain devenu suspect après des années d'honnête labeur.

Les victimes ne ripostent jamais ! C'est cela surtout qui caractérise la situation. Les homosexuels acceptent sans mot dire, trop heureux si on leur a épargné l'humiliation d'être découverts. Ils acceptent avec parfois même l'impression que leur sort n'est pas entièrement immérité. C'est là d'ailleurs une attitude qui n'a rien d'exceptionnel dans les minorités. « La pire conséquence de l'esclavage a été d'amener les Nègres à douter d'eux-mêmes et de leur inspirer un grand mépris pour leurs semblables », écrit l'éminent sociologue Noir, W. E. B. DuBois. Il en a été exactement de même avec les homosexuels.

Scanned with CamScanner

Herbert L. en est un frappant exemple. Depuis deux ans, il était employé de bureau : c'était un célibataire de trente ans, honnête et consciencieux. Ancien combattant, c'était son premier poste après sa démobilisation. Dans l'appartement qu'il partageait avec un ami, il gardait entre autres souvenirs un « Purple Heart » (1).

Quand, deux semaines avant Noël, Herbert fut congédié, le chef du personnel fut très gentil. « Nous faisons des compressions de personnel... et nous avons pensé que votre service ne nécessitait pas tant d'employés. »

Mais dans le bureau du sous-directeur, Herbert apprit la vérité de la bouche d'un de ses amis et confident. « Ils avaient des doutes et ils t'ont fait filer par des détectives privés. Ils ont appris que tu vivais avec un ami ; on t'a vu dans certains bars... »

« Mais je faisais bien mon travail. Qu'est-ce que cela pouvait leur faire ? »

« Ils n'aiment pas cela, Herbert. »

« Et toi ? On dit que tout le monde est au courant ? »

« Au sommet, c'est toléré. Mais il suffit d'un dans un service... et encore à condition qu'on ait vraiment besoin de lui. »

Herbert et ses semblables ne peuvent pas aller devant un tribunal, ils ne trouveront personne pour les défendre parmi les champions des libertés civiques, les syndicats ne voudront pas s'occuper de leur cas. Ils n'ont qu'à accepter et s'efforcer de cacher leur homosexualité plus soigneusement encore dans l'avenir.

En 1950, un sénateur américain entreprit, dans le cadre d'une campagne politique toute une croisade contre les homosexuels appartenant à des services gouvernementaux. Conçue d'abord comme une attaque contre l'administration Truman et notamment le State Department et les services des affaires étrangères, cette campagne s'étendit bientôt à tous les minis-

(1) *Purple Heart* : décoration militaire américaine.

Scanned with CamScanner

tères. L'homosexuel devint un bouc émissaire. Quatre-vingt-onze invertis furent renvoyés du State Department, tous des employés consciencieux et fort capables, congédiés pour l'unique raison qu'on les accusait d'homosexualité. Et pas un d'eux ne fit appel de cette décision. Le caractère anonyme des renvois ou des démissions suffit à empêcher toute protestation.

Une campagne de cette nature ne demande guère qu'on la justifie : qui oserait mettre en doute que des homosexuels ne sont pas dignes d'être employés par un aussi grand gouvernement ? On peut très bien faire de Whitman un héros national et enseigner ses poèmes aux enfants des écoles, jouer Tchaïkowski dans les salles de concerts et donner le Prix Nobel de Littérature à Gide, mais quelle horreur si l'on offrait un poste au State Department à un « perverti ». Et il y en avait quatre-vingt-onze ! Le public a dû avoir l'impression que les Affaires Étrangères étaient le repaire des débauchés car qui donc aurait pris la peine de comparer ce chiffre de 91 avec les chiffres du rapport Kinsey, et qui s'est rendu compte que ces 91 personnes représentaient moins d'un demi pour cent des 23.000 employés du State Department ?

Quelques voix cependant s'élevèrent pour demander si ces gens n'avaient pas le droit de poursuivre leurs activités professionnelles, de gagner leur vie et de servir leur pays comme leurs concitoyens.

On rétorqua que les homosexuels constituent un risque pour le gouvernement parce qu'ils sont des proies toutes désignées pour les maîtres-chanteurs. Leurs penchants finissent par être connus de quelques personnes, on jase, l'ennemi en est bientôt informé ; et sous la menace de révéler leurs tendances, on obtient d'eux leur aide, et la communication de documents secrets. A l'appui de ses dires, le gouvernement jugea nécessaire de citer un homosexuel Autrichien qui fut victime d'un chantage exercé sur lui par les Russes.

Il y a eu des homosexuels dans la diplomatie américaine — aux plus hauts postes, y compris ceux d'ambassadeurs — et

Scanned with CamScanner

aucun d'eux n'a trahi son pays. La plupart n'ont rien à cacher, et l'on ne pourrait les faire chanter car leurs tendances sont connues de tous.

Il en est d'autres dont on ne connaît pas les tendances homosexuelles ; mais combien de gens pourraient subir sans dommage une enquête serrée sans que soient révélés des secrets ignorés de leur famille et de leurs proches ? On n'a jamais pu formuler la moindre accusation de trahison contre un seul des homosexuels du State Department, et il n'y a jamais eu de scandale impliquant des ambassadeurs, des membres du personnel consulaire ou d'autres fonctionnaires homosexuels ; le seul homosexuel qui, dans l'histoire des États-Unis ait été accusé de corruption, touchait de l'argent, il n'en versait pas.

Toute cette prétendue question de sécurité nationale est un mauvais prétexte, ainsi que le démontra la suite des événements. Car, sur les 91 personnes renvoyées du State Department, quelques-unes demandèrent et obtinrent un poste dans un autre service gouvernemental ; on les congédia néanmoins au bout de quelque temps, alors qu'elles occupaient des fonctions qui ne pouvaient intéresser des espions étrangers.

Qu'on songe un peu au cercle vicieux dans lequel le groupe dominant enferme la minorité homosexuelle. Il préconise une attitude d'hostilité mais, affirme-t-on, cette hostilité risque d'amener les homosexuels à commettre, par crainte d'en être victimes, des actes de trahison ; et c'est sur ce risque de trahison que se fonde alors le groupe dominant pour justifier l'attitude même qui en est responsable.

Des avocats impartiaux estiment que la terminologie des lois peut être interprétée de façon à permettre l'exclusion des homosexuels de tous les postes officiels. Les textes réglementant les conditions d'emploi dans l'Administration précisent qu'une « conduite immorale » est une raison suffisante de congédiement et la « conduite immorale » est définie dans le « Statut des Fonctionnaires » comme « une action n'entrant

Scanned with CamScanner

pas dans le cadre des règles communément admises ». Dans la mesure donc où la majorité interdit à la minorité de se conformer aux règles communément admises et empêche tout mouvement de protestation qui pourrait s'élever contre cet interdit, la politique du gouvernement vis-à-vis des homosexuels se trouve justifiée légalement.

Peu de temps après le déclenchement de cette campagne, le Sénat nomma une sous-commission chargée d'enquêter « sur l'emploi par le Gouvernement d'homosexuels et autres pervertis sexuels ». Cet organisme officiel se proposait-il de déterminer si les homosexuels faisaient de bons employés? Citons donc les termes mêmes du rapport :

> *L'objet fondamental de la sous-commission était « de déterminer dans quelle mesure le Gouvernement » employait des homosexuels et autres pervertis sexuels ; » d'examiner les raisons pour lesquelles leur emploi est » peu souhaitable et d'étudier l'efficacité des méthodes » utilisées pour résoudre ce problème. »*

Il va sans dire qu'une commission d'enquête qui se propose d'examiner pourquoi il n'est pas souhaitable d'employer comme fonctionnaires certaines catégories de gens ne manque pas de trouver finalement d'excellentes raisons, mais il est difficile de qualifier son action d'impartiale. Le rapport déclara une fois de plus qu'il était risqué d'employer des homosexuels dans des postes où ils peuvent détenir des secrets d'intérêt national, et conclut qu'il ne fallait pas davantage les admettre à des postes excluant un tel risque : leur conduite est criminelle et immorale ; elle est « si contraire aux règles communément admises que les personnes qui l'adoptent sont d'ordinaire mises au ban de la société »... « les homosexuels manquent de stabilité affective... leur fibre morale est corrompue »... ils ont une « influence corrosive » sur les autres employés... « ils peuvent contaminer tout le personnel d'un service... et ils s'entourent d'homosexuels ».

Scanned with CamScanner

On pourrait reprendre un par un tous ces arguments, mais j'examine ailleurs la plupart d'entre eux. En tout cas, s'ils constituent autant de raisons valables pour interdire aux homosexuels l'accès des fonctions publiques, pourquoi ne leur barreraient-ils pas aussi l'accès aux postes privés ? Et alors, que leur reste-t-il ?

Il existe d'autres minorités que l'on écarte aussi délibérément du courant principal de la vie économique, mais elles peuvent avoir recours à l'opinion publique, voire aux tribunaux ; la minorité homosexuelle n'a pas ce recours. D'autres groupes peuvent avoir leur propre vie économique, leur propre courant d'affaires, mais il est rare que les homosexuels aient cette possibilité. Ils rencontrent une tolérance plus large dans certaines professions et aux États-Unis, c'est précisément dans les branches d'activité qui offrent déjà le plus de possibilités aux membres des autres minorités : le monde des spectacles et celui de la presse et de l'édition, pour ne nommer que ceux-là.

Un des aspects les plus décourageants de cette discrimination sur le plan économique, c'est qu'on voit fréquemment des homosexuels en faire usage contre d'autres homosexuels. En raison du secret dont il doit entourer ses activités et de sa crainte perpétuelle d'être démasqué, l'homoxuel hésitera à donner une place à un ami ou à engager dans son affaire un étranger qui lui semble suspect. Si l'on apprenait que le nouvel employé est *gay*, comme nous disons, les soupçons rejailliraient automatiquement sur la personne qui l'a engagé.

Ce déni de justice va si loin que l'homosexuel est le seul ancien combattant qui, à l'exception de ceux qui ont été démobilisés avec un certificat infamant, ne bénéficie pas de ce que l'on appelle le Statut du G. I. La plupart des soldats qui étaient homosexuels ou qui avaient de fortes tendances à l'homosexualité n'eurent pas d'ennuis avec les autorités durant leur séjour dans l'armée. Ils auraient pu se faire réfor-

Scanned with CamScanner

mer en révélant leurs penchants aux médecins militaires. Mais un petit nombre seulement adopta cette solution. On comptait des homosexuels parmi les simples soldats et parmi les officiers supérieurs. Beaucoup d'entre eux furent cités pour conduite exceptionnelle ; d'autres furent blessés, tués et gratifiés des plus belles décorations. La plupart de mes amis sont d'anciens combattants et pas un d'eux n'a jamais été accusé de conduite sexuelle « anormale » pendant qu'il était sous les drapeaux. Quelques-uns, cependant, dont on reconnut les tendances homosexuelles, furent démobilisés quand cela devint nécessaire, mais on le fit généralement sous un autre prétexte, leurs chefs tenant à leur épargner les désagréables conséquences d'un dossier qui ferait état d'anomalie sexuelle. On leur donna donc un certificat de démobilisation normal ou médical et, dans la plupart des cas, l'on ignora délibérément les règlements concernant les homosexuels.

On appliqua pourtant parfois ce règlement qui donnait aux homosexuels le « certificat bleu », certificat de démobilisation qui, sans être infamant, n'était pas souhaitable, et qu'on délivra à nombre de soldats pour les motifs les plus variés. L'armée gardait naturellement dans ses archives secrètes le dossier du soldat et les raisons de sa démobilisation.

Les médecins militaires se montrèrent affirmatifs sur deux points : d'abord, la raison de la réforme serait tenue confidentielle ; ensuite, les soldats démobilisés dans ces conditions jouiraient des mêmes avantages que les autres. On vous traitera comme des malades, non pas comme des criminels, leur disait-on. Ils n'avaient fait aucun mal, ils étaient malades et si, après la guerre, on accordait certains avantages aux autres soldats réformés pour maladie, ils en bénéficieraient aussi.

Mais toutes ces promesses furent rayées d'un trait de plume par une décision sans appel du Ministère des Anciens Combattants décrétant que quiconque avait un certificat bleu pour raison d'homosexualité était privé des avantages prévus

Scanned with CamScanner

par le Statut du G. I. L'homosexuel n'avait donc droit ni à des études payées par le gouvernement, ni à des prêts de construction ou d'affaires, ni à la prime de démobilisation. Et ce, alors qu'aucune autre catégorie de réformés médicaux n'était privée de ces avantages, pas même ceux qui tombaient sous le coup de l'article 8 des Cas de Réforme Médicale visant les psychoneurotiques. Non, rien que l'inverti sexuel ! Ainsi une décision du Ministre des Anciens Combattants s'érigeant tout à la fois en psychiatre, en sociologue et en législateur, suffisait à établir que l'homosexualité est une conduite infamante.

On ne voit pas après cela ce qui pourrait empêcher le Ministère des Anciens Combattants de refuser le bénéfice du Statut du G. I. aux soldats accusés d'être métis, ou hostiles à la discrimination raciale, ou qui font preuve sur un point ou sur un autre de non-conformisme ?

Et pas une voix ne s'élève pour protester contre ces mesures iniques. Impossibilité d'accéder à un poste de fonctionnaire et difficulté de trouver une situation dans une entreprise privée, interdiction de servir son pays, que ce soit dans la Marine ou dans l'Armée de terre, impossibilité d'utiliser les moyens ordinaires de toucher l'opinion publique, c'est-à-dire journaux et magazines, tel est le bilan des libertés civiques de l'homosexuel.

On dit toujours que ce qui différencie les démocraties des régimes totalitaires, c'est notamment que dans les premières les minorités ont le droit de protester contre les mesures qui les frappent. Mais cela n'est pas vrai pour la minorité homosexuelle. Une conspiration du silence se fait autour d'elle. Ainsi la société se protège-t-elle contre les atteintes que pourrait porter à ses institutions un public mieux éclairé.

Rien n'est plus frappant à cet égard que le silence observé par le *New-York Times* sur la présentation au Sénat du rapport concernant l'emploi d'homosexuels dans l'administration. Il n'existe pas de lois empêchant les homosexuels d'ex-

Scanned with CamScanner

primer leur opinion, mais il se trouve simplement qu'on ne leur en laisse pas l'occasion. Les éditeurs fuient ce sujet comme la peste et bien des grands journaux refusent d'ailleurs de publier des annonces concernant des ouvrages sur l'homosexualité. Il a bien paru quelques articles dans certaines importantes publications américaines comme *Esquire* et *The Cosmopolitan*, mais ces articles, tout sympathisants qu'ils fussent ne faisaient qu'effleurer le sujet. Le silence n'est rompu d'ordinaire que quand un magazine comme *Coronet* ouvre — comme il l'a fait en 1950 — ses colonnes à un article particulièrement partial et détracteur, sans même faire semblant de laisser s'exprimer aussi l'opinion contraire.

Un tel déni de justice devrait normalement susciter une défense vigoureuse, mais la conspiration du silence empêche ces iniquités d'être connues au-delà du cercle des victimes. Et ceux qui en entendent parler supposent simplement que la tradition justifie ces mesures.

Et en contre-partie, que peut offrir le groupe hétérosexuel dominant ? Rien d'autre qu'une série sans fin d'accusations et de refus. Sur le plan économique, il approuve qu'on interdise à l'homosexuel l'accès de la plupart des professions, et considère sa présence dans une affaire comme une calamité pour l'employeur et pour les autres employés, mais il sait que l'homosexuel doit pourtant vivre. Tout en reconnaissant que l'éducation doit profiter à tous, il bannit des universités l'homosexuel démasqué. Il déclare ouvertement qu'on ne résoudrait pas la question en mettant tous les homosexuels en prison — et la plupart des gens protesteraient — mais, en demandant qu'on applique la loi, c'est pourtant l'emprisonnement de tous les homosexuels qu'il propose. Et si on ne les jette pas en prison, qu'adviendra-t-il alors de centaines de milliers, de millions de gens ?

En bref, la société se trouve devant un groupe qu'elle ne peut ni assimiler, ni éliminer, ni admettre. Et de même que le psychiatre n'a d'autre solution que de les « laisser vivre à

Scanned with CamScanner

leur guise » (c'est-à-dire les laisser vivre et aimer comme ils l'entendent), de même le sociologue ne peut que les « laisser travailler, s'instruire et développer tous les talents et tous les dons qu'ils peuvent avoir en eux ».

Je prétends que la seule méthode pratique et raisonnable de traiter le problème homosexuel consiste à faire tomber toutes ces barrières économiques et sociales. Si ce programme implique un élargissement de la structure démocratique de l'Amérique et une extension des libertés accordées à un nouveau groupe, voilà qui devrait suffire à le rendre séduisant aux yeux de tous les Américains. Il suffit déjà qu'il tende à réparer une injustice sociale. Comme il ne manquera pas en même temps d'ouvrir les yeux d'un plus grand nombre de gens au problème des minorités en général, son application n'en est que plus souhaitable. Un tel programme enfin protégera les buts de la démocratie à une époque où la pensée démocratique est plus que jamais menacée, et c'est ce que je me propose de démontrer dans le cours de ce livre.

Scanned with CamScanner

Chapitre V

DES CRIMINELS QUI RESPECTENT LES LOIS

Bien des gens ont l'impression que l'homosexuel est en perpétuel conflit avec la loi. Ils ont raison dans une certaine mesure. Bien qu'on arrête rarement des homosexuels et qu'un petit nombre d'entre eux seulement soit victime de maîtres-chanteurs, leur vie est en incessant antagonisme avec les codes pénaux.

Les activités sexuelles auxquelles s'adonnent la plupart des homosexuels sont considérées comme illégales aux États-Unis et passibles dans certains États de peines qui rappellent le traitement réservé aux sorciers du Moyen Age. Comme la position de l'homosexualité devant la loi n'est pas claire, je vais commencer par exposer les faits ; je me livrerai ensuite à un commentaire critique.

Aux États-Unis, les lois concernant les délits sexuels varient généralement avec les différents États et peuvent même se contredire ou tout au moins être l'objet d'interprétations diverses à condition que celles-ci ne s'opposent pas à l'esprit de la Constitution.

D'abord, on n'est guère d'accord sur les termes définissant les pratiques homosexuelles. Les dictionnaires de droit définissent la *pédérastie* et la *sodomie* de façon à peu près identique et les emploient indifféremment pour qualifier « un crime contre nature » (1). La définition classique décrit la

(1) *Dictionnaire juridique* de Bleak St Paul, 1938.

Scanned with CamScanner

sodomie comme « une copulation charnelle contre nature entre deux êtres humains ou entre un être humain et un animal », définition qui n'embrasserait pas seulement l'homosexualité, mais aussi la bestialité et les relations soi-disant contre nature que peuvent avoir un homme et une femme.

Le droit coutumier sur quoi s'est établie la loi américaine limitait la sodomie à la pénétration anale et, détail curieux, exigeait la preuve qu'il y avait eu émission de sperme. L'acte ainsi défini n'était donc pas l'apanage exclusif de deux mâles ; il pouvait être le fait d'un homme et d'une femme ; mais il ne pouvait avoir été commis par deux femmes et ne comprenait pas les diverses pratiques buccales. Plus tard, on admit que la preuve de pénétration sans preuve d'émission suffisait pour convaincre un accusé de sodomie.

Certains États continuent aujourd'hui à se limiter aux termes définis par le droit coutumier ; ainsi dans le Mississipi on ne considère pas les pratiques buccales comme de la sodomie, puisqu'il n'y a pas eu pénétration.

Dans d'autres États, bien que la loi ait repris les termes du droit coutumier, les tribunaux ont donné de ces textes une interprétation qui couvre d'autres pratiques sexuelles que la seule pénétration anale, y compris la copulation par voie buccale.

Enfin, la moitié environ des États ont donné une nouvelle définition de la sodomie. La loi de l'Iowa déclare coupable de sodomie quiconque « aura avec un autre être humain des rapports charnels au moyen d'un orifice autre que les organes sexuels ». La définition la plus complète est sans doute celle du code pénal du Minnesota puisqu'elle vise à la fois l'hétérosexuel et l'homosexuel, mâle ou femelle, le partenaire actif ou passif, la bestialité et la pénétration par voie anale ou buccale : « Toute personne qui connaît charnellement et de quelque manière que ce soit un animal ou un oiseau, ou qui connaît charnellement une autre personne du sexe masculin ou féminin par le moyen de l'anus ou par celui de la bouche,

Scanned with CamScanner

ou qui se soumet de son plein gré à de telles pratiques... est coupable de sodomie. »

Il est intéressant de souligner que nulle part les codes pénaux ne traitent spécifiquement du crime d'homosexualité ni même qu'ils emploient le terme d'homosexuel. Les soi-disant délits d'homosexualité entrent dans la plupart des États sous la rubrique « crimes contre nature » ou « sodomie ». Quelques États utilisent des formules comme « perversions sexuelles », « pédérastie », « actes impudiques », ou encore poursuivent des gens accusés d'homosexualité sous le chef d' « obscénité », d' « outrage à la pudeur », de « conduite impudique », de « vagabondage spécial », ou d' « attentat aux mœurs ». Ainsi le New Hampshire et le Vermont, deux États de la Nouvelle Angleterre n'ont pas de lois s'appliquant particulièrement à la sodomie ou aux crimes contre nature, mais ceux-ci tombent sous le coup des textes frappant les « attentats aux mœurs » et les « outrages à la pudeur ».

A moins d'avoir été contraint par la force ou la violence, le partenaire est tenu pour complice. Le seul témoignage du complice ne suffit généralement pas à obtenir la condamnation, encore que lors d'un procès jugé dans l'Illinois, on s'en contentât sous réserve qu'il fût accepté par le jury. On voit les dangers d'un tel écart hors du droit coutumier et comment on ouvre ainsi la porte au chantage.

Dans la procédure de mise en accusation, on observe des infractions encore plus importantes aux principes généralement observés. La juridiction américaine précise qu'un accusé doit entendre la lecture d'un acte d'accusation énumérant soigneusement les charges relevées contre lui, afin qu'il ait pleinement connaissance des faits qui lui sont reprochés. Or la sodomie est un des rares délits pour lesquels on ait jugé bon d'abandonner cet usage, les tribunaux — dans l'Indiana et dans le Maryland, notamment — prétendant que les pratiques en question sont si sordides et si immorales que leur exposé constituerait une source de gêne pour le public et un affront à

Scanned with CamScanner

la communauté, mais les cours du Texas et de la Géorgie se sont élevées contre cette procédure de mise en accusation qu'elles jugent irrégulière.

Bien que les relations sexuelles entre deux femmes soient considérées comme moralement aussi répréhensibles que celles qui existent entre deux hommes, les textes d'un certain nombre d'États ne sont pas aussi précis sur ce point. En Ohio, par exemple, les tribunaux ont déclaré que la loi, bien que visant également les pratiques buccales chez les hommes ne les condamnait pas chez les femmes, et en Géorgie on a estimé que, étant donné la définition de la sodomie dans le Code pénal, ce crime ne pouvait être commis par deux femmes. L'Arizona est le seul État à mentionner spécifiquement les deux sexes encore que les définitions de certains États soient assez larges pour statuer sur tous les cas, si les tribunaux le désirent.

Au moment où j'écris, en 1951, vingt-trois États possèdent des lois qui mentionnent spécifiquement les pratiques buccales ou qui définissent la sodomie dans des termes assez larges pour comprendre également ces pratiques.

Quant aux châtiments qu'entraîne une condamnation pour ce motif, ils peuvent aller jusqu'à l'emprisonnement à vie en Géorgie, alors que le maximum est de trente ans de prison dans le Connecticut et de vingt ans dans le Minnesota. Il varie selon les États, sans que le temps d'emprisonnement soit jamais inférieur à un an.

Comme je l'ai dit au début de ce chapitre, la plupart des homosexuels ne sont pas touchés par ces lois. Celles-ci figurent dans les Codes et reflètent certains jugements moraux, mais il y a un décalage entre les modifications que subit l'opinion publique et l'opinion légale. Ces lois constituent cependant une menace perpétuelle pour les homosexuels, car on peut toujours les invoquer. Mais elles constituent une menace tout aussi redoutable pour l'ensemble de la communauté car les lois visant la sodomie, le comportement sexuel contre

Scanned with CamScanner

nature et autres pratiques réprouvées transforment la majorité de notre population adulte en criminels. Si l'on appliquait rigoureusement les lois sur les délits sexuels, il faudrait transformer des États entiers en vastes camps de concentration et il resterait à peine assez de gens en liberté pour garder les autres.

D'aucuns haussent les épaules en affirmant qu'une loi qu'on n'applique pas et qu'on ne peut appliquer ne fait pas de mal, mais c'est là une opinion à courte vue. Elle impose le fardeau de la culpabilité à tous ceux qui, malgré leur droiture morale, se trouvent amenés à être en conflit avec la loi. On peut être un avocat, voire un juge, il n'empêche que votre nature même a fait de vous un criminel, et la conscience de ce fait vous accable perpétuellement. Seule la gigantesque ignorance du public sur le chapitre des lois punissant la sodomie a jusqu'alors évité aux hétérosexuels (y compris les couples réguliers) d'être accablés par un sentiment de perpétuelle culpabilité.

Les lois sur la sodomie ne sont d'ailleurs pas qu'une invite à mépriser la loi en général. Leur application, si rare soit-elle, pour des raisons de vengeance personnelle ou par suite d'un concours malheureux de circonstances, met leurs victimes dans une situation fort pénible.

Le petit nombre d'arrestations effectuées par la police montre le peu d'empressement que celle-ci met à les appliquer. Durant les dix ans de la période 1930-1939, on compte à New-York 1.396 arrestations pour sodomie, qui donnèrent lieu à seulement 414 condamnations, chiffre auquel il faut ajouter 333 condamnations pour viol. Même s'il ne s'agissait là que de cas d'homosexualité — et il n'en est rien — on voit assez que ces chiffres ne correspondent absolument pas à la réalité des faits. Supposons que trois pour cent de la population de New-York aient été composés d'homosexuels durant cette période, pourcentage probablement trop faible ; il y avait donc dans la ville environ 50.000 homosexuels, et même

Scanned with CamScanner

en supposant qu'ils n'aient eu de relations qu'une fois par mois, cela porterait à plus d'un million par an le chiffre des délits, soit plus de dix millions pour cette période de dix ans. Et encore ces chiffres ne tiennent-ils pas compte des activités des « ambivalents » et des délits de sodomie quasi innombrables dont se rendent coupables des hommes et des femmes, surtout s'ils sont mariés. Ces chiffres montrent assez comme il serait ridicule de vouloir appliquer à la lettre ces lois. Depuis cette époque d'ailleurs, on ne tient plus guère la sodomie à New-York que pour un écart de conduite.

Dans les milieux criminologistes avancés on en est venu à classer les délits sexuels en deux catégories : ceux que l'on considère comme un « outrage » à la communauté, qui choquent la morale publique, mais qui ne font de mal qu'à ceux qui s'en rendent coupables (et encore est-ce là une question de point de vue) ; et ceux qui impliquent l'usage de la force et de la violence.

Le sadique, l'homme coupable de viol, peut-être aussi celui qui refuse de faire soigner la maladie vénérienne dont il est atteint, tous ces gens constituent une menace pour la communauté et il en va de même de ceux qui iraient corrompre ou violenter des enfants. Mais les placer dans la même catégorie que les homosexuels, les appeler des pervertis sexuels et étendre cette définition à des hommes et à des femmes, mariés ou non, qui prennent de diverses façons leur plaisir sexuel, c'est embrouiller tout le procès de la criminalité sexuelle et empêcher toute solution efficace du problème. Et quand l'État d'Oregon considère comme un délit punissable de un à quinze ans d'emprisonnement dans le pénitencier de l'État « d'avoir des relations osculatoires avec (lire : d'embrasser) les parties sexuelles d'un homme, d'une femme ou d'un enfant », l'absurdité de cette mesure rend la loi dérisoire aux yeux de toute personne intelligente.

L'homosexuel n'est malheureusement pas dans une situation qui lui permette de riposter efficacement. Les groupes

Scanned with CamScanner

qui se chargent de défendre les libertés civiques s'intéressent peu à son cas et il trouve difficilement des avocats. Des lois dont le caractère anticonstitutionnel est reconnu comme flagrant demeurent inchangées car personne n'ose lancer le défi de crainte des conséquences.

L'homosexuel ne peut dire au tribunal : « Vos lois sont périmées. Je ne peux avoir honte de ce que j'ai fait, mais seulement de ceux qui ont mis le nez dans ma vie privée et qui m'ont arrêté. » Même s'il triomphait devant le tribunal, il s'exposerait aux coups qui atteignent ceux qui jettent bas le masque. Il plaide donc son innocence, joue le rôle d'hypocrite qu'on lui a imposé, va même jusqu'à dénoncer les « tantes » et les « tapettes » et fournit des témoins de moralité pour prouver qu'il est un être trop noble pour être coupable du forfait dont on l'accuse ! Comme il est dégradant d'avoir à jouer ainsi la comédie et à prétendre qu'on partage le mépris du monde pour ce qu'au fond de son cœur on voudrait défendre.

Un autre aspect du problème homosexuel envisagé du point de vue légal, c'est celui du chantage que le public comprend généralement aussi mal que l'inversion sexuelle dans son ensemble. La plupart des homosexuels vivent une vie semi-secrète et font tous leurs efforts pour cacher leurs penchants. Le public croit qu'ils offrent des proies toutes désignées pour les maîtres-chanteurs, bien que le chantage soit aussi rare chez les homosexuels que les arrestations sous l'inculpation de sodomie. Une personne de ma connaissance, craignant qu'un compagnon qu'il avait rencontré dans la rue ne vienne faire une scène à son bureau lui donna une ou deux fois un dollar, puis porta plainte. L'accusé fut arrêté et le plaignant dut nier qu'il y ait jamais « rien eu entre eux ». L'accusé, effrayé, fut condamné avec sursis et le chantage n'alla pas plus loin.

On peut d'ordinaire couper court à une tentative de chantage en la signalant à la police et, comme le maître-chanteur niera en général, l'homosexuel n'aura pas de mal à préserver

Scanned with CamScanner

sa situation sociale. Le cas est plus difficile quand le maître-chanteur appartient à la police, laquelle en compte tellement que certains organismes s'occupent spécialement de les dépister.

Le principal terrain de discussion entre l'homosexuel et la loi se situe autour de ces légers délits compris sous l'étiquette d' « inconduite ». Se rendent coupables de ces délits deux personnes qui se parlent dans la rue, l'une invitant l'autre à l'accompagner chez lui ou à l'hôtel ; il en va de même si cette conversation a lieu dans un bar, dans un parc ou même dans un endroit semi-public comme les lavabos d'un restaurant. Quelqu'un vient, exhibe un insigne et procède à l'arrestation ; parfois un billet de cinq ou de dix dollars change de propriétaire et l'affaire en reste là. Ou au contraire la personne arrêtée peut passer en justice et se voir infliger une amende ou une peine de prison avec sursis, qui figurera sur son casier judiciaire. Il va pourtant de soi que l'homme arrêté ne constituait pas une menace pour la communauté, ne faisait aucun mal et que, quand il invitait un autre adulte à partager son lit, il ne transgressait aucune loi indispensable à la protection de la société ou des individus qui la composent.

A New-York, sur une période de trois ans, 15.000 délinquants furent arrêtés sous l'inculpation d' « attentat aux mœurs » et déférés à un centre de réhabilitation dirigé par les Quakers. La plupart de ces 15.000 personnes étaient des homosexuels dont le crime consistait à avoir proposé rendez-vous à un étranger dans un bar ou dans un parc.

Tant que ces arrestations se poursuivront, non seulement verra-t-on se perpétuer des pratiques de corruption et de pots-de-vin, mais l'homosexuel sera-t-il hanté par la crainte perpétuelle de tomber dans un piège.

L'abolition des lois périmées sur l'homosexualité, qui constituent souvent une négation des droits civiques et constitutionnels, serait un pas de fait vers la réhabilitation de l'homosexuel dans la société moderne. Ce ne serait pourtant qu'un

Scanned with CamScanner

très petit pas. Une pareille mesure pourrait contribuer à faire comprendre au public l'absurdité de la condamnation qui frappe l'homosexuel, et par là même à diminuer l'hostilité dont il est l'objet. Mais le problème fondamental n'en subsisterait pas moins, celui de l'opprobre public. C'est pour le paria une satisfaction bien mince que de savoir qu'il n'est plus criminel. Le principal souci de l'homosexuel n'est pas de retrouver ses droits civiques et légaux, pour importants qu'ils soient. Ce qu'il veut, c'est ne plus être condamné par l'opinion publique, ce qui l'oblige à se cacher, l'amène à douter de lui et à nourrir des sentiments de culpabilité et crée ainsi une situation qui paralyse tout effort tendant à améliorer son sort.

Scanned with CamScanner

DEUXIÈME PARTIE

PSYCHOLOGIE

Scanned with CamScanner

CHAPITRE I

GENÈSE DE L'HOMOSEXUALITÉ

UNE FORCE QUI DOMINE LA VIE D'UN ÊTRE au point où la dominent les tendances homosexuelles, le contraint à regarder en lui-même en cherchant pourquoi il est ce qu'il est. Ce peut être chez les uns pure curiosité intellectuelle, recherche d'un système de justification chez les autres ; quoi qu'il en soit, la plupart des homosexuels se sentent obligés de rechercher l'origine de leur tempérament sexuel. C'est, me semble-t-il, dans les moments de pire découragement que l'esprit se tourne vers l'introspection. Et c'est ainsi que les réalités de la vie, celles surtout qui résultent des relations de

Scanned with CamScanner

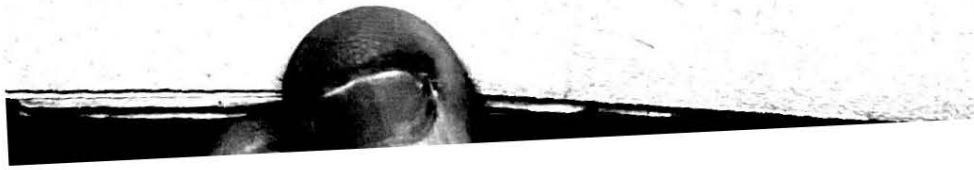
l'homme avec la société, imposent aux homosexuels une personnalité foncièrement introvertie et douée le plus souvent d'une grande puissance d'introspection.

La question de l'origine de l'instinct homosexuel chez l'individu a, ces dernières années, attiré tout particulièrement l'attention des psychanalystes ; et la position de ceux-ci étant strictement professionnelle, leur réponse ne pouvait manquer d'être objective.

Par une curieuse coïncidence, la société accepta généralement les découvertes des psychiatres car celles-ci semblaient concorder avec l'attitude d'hostilité adoptée par l'opinion publique. La société, par exemple, admit d'emblée que l'inversion sexuelle n'était pas congénitale — les psychiatres ne rencontrèrent sur ce point aucune résistance — alors qu'elle refusa certaines autres de leurs conclusions quand elle le jugea bon.

Malheureusement les intéressés font rarement connaître leur point de vue sur les différentes théories prétendant expliquer la genèse de l'homosexualité. Ce sont évidemment leurs expériences telles qu'ils les ont rapportées à des psychiatres et, plus rarement, à des prêtres, qui ont fourni les éléments sur lesquels on a échafaudé diverses théories. J'aimerais toutefois ne pas seulement présenter mon analyse de ces théories du point de vue du profane et de l'homosexuel, mais examiner en même temps les raisons qui ont amené un grand nombre de gens à accepter certaines conclusions et d'autres à les repousser.

Longtemps, l'idée de l'homosexualité congénitale fut presque universellement admise, d'une part, par les psychiatres et les sociologues et, d'autre part, par les membres de cette minorité sexuelle. On citait comme preuves cliniques le caractère efféminé qu'on prêtait volontiers aux homosexuels mâles et l'aspect masculin qu'on trouvait par contre chez les Lesbiennes. Il semblait bien que certains individus naissaient



Scanned with CamScanner

pour ainsi dire femmes dans un corps d'homme et inversement.

Avant d'examiner la validité de cette théorie, soulignons que, contre toute évidence, elle était obstinément exposée par les homosexuels eux-mêmes. Ceci parce qu'elle répondait chez eux à certains besoins ; c'était pour tout dire une conclusion à laquelle ils désiraient arriver, qu'elle fût soutenue par les faits ou non. D'abord, cela justifiait leur attitude fataliste. Du moment que son état était congénital, l'individu pouvait croire à l'impossibilité d'en triompher sans se considérer comme un être faible de caractère. Et cela coupait court aux efforts que certains croyaient devoir faire pour changer, puisque ce changement se présentait alors comme une impossibilité scientifique. Comme la plupart des homosexuels sont pratiquement incapables de souhaiter être guéris et que la nature même de l'homosexualité entrave toute tentative sincère de changer, leur attitude complaisante ou résignée se trouvait ainsi justifiée.

Secundo, alors que le monde leur imposait ce qui pour beaucoup représentait un intolérable sentiment de culpabilité, la théorie de l'homosexualité congénitale servait à les disculper. Tout le blâme retombait sur une force qui échappait entièrement au contrôle de l'individu : si certaines personnes naissaient ainsi, que ce fût bien ou mal, elles n'y étaient pour rien ; ainsi raisonnaient-ils.

En troisième lieu, cette théorie fournissait une excellente réponse à ceux qui prétendaient que la recherche de ces amours interdites était une démarche contre nature. Que pouvait-il y avoir de plus naturel pour un individu que de chercher à mener la vie qu'il était destiné à vivre ? Et quoi de plus contraire à la nature que de vouloir lui faire adopter une existence totalement étrangère à son tempérament ? On pouvait ainsi écarter cette épithète particulièrement malsonnante de « contre nature » qu'on accolait si volontiers à l'homosexualité.

Scanned with CamScanner

Enfin, cette idée de l'homosexualité congénitale avait un quatrième avantage : elle appuyait la théorie, si en faveur au début du siècle, selon laquelle les invertis constituaient un troisième sexe. Ce n'étaient ni des hommes ni des femmes, mais un groupe intermédiaire, doué de rares talents, d'inclinations et d'instincts qui tenaient à leur situation particulière entre les deux sexes. L'inverti, à en croire cette école, comprenait mieux les femmes que ne le faisaient les hommes ; son sens esthétique était plus affiné. Certains écrivains n'hésitaient même pas à proclamer que c'était à bien des égards un être supérieur, et cela donnait à l'homosexualité une place dans la création, une raison d'être. Ce raisonnement, qui répondait aux tentatives d'avilissement de l'individu et du groupe par la société opposait à la notion d'infériorité une prétention, souvent inconsciente, de supériorité.

Commentant cette opinion qui voyait dans l'homosexalité une tendance congénitale, Freud affirme que bien des homosexuels prétendent :

> « *Etre des hommes que des déterminants organiques qui se trouvaient déjà dans le germe obligent à chercher auprès d'autres hommes le plaisir qu'ils ne peuvent trouver avec les femmes. Malgré toute l'envie que l'on peut avoir de prendre en considération leurs dires, on ne peut néanmoins que formuler des réserves sur ces théories qui ne tiennent pas compte de la genèse psychique de l'homosexualité* (1). »

Freud, autrement dit, tout en estimant cette théorie fort utile du point de vue humain pour l'inverti, n'en fit pas moins tous ses efforts pour démontrer dans d'autres ouvrages qu'elle ne reposait pas sur des bases scientifiques solides et donc n'était pas défendable.

Quand, dans les années qui suivirent et avec le développe-

(1) S. Freud. *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.*

Scanned with CamScanner

ment de la psychanalyse moderne, les psychiatres commencèrent à considérer l'homosexualité comme la manifestation d'une névrose, ou comme un cas d'arrêt du développement émotionnel, la première réaction des milieux homosexuels fut de repousser cette théorie qui, leur semblait-il, allait à l'encontre de leurs intérêts essentiels. Nous nous refusions, nous homosexuels, à nous reconnaître comme affectivement malades, déséquilibrés ou souffrant de fixations remontant à l'adolescence.

Ainsi donc, dans ses premières recherches sur l'origine de sa condition, l'homosexuel s'embarrassait-il encore de considérations affectives : il avait bien le désir de trouver la vérité mais, étant donné l'ambiance sociale et psychologique dans laquelle il se trouvait, il avait bien du mal à se montrer objectif. Certains intérêts profonds ne pouvaient, semblait-il, que gagner à ce que s'établisse définitivement la théorie de l'homosexualité congénitale et c'était là une attitude qui ne convenait guère à l'analyse objective.

Les homosexuels, toutefois, n'étaient pas seuls à laisser des considérations personnelles venir influer sur le raisonnement et la logique, et le monde hétérosexuel ne manquait pas moins d'objectivité. Le groupe dominant a saisi toutes les occasions, bonnes ou mauvaises, pour démontrer que l'homosexualité était une dépravation marquée qu'on trouvait chez des individus douteux en quête de péchés nouveaux et agréables, chez des hystériques las des plaisirs ordinaires ou chez des jeunes gens victimes de la séduction avant d'avoir la maturité nécessaire pour réfléchir. Mais l'hétérosexuel qui brossait ce tableau de l'homosexuel était bien en peine d'expliquer le caractère efféminé de nombre d'invertis. Pour y parvenir sans compromettre la théorie de la dégénérescence qui constituait une arme précieuse de leur arsenal, certains affirmèrent qu'il existait deux types différents d'homosexuels. Il y avait, d'une part, les homosexuels congénitaux qu'on appelait *invertis*, qui formaient le sexe intermédiaire et pré-

Scanned with CamScanner

sentaient souvent, assurait-on, les caractères physiques et les manières du sexe opposé. Et d'autre part il y avait les *pervertis*, ceux qui auraient pu se contrôler, mais qui recherchaient une excitation particulière. Quelques années plus tard, apparut une nouvelle variante de la théorie de l'homosexualité congénitale, qui garde encore aujourd'hui ses tenants, c'est la thèse endocrinologique, selon laquelle l'instinct homosexuel est dû à un déséquilibre glandulaire.

On voit donc que dans un camp comme dans l'autre, on a formulé des théories, non point pour rechercher la vérité, mais pour appuyer une conclusion à quoi l'on espérait parvenir. Si parfois les uns ou les autres ont touché la vérité, ce ne fut qu'accident ou coïncidence.

En apparence l'aspect le plus déconcertant du problème aux yeux de bien des gens, ce sont les caractères efféminés qui se manifestent chez l'homosexuel mâle et masculinisés chez la lesbienne. J'affirme pour ma part et c'est également l'avis de tous les homosexuels à qui j'en ai parlé, que même dans les milieux les plus *gay*, l'homosexuel extrêmement efféminé se rencontre rarement. Je me suis trouvé à des soirées où les gens se laissaient aller, sans s'embarrasser de conventions ni d'inhibitions, et je n'y ai jamais vu personne qui méritât l'appellation de « reine » qu'on décerne à l'homme efféminé. On ne rencontre pas davantage ce genre de personnage dans les bars, et si c'est à lui que l'on pense aussitôt quand on parle d'homosexuels, c'est qu'il est facilement reconnaissable et que c'est un type particulièrement commode à montrer du doigt.

A défaut d'hommes très efféminés, on trouve nombre d'homosexuels chez qui certains symptômes peu marqués témoignent de leur incapacité à s'identifier complètement avec leur sexe. A mon avis, qui se fonde sur une observation attentive, la majorité des homosexuels ont quelque trait peu voyant qui trahit toujours leurs penchants à l'observateur averti : une inflexion de voix peu courante, un mouvement des mains

Scanned with CamScanner

ou des épaules, une démarche particulière. Les « reines » ne forment qu'une toute petite minorité, et il en existe une autre, plus nombreuse peut-être, qui ne révèle même pas à l'observateur le plus attentif le moindre indice d'homosexualité.

Entre la « reine » et l'homme légèrement efféminé, on trouve toutes les gradations possibles, sans qu'il y ait une ligne nette de démarcation. Et pourtant quand il m'arrive d'observer un type fortement caractérisé de « reine », je suis frappé de ne rien déceler chez lui prouvant l'existence de traits homosexuels innés.

Il apparaît bien en effet que chez ce personnage la barbe pousse normalement, qu'il n'a pas de seins, que ni les mains ni les pieds ne sont particulièrement petits. En bref, les caractères physiques qu'aucune perturbation affective ni même aucun désir de l'individu ne pourrait facilement modifier, demeurent inchangés.

Qu'on observe une voix très efféminée, des gestes, une coiffure, très efféminés, tout cela peut être obtenu par quiconque en éprouve psychologiquement la nécessité. Mais « la reine » n'est pas une femme, mais une caricature de femme. S'il est plus « froufroutant » qu'aucune femme, c'est parce qu'il cherche à fuir sa masculinité et que son effort pour s'identifier avec l'autre sexe est si grand qu'il l'a amené à adopter des méthodes extrêmes. Faute de pouvoir avoir les seins et le développement sexuel d'une femme, il fait de son mieux pour prouver que sur tous les plans qui n'échappent pas à son contrôle, il est une femme.

Allen, un psychiatre distingué, est parvenu aux mêmes conclusions, puisqu'il écrit :

> « *On peut affirmer en toute certitude qu'il n'existe pas entre le physique de l'homosexuel et de l'hétérosexuel de différences perceptibles au moyen des tests microscopiques, macroscopiques, biochimiques ou endocriniens actuellement connus. Pour autant que l'on puisse*

Scanned with CamScanner

aujourd'hui en juger, il semble bien que Wortis ait raison de prétendre que l'homosexuel n'apparaît efféminé que parce qu'il le veut bien et que dans la moyenne des cas il ne présente aucune particularité physique (1). »

Je dois toutefois faire une réserve : quand Allen affirme « qu'il n'existe pas entre le physique de l'homosexuel et de l'hétérosexuel de différence perceptible », il n'entend par là que la majorité des homosexuels. Il existe une minorité d'hommes qui avaient des prédispositions à être efféminés, et ces prédispositions ont été un facteur psychique important dans la genèse de leur homosexualité. Ces cas sont sans doute rares et représentent les seules exceptions que je connaisse aux conclusions d'Allen.

Le faible pourcentage d'homosexuels efféminés et le fait que cette effémination ne se manifeste que dans des domaines liés au développement émotionnel, indiqueraient que l'on ne saurait voir là une preuve du caractère congénital de l'homosexualité. A vrai dire, non seulement la plupart des homosexuels ne sont pas efféminés, mais bien des hommes efféminés ne sont pas homosexuels. L'effémination très poussée, parfois jusqu'au travesti, et liée, tantôt à un déséquilibre glandulaire, tantôt à l'homosexualité, constitue selon nombre de psychiatres une névrose bien distincte et qu'il ne faut pas confondre avec l'instinct qui pousse un individu à rechercher le plaisir sexuel auprès d'un individu du même sexe.

D'autre part la présence assez fréquente chez les adolescents de tendances homosexuelles prenant souvent la forme d'engouements innocents et allant parfois jusqu'au contact physique, a donné naissance à la théorie de la fixation. Tous les humains, prétend-on, passent par diverses phases de développement et, vers l'adolescence, se trouvent pendant quelques années perdre tout intérêt pour les individus du sexe

(1) Clifford Allen. *The Sexual Perversions and Abnormalities, a Study in the Psychology of Paraphilia.* Londres, 1949, p. 119.

Scanned with CamScanner

opposé, allant même jusqu'à considérer avec une certaine honte les amitiés entre individus de sexe opposé, et cherchant à se rapprocher par contre de leurs compagnons de collège ou d'université. Le développement émotionnel peut s'arrêter là et l'individu se trouver « fixé » à la phase homosexuelle qu'il traverse. Un sentiment d'infériorité dans les relations avec les femmes, de répugnance pour tout le concept de sexualité envisagé du point de vue de la procréation — répugnance résultant de la glorification de la femme comme symbole de la pureté — un lien tenace né d'une union sexuelle satisfaisante avec un ami : telles sont quelques-unes des diverses influences qu'on prétend déceler à l'origine de cette fixation.

La théorie de la fixation, me semble-t-il, ne résout pas grand'chose et ne suffirait guère à fournir la clef de leur vie à la plupart des homosexuels. S'il faut y voir une explication valable des origines de l'homosexualité, cela signifierait que les homosexuels constituent un groupe d'hommes et de femmes retardés et peu évolués sur le plan émotionnel. Comment alors expliquer qu'on trouve chez eux tant de talents, d'esprits brillants, de personnalités riches ? Peut-être, répondent les avocats de la fixation, ces individus sont-ils parvenus à un point de complète maturité sur certains points et pas sur d'autres. Ce sont là des généralisations bien hasardeuses car à quel étalon mesure-t-on le degré de maturité ? D'aucuns considèrent la colère comme un signe d'immaturité, mais il n'a jamais été établi que les homosexuels soient plus coléreux que les gens qui se conforment aux pratiques sexuelles couramment admises. On dit aussi que la tendance à la rêverie est une manifestation de l'adolescence, mais ce peut être aussi le fait d'un poète ou d'un inventeur, ou de personnes de tempéraments sexuels les plus divers.

Non seulement l'expérience ne confirme guère la théorie de la fixation comme cause de l'homosexualité, mais encore a-t-on de bonnes raisons de rejeter cette thèse. Si le tempérament sexuel se trouvait arrêté à un stade de son développement, ce

Scanned with CamScanner

ne serait alors pas seulement le sexe de l'objet aimé, mais son âge et son aspect physique qui devraient demeurer inchangés avec les années. Il est vrai que certains homosexuels (comme certains hétérosexuels) continuent à être attirés par les êtres jeunes, bien longtemps après qu'eux-mêmes aient atteint l'âge mûr, mais c'est qu'ils trouvent chez l'individu jeune une plus grande perfection physique. On ne peut tout de même pas dire que l'homme de quarante ou cinquante ans qui rêve de faire des folies avec une femme de vingt ans est victime d'une fixation.

Et si l'homosexuel qui recherche la compagnie d'individus jeunes souffre d'une fixation, comment alors expliquer la conduite de son partenaire qui répond aux avances d'un homme de plusieurs années son aîné ?

La plupart des homosexuels de ma connaissance s'intéressent peu aux jeunes garçons. S'ils étaient attirés par des adolescents à dix-huit ans, les compagnons qui leur semblaient alors trop vieux leur ont paru fort séduisants quand eux-mêmes ont pris de l'âge.

Si les psychiatres pouvaient avoir avec les homosexuels des relations sur le plan social et non pas exclusivement clinique, ils se verraient, j'en suis sûr, contraints d'abandonner la théorie de la fixation !

La question cruciale consiste à déterminer quelles expériences prédisposent certains individus et non d'autres à suivre le chemin des amitiés particulières. Ces expériences en tout cas ont dû être d'une force bien extraordinaire pour avoir fait échec aux influences conjointes de l'histoire, de la littérature, de la poésie, du cinéma, de la vie familiale et des innombrables autres forces culturelles qui tendent à imposer le mode de vie hétérosexuel. Quiconque prétend que l'initiation d'un jeune garçon aux plaisirs de l'homosexualité à un âge encore tendre peut suffire à faire de lui un pédéraste profère là une affirmation toute gratuite. Pourquoi est-il devenu homosexuel alors qu'une demi-douzaine de ses amis qui avaient participé

Scanned with CamScanner

aux mêmes jeux d'adolescents n'ont pas eu par la suite le même développement sexuel ? Et surtout, pourquoi une seule tentative ferait-elle un homosexuel d'un individu alors que treize ou quatorze ans d'éducation orthodoxe n'ont pu réussir à faire de lui un hétérosexuel ?

Quelles sont ces influences prédisposantes ? Il en est une, prédominante, sur laquelle tous les homosexuels avec qui j'ai discuté semblent d'accord : c'est le manque d'un foyer harmonieux où le père et la mère se témoignaient de l'affection et en manifestaient à l'enfant. Des foyers brisés, des divorces, des morts prématurées, des parents frigides, un amour non partagé, voilà ce que l'on trouve dans plus d'un cas.

Et pourtant, alors qu'un tiers des mariages américains, dit-on, se terminent par un divorce et d'autres par la mort d'un des parents à un âge encore jeune, comment se fait-il que l'homosexualité ne soit pas aussi banale que l'hétérosexualité ? Comment se fait-il que dans la même famille, et même parfois chez des jumeaux élevés dans des conditions rigoureusement similaires on observe des développements tout à fait différents ? Sans doute cela tient-il à ce que la tendance à suivre les chemins ordinaires de la vie est si forte qu'elle devient dominante chez la plupart des enfants, triomphant même des influences familiales ou des relations personnelles qui peuvent conduire à l'homosexualité.

Pour autant que j'en puisse juger d'après mes observations, le désir homosexuel semble dans la plupart des cas implanté chez ceux qui manifestent un attachement exceptionnellement fort pour un des parents, qui s'identifient complètement avec l'un d'eux ou qui éprouvent le besoin de remplacer un des parents absent ou incapable d'assumer son rôle. Parfois c'est un frère ou une sœur aîné que l'on substitue au père ou à la mère déficients, mais dans tous les cas l'affection exagérée, l'identification ou la substitution conduit à un désir physique inconscient et d'ailleurs frappé d'interdit, ce qui

Scanned with CamScanner

barre la voie à l'hétérosexualité. L'inceste — et sa répression — serait donc à la source des tendances homosexuelles. Le tabou excessivement fort qui frappe non seulement l'inceste, mais le désir incestueux, et le conflit qu'implique le complexe d'Œdipe imposent à l'enfant la nécessité de réprimer le plus violemment possible l'instinct sexuel qui l'entraîne vers la personne interdite. Il y parvient grâce à la naissance d'une tendance inconsciente qui lui fait éviter tous les individus du sexe interdit.

On pourrait citer bien des cas précis pour illustrer le mécanisme de ce processus. La mère de Joseph était une femme austère, trop prise par son club et sa carrière pour ne pas trouver monotones ses tâches de femme d'intérieur. Elle ne pouvait consacrer que quelques instants par jour à son fils qui bénéficiait des soins de gouvernantes, de nurses et qui disposait d'une salle de jeux bourrée de jouets. Joseph éprouvait de l'affection pour son père et, quand il commença à comprendre que son idole se détournait de son foyer pour s'intéresser à d'autres femmes, Joseph chercha à le reconquérir dans ses rêves d'enfant. Il serait pour son père ce que sa mère n'avait pas su être. Du tréfonds de son cœur d'enfant inquiet, il souhaitait être une femme : son père trouverait ainsi chez lui une satisfaction totale qui compenserait les déficiences de sa mère. Et surtout, Joseph à qui manquait la tendresse que sa mère était incapable de lui donner, prendrait par là même une place plus grande dans le cœur de son père, dont il deviendrait l'unique amour. La seule personne susceptible de lui offrir l'affection qu'il désirait tant lui appartiendrait ainsi exclusivement.

En se laissant séduire par une femme, l'homme courait à l'échec, ne pouvait trouver que froideur et refus. Seul un homme pourrait jamais faire connaître à Joseph ce que c'est que d'aimer. Et dans cette union il serait, du point de vue affectif, la femme.

Joseph devint un enfant efféminé, évitant les sports et les

Scanned with CamScanner

compétitions. Il sentait qu'il ne pourrait jamais être comme les autres garçons ; il craignait de se mesurer avec les autres et les fuyait parce qu'ils l'appelaient « fillette ». Peut-être, pensait-il, suis-je vraiment une fille.

Oui, je connais Joseph. Sans être amer, il est réticent, et j'ai dû recomposer son histoire d'après des témoignages divers. Il parle d'un ton doux qui le rend suspect, sans vraiment le démasquer, et mène une existence heureuse auprès d'un homme qui est de plusieurs années son aîné. Ils partagent tout, leurs ressources et leurs distractions ; parfois, par jeu, ils s'appellent mari et femme et tous les ans, pour Noël, ils m'invitent à leur soirée d'anniversaire. Mais, par une cruelle ironie du sort, c'était son père que Joseph cherchait désespérément et, en prenant le chemin qui, croyait-il, le mènerait vers lui, il a perdu à jamais celui qu'il chérissait plus que tout au monde.

Aujourd'hui, Joseph trouve les hommes séduisants ; au fond de son inconscient, ce sont peut-être des symboles de son père. Les femmes, par contre, le laissent froid ; toutes sont sa mère. Il ne se rend pas compte qu'il en est ainsi parce que sa mère était frigide et que l'indifférence qu'il affiche aujourd'hui n'est qu'un bouclier qui doit l'empêcher d'être jamais blessé comme amant autant qu'il l'a été comme fils. A Noël, je le vois passer son bras autour des épaules de son compagnon, je suis témoin de leurs tendres manèges, et je ne veux même pas songer que c'est en réalité un ersatz de père qu'il aime. Cela n'a d'intérêt que pour un psychanalyste. Les nouveaux plaisirs deviennent une fin en soi et non pas seulement des moyens.

Peut-être l'exemple de Harvey est-il plus caractéristique encore. Enfant unique de parents divorcés, Harvey trouva dans la tendresse de sa mère le seul bonheur d'une enfance désolée. Elle lui prodiguait son affection et ses baisers, satisfaisant tous ses caprices. Vers l'âge de cinq ou six ans, il se plaignit de cauchemars — peut-être imaginés — afin qu'on

Scanned with CamScanner

lui permît de dormir dans le lit de sa mère. Là, le visage enfoui contre son sein, il s'apaisait tandis qu'elle le pressait dans ses bras et il finissait par s'endormir. Quand il eut sept ans, sa mère se remaria et, bien qu'il reconnût volontiers plus tard que son beau-père s'était toujours montré bon et compréhensif avec lui, Harvey le vit à cette époque arriver d'un mauvais œil. Un intrus s'était introduit dans le foyer où il avait vécu seul avec sa mère et, au fond de son cœur, le petit garçon qu'était alors Harvey eut l'impression que cet homme avait pris sa place. Il ne pouvait plus désormais dormir avec sa mère et il lui fallait partager avec un étranger l'affection de celle-ci.

Dans la solitude de cette maison de divorcée, Harvey s'était efforcé, inconsciemment bien sûr, d'être un mari et un amant, pas seulement un fils. Aux yeux de l'enfant, les femmes étaient toutes des mères ; aimer une femme, la désirer, c'était désirer sa propre mère. Lorsque s'éveillèrent ses premiers instincts sexuels, il éprouva une grande répugnance pour l'hétérosexualité ; c'était honteux et dégradant ; l'amour hétérosexuel représentait d'une part l'amour-tabou qu'il éprouvait pour sa mère et d'autre part l'intrusion dans cet amour de son beau-père.

Ainsi bloqué du côté des femmes, son instinct sexuel ne trouva à se satisfaire que dans la seule voie qui lui restait ouverte et Harvey, garçon robuste et sportif, nullement efféminé, en vint à désirer d'autres jeunes gens. Il préférait avec eux jouer le rôle du mâle, mais les caresses et les manifestations de tendresse l'incitaient vite à la réciprocité et à une participation plus complète à toutes les formes de l'amour.

Oui, je connais bien Harvey : il parle en toute liberté de son cas et l'analyse lui-même ; il pourrait vous raconter son histoire comme je viens de le faire, et il ajouterait même : « C'est amusant que je sois devenu homosexuel pour avoir nourri trop jeune un désir aussi fort pour une femme ! »

Scanned with CamScanner

Harvey a eu bien des amants, il se vante de ses conquêtes et il est sans cesse en quête de nouvelles aventures. « Est-ce que je demande l'impossible », s'enquit-il un jour auprès de moi, « ou bien est-ce que je fuis un spectre qui me poursuit? »

L'intérêt le plus significatif de ces histoires, me semble-t-il, est qu'elles confirment la thèse de William James, de Freud et de bien d'autres qui affirment que l'être humain naît avec un instinct sexuel qui ne demande qu'à être excité et satisfait, et qu'il est toujours en quête de tendresse, d'amour, de sécurité, et avide des plaisirs et de l'attrait du contact charnel. Par le jeu des influences de l'âge enfantin, des amours et de leurs échecs, sous le poids de l'histoire et de la civilisation, la plupart des gens trouvent bloqué totalement ou partiellement l'un des deux chemins que peut suivre leur vie sexuelle et il ne leur reste plus qu'à adopter l'autre comme voie principale ou unique. Par la pression de la vie familiale, de l'église, de l'école et de la société dans son ensemble, on arrive à diriger la majorité des individus adultes vers le sexe opposé au leur. Ils considèrent l'idée d'une union sexuelle entre individus du même sexe avec une répugnance qui indique assez qu'ils ont réprimé et qu'ils s'efforcent de fuir l'aspect homosexuel de leur nature.

L'ambivalence sexuelle de l'être humain, qui est un facteur important quand il s'agit de comprendre la genèse de l'homosexualité et de mesurer l'hostilité de la société à son égard, était déjà admise avant l'école freudienne. William James, dans ses célèbres *Principes de Psychologie* déclarait que la plupart des gens avaient en eux des germes d'ambivalence sexuelle. Par essence, par instinct et par nature, les psychanalystes l'ont démontré, les hommes et les femmes sont tous ambisexuels, mais la plupart d'entre eux ont renoncé à suivre l'une ou l'autre des deux voies. Parfois le côté réprimé d'un caractère se révèle dans l'ivresse alcoolique. Cette ambisexualité explique que des influences subies pendant l'enfance puissent révéler des traits d'homosexualité, car ceux-ci n'au-

Scanned with CamScanner

raient pas pu se manifester s'ils n'avaient déjà existé à l'état embryonnaire. Cette ambisexualité originelle explique aussi pourquoi tant d'adultes ont eu durant leur adolescence des expériences homosexuelles ; pourquoi tant d'hétérosexuels se sont livrés à des tentatives homosexuelles, lors de leur séjour dans l'armée, ou en prison, et dans tout endroit où il n'y avait pas de femmes, plutôt que d'observer la continence, de s'adonner à la masturbation ou à quelque autre recherche de satisfaction sexuelle. Cette ambisexualité explique aussi dans une large mesure que des relations sexuelles entre deux hommes suscitent chez un être normal de la répugnance plutôt que de l'indifférence — bien que d'autres facteurs interviennent aussi à l'origine de cette répugnance. Cette ambisexualité naturelle explique enfin la persistance chez nombre d'homosexuels des deux sexes de désirs hétérosexuels, encore que cela prouve seulement que ces individus sont des ambisexuels refoulés ou virtuels.

L'explication endocrinologique qui invoque un déséquilibre glandulaire semble bien peu convaincante. Statistiquement parlant, et en admettant que l'homosexualité soit aussi répandue qu'on l'affirme, un certain pourcentage de ceux qui souffrent de troubles glandulaires ou de déficiences hormonales devrait être composé d'invertis. L'observation élémentaire montre qu'il n'en est rien. Non seulement la plupart des « déficients glandulaires » ne sont pas homosexuels, mais encore rencontre-t-on extrêmement peu d'homosexuels qui manifestent un déséquilibre glandulaire. Si même un individu auquel un trouble de cette nature donnerait une apparence efféminée devenait homosexuel, ce cas rare ne prouverait pas que c'est le désqéuilibre glandulaire qui a provoqué la déviation sexuelle. Il pourrait s'agir d'une coïncidence, mais il est plus probable que ce sont les caractères efféminés qui ont créé un climat psychologique sur lequel l'homosexualité a prospéré. A ma connaissance, on n'a pas d'exemple en médecine d'injection d'hormones, d'intervention chirurgicale ou de

Scanned with CamScanner

tout autre traitement glandulaire qui ait jamais fait un hétérosexuel d'un homosexuel.

Le Dr Clifford Allen l'a souligné dans son récent et savant ouvrage sur le comportement sexuel :

> « *Kinsey a détruit les hypothèses des endocrinologes... Il faut bien admettre que l'on n'a jusqu'à ce jour aucune preuve qu'il existe la moindre différence endocrinienne entre le « normal » et l'homosexuel. Cette conclusion confirme les observations cliniques qui ont montré que la castration ne rend pas un homme homosexuel, pas plus qu'elle n'entraîne dans certains cas la cessation de toute relation sexuelle. En outre l'injection d'hormones féminines ne fait pas un homosexuel d'un homme qui jusqu'alors a été normal* (1). »

On lit parfois que l'homosexualité peut être héréditaire. Je me souviens d'une lettre d'un praticien parue en 1950 dans le *Journal of American Medical Association.* Ce docteur avait rencontré un cas d'homosexualité fort déconcertant, disait-il : il connaissait les parents et les grands-parents du jeune homme et n'avait trouvé aucun précédent d'homosexualité dans cette famille. C'était un médecin bien naïf et sa remarque n'a que l'intérêt de souligner combien mal la plupart des membres du corps médical connaissent cette question. Le *Journal*, avec raison, déclarait catégoriquement que l'homosexualité n'est pas héréditaire.

Comme le pourcentage des mariages féconds est plus faible parmi les homosexuels que chez les autres éléments de la population, un caractère héréditaire devrait, d'après les lois de la sélection naturelle et de l'évolution, disparaître chez eux à la longue, ou tout au moins se manifester de plus en plus rarement.

On cite parfois des cas de familles comptant plusieurs

(1) Clifford Allen, *op. cit.*, p. 118.

Scanned with CamScanner

homosexuels. Piotr Ilyich Tchaïkowsky, son frère et son neveu étaient tous trois des homosexuels. J'ai, parmi mes relations, deux jumeaux qui se ressemblent à un tel point qu'une personne qui est amie très intime de l'un peut fort bien se tromper si elle rencontre l'autre dans la rue ; tous deux sont invertis. On m'a cité aussi le cas de frères séparés depuis l'enfance et qui s'étaient retrouvés des années plus tard, tous deux pédérastes.

Mais ce sont là des cas fort rares. La plupart des invertis que je connais viennent de familles où ils sont seuls de leur espèce. Et s'il s'agissait de coïncidences, on devrait d'après la loi des grands nombres sur plusieurs centaines de familles en trouver une de temps en temps qui comptât plusieurs homosexuels. Mais sans doute ne faut-il pas parler ici de coïncidence : les jumeaux identiques que j'ai mentionnés avaient été élevés dans des conditions rigoureusement semblables, de même que Tchaïkowsky et son frère ; et les deux frères séparés depuis leur enfance étaient tous deux victimes d'une situation familiale tout à fait anormale en raison même de cette séparation. Et il est probable que, si on les examinait plus à fond, aucun des exemples cités ne révélerait l'existence de prédispositions congénitales ou héréditaires.

Les causes de l'homosexualité semblent donc fort complexes et il arrive souvent que divers facteurs agissent sur le même individu : l'un d'eux peut alors en renforcer un autre. Pour dangereux qu'il soit de faire des généralisations, je crois qu'on peut néanmoins dégager certaines causes qui peuvent dans de nombreux cas se modifier suivant les individus. Je les énumérerai dans ce qui me semble être leur ordre d'importance décroissante si l'on considère, soit la force de leur influence sur l'individu, soit leur fréquence dans le groupe :

1. Amour excessif d'un fils pour sa mère, allant jusqu'au désir physique qu'il cherche alors à fuir.

2. Effort d'un garçon pour remplacer son père par suite de l'absence, de la mort ou de l'insuffisance de celui-ci, tout amour

Scanned with CamScanner

hétérosexuel s'identifiant alors avec l'amour du fils pour sa mère.

3. Identification d'un garçon avec sa mère, résultant d'un effort pour ressembler en tous points à celle-ci.

4. Manque d'amour maternel ou perte de la mère, le garçon cherchant alors à jouer le rôle de femme et de maîtresse dans ses relations psychiques avec son père.

5. Mauvaise éducation sexuelle dépeignant les horreurs du sexe et empêchant le garçon de rattacher l'idée de sexe à celle d'amour entre homme et femme.

6. Idolâtrie de la femme envisagée comme quelque chose de pur et d'immaculé qui doit demeurer intouché par un désir qui prend alors figure de vice.

7. Prédisposition à une nature efféminée ou des déficiences physiques, qui amènent le garçon à éviter de se mesurer avec les autres jeunes mâles dans les jeux et, plus tard, sur le terrain de la conquête féminine.

8. Identification du garçon avec les filles par suite d'une effémination, soit innée, soit due aux causes mentionnées ci-dessus.

9. Initiation à des relations homosexuelles satisfaisantes durant les années d'adolescence.

On peut en les adaptant appliquer aux lesbiennes la plupart de ces causes ; il faut alors en ajouter quelques autres qui leur sont spécifiques : rébellion contre la position des femmes dans la société, recherche du pouvoir et de la domination, crainte d'une maternité.

Ces observations modifient, sans le rejeter, le concept traditionnel de Freud qui écrivait :

> « *Dans tous les cas examinés, nous avons constaté que les futurs invertis traversent pendant leur enfance une phase de fixation très brève mais aussi très intense sur une femme (généralement la mère), et que, ce stade passé, ils s'identifient avec cette femme et se prennent*

Scanned with CamScanner

eux-mêmes pour objet de leur désir sexuel ; c'est-à-dire que, par une démarche relevant du narcissisme, ils recherchent leur propre image chez des jeunes gens qu'ils souhaitent aimer comme leur mère les a aimés (1). »

Commentant ce passage, le Dr G. V. Hamilton écrit :

« *A cette observation, je voudrais ajouter que l'on peut presque toujours rattacher l'origine de telles fixations à l'attitude essentiellement érotique de « la femme » vis-à-vis du futur inverti. Le caractère agressivement incestueux de cette sorte d'amour maternel ne laisse d'autre alternative à l'enfant mâle que l'homosexualité ou l'inceste. Il lui faut ou bien accepter sa mère comme objet de ses désirs sexuels ou bien par mesure défensive se refuser à considérer le sexe féminin dans sa totalité comme un moyen de les satisfaire* (2). »

J'ai moi-même observé plusieurs cas d'homosexualité survenus dans une famille où la mère avait une attitude d'extrême frigidité et où les liens affectifs entre père et fils étaient très forts. Si le point de vue adopté par Freud et par Hamilton semble convenir à l'étude de la plupart des cas, on ne peut donc condamner *a priori* le point de vue diamétralement opposé, ni rejeter l'influence simultanée d'autres facteurs.

Cela est confirmé par le Professeur Allen qui fait remarquer que les fils hostiles à la mère peuvent aussi devenir des homosexuels. « L'individu qui, parfois pour des raisons tout à fait valables, éprouve pour sa mère une haine persistante, rencontre généralement des difficultés dans ses relations avec les femmes (3) ».

Allen, en fait, me semble être l'homme de métier qui, en résumant ses conclusions de psychanalyste, s'est approché le

(1) S. Freud. *Trois contributions à la théorie du Sexe.*
(2) G. V. Hamilton. « Homosexuality as a Defense Against Incest ». *Encyclopoedia Sexualis*, 1936, p. 334.
(3) Allen, *op. cit.*, p. 128.

Scanned with CamScanner

plus de mes propres observations de profane et d'homosexuel. Allen déclare que l'homosexualité peut avoir diverses origines qu'il énumère comme suit :

1. Hostilité à l'égard de la mère.
2. Affection excessive pour la mère. Complexe d'Œdipe.
3. Hostilité à l'égard du père. Complexe d'Œdipe.
4. Affection pour le père quand le père lui-même ne présente pas de caractères hétérosexuels suffisants ; introjection d'un père anormal (1).

Allen pourtant simplifie à l'excès la dynamique de la relation père-fils amenant l'inversion, surtout à propos de son quatrième point. Il a le mérite de reconnaître la multiplicité des facteurs susceptibles de provoquer l'homosexualité, mais en réduisant la somme de ses observations à quatre points, dont le dernier est absolument dénué d'importance et les trois autres très sommaires, il laisse place à bien des réserves. Il lui manque, comme les autres, d'avoir compris qu'il pouvait y avoir pluralité des causes chez un seul individu.

Revenons, avant de conclure, à Freud : le père de la psychanalyse n'excluait pas l'amour du père comme cause de l'homosexualité mâle, mais l'interprétait, semble-t-il, comme le désir d'une affection maternelle inexistante :

> « *On peut avancer que, chez l'homme, les souvenirs infantiles de la tendresse maternelle, ainsi que les soins des autres femmes qui l'ont entouré au cours de son enfance, exercent une influence primordiale sur la détermination sélective de son désir sexuel vers la femme... Sans doute faut-il expliquer la fréquence de l'inversion sexuelle dans la noblesse d'aujourd'hui par le fait qu'on y emploie des domestiques mâles et par le peu d'attentions que les mères de cette classe accordent à leurs enfants* (2). »

(1) *Ibid.*, p. 127.
(2) Freud, *op. cit.*, p. 86.

Scanned with CamScanner

Ce passage pourrait sembler en contradiction avec la citation précédente de Freud, mais ces deux propositions n'ont rien d'incompatible si l'on veut bien les appliquer à deux modes différents de développement homosexuel ; à moins que Freud n'ait voulu dire que les enfants auxquels les mères accordaient peu d'attentions, dans leur besoin insatisfait d'amour maternel, voyaient leur désir de tendresse atteindre au niveau interdit de l'inceste.

Dans le passage précédent, Freud faisait allusion au narcissisme ou amour de soi. Un grand nombre d'auteurs voient dans le mythe de Narcisse la clef de l'inversion sexuelle. Il est bien évident que tous les êtres humains éprouvent pour eux-mêmes un amour fort vif et c'est peut-être ce qui explique le comportement de l'homme devant les enfants. On ne voit guère, pourtant, que les homosexuels soient plus narcissistes que les autres. Si les homosexuels recherchent « leur propre image chez des jeunes gens qu'ils souhaitent aimer », comment dès lors expliquer les passions qui rapprochent des hommes de race et de couleur différentes, ou séparés par une différence d'âge de vingt ou trente ans, comment expliquer que des hommes d'aspect très efféminé puissent être attirés par d'autres d'apparence très virile et vice versa ? Ce sont pourtant là des cas très fréquents chez les homosexuels. Il serait à dire vrai difficile de trouver un groupe de gens qui, moins que les homosexuels, « recherchent leur propre image chez les jeunes gens qu'ils souhaitent aimer ».

Scanned with CamScanner

Chapitre II

SOMMES-NOUS LÉGION ?

Estimer combien il y a d'homosexuels aux États-Unis est une tâche intéressante encore que difficile et cela pour plusieurs raisons. Pour les juristes, les législateurs, les psychologues, les éducateurs, il est important de le savoir et, comme nous allons le voir, ce l'est encore bien davantage pour l'homosexuel lui-même.

La raison manifeste pour laquelle ce chiffre est difficile à connaître tient à la nature même des coutumes qui imposent à l'homosexuel un sentiment de honte et lui font préférer de se dissimuler. Si forte d'ailleurs est cette pression sociale que, même en présence d'un homosexuel qui a jeté bas le masque, un autre continuera à jouer la comédie, soit par habitude, soit par crainte des conséquences d'un aveu.

On entend parfois un professeur, un médecin ou un prêtre — tous gens qui peuvent croire que leur situation leur permet d'obtenir plus facilement des informations confidentielles — se risquer à formuler de vagues estimations. Mais ils se trompent forcément. La plupart des homosexuels de ma connaissance, ne se livreraient pas à un médecin, malgré la promesse du secret professionnel. La crainte d'être méprisé est la plus forte et l'inverti préfère éviter ce sujet de conversation ou égarer de propos délibéré le confident éventuel.

Comme le Service de Recrutement examinait durant la guerre tous les jeunes Américains quel que fût leur état phy-

Scanned with CamScanner

sique, on crut pouvoir obtenir ainsi une indication sur le pourcentage des homosexuels parmi la population mâle. La crainte du danger et les avantages généralement attachés à la position du civil par rapport à celle du militaire incitèrent des millions de jeunes gens à échapper au service armé ; et l'aveu de tendances homosexuelles devait fournir un excellent prétexte pour éviter l'armée à ceux qui en avaient envie. On rapportait à l'homosexuel civil que des peines de prison étaient infligées à ses amis soldats convaincus de délits sexuels, ce qui était bien propre à lui inspirer la crainte d'être à son tour mobilisé. Cette répugnance à entrer dans l'armée était fort répandue durant la seconde guerre mondiale et l'on comptait sur ce sentiment en même temps que sur l'œil exercé du psychiatre pour permettre d'obtenir un pourcentage assez exact du nombre d'homosexuels dans la population. Il n'en fut rien.

D'abord, beaucoup d'homosexuels voulaient entrer dans l'armée et le firent ; les uns, par pur patriotisme ; les autres, parce qu'ils craignaient l'esseulement de la vie civile et qu'ils ne voulaient pas du stigmate attaché à la qualité de civil à un moment où tant d'hommes portaient l'uniforme ; d'autres encore avaient envie de se réorienter et voyaient dans l'armée un moyen de réaliser ce dessein ; quelques-uns peut-être trouvaient dans la vie militaire un moyen de se prouver cette virilité dont on les avait fait douter ; et certains aussi comptaient sur l'armée pour augmenter le nombre de leurs petits amis.

La plupart des homosexuels dissimulèrent donc délibérément leurs tendances au psychiatre qui les interrogeait, et il n'est pas besoin de répéter que ceux-ci ne purent reconnaître qu'un très petit nombre de cas soi-disant caractérisés. Des hommes qui avaient réussi à dissimuler leurs activités pendant des années à leurs familles, à leurs amis, à leurs employeurs, n'éprouvèrent aucune difficulté à continuer la comédie pendant dix minutes même sous l'œil plus averti d'un psychiatre. En outre, un certain nombre d'homosexuels

Scanned with CamScanner

furent réformés pour des raisons diverses sans rapport avec leurs tendances : maladies graves ou occupations essentielles à l'effort de guerre. Il faut ajouter aussi que beaucoup de psychiatres connaissaient assez bien les difficultés rencontrées par les homosexuels dans la vie sociale pour ne pas vouloir les augmenter encore en faisant état de leurs tendances dans un rapport destiné à être conservé. Je connais pour ma part plusieurs exemples où l'on invoqua comme raison officielle de réforme un autre motif, bien que celui-ci fût en fait l'homosexualité.

Les dossiers de l'armée sont donc de peu d'intérêt et ne peuvent qu'égarer les recherches. Je pourrais très facilement citer dans quelques grandes villes un nombre important de jeunes homosexuels qui ont porté l'uniforme et qui ont été démobilisés à la fin de la guerre dans des conditions normales, comme je pourrais en citer d'autres qui ont été réformés pour d'autres raisons que leur comportement sexuel. Bien mieux, un groupe d'homosexuels anciens combattants s'est formé à l'échelle nationale, avec des groupements fort actifs dans au moins trois grandes villes, sous l'apparence d'une association d'assistance mutuelle d'anciens combattants.

Mais l'intérêt qu'ont les homosexuels à se dissimuler et la facilité avec laquelle ils le font ne sont pas les seules raisons qui rendent si difficile une estimation du nombre des homosexuels. S'il me fallait prendre un groupe de vingt-cinq de mes amis, fût-ce ceux dont je connais à fond tous les incidents de l'existence et toutes les facettes du désir, j'aurais du mal à les ranger sans appel en homosexuels, en ambisexuels (un groupe longtemps presque totalement ignoré) et en hétérosexuels.

Qu'est-ce qu'un homosexuel ? Il est, semble-t-il, évident et hors de doute que, faute d'avoir défini ce terme, on ne pourra pas espérer évaluer avec exactitude l'importance de ce groupe dans la population. Pour citer un cas analogue, il est bien certain que pour calculer qu'il y a quelque quinze millions de Noirs Américains et environ cinq millions de Juifs Améri-

Scanned with CamScanner

cains, il faut d'abord avoir défini ces termes. Le mot « Américain » désigne ici les habitants des États-Unis, le mot « Noir » comprend tous ceux d'ascendance noire connue ou visible et on entend par « Juif » tous ceux qui ont au moins la moitié de leur famille Juive, sans considération de croyance religieuse. Le mot « Noir » ainsi défini comprend donc les mulâtres et le mot « Juif », les Israélites athées. De telles définitions permettent de tracer des limites à l'intérieur desquelles on peut dénombrer les individus et prévoir même les marges d'erreur et d'omission.

Peut-on définir l'homosexuel? Il importe de se souvenir que Kinsey et ses collaborateurs ont défini, non pas l'individu, mais son activité. Bien des gens ont voulu voir dans la façon dont ces activités étaient répandues un indice du nombre des individus, alors qu'il n'était jamais venu à l'idée de Kinsey de confondre ces deux points. L'homme marié qui éprouve un violent désir d'avoir des relations sexuelles avec un autre mâle mais qui, soit par choix délibéré, soit par prudence ou par manque d'occasion n'en a qu'avec sa femme, serait classé par Kinsey comme hétérosexuel. Mais ce mot ne décrit que l'activité, il n'éclaire pas l'homme lui-même. D'autre part, un prisonnier qui peut obtenir d'un compagnon mâle une satisfaction élémentaire, mais qui brûle du désir d'avoir une femme, se trouvera pour cette période de son existence classé parmi les homosexuels.

Ce sont peut-être là deux cas extrêmes, mais qui n'en soulignent que mieux une proposition très générale : à savoir que l'intensité du désir et la façon de le satisfaire peuvent n'être aucunement en rapport direct. Le mariage, l'entourage, la prison, la vie militaire, des considérations financières ou autres peuvent amener l'individu à utiliser plus fréquemment pour satisfaire ses désirs un mode d'expression plutôt qu'un autre. Il se peut même très bien que la direction dans laquelle il trouve à les satisfaire aille à l'encontre des désirs qui le consument. Ces cas ne sont pas rares.

Scanned with CamScanner

Toute critique portant sur le premier volume du rapport de Kinsey doit souligner le fait que ses collègues et lui ont rassemblé des éléments sur les *activités* sexuelles de l'Américain blanc mâle et non sur ses *penchants*, et que les commentateurs de Kinsey ont eu tendance à faire peu de cas de cette différence qui est importante bien que la relation entre les deux facteurs demeure étroite.

Avant la publication du rapport Kinsey, plusieurs tentatives avaient été faites, suivant des méthodes assez hasardeuses, pour évaluer le nombre des homosexuels tant en Amérique qu'ailleurs. Le sentiment général de l'opinion publique était que l'homosexuel était une rareté ; qu'on en comptait peut-être un sur mille habitants, sinon moins. Cette erreur était due à la dissimulation imposée aux homosexuels, à l'ignorance quasi totale où l'on était de l'ambivalence sexuelle et enfin au fait que l'inverti efféminé était voyant au point qu'il devint aux yeux du public le type même de l'homosexuel, alors que ce n'était qu'un cas assez rare.

Si l'hétérosexuel ignorait complètement l'étendue des activités et des tendances qui dans l'ensemble lui répugnaient, et s'il gardait l'illusion fort agréable pour lui que le « pédé » était un oiseau rare, l'homosexuel, lui, savait très bien que ses pratiques étaient fort répandues. La rapidité avec laquelle les homosexuels se reconnaissent entre eux n'a d'égale que l'art qu'ils mettent à rester dissimulés aux yeux des autres. En retrouvant d'autres homosexuels à des postes importants dans les domaines les plus variés de l'industrie, de la société, de la littérature, des arts et des sports, les homosexuels ne tardèrent pas à prendre conscience de l'importance de leur cercle. Et ceux qui revenaient de la guerre racontaient avoir vu tant d'homosexuels et d'ambisexuels qu'on en venait à s'étonner de n'en pas rencontrer dans tout groupe quelque peu représentatif.

« Tout l'équipage de mon unité en était un peu, et la plupart plus qu'un peu », me dit un ami, enseigne de vaisseau.

Scanned with CamScanner

« Tout l'équipage ? » demandai-je, incrédule.

Il se mit à rire. « Ma foi, Donald, au moins la moitié », répondit-il et il s'empressa d'ajouter : « et je t'en parle en connaissance de cause. »

Pour nous qui vivons au sein d'un petit groupe, qui hantons les bars où se rassemble notre minorité, l'œil toujours aux aguets de signes de reconnaissance, nous avons tout naturellement tendance à croire que nous sommes légion. Et comme nous savons combien nombreux sont ceux qui se cachent, avec quelle aisance ils semblent virils et profondément masculins au profane, nous comprenons quelles erreurs on a pu jadis commettre en voulant estimer le nombre des invertis sexuels.

Kinsey a noté que de nombreux homosexuels affirment qu'à la lettre tous les hommes sont, dans une certaine mesure du moins, de tendances homosexuelles ; cette opinion manifestement erronée vient, dit Kinsey, de ce que les avances faites par certains individus de mœurs douteuses n'ont pas été repoussées chaque fois qu'ils ont fait usage de leur séduction et de leurs artifices. Mais ces gens, souligne à juste titre Kinsey, ne font d'avances qu'à ceux dont ils ont des chances de recevoir bon accueil. L'homosexuel en outre est frappé par la prédominance d'inclinations analogues aux siennes qu'il remarque là où les autres sont incapables de les déceler ; et rien ne lui est plus facile que de négliger les individus chez lesquels il ne découvre avec lui aucune affinité. Dans bien des cas ses partenaires s'adonnaient à des pratiques homosexuelles parce qu'ils traversaient une certaine période de leur adolescence ou parce qu'ils étaient en état d'ivresse, mais ils ne tardaient pas à oublier cet incident et à le reléguer au tréfonds de leur inconscient (comme c'est le cas dans *Stranger in the Land* et *Un garçon près de la rivière*. Ces divers facteurs, auxquels s'ajoutent le désir qu'éprouve l'homosexuel de trouver partout des semblables, son réconfort à sentir que bien d'autres sont dans son cas, finissent par le persuader que chez

Scanned with CamScanner

tous les êtres humains, on constate une certaine part d'homosexualité.

Détail curieux, l'inverti qui est si bien convaincu de la vérité de cette opinion refuse généralement d'en tirer la conclusion qui s'impose : que chez tous les individus on constate aussi une certaine partie d'hétérosexualité. Bien au contraire, il nie avec indignation avoir la moindre inclination hétérosexuelle.

Est-il donc possible de donner de l'homosexuel une définition précise, qui comprendra tous ceux qu'on peut ranger sous cette appellation tout en excluant sans équivoque les autres ? Afin d'éclairer ce problème, j'appellerai homosexuel toute personne dont la majorité des désirs sexuels exigent d'être satisfaits avec un individu du même sexe. Pareille définition implique plusieurs aspects importants. Elle s'applique d'abord à tous ceux qui nourrissent le désir et pas seulement à ceux qui parviennent à le satisfaire. C'est là que réside la grande différence entre ma méthode de recensement et celle de Kinsey. Le recensement de Kinsey, pour infiniment précieux qu'il soit, ne tient compte que de la satisfaction de ces désirs, et bien que la plupart des gens cherchent à les satisfaire aussi largement que possible, que leurs tendances les poussent vers un sexe ou vers l'autre, bien d'autres facteurs d'ordre social, légal ou autre interviennent. Et Kinsey n'entendait pas confondre le degré de la satisfaction avec le degré du désir.

On remarquera que, comme Kinsey, je tiens pour un facteur déterminant la nature physiologique du partenaire et non pas le caractère que peuvent prendre les relations. Il est absurde de dire qu'un homme et une femme ont des relations « homosexuelles » ou même « para-homosexuelles », bien que l'homosexualité latente puisse être à l'origine de ces pratiques. De même, il est impossible du point de vue du psychologue ou du sociologue, pour ne rien dire même du législateur ou de l'éducateur, de considérer que l'homme qui tient

Scanned with CamScanner

le rôle du mâle participe à des relations hétérosexuelles quand son partenaire est un homme. Le seul intérêt de cette distinction pour le psychologue est de jeter quelque lumière sur les particularités de la nature d'un individu qui, attiré par ces pratiques, doit édifier toute une superstructure de mensonges pour en dissimuler à ses yeux la véritable nature.

Enfin, cette définition insiste sur le désir principal et non pas exclusif ; et sur ce point, nous rejoignons Kinsey. On ne peut faire de recensement des homosexuels si l'on n'a pas trouvé une méthode pour définir les « ambisexuels » et ceux notamment dont les principales tendances penchent vers l'homosexualité.

Le caractère très répandu de l'ambisexualité et sa prédominance même parmi ceux qui sont essentiellement homosexuels n'ont pas été découverts par Kinsey. On en avait souvent discuté, l'histoire écrite, la littérature médicale et populaire y avaient fait de fréquentes allusions, c'était un des aspects les plus courants et pourtant le plus mal compris de tout le problème homosexuel. En Europe, les autorités en la matière estimaient que l'on comptait deux fois autant d'homosexuels partiels que d'absolus homosexuels.

Kinsey a voulu réduire ces faits à un système que je vais expliquer, un système qui d'ailleurs, malgré son intérêt statistique, n'a, me semble-t-il, qu'une valeur limitée en ce qui concerne le recensement des homosexuels. Le rapport Kinsey divisait arbitrairement la population en classant les individus en divers groupes selon leur degré d'activité homosexuelle. Ces groupes étaient numérotés de 0 à 6. Aux pôles 0 et 6 se trouvaient respectivement ceux dont les activités étaient soit uniquement hétérosexuelles soit uniquement homosexuelles. Le groupe 1 comprenait ceux dont les instincts sexuels se traduisaient essentiellement suivant le mode hétérosexuel, avec cependant quelques manifestations d'homosexualité ; le groupe 2 ceux qui étaient plus hétérosexuels qu'homosexuels ; le groupe 3 ceux qui se partageaient équitablement

Scanned with CamScanner

entre les pratiques homosexuelles et hétérosexuelles ; le groupe 4 ceux dont les activités étaient plus homosexuelles qu'hétérosexuelles ; le groupe 5 ceux qui étaient surtout homosexuels sans l'être exclusivement (1).

Il va de soi qu'il n'existe pas de règles permettant de tracer entre ces groupes des lignes de démarcation strictes. Alors que les estimations précédemment faites évaluaient entre 5 et 10 % de la population mâle le nombre des homosexuels, Kinsey a bouleversé l'Amérique autant qu'il a été bouleversé lui-même, déclara-t-il, en révélant qu'un tiers de la population mâle avait eu une expérience homosexuelle poussée jusqu'à l'orgasme après la prime adolescence. 50 % environ des célibataires parvenus tels à l'âge de trente-cinq ans ont eu des expériences de cette nature et un tiers environ de l'ensemble des mâles traversent une période de trois ans après le début de l'adolescence durant laquelle ils ont « à tout le moins des réactions et des expériences accidentelles de nature homosexuelle ». Et environ un homme sur quatre a, durant la même période, eu « des réactions ou des expériences autrement qu'accidentelles ». 10 % environ de la population mâle sont « plus ou moins exclusivement homosexuels » pendant au moins une période de trois ans ; 8 % sont exclusivement homosexuels pendant la même période ; et 4 % le demeurent exclusivement toute leur vie.

Je tiens à bien préciser que Kinsey n'a pas manqué de discerner la différence qui sépare le désir de la pratique. Il demeure parfaitement conscient de cette distinction, mais les résultats statistiques qu'il a dégagés et qu'on cite si souvent ne tiennent compte que de la pratique. Il a fait observer :

> « ... *Que deux éléments entrent en jeu dans la classification d'un individu dans un groupe ou dans un autre : les expériences sexuelles reconnues et ou les réac-*

(1) Alfred Kinsey, Wardell B. Pomeroy and Clyde E. Martin, *Le Comportement sexuel de l'homme*, ch. XXI.

Scanned with CamScanner

tions psychologiques. Dans la majorité des cas, ces deux aspects sont parallèles, mais il arrive parfois qu'ils ne concordent pas. L'individu alors sera classé d'après une évaluation de l'importance relative chez lui des expériences sexuelles effectives et de l'attitude psychologique (1). »

En répartissant les individus dans ces sept groupes, il en arriva à la conclusion qu'à l'âge de trente ans, sur l'ensemble de la population mâle blanche des Etats-Unis, comprenant les célibataires, mariés et divorcés ou veufs, 83,1 % des hommes entraient dans la catégorie 0, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas fait d'expériences effectives et ne présentaient pas de réactions psychologiques homosexuelles. 4 % appartenaient au groupe 1 ; 3,4 % au groupe 2 ; 2,1 % au groupe 3; 3 % au groupe 4 ; 1,3 % au groupe 5 et 2,6 % au groupe 6. Autrement dit, 6,9 % des Américains mâles de trente ans sont principalement homosexuels (groupes 4 à 6). Si l'on passe de trente à vingt ans, ce chiffre s'élève à 11,2 % (2).

Le rapport Kinsey fit l'effet d'une bombe. On s'efforça aussitôt de prouver le non-fondé de ces chiffres, car ces résultats déplaisaient à la majorité de la population.

« C'est un trait caractéristique de la nature humaine», avait écrit Sigmund Freud, « que de tenir volontiers pour faux tout ce qui lui est désagréable et de trouver ensuite sans difficulté des arguments justifiant ses dires » (3). Une armée de statisticiens, de psychologues et de sociologues s'abattit sur le rapport Kinsey dans l'intention d'y trouver des erreurs, plutôt que de l'examiner objectivement.

Un barrage de critiques, dirigées surtout contre ses découvertes concernant l'homosexualité, fut opposé à Kinsey, mais on ne trouva guère à redire à son travail de statistique, dont

(1) Kinsey, *op. cit.*, p. 647.
(2) Kinsey, *op. cit.*, p. 651.
(3) *Introduction générale à la psychanalyse.*

Scanned with CamScanner

les méthodes étaient au-dessus de tout reproche. On dut invoquer des défaillances de mémoire, des mensonges délibérés, la vantardise, la peur, la honte et le désir de se protéger. On procéda à tout un travail de pointage tant auprès des individus que sur les résultats obtenus afin de vérifier tous les chiffres.

Malgré le remarquable travail de recoupement de Kinsey et malgré les avantages que la minorité homosexuelle peut trouver à adopter ses conclusions, quelques légères réserves s'imposent. D'abord, semble-t-il, dans toutes les communautés, collèges ou autres groupes où il a choisi à titre d'échantillons représentatifs quelques individus parmi ceux qui acceptaient d'être interrogés, le fait même qu'il s'agissait de volontaires les empêchait d'être vraiment caractéristiques. Kinsey est fatalement tombé sur un pourcentage supérieur à la moyenne de gens pour lesquels se posaient des problèmes d'ordre sexuel qu'ils souhaitaient exposer à quelqu'un, soit qu'ils en fussent fiers, soit qu'ils en eussent honte, soit qu'ils eussent une mentalité d'exhibitionniste. Bien qu'un certain nombre d'invertis craignent toujours les discussions, si confidentielles soient-elles, les homosexuels, me semble-t-il d'après ma propre expérience, sont plus enclins que les autres à engager de telles discussions.

Il importe également d'apporter davantage de lumière sur le phénomène de l'ambisexualité : il faut souligner ce fait que ceux qui ont eu des expériences avec l'un et l'autre sexe ne sont pas tous ambisexuels. « *Même moi*, il m'est arrivé de coucher avec une femme », me dit un jour B., exprimant ainsi l'absurdité qu'il y aurait à tenir cela pour une manifestation d'ambisexualité.

Malgré la distinction faite par Kinsey de sept groupes de comportement sexuel, bien des gens continuent à employer la classification par trop simpliste en trois catégories : hétéro-, homo- et ambisexuels. Certains auteurs ont préféré considérer que tous ceux qui s'adonnent à des expériences homo-

Scanned with CamScanner

sexuelles sont soit des homosexuels « normaux », soit des homosexuels « névrosés ». Ceux-ci comprennent les individus dont les antécédents psychologiques ont provoqué soit un interdit sur le mode hétérosexuel d'existence, soit une répugnance à son égard ; les premiers comprendraient des individus capables de satisfaire dans des pratiques homosexuelles leurs désirs mais sans exclure pour autant les autres formes de plaisir sexuel. Mais cette terminologie est inadéquate, car il reste à prouver que la préférence qu'on témoigne pour les individus du même sexe que soi est une névrose, et le mot d'ailleurs a une résonance désagréable, il implique l'idée de maladie ou de trouble mental. Sans qu'il faille écarter d'autorité cette possibilité, elle ne devrait pas figurer dans une simple définition et risquer ainsi de peser sur le jugement du chercheur.

En outre, cette distinction entre homosexualité normale et névrosée complique singulièrement l'étude de l'ambivalence sexuelle. Elle n'explique pas le degré de préférence vis-à-vis de chacun des sexes de l'homosexuel « normal » pas plus que les relations hétérosexuelles satisfaisantes que peut avoir pendant de longues périodes le « névrosé ». Autrement dit, le normal désire-t-il véritablement les individus de son sexe ou bien est-il seulement capable de trouver le plaisir dans ces relations ? Ses désirs s'étendent-ils aux deux sexes ? Quant au névrosé, toute relation hétérosexuelle est-elle impossible pour lui ? Ce sont là quelques-uns des problèmes que la classification proposée laisse sans réponse.

Une classification plus utile du point de vue à la fois psychologique et sociologique considérerait tous les individus s'adonnant à des pratiques homosexuelles ou désirant le faire, comme des homosexuels soit « par nécessité » soit « par élection ». Les premiers sont attirés par instinct vers les individus de leur sexe. Les seconds tout en étant capables de trouver du plaisir aux pratiques homosexuelles, ne les estiment pas essentielles à leur existence. Il serait désastreux de confondre

Scanned with CamScanner

les deux groupes : le simple fait, par exemple, qu'un homosexuel « par élection » abandonne sans difficulté ses partenaires mâles ne prouve nullement qu'il en serait de même pour chacun de ceux-ci. Je traite principalement dans ce livre de l'homosexuel par nécessité et des problèmes que posent ses relations avec lui-même, avec la société, avec ses amis, sa famille, ses amants. Dans certains cas, ces problèmes sont analogues à ceux de l'homosexuel par élection, mais le plus souvent, ils sont très différents. D'ailleurs l'expression même d'homosexuel par élection implique peut-être une contradiction dans les termes, car si un individu a la faculté d'accepter ou de refuser d'entrer dans notre groupe, il ne convient sans doute pas de lui appliquer le terme d'homosexuel.

On a jadis attaché beaucoup d'importance à la division des homosexuels en types « passif » et « actif ». Ici encore, la division est artificielle et le langage trompeur. Les termes sont mal choisis car le partenaire qui joue dans l'acte physique un rôle « féminin » est en même temps le personnage « actif » d'un point de vue homosexuel et le partenaire « passif » dans l'acte sexuel ; et inversement. Si l'on croit dissiper cette confusion en convenant qu'on entend par « actif » l'individu homosexuellement actif (qui est souvent sexuellement passif), on n'a répondu qu'à une objection. Sans doute quelques homosexuels tiennent-ils, par force, par pure inhibition ou par une préférence quelconque, toujours le rôle passif, alors que d'autres ont toujours le rôle actif, mais la plupart d'entre eux passent indifféremment d'un rôle à l'autre. La ligne de démarcation est en fait inexistante : c'est une création de l'imagination. Dans les jeux de l'amour, les deux partenaires passent aisément de l'attitude passive au rôle actif, jouant un rôle une nuit, l'autre la nuit suivante, à moins qu'ils ne soient actifs avec un partenaire et passifs avec un autre.

Je ne veux pas discuter ici de l'extension du lesbianisme. Beaucoup d'homosexuels ont cependant remarqué que leurs

Scanned with CamScanner

répliques sur le plan féminin leur étaient inférieures en nombre et j'ai moi-même médité sur cette observation. Je ne sais à quels résultats parviendront Kinsey et son équipe ; pour l'instant le nombre relativement faible de lesbiennes peut s'expliquer par plusieurs raisons, dont la plupart reviennent d'ailleurs à dire que tout effort de recensement est en lui-même une illusion. Les femmes, dit-on, dansent ensemble, se tiennent par le bras au théâtre, n'hésitent pas à s'embrasser en public... et ces pratiques admises par la société dissimulent les activités lesbiennes. Les femmes s'engagent dans l'armée, se coiffent comme les hommes, portent des tailleurs, et même le pantalon, sans éveiller les soupçons de la communauté.

On dit aussi que les femmes qui ont des tendances homosexuelles « s'affichent » moins, qu'elles ne se réunissent pas fréquemment dans des bars spéciaux, qu'elles ne donnent pas des soirées de lesbiennes et qu'elles échappent donc le plus souvent à l'observation de qui n'appartient pas à leur cercle d'intimes.

Mais cela n'expliquerait pas le fait que même ces cercles aient des effectifs assez restreints et que ces groupes soient peu nombreux.

Si l'on compte moins de lesbiennes que d'homosexuels mâles, on peut en trouver une explication dans *Corydon* où Gide a soutenu que l'homosexualité fournissait un moyen supplémentaire de s'exprimer à l'instinct sexuel plus fort chez le mâle. Si l'instinct sexuel est plus fort chez le mâle, ce qui semble en effet être exact, il se manifesterait alors chez le tout jeune enfant et comme une sexualité infantile très développée constitue bien souvent un prolégomène à de futures tendances homosexuelles, celles-ci se manifesteraient donc surtout chez le mâle, chez qui les désirs sexuels sont plus marqués durant sa prime enfance. La plus sévère critique formulée par le Dr Beach à l'encontre de la thèse de Gide est que celle-ci n'explique pas la grande expansion des pratiques homosexuelles chez les femmes ; mais puisque le lesbianisme est relativement rare

Scanned with CamScanner

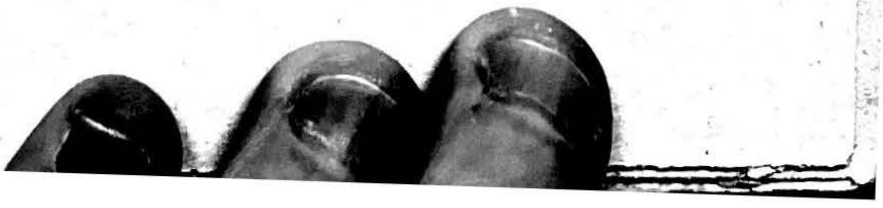
(par rapport à la proportion d'invertis parmi les hommes), l'objection de Beach ne tient pas.

Si d'ailleurs on estime, avec les Freudiens, que l'homosexualité provient d'un attachement trop fort pour le parent du sexe opposé à celui de l'enfant, il est facile alors de conclure que, dans la société moderne, le phénomène doit être plus fréquent entre mère et fils qu'entre père et fille. La mère est dès la naissance le compagnon fidèle de l'enfant, dont elle s'occupe sans cesse ; pendant des années, l'enfant la quitte rarement et si une séparation s'avère nécessaire, elle provoque toujours une immense envie de réunion. Le père, dans une société économiquement patriarcale, mais socialement matriarcale, se rend à son travail, s'amuse quelques instants avec l'enfant quand il rentre et recommence ainsi tous les jours. Bien que deux parents puissent fort bien aimer tous deux également l'enfant, la mère a davantage l'occasion de manifester cet amour.

Ses besoins sexuels étant relativement plus faibles, la femme à qui répugnent les relations hétérosexuelles — et le cas n'est pas rare — a toujours la ressource de se réfugier dans une attitude interdite à l'homme, la frigidité. La nature impérieuse de l'instinct sexuel du mâle ne lui laisse pas cette possibilité.

En résumé, trois causes dont l'action est cumulative peuvent contribuer à ce que l'homosexualité soit plus répandue parmi les mâles : la sexualité infantile plus marquée chez le garçon, la nature des relations avec les parents, la possibilité pour la femme de se réfugier dans la frigidité. Le lesbianisme peut, naturellement, avoir d'autres origines : le besoin de puissance, le désir de s'affirmer, la crainte de la grossesse ; mais l'homosexualité mâle aussi peut être due à bien des causes diverses.

Je suis pour ma part convaincu, et je m'appuie ici sur mon expérience personnelle, sur mes observations, sans faire appel à aucune statistique, que les homosexuels mâles (d'après



Scanned with CamScanner

la définition que j'en ai donnée) sont plus nombreux que les lesbiennes dans la proportion de trois ou quatre pour une. Je sais pertinemment que cette affirmation va à l'encontre des observations faites par un grand nombre de savants remarquables et de cliniciens réputés. Je ne puis que leur affirmer que leurs théories n'ont aucun rapport avec les faits et que les sujets sur lesquels ils ont établi leurs statistiques n'étaient nullement caractéristiques.

Certains de mes amis homosexuels prétendent que nous sommes dix fois plus nombreux que les lesbiennes, et je crois que leur erreur vient du fait que les activités des cercles de lesbiennes sont beaucoup moins voyantes, question sur laquelle je reviendrai plus loin. Si l'on rencontre fréquemment des hommes « en chasse », toujours en quête de partenaires (et de partenaires nouveaux) nuit après nuit, ils finiront par sembler plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité. Les lesbiennes ont un comportement tout différent et qui les fait paraître moins nombreuses qu'elles ne le sont en fait.

On dit souvent que l'homosexualité se répand. Pourquoi lancer de pareilles affirmations qui ne reposent sur aucune base scientifique ? Les gens qui prétendent que l'inversion se répand cherchent-ils en fait à justifier une nouvelle campagne de répression en allant clamer que la tolérance n'a fait que faciliter la propagation de l'homosexualité ? Est-ce qu'ils fulminent contre la morale et les mœurs de la société moderne, contre le modernisme dans la philosophie, dans l'art, dans la littérature, dans le domaine aussi du sexe ? Partent-ils en croisade contre l'athéisme, l'hérésie, le communisme ou la démocratie, cherchent-ils à rattacher la dissolution grandissante des mœurs à une philosophie d'opposition ?

« Je me dis qu'on a toujours menti, lorsque les mœurs ont contraint de mentir et, rien ne m'autorisant à croire Sodome plus peuplée aujourd'hui qu'hier, je deviens quelque peu soupçonneux à l'endroit de certains de nos anciens auteurs », commente André Gide dans son *Journal*.

Scanned with CamScanner

Un bref historique du rôle de l'homosexuel dans le passé convaincra le lecteur que son mode de vie n'est pas spécial à tel pays en particulier, pas plus qu'il n'a, à une époque donnée, compté davantage d'adeptes. L'homosexualité était connue et pratiquée de tous temps et, en tous pays, mais on en parlait plus fréquemment et on s'y adonnait plus ouvertement à certaines époques.

« L'homosexualité mâle a certainement toujours été très répandue dans ce pays (l'Angleterre) depuis la conquête Normande », écrit un avocat anglais à propos du procès d'Oscar Wilde. «... Et malgré les châtiments sévères qui frappaient ceux qui s'y adonnaient, l'homosexualité a continué à fleurir au XVIIIe siècle (1). »

A vrai dire, des commentaires identiques, exprimés souvent avec une vive indignation, sur l'expansion des pratiques homosexuelles, ont été formulés à presque toutes les époques. Un personnage de Smollett déclare au milieu du XVIIIe siècle, que selon toute probabilité « l'homosexualité deviendra dans peu de temps plus en vogue que la simple fornication ». Aujourd'hui, deux siècles plus tard, on entend encore formuler cette prédiction qui ne s'est pas encore révélée exacte. Si elle avait été fondée, voilà beau temps que les homosexuels ne seraient plus une minorité.

La conclusion qui semble s'imposer, c'est que les gens aujourd'hui connaissent mieux l'existence de l'homosexualité parce que le mouvement de révolte se fait de plus en plus marqué contre les interdits accablants et contre la conspiration du silence. On a toute raison de croire, ainsi que le prouve l'étude de l'histoire, que jadis les tendances et les pratiques homosexuelles étaient tout aussi répandues qu'aujourd'hui. Cette conclusion se trouve d'ailleurs confirmée par les découvertes de Kinsey qui a établi que l'on comptait il y a vingt ans tout autant de gens à pratiquer l'homosexualité qu'aujourd'hui.

(1) H. Montgomery Hyde : *The Trials of Oscar Wilde*, pp. 375 et 379.

Scanned with CamScanner

Si l'on considère la différence qu'il y a entre le nombre d'homosexuels proprement dits et la quantité de ceux qui ont accidentellement pratiqué l'homosexualité ; l'extrême difficulté que l'on a à définir l'homosexuel ; les inhibitions et les craintes qui empêchent un véritable recensement, force nous est de nous contenter des chiffres approximatifs que nous donnent les savants qui ont étudié le problème. Leurs estimations vont de 1 à 2 % de la population (invertis exclusifs mâles seulement) jusqu'à 8 à 10 %. Ces estimations paraîtront plutôt modestes à ceux d'entre nous qui « en sont ».

A dire vrai, le chiffre exact des homosexuels n'a qu'un intérêt académique. Le fait important, c'est que ce nombre est étonnamment grand. Deux pour cent de la population mâle ayant dépassé l'âge de seize ans représenteraient aux États-Unis seulement un million d'hommes, à quoi il faudrait ajouter un chiffre considérable de femmes ! Mais cette estimation de 2 % est extrêmement basse ; si l'on adopte le chiffre encore modeste de 5 %, c'est à trois millions alors qu'on parvient !

Quelle est la signification de ces chiffres ? D'abord, certains ont demandé une révision des lois sur les délits sexuels pour la seule raison que, aux termes mêmes de ces lois, un très grand nombre de gens sont « criminels ». La fréquence d'un acte ne constitue cependant pas, socialement, une justification de cet acte. La haine raciale est très répandue dans bien des pays, y compris les États-Unis ; cela ne suffit pas à en faire un phénomène souhaitable ni légalement reconnu. Et si un nombre de plus en plus grand de gens s'adonnaient au meurtre, cela ne saurait être une raison de le reconnaître légalement. L'homosexualité est une pratique fort répandue ; mais moins répandue que celle des vexations anti-homosexuelles. Si la fréquence d'une pratique suffisait à la faire admettre parmi les institutions d'un pays, ce serait là un argument encore plus fort contre l'homosexuel qu'en sa faveur.

Les attitudes sociales et légales que j'ai décrites doivent

Scanned with CamScanner

donc être justifiées, expliquées ou condamnées indépendamment du fait tout à fait différent qu'elles se retrouvent chez tel ou tel nombre d'individus. Ceux qui disent que si l'on appliquait strictement les lois contre l'homosexualité, les prisons ne seraient pas assez grandes, ne donnent pas là un argument logique contre ces lois. S'il en était de même du cambriolage, ces mêmes gens demanderaient-ils qu'on légalise le vol ?

Le fait que les homosexuels se trouvent en si grand nombre est-il donc sans importance ? Bien au contraire, ces chiffres imposants découvrent au groupe dominant et à chaque hétérosexuel de ce groupe des perspectives terrifiantes. Un sur cinq, ou dix, ou même vingt ! Toute personne intelligente doit comprendre que son frère, son enfant ou son petit-enfant qui n'est pas encore né peut appartenir à cette vaste collectivité de hors-castes. Quiconque formule une condamnation doit songer, non sans gêne, qu'il peut y avoir des homosexuels parmi ses amis les plus intimes, dans son propre foyer même. J'ai souvent entendu des gens dire en présence de plusieurs de mes amis qui « en étaient » qu'ils ne connaissaient pas un seul homosexuel, tant l'espèce en était rare ! C'est là un exemple typique de l'innocente ignorance d'un grand nombre de gens.

Le fait que les homosexuels soient si nombreux a encore une autre conséquence, plus importante peut-être que la précédente. Il procure à chacun d'eux l'impression réconfortante que des millions de ses concitoyens partagent ses penchants. Au plus profond de son désespoir, cette sensation de solidarité virtuelle avec une vaste portion de l'humanité lui est d'un grand secours. Il a évidemment rencontré bien des gens comme lui, mais il n'a jamais pensé qu'il y en eût des millions. Si donc il est un individu vil, qui s'adonne à des pratiques dégradantes et contre nature, ces épithètes s'appliquent également à une vaste minorité de la race humaine. En bref, penser en termes de millions, le soulage de l'impression pénible qu'il était un « monstre ».

Scanned with CamScanner

Enfin une minorité qui comprend aux États-Unis des millions d'individus doit voir ses problèmes résolus. On ne peut interdire à des millions de personnes l'accès de postes de fonctionnaires ou de situations privées, on ne peut les empêcher de servir dans l'armée, ni de bénéficier d'une éducation normale sans que les conséquences, au point de vue social, soient considérables. S'il n'y avait aux États-Unis qu'un millier d'homosexuels, on ne serait pas plus justifié à leur interdire l'accès aux postes de fonctionnaires, mais du moins cette exclusion ne créerait-elle pas de problèmes économiques graves. Si trois millions de personnes ne peuvent s'intégrer à la vie économique du pays, c'est un problème dont doit s'inquiéter chaque Américain.

Dans ces millions d'hommes qui se soumettent en silence, je vois un réservoir de protestation en puissance, un espoir pour toute une portion de l'humanité. Et, sachant que nous sommes légion, je lève haut la tête en proclamant que nous, les millions d'hommes muets, nous sommes des créatures humaines comme les autres, que nous avons le droit de respirer l'air de la liberté et de savourer, nous aussi, les plaisirs de la vie et de l'amour sur la verte terre de Dieu.

Scanned with CamScanner

Chapitre III

VÉRITÉS ET IDÉES TOUTES FAITES

Chaque groupe d'une société est composé d'individus qui, à bien des égards, diffèrent autant les uns des autres qu'ils diffèrent du reste de l'humanité. Si l'on constate entre eux des ressemblances, qu'elles soient d'ordre physique ou psychologique, elles peuvent être dues à la situation même qui a fait de cette collection d'individus un groupe ; elles peuvent aussi être nées de l'état des relations avec les autres groupes dominants ; enfin elles peuvent être imaginées par les autres comme étant un trait caractéristique du groupe, et n'être alors qu'une création due à leur ignorance ou à l'habitude de penser par idées toutes faites.

Les homosexuels constituent un groupe au sein duquel les variations d'un individu à l'autre sont aussi grandes qu'ailleurs. Il existe néanmoins certaines caractéristiques mentales ou affectives, certains modes de vie qu'on rencontre plus fréquemment chez les invertis et par contre il y a certaines manières et certains maniérismes qu'on attribue d'ordinaire aux homosexuels et qu'on ne trouve pas plus souvent parmi eux que dans les autres groupes de la population.

Quelques exemples me viennent à l'esprit. L'homosexuel, dit-on, est efféminé : et l'on évoque la « tante » qui joue à la femme et va parfois jusqu'à se travestir. Je suis persuadé, comme je l'ai expliqué dans le chapitre consacré à la genèse de l'inversion, que cette efféminations a des raisons psycholo-

Scanned with CamScanner

giques et qu'elle ne se manifeste que chez un faible pourcentage d'homosexuels. Les invertis efféminés forment même un sous-groupe au sein du groupe car ils sont mal vus de ceux qui sont d'apparence plus virile. « Je ne vaux pas mieux qu'eux », dit un homosexuel du type viril, « mais je ne pourrais pas supporter qu'on me voie avec eux ». S'il faut qu'un homosexuel porte le masque, il ne peut s'afficher avec ceux qui l'ont jeté bas. Pour les « ambisexuels », les efféminés en marge d'une société elle-même en marge, ont un avantage qu'on n'apprécie pas à sa juste valeur. En effet si la plupart des homosexuels vaquent à leurs affaires sans éveiller la moindre méfiance, et s'ils peuvent si facilement dissimuler leurs penchants, c'est grâce à l'illusion qui porte les gens à croire qu'on reconnaît un homosexuel au premier coup d'œil.

Une autre idée très répandue et dénuée pourtant de tout fondement c'est que tous les homosexuels sont des alcooliques. Depuis quelques années, le grand public commence à savoir que certains éléments de la société homosexuelle se réunissent volontiers dans des bars « spéciaux » et cela n'a fait que renforcer dans l'esprit de certains le lien entre l'homosexualité et l'alcoolisme. En fait, on ne voit dans ces bars qu'un petit nombre d'invertis et ceux-ci se contentent le plus souvent de siroter un ou deux demis tout en bavardant, ou de se faire de nouvelles relations, et de promener autour d'eux des regards curieux et avides, tout en écoutant des disques en vogue.

On peut trouver des homosexuels qui sont aussi des ivrognes invétérés; mais c'est rare et je n'en connais pas un qui aime la bouteille au point d'être incapable d'endosser ses responsabilités. L'inverti qui se met à boire est un de ces rares exemples d'êtres qui ont vraiment tout perdu et qui cherchent dans l'alcool l'oubli de leurs malheurs. Il fuit sans cesse un spectre qui le poursuit et redoute l'image de la vie qu'il doit affronter quand il est à jeun. C'est plus fréquemment un homosexuel refoulé et dans les efforts qu'il doit faire pour

Scanned with CamScanner

réprimer ses instincts, il cherche refuge dans l'alcool. Par l'ivresse, il échappe à une réalité qu'il redoute. C'est, à notre avis, le cas du Don Birnam de Charles Jackson dans *Le Poison.*

Mais pourquoi, dans l'esprit du public, l'homosexualité est-elle si souvent associée à l'alcoolisme si ce lien ne repose sur rien ? D'abord, parce que le public est toujours prêt à utiliser n'importe quel trait de caractère antipathique pour l'appliquer à un groupe auquel il est hostile. C'est l'opinion publique qui, en faisant usage de stupides idées toutes faites, perpétue les mensonges accolés à chaque race : le Nègre est sale, le Juif est un usurier, l'Irlandais est un ivrogne, l'Ecossais est avare, l'Italien est l'homme des crimes passionnels et ainsi de suite. Il suffit que les gens aient connu un seul homosexuel alcoolique, ou qu'on leur en ait cité un cas pour qu'ils ne demandent qu'à croire que tous les homosexuels sont des ivrognes.

Pour faire ici la part de la fiction et du réel, il est à peine besoin de rappeler que la plupart des homosexuels ne sont pas des alcooliques. Il n'est toutefois pas aussi facile d'affirmer que la plupart des alcooliques ne sont pas des homosexuels. L'alcoolisme, semble-t-il, abat chez un grand nombre d'individus les barrières de la convention, met à jour les tendances refoulées et laisse s'exprimer vulgairement celles qui avaient été sublimées. Dans ces circonstances, bien des gens, n'ayant que peu ou pas d'inclination pour l'inversion sexuelle se trouvent, non seulement répondre favorablement aux avances qui leur sont faites, mais vont même rechercher les aventures.

Comment alors expliquer que les médecins, les psychiatres, les sociologues, les criminologues, les juristes et tant d'autres aient fréquemment écrit que les homosexuels sont des alcooliques ? Par la seule vertu du fait qu'ils n'ont que bien peu de contacts avec « l'homosexuel normal ». Ils ont affaire à celui qui est devenu mentalement ou émotionnellement malade ou

Scanned with CamScanner

qui est en détresse. Ils ne savent pas, ou sont incapables de comprendre, que pour un cas qu'ils observent, il y en a cent ou mille autres qui n'auront jamais recours aux offices d'un psychiatre et qui ne seront jamais amenés devant un juge, pas plus qu'ils ne tomberont entre les mains du criminologue.

L'extrême étroitesse du point de vue de ceux qui ont puisé leurs informations parmi des individus fort peu caractéristiques pris dans un groupe trop restreint éclate dans les travaux de Samuel Kahn. Relatant les résultats de ses observations à l'administration pénitentiaire, Kahn écrivit : « La plupart des homoseuxels se droguent, mais la plupart des gens qui se droguent ne sont pas des homosexuels. D'ordinaire les homosexuels, hommes et femmes, commencent à s'adonner à la drogue vers l'âge de vingt ans, ou même plus tôt (1). »

Une autre légende : l'homosexuel est un être déprimé, abattu, souvent au bord du suicide et qui finit parfois même par mettre un terme à une existence désespérée après des années de lutte acharnée. Jamais portrait ne fut plus éloigné que celui-là de la vérité ; il est dû pour une large part aux romanciers qui ont conclu tant de livres traitant ce sujet sur une note de désespoir, de violence, et même de suicide. *Un garçon près de la Rivière*, *La Chute*, *The Sling and the Arrow*, *The Invisible Glass*, *Starnger in the Land*, *les Amitiés Particulières*, *Twilight Men* et *Finistère* entre autres, finissent tous mal pour l'inverti. Plusieurs de ces romans dépeignent un homosexuel amenê au suicide ; les autres ne lui laissent guère d'autre solution.

Et pourtant peu de suicidés sont des homosexuels et peu d'homosexuels se suicident. Peut-être les homosexuels sont-ils si habitués aux coups du sort qu'il leur est facile de prendre avec philosophie les tourments de l'existence. A force de n'avoir jamais un jour ni un instant de totale liberté d'esprit,

(1) Samuel Kahn : *Mentality and Homosexuality* (1937), p. 52.

Scanned with CamScanner

ils finissent par être immunisés et ne se laissent pas abattre par un sort irrévocable qu'ils se sont imposés.

Que ceux qui ne peuvent concevoir l'homosexualité autrement qu'en termes de tragédie lisent donc les premières lignes de l'autobiographie de l'écrivain danois Hans Christian Andersen :

> « *Ma vie est une plaisante histoire, fertile en heureux incidents. Si, quand j'étais enfant, j'avais rencontré une bonne fée qui m'eût dit : « Choisis ta voie et le but que tu désires atteindre, et puis, selon le développement de ton esprit et les exigences de la raison, je guiderai tes pas jusqu'à ce que tu y sois parvenu », mon destin n'aurait pu suivre un cours plus enviable ni plus sûr. L'histoire de ma vie dira au monde ce qu'elle me murmure : Il existe un Dieu d'amour qui dirige toute chose pour le mieux* (1). »

On aurait peine à trouver plus joyeuse profession de foi dans toute la littérature autobiographique que celle de ce grand écrivain homosexuel.

Voilà pour les légendes. Mais les faits ? Existe-t-il une psychologie du groupe homosexuel, des traits caractéristiques qu'on rencontre chez eux et pas ailleurs ? Je crois pour ma part qu'il y a bien une psychologie de l'homosexuel, en ce sens que toutes les valeurs culturelles de l'inverti sont conditionnées par sa sexualité et par ses relations avec la société ; mais dans leur nature et dans leurs formes, ces valeurs peuvent différer tout autant d'un homosexuel à l'autre qu'entre deux individus de n'importe quel groupe social. Cette proposition qui peut sembler paradoxale est pourtant fort explicable.

Prenons par exemple la psychologie des homosexuels dans leur attitude à l'égard de la religion. Il serait impossible de dire que les homosexuels, en tant que groupe, sont pieux, ou irreligieux, orthodoxes ou réformés. On trouve des homo-

(1) Hans Christian Andersen : *The true Story of my life.*

Scanned with CamScanner

sexuels dans tous les groupes religieux, dans les familles de pasteurs comme dans les foyers athées. Il n'existe pas de groupe religieux — à moins que sa culture ne soit totalement différente de la judéo-chrétienté moderne — qui comporte proportionnellement au nombre de ses adhérents un pourcentage plus fort ou moins fort d'homosexuels. Quand ils parviennent à la maturité, à l'âge où la plupart des hommes et des femmes décident avec quel degré de foi et de piété ils pratiqueront, un grand nombre d'invertis — tout comme les autres — sont pris d'une ferveur religieuse plus ardente ou au contraire cessent toute pratique religieuse pour devenir des athées militants ou des indifférents. Ce sont là des routes diamétralement opposées. La seule différence qui sépare l'homosexuel de l'homme qui ne partage pas ses problèmes, c'est qu'à l'origine de tous leurs choix il y a ce facteur irréductible : leur tempérament sexuel.

Pour certains homosexuels, la foi en Dieu est le dernier refuge. « C'est le Seigneur qui m'a fait et Lui seul peut me comprendre », me disait un célèbre acteur. « Vers qui donc me tournerais-je dans mes moments de doute, sinon vers Dieu et vers Son Fils ? Où trouverais-je ailleurs la force de poursuivre ma lutte et cette confiance en moi dont j'ai si désespérément besoin quand j'ai péché, si ce n'est dans mon église ? »

Cet homme n'est pas le seul à se tourner vers la religion. J'ai connu au moins deux prédicateurs qui étaient homosexuels et qui trouvaient un grand réconfort dans leurs prières et leurs méditations, et Moll affirme, avec d'autres auteurs, qu'on trouve des invertis parmi les ecclésiastiques. On dit que l'homosexualité a fleuri dans les monastères durant des siècles et l'attirance réciproque qui rapproche deux jeunes gens dans une atmosphère de dévotion religieuse a été magnifiquement décrite par Roger Peyrefitte dans *les Amitiés Particulières* et par Hermann Hesse dans *Narzisse und Goldmund*. On trouve dans le *Puits de solitude*, de fort beaux passages traitant de la foi religieuse de l'inverti.

Scanned with CamScanner

Je connais deux hommes d'une trentaine d'années qui sont pour moi depuis longtemps de très bons amis. Quand Ernest était à l'hôpital, Michel allait chaque jour à l'église prier pour le rétablissement de son amant. Il implorait le Seigneur Qui, disait-il, entendrait sûrement sa voix, et il priait dans une église qui condamnait formellement cet amour même dont ses prières demandaient qu'il se continuât. J'étais au chevet d'Ernest quand Michel nous dit : « J'ai demandé au Ciel que tu rentres bientôt et que je puisse à nouveau t'avoir auprès de moi. » Et Ernest dit en souriant : « Je trouve merveilleux que tu demandes à Dieu de t'aider à accomplir quelque chose que Ses ministres considèrent comme un péché. »

Pour bien des invertis, la religion, malgré la résistance organisée qu'elle oppose à leur mode de vie, apporte la solution au problème qui les hante. « Dieu ne m'aurait pas fait ce que je suis si c'était mal », disent-ils, et leurs croyances religieuses sont nécessaires à leur bonheur. Mais d'autres, parmi eux, se rebellent contre toute religion organisée. On les a jetés hors des Temples du Seigneur et ils dénoncent les Temples. Ils voient dans la religion leur ennemi séculaire, la tête de la répression, l'instigatrice des règles de morale hypocrites qui les condamnent. Ils embrassent la cause des anti-religieux. Ils n'ont pas place, disent-ils, dans les plans de Dieu ; aussi non seulement le rejettent-ils, mais le dénoncent-ils comme un mythe créé par l'homme. « Vous passez votre nuit du samedi à faire l'amour », raillent-ils, « et le dimanche matin, vous allez à l'église, les yeux encore battus ! »

Tous ces gens vivent ensemble, s'aiment les uns les autres, qu'ils soient pieux, agnostiques ou athées. Comment peut-on dire qu'il y ait chez eux une unité d'attitude en face de la question religieuse ? Elle ne peut exister que dans la mesure où leur homosexualité est le facteur qui a déterminé de façon décisive leur attitude vis-à-vis de cet aspect de la civilisation. Et on pourrait dire la même chose de la position des homo-

Scanned with CamScanner

sexuels devant la littérature, les lois, la politique et autres problèmes.

S'il est une caractéristique de la vie homosexuelle qui a joué un rôle capital dans le développement de traits homogènes au sein du groupe, c'est sans doute l'habitude de jouer la comédie, de porter sans cesse un masque. Des millions de gens ne pourraient pas passer chaque jour de leur vie à dissimuler, à prétendre, à tisser des mensonges délibérés, sans que cette attitude ne finisse par réagir sur eux.

D'abord, la plupart des homosexuels sont des gens fort habiles à se tirer de situations difficiles, à improviser, et doués généralement du don de répartie. A tout moment ils peuvent avoir à cacher leurs traces, à revenir sur leurs pas ; et ils ont fini par acquérir une grande pratique dans ce domaine. L'homosexuel doit se faire acteur, jouer un rôle qu'il ne vit pas et réciter non seulement les répliques qu'il a pris soin d'apprendre, mais celles aussi qu'il lui faut improviser.

Tout cela développe chez beaucoup d'entre eux — je ne parle pas ici de ceux qui proclament ouvertement leurs tendances sexuelles — une grande facilité à utiliser le mensonge. L'homosexuel est à la lettre contraint d'employer le mensonge et il en arrive souvent à mépriser la vérité, à se montrer incapable de distinguer entre la réalité et la fiction, à faire volontiers usage du mensonge dans les domaines les plus divers et à y voir une arme dans la lutte pour la vie.

Un autre aspect déconcertant de l'influence de l'homosexualité sur le comportement des individus c'est l'instabilité qui marque la vie des homosexuels. Ce n'est pas seulement que beaucoup d'entre eux vont sans fin d'amour en amour, il semble aussi qu'ils échouent souvent dans leurs études, dans leur carrière, dans leur existence. Il est d'autant plus surprenant dans ces conditions que les homosexuels aient fourni tant d'hommes remarquables à la science, à l'art, à l'industrie et à la vie publique.

S'il arrive que l'inverti s'intéresse à quelque chose, ce n'est

Scanned with CamScanner

jamais pour longtemps. Il est aussi volage dans ses goûts artistiques ou littéraires qu'en amour. Toute sa vie semble placée sous le signe de l'inconstance.

Au collège, la plupart des homosexuels obtiennent brillamment leurs diplômes ... quand ils se présentent. Ce qu'on pourrait appeler leur taux de mortalité universitaire est anormalement élevé : malgré leur culture et leurs connaissances, bien peu vont jusqu'au bout des études qu'ils ont entreprises. Entre vingt et trente ans on trouve parmi eux un pourcentage exceptionnellement élevé de gens allant de collège en collège, d'emploi en emploi, mécontents, capables bien qu'inadaptés, ne sachant pas ce qu'ils cherchent mais cherchant constamment. Plus encore qu'aux autres, il leur manque un guide. Les parents, le frère aîné, le professeur, qui seraient horrifiés d'apprendre de quelle nature est la vie sexuelle de ces jeunes gens, ne réussissent pas à se gagner leur confiance même dans des domaines fort éloignés de la sexualité.

Mais, avant tout, ces jeunes invertis sont hantés par le besoin pressant de trouver aux problèmes de l'existence une solution plus satisfaisante. Où qu'ils se tournent, la vie ne semble guère leur offrir de promesses. Quelque part ailleurs, dans un autre pays, dans une autre université, dans une autre ville, dans une autre situation, peut-être trouveront-ils une herbe plus verte. La perfection, que ce soit en amour, dans leur carrière ou sur tout autre plan, est toujours hors de leur atteinte. Et pourtant, se disent-ils, il suffirait d'un rien pour qu'ils y parviennent. Ils cherchent donc, sans fin, errent à l'aventure, s'arrêtant rarement pour enfoncer leurs racines ou pour bâtir un édifice durable.

A bien des égards, les habitants de Sodome n'ont pas entre eux plus de ressemblance qu'ils n'en ont avec les habitants du monde extérieur. Les uns sont calmes, les autres emportés ; beaucoup sont égoïstes et avares ; d'autres dévoués et toujours prêts à se sacrifier. Par les buts qu'ils se sont fixés, par leurs idiosyncrasies, chacun est un individu bien à part.

Scanned with CamScanner

Les généralisations qu'on peut faire sur leur compte sont d'ordinaire erronées.

Tous néanmoins mènent une vie qui a certains caractères communs. Ils sont exposés aux mêmes humiliations et aux mêmes rebuffades, ils sont la proie des mêmes scrupules et des mêmes doutes, et se posent les mêmes questions sur les origines de leur personnalité. Une aussi grande expérience partagée par un si grand nombre de gens a provoqué une certaine analogie dans les réactions. Du fond de leur cœur, beaucoup ont pris la détermination de lutter, d'aider leurs compagnons injustement vilipendés et soumis aux mêmes vexations qu'eux.

C'est dans nos plus lourds handicaps que nous puisons notre plus grande force. Comment ce mécanisme fonctionne dans la personnalité homosexuelle et comment il se manifeste sur le plan personnel et social, c'est ce que démontrera une autre partie de ce livre.

Scanned with CamScanner

TROISIÈME PARTIE

USAGES ET COUTUMES

Scanned with CamScanner

Chapitre I

QUESTIONS DE VOCABULAIRE

Une minorité peut créer pour plusieurs raisons un langage qui lui soit propre. Ce langage peut servir à rendre inintelligible aux autres ce qui est parfaitement clair pour quelques-uns ; il peut s'efforcer aussi de fournir des euphémismes destinés à adoucir la dureté de certains qualificatifs tout en en conservant la signification ; il peut chercher aussi à décrire avec un sens du pittoresque que la langue courante n'a pas toujours.

Le langage de la vie homosexuelle est un langage d'initiés : il dissimule au profane ce qui est clair pour l'initié ; c'est aussi

Scanned with CamScanner

un jargon comme celui de n'importe quelle profession ; et un argot en marge de la langue courante comme l'homosexuel est en marge de la société ; il a aussi ses euphémismes et les contreparties qui les ont fait naître : les mots et les expression hostiles. C'est un langage analogue à bien des égards à celui de la pègre, à celui aussi du théâtre et, il évoque également, par son aspect quasi corporatif, celui des médecins. A vrai dire les deux aspects de ce vocabulaire particulier — d'une part les mots et les expressions employés par tout le monde, d'autre part le vocabulaire des initiés — n'ont pratiquement aucun rapport.

L'argot homosexuel a deux principales caractéristiques : d'abord il n'a pu se développer normalement en raison de la conspiration du silence qui se fait sur la question homosexuelle ; ensuite, par ses connotations favorables ou hostiles, cet argot évoque fortement celui des autres minorités raciales, religieuses et nationales des Etats-Unis.

On mesurera l'étendue de cette conspiration du silence et de ses effets en remarquant que même les termes scientifiques s'appliquant à l'homosexualité sont fréquemment absents des dictionnaires les plus autorisés et les plus complets ; bien mieux, les avis sont partagés sur la signification de mots tels que *homosexuel*, *inverti*, *pédéraste* et *sodomiste*.

En ce qui concerne les termes particuliers, leur choix vient de ce que l'homosexuel est douloureusement conscient de la nuance péjorative qui s'attache non seulement à ses pratiques et à ses désirs, mais encore aux expressions qui les désignent et qu'il s'efforce de créer ou d'employer des synonymes dont les implications soient moins déplaisantes. Parfois le profane ignore même l'origine du mot qu'il emploie et aussi sa résonance hostile. La majorité des gens emploie des termes comme *wop* (1), *chink* (2) ou *boogie* (3) sans y entendre

(1) *Wop* : littéralement terme de slang désignant un *immigrant italien* puis, dans un sens plus général un *métèque*. (Note du Traducteur.)
(2) *Chink* : terme de slang désignant un *Chinois*. (N. d. T.)
(3) *Boogie* : terme de slang désignant un *Noir*, puis par évolution u

Scanned with CamScanner

malice en croyant qu'il s'agit de simples épithètes et sans avoir conscience de leur sens profond et vexatoire. Les raisons pour lesquelles certains termes prennent une résonance désobligeante sont parfois infiniment subtiles. C'est ainsi qu'on ne peut plus employer autrement qu'en mauvaise part les mots de *Negress* et de *Jewess* alors qu'on utilise couramment leur masculin *Negro* et *Jew*.

La langue populaire est riche en mots et en expressions décrivant l'homosexuel et ses pratiques, ces termes comportant le plus souvent des connotations peu flatteuses. Citons les plus connus : *fairy* (littéralement *fée, enchanteresse*), *pansy* (1) ; *Mary* (2) ; *nancy* ou *nance* (3) ; *sister (sœur)* et ses diminutifs *sissy* et *sis* ; *fag* (4) ou *faggot* ; *queen* (5) ou parfois *fish-queen* ; *queer* (littéralement *bizarre*) ; *homo*, simple abréviation ; *freak* (proprement *monstruosité, phénomène*) ; *fruit* ou *fruity* (désigne d'ordinaire un mets ou un plat très épicé) ; *manlover (qui aime les hommes)* ou *boy-lover (qui aime les garçons)* ; et parfois aussi *Wildema* (d'origine inconnue). En Angleterre et aux Etats-Unis dans certains milieux ou dans le vocabulaire juridique on trouve le mot de *bugger* (correspondant au français *bougre* ; voir plus loin), la pra-

homme malade. On remarquera que ces trois termes traduisent eux aussi une manifestation de l'hostilité envers d'autres minorités : italienne, chinoise et noire.

(1) *Pansy* : en tant que terme de botanique, ce mot désigne une fleur, la *pensée*, mais sans doute n'y a-t-il pas de rapport entre les deux significations littérale et argotique de ce mot.

(2) *Mary* : cf. l'expression française *Marie-couche-toi-là*. Le slang américain emploie souvent pour désigner l'homosexuel des termes utilisés à l'origine pour désigner une prostituée.

(3) *Nancy* : vient du prénom d'une héroïne d'*Oliver Twist*, bonne fille, mais de mœurs légères.

(4) *Fag* : contraction pour *fatigue boy* (proprement *garçon de peine* comme on dit *homme de peine*). Dans les collèges anglais, le *fag* est un jeune élève, un « bleu » qui fait les corvées d'un élève des grandes classes.

(5) *Queen* : est en réalité une déformation de *quean* mot qui désigne une prostituée. Sans doute cette déformation est-elle due notamment à l'influence de *Queenie*, qui est un prénom féminin assez répandu.

(Notes du Traducteur.)

Scanned with CamScanner

tique de l'homosexualité prenant alors le nom de *buggery*. Mes amis anglais me disent qu'en Angleterre, le mot *bugger* a une connotation extrêmement hostile et qu'il équivaut aux termes les plus violents employés aux Etats-Unis.

L'homosexuelle est généralement désignée sous le nom de *lesbian (lesbienne)* et parfois aussi, plus rarement sous celui de *Sapphist (saphiste)*. On emploie aussi le mot de *lady-lover (qui aime les dames)* ou de *woman-lover (qui aime les femmes)*. Dans les milieux de lesbiennes, un argot spécial comprend notamment les termes de *dike* aussi orthographié *dyke* (1), de *stud* (terme désignant en vocabulaire hippique les *juments de haras*) et *bull* ou plus fréquemment *bull-dagger*.

L'homosexuel estime que la plupart des termes utilisés pour le décrire sont inadéquats. D'abord, ils désignent généralement une image toute faite, celle de l'homme efféminé comme *fairy*, *queen*, *sister*, *nance*. D'autre part, ceux qui à l'origine ne décrivaient pas un homme efféminé ont fini par suite de l'évolution de la langue et par association d'idées par s'y appliquer aussi, comme *pansy*. *Queer* ne convient manifestement pas, car c'est une épithète qui caractérise la personnalité d'un individu. La plupart des homosexuels n'ont généralement rien de *queer* (c'est-à-dire de *bizarre*) alors qu'on ne pourrait en dire autant de bien des hétérosexuels. Le mot *fag* est particulièrement humiliant. Il n'est comparable qu'aux pires termes employés par le groupe dominant de la société américaine pour désigner certains groupes raciaux particulièrement méprisés.

Il est curieux de noter que, dans de nombreux pays, on a associé la notion d'homosexualité à celle de mœurs étrangères. Le mot employé en Angleterre pour désigner ces pratiques, *buggery* vient du français *bougre*, lui-même déformation de *Bulgare*. Au XIX^e^ siècle parut en France un livre dont le titre, inspiré sans doute des rivalités franco-allemandes,

(1) *Dike* : littéralement *fossé*, puis *fosse* et, en slang, désigne aussi les lavabos. (N. d. T.)

Scanned with CamScanner

était *Homosexualité, l'amour allemand.* Certaines pratiques homosexuelles, notamment les pratiques buccales, ont en Amérique le nom de *French love* (l'amour français) et l'on emploie même le verbe *to french.* On dira très bien *He frenches* ou *she likes to french.* On dit parfois pour désigner un homosexuel *a Greek* (*un Grec*) ou plus souvent *a Greek lover* (*un amant Grec*), les amitiés particulières prenant le nom de *Greek love* (*amour Grec*). Un des nombreux synonymes employés par la pègre pour le pédéraste actif est le mot *turk* (*turc*).

En faisant appel au Bulgare, au Français, à l'Allemand, au Grec, ou au Turc (et il doit exister sans doute d'autres exemples), la société hétérosexuelle dominante a cherché à donner à l'homosexualité un caractère étranger ; à attribuer ces pratiques à des immigrants et parfois à des ennemis ; et à donner par là même l'impression que ces mœurs ne sont pas indigènes, mais bien non-américaines. Il est amusant, mais compréhensible qu'on ait fait usage des noms d'une nation traditionnellement amie et d'une civilisation qu'on vous enseigne à admirer au collège.

Un groupe minoritaire réagit d'ordinaire en forgeant à son tour des épithètes dont il gratifiera la majorité. Dans le langage des initiés, l'homosexuel dira d'une femme hétérosexuelle que c'est *a fish* (*un poisson*) et d'un homme qui n'est attiré que par les femmes que c'est *a butch* (abréviation pour « *boucher* »), sans qu'aucun de ces deux termes ait dans la bouche de ceux qui les emploient un sens injurieux.

Voici des années que les homosexuels brûlent d'avoir un langage dont les mots n'auraient pas de connotations désagréables. Ils voudraient des mots débarrassés de tout préjugé hostile et moins lourds et moins encombrants que par exemple le mot *homosexuel* lui-même. Ces termes devraient pouvoir décrire tous ceux que leurs passions attirent vers les individus du même sexe qu'eux, indépendamment de toute question de virilité, et sans tenir compte de l'âge ou du carac-

Scanned with CamScanner

tère des partenaires ni de la nature des relations physiques qui s'établissent entre eux. C'est dans cet esprit que Ulrichs, un auteur Allemand, a proposé pour désigner l'homosexualité le terme d'*Uranisme*, ses adeptes devenant des *Uraniens*. Ulrichs rattachait ce terme à la planète Uranus qui, de toutes les planètes visibles à l'œil nu, est la plus éloignée du soleil et donc la plus proche du paradis ; l'amour homosexuel, prétendait-il, est également la plus céleste des passions physiques. Le mot, malheureusement a une résonance étrangère qui ne lui a jamais permis de vraiment s'acclimater aux Etats-Unis, malgré le large emploi qu'en ont fait Edward Carpenter et d'autres apôtres de l'homosexualité des années 1900.

Carpenter lui-même employait d'autres euphémismes. Il désignait volontiers les homosexuels sous l'appellation de *troisième sexe* ou de *sexe intermédiaire*, mais ces expressions, pesantes et longues, avaient des connotations scientifiques que les Freudiens se refusaient à accepter. Un autre auteur, André Tellier, utilisa la dénomination d'*hommes du crépuscule*, alors que Radclyffe Hall appelait l'inversion le *no man's land du sexe*.

De son côté, la terminologie scientifique n'était pas moins confuse. Je ne sais pourquoi le mot *inverti*, pourtant très acceptable, ne fut jamais très employé par les homosexuels. Le mot est connu, certes mais rarement utilisé dans la conversation. Le mot *perverti*, lui, est tout à fait inacceptable, car il évoque l'image déplaisante d'un vieux monsieur accostant un enfant (que celui-ci soit un garçon ou une fille). J'ai feuilleté dans des bibliothèques des livres où l'on traite l'homosexuel de *perverti* et les notes crayonnées en marge sont véhémentes, *pas perverti : inverti !* Un grand nombre de mes amis ont manifesté une répugnance aussi grande pour le mot de *déviation* sexuelle, car ils n'admettent pas qu'on relègue l'homosexuel dans la même catégorie que les anormaux sexuels : sadistes, satyres, etc.

Dans la plupart des textes de langue anglaise, on emploie

Scanned with CamScanner

indifféremment les mots d'*inverti* et d'*homosexuel*. Selon Gide (1) — et bien d'autres partagent son opinion — l'*inverti* est un homosexuel efféminé ; en amour, il joue le rôle de la femme qui cherche un homme ; sa personnalité, sa sexualité et certaines de ses caractéristiques sont, pour ainsi dire, inversées. Le *pédéraste*, prétend Gide, aime les jeunes gens, c'est le plus âgé des deux partenaires dans la forme grecque de l'homosexualité. Le *sodomiste* (ou faut-il dire *sodomite* ?) est au contraire l'amant de l'homme plus âgé, le jeune garçon qui recherche la maturité. Mais ce sont là des lignes de démarcation difficiles à tracer et il est malaisé d'établir des classifications rigoureuses ; les ouvrages scientifiques et juridiques ne sont pas d'accord sur les définitions. Dans cette littérature, la sodomie n'est généralement pas limitée à l'homosexualité, et la pédérastie désigne seulement une certaine catégorie de relations sexuelles qui sont le plus souvent de nature homosexuelle. Quoi qu'il en soit la confusion qui entoure ces termes et le fait qu'ils ne figurent pas dans la langue parlée suffisent à les écarter de cette étude.

On recherchait donc depuis des années un mot simple, courant, qui exprimât sans la glorifier ni la condamner l'idée d'homosexualité. Cela fait assez longtemps que ce mot existe mais il n'est vraiment populaire que depuis quelques années. C'est le mot *gay* (2).

Quelle est l'origine de ce mot, à quand remonte-t-elle et où l'a-t-on employé d'abord, je n'en sais rien. Des experts m'ont dit qu'il venait du français et que dès le XVI^e^ siècle, en France, on utilisait son féminin *gaie* pour désigner l'homosexuel. Le mot, de là, passa en Angleterre, puis en Amérique et on le retrouve pour la première fois imprimé dans certains ouvrages d'une haute pornographie publiés après la première Guerre

(1) Gide. *Journal* 1918. Fragments sur *Corydon*.

(2) Les cercles homosexuels français ne disposant pas d'un terme équivalent à *gay*, celui-ci sera donc utilisé ici dans son orthographe anglaise. (N. d. T.)

Scanned with CamScanner

Mondiale. Des psychanalystes m'ont appris que leurs clients homosexuels se disaient *gay* vers les années 1920 et en tout cas, vers 1930, c'était un mot fort courant dans les cercles homosexuels. Ce n'est toutefois qu'après Pearl Harbor qu'il devint un véritable sésame dans tous les coins des États-Unis où se trouvaient réunis des homosexuels, et dans les années qui suivirent l'entrée en guerre de l'Amérique, il fut employé de plus en plus souvent non seulement par les romanciers, auteurs de nouvelles et « commères » de journaux, mais même par les speakers de la radio. Et pourtant, aujourd'hui, après des dizaines (sinon des centaines) d'années d'usage, le mot est pratiquement inconnu en dehors des cercles homosexuels, à l'exception des milieux de théâtre, de police et de quelques autres. Mencken, dans ses études sur la langue américaine, semble l'ignorer.

Gay... gay... gay ! La vie est *gay*, la soirée est *gay*, c'est un bar *gay*, un livre *gay*, ce jeune homme est *gay* — très *gay* — ou, hélas ! il n'est pas *gay !* « Allez voir mon ami... Il est *gay* ».. « jeune homme *gay* et spirituel cherche correspondant » ... « quel *gay* weekend ! »

Gay ! Ce mot a divers avantages. Il est comme le Z. du journal intime et des lettres de Tchaïkowsky, un code secret que certains comprendront toujours, et d'autres jamais. « Il y avait beaucoup de Z. » écrivait Tchaïkowsky au sujet d'une soirée à laquelle il avait assisté le 23 avril 1884 et un homosexuel aujourd'hui pourrait écrire presqu'aussi laconiquement : « La soirée était si *gay !* » Non seulement est-on ainsi à l'abri de tout risque d'être compris, même en cas d'interception de courrier, mais on peut même tenir dans une pièce toute une conversation que les homosexuels seront seuls à comprendre ; et contrairement à ce qui se passerait si l'on utilisait une langue étrangère, les autres ne se rendront pas compte qu'ils ne comprennent pas.

Gay est un mot courant, facile à prononcer et exempt de toute connotation désagréable. Son usage s'est très vite

Scanned with CamScanner

répandu. Quelques homosexuels en désapprouvent l'emploi mais, faute d'un mot plus approprié, ils l'utilisent aussi. Un de ses principaux avantages c'est qu'il permet de jeter plus facilement le masque puisqu'il fournit un moyen de s'exprimer sans résonance hostile. Parmi les homosexuels l'usage de l'euphémisme facilite les discussions sincères. On n'entendrait guère quelqu'un dire : « A l'âge de treize ans, j'ai compris que j'étais une *tapette* » pas plus qu'il n'emploierait volontiers le mot *tante*. Il pourrait dire «... que j'étais un homosexuel », mais c'est le plus souvent le mot *gay* qui sera employé.

Gay sert aussi de mot de passe, de signe de reconnaissance. Dans une conversation il y a toute une démarche d'exploration, on cherche à savoir si l'interlocuteur lui aussi se dissimule derrière un masque. Quelqu'un alors utilise le mot de passe et attend la réponse. Il ne saurait y avoir alors de méprise.

Le langage d'initiés a ses inconvénients. Le monde homosexuel n'est pas hermétiquement clos. L'homme qui se propose de prendre l'homosexuel au piège, pour l'escroquer, l'attaquer, le voler, ou le faire chanter, emploie fréquemment le langage du groupe afin de déjouer les craintes. Et le policier interrogeant un suspect utilisera aussi le langage des initiés pour le faire tomber dans le piège :

« L'homme avec qui vous êtes sorti hier soir... vous savez qu'il est *gay ?* »

Une réponse négative entraîne aussitôt une avalanche de nouvelles questions : comment avez-vous compris la question ? — saviez-vous à quoi elle faisait allusion ? — comment savez-vous ce que signifie ce mot ?

Dans les cercles homosexuels l'emploi de ce terme est presque universel, encore que certains y mettent quelque répugnance : ils lui reprochent son ambiguïté, ce qui constitue justement son principal avantage pour le groupe. Alors qu'on peut aisément, dans une annonce de journal, demander un jeune homme *gay* pour partager un appartement, il serait

Scanned with CamScanner

dangereux de préciser qu'on veut un homosexuel. Même le mot de *lesbienne* n'est pas utilisable avec cette facilité, aussi les inverties commencent-elles aussi à employer le mot *gay*, quoique moins souvent que les hommes. Ceux qui prétendent qu'il y a là un abus de langage parce que bien des homosexuels ne sont pas gais au sens traditionnel du mot sont simplement conséquents avec eux-mêmes, car ils protestaient avec la même indignation contre l'emploi du mot *queer* (qui veut dire *bizarre*). Mais un mot comme *gay* a tant d'usages qu'on ne peut l'écarter d'emblée.

Il a évidemment perdu certains de ses avantages depuis que sa signification ésotérique est de plus en plus connue. Mais, exception faite des artistes, des gens de théâtre, des milieux littéraires, de la bohème, de la pègre et de la police, le public, dans l'ensemble, ne connaît pas ce mot dans l'acception que lui donnent les homosexuels. Mais peu à peu cependant, au fur et à mesure que son emploi se répand, les avantages qu'il présentait diminuent.

Il fallait un antonyme à *gay* et c'est le mot *straight* (qui veut littéralement dire *droit*). Ce mot aussi est devenu parmi les homosexuels une sorte de mot de passe. C'est ainsi qu'on peut entendre dans un bar deux inconnus converser :

« Ça fait une semaine que je suis ici et je me rase ferme. »

« Comment se fait-il ? Vous n'avez rencontré que des gens *straight ?* »

Ce mot est même plus précieux que *gay* en ce sens qu'il est moins divulgué. Il n'est guère aux États-Unis d'homosexuel qui en ignore le sens caché, mais il est très rare de l'entendre utiliser dans ce sens par ceux à qui précisément il s'applique.

D'un autre côté, on a souvent considéré que l'emploi de ce mot partait d'un choix malheureux, parce que s'il caractérise l'hétérosexuel, il décrit aussi par antonymie l'homosexuel. Celui-là est droit, juste, sérieux, l'homosexuel est donc l'inverse. *Straight* en slang qualifie aussi le respect des lois ou de certains codes : *he is straight* correspond à l'argot fran-

Scanned with CamScanner

çais : *il est régulier*. L'homosexuel n'est donc pas « régulier ». C'est le revers de l'euphémisme.

Bien que *gay* soit utilisé dans tous les États-Unis et le Canada, *straight* n'est guère connu que dans l'Est. A San Francisco, par exemple, les milieux *gay* emploieront le mot *jam* (littéralement *confiture*) pour désigner les hétérosexuels : « Elle est *gay* », dira-ton, « mais son mari est *jam* ». Le mot est connu dans l'Est, mais son emploi n'est pas courant.

En fait, les variations géographiques dans le langage homosexuel sont sans doute plus importantes que dans n'importe quel autre argot, car les termes n'en figurent dans aucune forme de littérature écrite, et qu'il n'est pas davantage question de les utiliser à la radio. Des voyageurs qui se rendent dans une autre région des États-Unis ne parviennent donc pas à faire adopter là-bas l'argot de la ville d'où ils viennent et ne tardent guère à utiliser le vocabulaire en usage dans l'endroit où ils se trouvent.

La sémantique de la langue *gay* a ceci de particulier que, sans jamais les avoir entendus employés dans ce sens, on comprend aussitôt, pourvu qu'ils se trouvent dans un contexte approprié, des mots ou des expressions qu'on rencontre pour la première fois déguisés. Ainsi, je bavardais avec un romancier fort connu et nous parlions de mes expériences. Je lui dis que j'étais marié et il me demanda : « Est-ce que votre femme connaît la vie ? » Je n'avais jamais entendu ce cliché employé dans ce sens particulier, mais je compris aussitôt que *connaître la vie* signifiait pour lui et, je ne tardai pas à m'en apercevoir, pour bien d'autres, *connaître l'existence du mode de vie homosexuel*. Quelques semaines plus tard je posai la même question à un ami qui m'avait demandé de passer voir un de ses amis pendant mes vacances. « Connaît-il la vie ? » demandai-je, et il me répondit aussitôt comme si c'était là pour lui une expression familière, bien qu'il m'avouât ensuite ne l'avoir jamais entendue utilisée dans ce sens particulier. On pourrait de même citer bien d'autres expressions qu'une

Scanned with CamScanner

personne *straight* ne comprendrait pas, mais qui serait très claire pour un *gay*.

Comme il n'existe pas de société organisée de gens *gay*, ni d'autorité reconnue en la matière, et pas davantage de code, de lexique ni de presse qui puisse codifier le langage, l'emploi des expressions spéciales est très variable. Les orthographes elles-mêmes diffèrent parfois. J'ai souvent reçu des lettres parlant de la vie *gae*, orthographe que je trouvai bien affectée, jusqu'à ce que je m'aperçusse qu'elle se rapprochait davantage du français *gaie*. Mais on utilise souvent l'expression *in the life* (c'est-à-dire : dans la vie) pour signifier tantôt « être *gay* », et tantôt « mener une vie *gay* ». Dans le premier sens, l'expression s'applique aussi à l'homosexuel marié qui a refoulé ses tendances, alors que dans le second, il ne s'agit que de ceux qui expriment ouvertement leurs tendances à l'homosexualité. Un autre mot couramment en usage parmi les homosexuels est le mot *trade* (qui signifie littéralement *négoce, commerce*). Ce terme désignait, me semblait-il, un jeune homme qui acceptait de l'argent en échange de ses faveurs. Mais mes amis m'affirment avec énergie que le *trade* est l'individu qui ne s'adonne qu'à certaines catégories de pratiques homosexuelles — et c'est ce sens qui semble prévaloir actuellement dans la plupart des grands centres américains. Pourtant, je connais quelqu'un qui n'accepte aucune de ces définitions. « Si vous et moi passions une nuit ensemble» me dit-il, « je ne serais qu'un *trade* pour vous, comme vous ne seriez qu'un *trade* pour moi ».

Il faut également citer d'autres expressions utilisées par la pègre ou la police, qui ont pour désigner les homosexuels des termes que souvent, ceux-ci ne connaissent pas et qu'en tout cas ils n'emploient jamais. J'ai lu par exemple que les clochards anglais appellent l'homosexuel un *pouf*, mais je n'ai jamais entendu ce mot en Amérique. Le *Dictionary of Underworld Lingo* (*Dictionnaire de l'Argot du milieu*) établit une distinction entre le pédéraste actif et le pédéraste passif ; on

Scanned with CamScanner

utilise pour désigner le premier les mots de *daddy* (littéralement *papa*), *joker (farceur)* et *wolf* (*loup* et en argot *Don Juan*). On trouve pour le pédéraste passif soixante-huit épithètes allant de *apple pie* (littéralement *tarte aux pommes*) jusqu'à *works (travaux)*. La plupart sont inconnus dans les milieux d'homosexuels (à moins qu'ils ne soient connus des homosexuels criminels, que je n'ai guère l'occasion de fréquenter). Certaines expressions sont fort imagées : ainsi, le pédéraste passif surpris en flagrant délit a *his jeans at half mast* (*son pantalon en berne)*. Dans *The American Dictionary of Slang*, j'ai compté 174 synonymes du mot *homosexuel*. Un certain nombre de ceux-ci, il est vrai, ne représentaient que des variations notamment dans l'orthographe. La plupart sont d'un usage peu courant : *agfay* (origine inconnue) *lavender boy (garçon parfumé à la lavande)*, *mason (maçon)*, *nola* (origine inconnue), *queervert* (contraction de *queer* et de *invert*). Bien que ce dictionnaire date de 1947 et que le dictionnaire d'argot du milieu cité plus haut soit de 1950, ni l'un ni l'autre ne mentionne le mot *gay* qui est pourtant depuis des années le synonyme le plus employé par les homosexuels pour se désigner.

Il existe aussi des mots qui sont pour un temps en vogue, et qui viennent d'une chanson, d'un film ou d'un livre à la mode. Un soir, je fus invité dans un bar *gay* qu'on avait surnommé *la Fosse aux Serpents*. « Dans mon secteur », me racontait un jour un ancien combattant avec qui je discutais de ces questions de vocabulaire, « on les appelait *night-fighters (chasseurs de nuit)*. On avait commencé par les appeler *night-cruisers (patrouilleurs de nuit)*, mais c'était un peu trop voyant et l'on adopta *night-prowlers (rôdeurs de nuit)* et enfin *night-fighters* ». Mais la plupart des soldats affirment n'avoir jamais entendu employer ce mot dans l'armée.

En bref, les homosexuels n'ont pas créé comme les fanatiques du jazz, les gens du milieu et tant d'autres un argot qui se suffise à lui-même. Leur vocabulaire est pauvre et

Scanned with CamScanner

décrit à peu près uniquement leurs activités. L'individu qui choisit ses partenaires dans les deux sexes est *ambisextrous* (qu'on peut rendre par *ambisextre*), le groupe *gay* est simplement *the circle (le cercle)*, le bal travesti s'appelle le *drag* et l'homosexuel qui s'y déguise en femme est *dressed in drag* ; avoir des manières efféminées se dit *to camp* (littéralement *camper*) et l'homosexuel efféminé s'appelle un *camp* (ce mot étant en argot américain le synonyme de *bitch* qui signifie *garce, putain*) ; l'homosexuel d'apparence virile est au contraire *a rough trade (un gros dur)*, la fourche du pantalon s'appelle *the basket* (le panier) ou aussi *the canasta (la canasta)* ; chercher un partenaire pour une aventure sans lendemain est *to cruise (patrouiller)* et ce partenaire s'appelle *a one-night stand (une halte d'une nuit)*, alors que l'homme âgé qui continue à chercher un jeune amant est *an auntie* (c'est-à-dire au sens littéral, *une tata*). Certains de ces termes comme *to cruise* et *one-night stand* sont également employés par les hétérosexuels.

Ce qui rend odieux l'emploi de certains mots particuliers, c'est surtout l'ambiance dans laquelle on les utilise. Dans la bouche d'un ami ou d'un sympathisant, ou d'un membre du groupe, les mots perdent le venin qu'y avait mis le profane. « Qu'est-ce que c'est que ce type avec qui tu as déjeuné ? une tante ? » est une question qui, formulée par un autre homosexuel ne choquera pas parce qu'elle n'implique aucune attitude réprobatrice. Le mot n'est pas autre chose qu'un simple moyen d'expression. « Je voudrais te présenter un de mes amis », me dira un camarade *gay*. « C'est un type charmant... et qui en est comme il n'est pas permis. »

Il faut à la société homosexuelle un mot comme *gay* pour qu'il soit possible de converser librement et sans embarras ; le poids des conventions ne s'est pas encore abattu sur ce terme pour le reléguer dans l'univers des hors la loi et ne l'a pas non plus encore associé à une idée toute faite. Le groupe et les individus qui le composent ne peuvent que profiter de

Scanned with CamScanner

tout ce qui rend l'acte de jeter le masque plus aisé. Et un terme qui facilite la libre discussion n'est que souhaitable. Ces mots de *gay* et de *straight*, qui par leur caractère ésotérique rappellent les signes dont usaient les confréries, seront indispensables aussi longtemps qu'il existera une société d'homosexuels asservie et en marge et il faudra sans doute bientôt trouver de nouveaux mots pour répondre à de nouveaux besoins.

En attendant il manque un terme universellement employé et qui désignerait la contrepartie masculine de la lesbienne. De même que le mot *lesbienne*, ce terme pourrait être emprunté à la grande civilisation où fleurissait ouvertement l'homosexualité : la culture Grecque. Un mot comme *dorien*, par exemple, ferait fort bien l'affaire. Comme *tante* il désignerait l'homosexuel, mais sans impliquer comme ce mot l'idée de créature efféminée et sans connotation hostile. Comme le mot de *lesbienne*, le terme de *dorien* qualifierait tout à la fois un certain genre de relations, une attitude intellectuelle et philosophique en même temps que personnelle, sans impliquer nécessairement la satisfaction sexuelle du désir.

Scanned with CamScanner

Chapitre II

LA RUE LA PLUS « *GAY* » DE LA VILLE

Une minorité, en se repliant sur elle-même, finit par former un petit monde à part, isolé à la fois par la réprobation de la majorité et par la multitude des intérêts communs aux individus qui la composent. Où que l'on voyage, on trouve des traces de ce magnétisme de groupe, non seulement sur le plan racial, religieux ou nationaliste, mais même sur le plan professionnel, ou même physique comme en témoignent les associations de sourds-muets ou d'aveugles. Les membres de tous ces groupes se hasardent hors de leur petit univers, les uns souvent, les autres rarement, certains avec timidité, d'autres hardiment.

Il n'est pas de groupe si peu connu et en même temps si important numériquement parlant que celui des homosexuels. C'est une minorité dont l'existence est reconnue par beaucoup, tolérée par les uns et menacée par les autres. Elle ne représente pas un phénomène nouveau : c'est un groupe qui a lutté pendant des siècles dans pratiquement tous les pays. Un auteur le décrit comme *un monde submergé*, alors qu'un autre parle d'*une société en marge de la société*. Ce sont là deux descriptions exactes, mais incomplètes, car il ne s'agit pas d'une seule société submergée ou en marge, mais d'un nombre presque incalculable de groupes épars et cependant liés les uns aux autres, soit par le passage d'un ou deux individus d'un groupe à un autre, soit par la similitude des buts qu'ils

Scanned with CamScanner

poursuivent, soit par l'association qui n'existe que dans l'imagination du monde hostile.

On ne peut pas parler d'une vie du groupe, pas plus qu'on ne pourrait décrire le mode de vie de tous les sourds-muets des États-Unis ou celui des Communistes ou des Arméniens installés depuis deux générations. Certains traits réapparaissent dans tous les petits groupes isolés et sont ainsi caractéristiques de l'ensemble de la minorité. Mais d'autres varient avec les individus, avec leurs goûts personnels, professionnels, intellectuels.

Certains cercles de la société *gay* s'intéressent vivement à ce lien qui les unit tous. Ils lisent des ouvrages sur cette question, en parlent, en discutent. Mais d'autres l'ignorent ou l'acceptent sans en discuter ; ils ne s'intéressent que rarement à leurs propres traits caractéristiques et ne savent même pas apprécier l'effort que font certains de leurs contemporains pour mieux comprendre le problème homosexuel.

Un groupe *gay* peut s'être formé sous l'impulsion des sens, des individus se trouvant rassemblés par le seul amour de la chair, sans cesse en quête de l'assouvissement qui semble toujours si proche et qui pourtant fuit trop souvent, laissant au cœur un relent d'amertume. Dans un autre groupe au contraire, on s'intéresse plutôt aux aspects sociaux et culturels du problème et on fait montre d'une répugnance qui frise l'ostracisme à l'égard des individus plus enclins à l'aventure, et qui cherchent des expériences sexuelles toujours nouvelles. « Ne ramenez plus ce peloteur ici », y entendra-t-on, et l'avertissement sera suivi, si l'ami du coupable ne veut pas être banni du petit cénacle.

Vivre dans un monde *gay !* Quel monde *gay*, où et comment ? Le monde du coin de la rue, celui de ce sentier bien connu du jardin public, celui d'une rue peu fréquentée qui donne sur le lac ou celui des rives du fleuve qui traverse une des plus grandes villes américaines ? C'est là qu'ils viennent tous, attirés par les désirs qui les consument, cherchant le

Scanned with CamScanner

soulagement plus que l'assouvissement, se demandant quelles aventures les attendent ; ils craignent tous les dangers qui les guettent — médicaux, légaux, extra-légaux — et pourtant ils y viennent quand même en se répétant que leurs craintes sont imaginaires ou exagérées.

Voilà une rue d'une assez grande ville. C'est une rue bien connue et où chaque jour passent des milliers de gens qui ne se doutent pas des aventures romanesques, des tragédies personnelles qui brisent la vie de tous ceux que l'aimant a attirés. Dès qu'il fait grand jour, ils se réunissent là, les uns en quête d'une aventure rémunératrice, d'autres prêts à payer tout ce qu'il faudra, la plupart nullement disposés à s'engager dans une aventure où interviendront des questions d'argent. Et il s'en trouve d'autres aussi qui ne pensent qu'à exploiter cette situation, qu'à voler, à main armée s'il le faut : ceux-là ne sont généralement pas des homosexuels, ni même des ambisexuels, ils cherchent au contraire à justifier leurs méfaits en affichant leur mépris pour ceux qui deviendront peut-être leurs victimes, disant : « Ce ne sont que de sales pédés qui n'ont que ce qu'ils méritent ! » Ces voleurs-là sont protégés par une loi qui ne s'intéresse pas au sort des hors-castes, et aussi par la honte qui s'attache aux pratiques de leurs futures victimes et qui leur fermera la bouche.

Les *gay* déambulent dans la rue et, pour l'initié, ils sont facilement reconnaissables. Pas besoin pour les déceler de caractères voyants, de maniérisme exagéré : tout au plus des sourcils épilés, deux jeunes gens qui se tiennent par la main (et encore est-ce rare). Une allure virile, une démarche et une voix normales, tels sont les traits les plus communs : ceux qu'on rencontre partout ailleurs chez ceux du groupe.

Certains reviennent souvent dans cette même rue ; ils se connaissent, se font un petit salut, puis s'adressent la parole, forment le noyau d'une petite communauté. Mais, pour la plupart, ils ne se connaissent pas entre eux, c'est une foule

Scanned with CamScanner

anonyme où des hommes d'âge se mêlent aux jeunes gens et où l'on ne se rencontre d'ordinaire que par hasard.

Les uns, arrêtés devant un magasin, semblent contempler les vitrines, affectent de flâner, les mains dans les poches. D'autres marchent lentement, se retournent, regardent, dévisagent, passent leur chemin, puis se retournent encore.

Suivons, si vous le voulez, deux jeunes *gay* qui déambulent le long d'une rue *gay*. Au moment où ils se croisent, leurs regards se rencontrent et s'arrêtent une fraction de seconde. Puis ils ralentissent le pas et ils s'abordent. Il arrive qu'ils lient très vite connaissance. Mais le plus souvent, il leur faut passer par les préambules d'usage.

« Je vous demande pardon, avez-vous l'heure ? »

« Il doit être environ onze heures. Attendez, il y a une pendule par là. Oui, il est onze heures moins le quart. »

« Oh, bon. Il est encore tôt. »

Les voilà dans une impasse. La conversation languit. Mais l'un des deux reprend :

« Vous n'auriez pas une cigarette ? »

« Mais si, je crois. »

La cigarette est sortie et les visages se rapprochent au-dessus de la main qui abrite la flamme de l'allumette.

« Tiens, ma marque favorite. »

« Vraiment ? Oh, je n'y fais guère attention, que ce soit une marque ou une autre. »

« Vous ne fumez pas le cigare ? »

« Seigneur, non ! »

Durant cet échange de répliques, chacun cherche un indice.

Ni l'un ni l'autre ne désire un compagnon trop efféminé, mais chacun d'eux cherche pourtant à déceler chez l'autre une vague nuance, un rien de douceur dans le ton, une prononciation un peu particulière d'un mot, un geste, une façon un peu affectée de tenir sa cigarette. Chacun recherche le léger soupçon de maniérisme qu'on trouve dans l'autre sexe, ou plutôt

Scanned with CamScanner

le maniérisme du groupe de hors-castes, afin de bien s'assurer qu'il ne tombe pas dans un piège, qu'il ne risque rien.

Peut-être le temps qu'il fait fournira-t-il un nouvel aliment à la conversation défaillante.

« Il fait frais, ce soir, vous ne trouvez pas ? »

« Ça ne fait pas de mal. Personnellement j'avais plutôt chaud. »

Petit rire un peu forcé, pas tant dû à ce qui vient d'être dit que parce que chacun sait qu'un lien vient de s'établir grâce à ce propos à double sens. Les deux interlocuteurs ont fini de jouer la comédie et le premier pas est fait vers la révélation de leur mutuel secret.

« On fait un petit tour ? »

« Bien volontiers. J'ai toute la nuit à tuer. »

« Je n'ai pas moi-même de projets bien précis. »

« Vous habitez par ici ? »

« Je ne suis pas d'ici. Du Massachusetts. Je suis descendu à un hôtel pas loin. »

« Où ça ? »

« En bas de la rue, au coin. »

« Tiens, je ne savais pas qu'il y avait un hôtel par là. Je ne viens pas très souvent dans ce coin. »

« Vous devriez. C'est très *gay* par ici. »

Et voilà. *Le mot* a été dit et le contact est maintenant établi. Dès lors l'issue de la soirée n'est plus douteuse. Ils s'arrêtent dans un bar pour boire un demi, et nous les abandonnerons là. Regagnons la rue, tandis qu'ils continuent leur aventure. Aventure ? Plaisir ? Bonheur ? Peut-être, quelques heures plus tard, un de ces deux jeunes gens s'endormira-t-il dans le lit de l'inconnu, heureux de la présence de son compagnon à ses côtés, soulagé de cette tension qui l'étreignait. Il a savouré les instants qui ont suivi tout autant que les sommets mêmes de la passion ; et il trouve enfin dans le sommeil une satisfaction apaisée. Mais peut-être aussi son partenaire s'est-il levé pour aller procéder à une toilette minutieuse, et a-t-il secoué

Scanned with CamScanner

la tête en se voyant dans la glace. Peut-être a-t-il serré sa montre et son portefeuille dans un tiroir de la commode qu'il a fermé à clef, puis après avoir caché la clef, s'est-il coulé dans le lit, accablé par ce remords qui, chez lui, suit toujours l'amour. Seule l'hospitalité qu'on doit exiger d'un hôte, le désir aussi de ne pas blesser l'autre comme lui-même a si souvent été blessé, l'empêchent de réveiller son compagnon pour lui demander de partir.

Que se passe-t-il alors dans l'esprit de ces deux êtres, de ces deux inconnus que seule cette rencontre a réunis ? L'un peut-être se demande comment ce jeune homme qu'il connaît à peine a pu quelques instants plus tôt éveiller en lui de tels désirs qu'il en a perdu toute raison. C'est une vérité incroyable. Et il y voit comme un reflet de lui-même : sa faiblesse... sa faiblesse et la futilité de tout cela. Quelle impasse que celle où l'a conduit la poursuite d'un amour qu'il n'a jamais pu trouver. Il en était au même point l'an dernier quand il attendait au coin de cette même rue. Et où cela pourra-t-il le mener ? Que pourrait-il gagner à toujours chercher de nouveaux partenaires ? Que de temps, que de dons, que d'énergie perdus dans cette quête d'aventure, alors qu'il existe peut-être un être qui pourrait lui apporter le total assouvissement et avec lequel l'amour n'entraînerait pas avec lui tout un cortège de craintes et de remords. Voilà peut-être ce que pense l'un tandis que l'autre s'abandonne à un sommeil réparateur.

Il est tard maintenant et si nous revenions dans la rue où ils se sont rencontrés, nous la trouverions moins animée. Mais sans doute y verrions-nous pourtant deux paires d'yeux se croiser un peu plus que l'espace d'un instant.

« Je vous demande pardon, avez-vous l'heure ? »

« Il doit être environ une heure. Attendez, il y a une pendule par là. Oui, il est une heure moins le quart. »

Et ainsi de suite !

Ce sont là des aventures sans lendemain. Les partenaires échangent des numéros de téléphone. Ils se revoient parfois,

Scanned with CamScanner

mais le plus souvent pas. « Des navires qui passent dans la nuit », dit un de mes amis en parlant d'eux, sur quoi il change de sujet de conversation, préférant parler d'autres aspects de la vie *gay*.

Ces brèves aventures engendrent-elles un sentiment de honte, de remords accablant, qui empêche les partenaires de se retrouver par la suite ? Ceux-ci craignent-ils que leurs amis *gay* ne découvrent cet aspect de leur existence ? Ou bien ce type d'homosexuels ne comprend-il que des individus si volages, si changeants, si incapables de fidélité qu'ils n'ont de goût que pour l'inconnu, l'imprévu ? Ou bien alors, tiennent-ils tant à séparer dans leur existence la notion d'amour de celle de plaisir charnel, à éviter tout attachement, qu'ils préfèrent adopter un mode de vie qu'ils sont les premiers à juger sordide, mais qui risque le moins de les entraîner dans des liaisons durables ? Est-ce leur façon à eux de se punir d'être homosexuels ? Et se sentent-ils « purs » et « lavés » parce qu'ils condamnent leurs propres activités et les condamnent-ils plus facilement quand il s'agit d'aventures qui naissent au coin d'une rue, dans les lavabos d'un restaurant, au bain Turc ou au foyer de l'Opéra ? Les motifs peuvent être bien complexes.

Cette rue, ce coin de rue — et bien d'autres rues qu'on trouve dans presque toutes les grandes villes des Etats-Unis — ne sont qu'un des décors de la vie *gay*. C'est un lieu de rendez-vous. Mais pour important que soit le nombre de gens qui fréquentent ces endroits, ce ne sont pas des lieux de réunion caractéristiques des homosexuels. La plupart d'entre eux, au contraire, les ignorent. C'est une minorité d'homosexuels qui hantent ces rues et la majorité n'éprouve à l'égard de ce qui s'y passe, qu'un mépris qui n'est d'ailleurs pas toujours totalement exempt de curiosité et d'envie.

Scanned with CamScanner

Chapitre III

DANS LES BARS « SPÉCIAUX »

Les deux principaux facteurs qui respectivement incitent les gens à participer à la vie d'un groupe ou au contraire à éviter de s'y mêler ont une commune origine : la notion d'identification. Dans sa forme positive, elle traduit le besoin d'être approuvé par d'autres et, sous son aspect négatif, la peur des conséquences. On entre dans le bar « spécial » dans l'espoir d'y trouver l'agréable sensation d'être avec ses semblables ; mais d'un autre côté ce bar est un spectre terrifiant, un miroir qui vous tend à contempler votre propre image, sous sa forme la plus véridique.

De la rue *gay* au bar spécial, il peut n'y avoir que quelques pas ou au contraire plusieurs kilomètres, mais en tout cas on trouve dans le bar une ambiance de respectabilité qui manquait à la rue. Inutile ici de chercher à se dissimuler si on voit entrer quelqu'un qu'on connaît ; loin d'y éviter les rencontres, on y donne des rendez-vous : c'est un point de ralliement. Peut-être, en dernière analyse, le bar fournit-il une façade qui peut masquer les instincts peu avouables, alors que sur le trottoir, les passions sont à nu et dépouillées de toute apparence romanesque ou policée. Dans la rue, quand bien même aucune question d'argent n'intervient, on se conduit comme une putain. Ici, par contre, l'alcool, la musique, l'atmosphère intime donnent aux appétits sexuels un aspect bien moins réprouvé, et masquent même le désir qui vous

Scanned with CamScanner

amène en cet endroit. Après une heure passée dans la rue, on peut se retrouver sans partenaire, fatigué et déçu. Dans le bar, on est rarement en quête de compagnon, il est rare qu'il y naisse une aventure : on y passe une ou deux heures agréables, après quoi l'on n'en demande généralement pas davantage.

Qu'est-ce donc que ces bars « spéciaux »? On les trouve en abondance dans les grandes villes américaines, les uns si « spéciaux » qu'on court le risque d'être « classé » si l'on vous voit y entrer ou en sortir ; d'autres, moins catalogués, mais qui n'en sont pas moins avant tout des lieux de rassemblement d'homosexuels. On peut voir à une table ou à une autre un homme, d'ordinaire entre deux âges, offrir à boire à presque tous les jeunes gens qui veulent bien accepter son invite. Il est prêt à acheter un peu d' « amour » et peut-être trouvera-t-il un jeune homme qui a besoin d'argent, qui ne demande qu'à se vendre. Souvent aussi, l'homme essuie des refus, mais sans s'en indigner outre mesure : il n'est pas de ceux qui se vexent facilement.

L'argent en fait change assez peu de mains ici : ce n'est pas dans l'intention de satisfaire leurs désir que les gens y viennent, mais surtout pour rencontrer des amis et les amis de leurs amis, pour voir qui se trouve là ce soir de la bande, pour renouer connaissance ou pour cimenter des amitiés. Ils viennent se détendre, boire une bonne bouteille de bière parmi ceux qui les connaissent et qu'ils connaissent ; et ils boivent lentement, tout en bavardant et en plaisantant. Ils viennent entendre les derniers potins qui circulent dans ce vaste monde clandestin des homosexuels et participer à la conversation sans crainte d'attirer l'attention d'une société hostile. Ils viennent jeter bas le masque comme ils ne peuvent le faire chez eux.

Les bars « spéciaux », les bars *gay* ! Le mot ici est assez juste, car il y règne une atmosphère de gaieté, une animation qu'on rencontre rarement dans d'autres brasseries ou dans d'autres boîtes. Les gens ne s'y pressent pas autour d'un

Scanned with CamScanner

écran de télévision sur lequel se déroule le dernier match de lutte. La musique joue sans cesse, sortant du juke-box où toujours quelqu'un vient glisser une pièce. On bavarde en écoutant la musique, on fredonne et les regards se tournent vers la porte quand celle-ci s'ouvre pour livrer passage à un nouvel arrivant.

Un nouveau venu, et seul. Le jeune homme s'arrête sur le seuil, ses regards parcourent l'assistance, se posent, hésitent, repartent. Peut-être est-il *straight*, pensent certains, peut-être est-il entré par hasard ici parce qu'il avait soif et n'y cherche-t-il rien d'autre qu'un bon verre de whisky ? Mais l'incertitude ne se prolonge guère. L'initié remarque vite la façon de s'habiller du nouveau venu, sa coiffure, sa démarche, son regard ; et pourtant un *straight* n'y verrait que du feu. On comprend vite qu'on ne s'était pas trompé. L'inconnu s'avance jusqu'au comptoir. Les autres reprennent leurs conversations.

« Remettez donc cette chanson ! »

« Qui est-ce qui a une pièce pour le juke-box ? »

L'appareil repart ; certaines chansons semblent très populaires ce soir. Si l'on pouvait dresser une liste des disques joués dans les autres bars « spéciaux », on serait frappé de la similitude de goûts dont elles témoigneraient. Partout ce sont les mêmes airs qu'on joue, qu'on fredonne. Le groupe les a adoptés tour à tour, au point que les entendre sifflés dans la rue, c'était savoir à coup sûr que celui qui les chantonne est *gay*. Et quand la vogue d'un air passe, c'est un autre qui le remplace dans les bars *gay*.

De dehors, on les prendrait pour des bars comme les autres. Ce qui les rend « spéciaux », c'est la clientèle, le plus souvent accueillie bien volontiers par les tenanciers qui y trouvent leur compte. Il existe aussi des bars de lesbiennes, mais ils sont rares, même dans les plus grandes villes. La plupart sont des bars d'hommes où l'on rencontre quelques femmes, généralement accompagnées d'un partenaire masculin.

Scanned with CamScanner

Les uns sont dans les hôtels les plus élégants. D'autres, un peu partout : dans le quartier des théâtres, dans le « Montparnasse » ou le « Saint-Germain des Prés » de l'endroit, ou encore dans les quartiers pauvres, sur la « zone ». Mais les lignes de démarcation ne sont pas rigides : palace ou bouiboui, on risque fort d'y rencontrer les mêmes têtes.

Les plus fréquentés sont pleins à craquer et enfumés, surtout le vendredi et le samedi soirs. La clientèle s'y répartit en petits groupes, mais parfois quelqu'un quitte une table pour venir s'installer au milieu d'un autre cercle. La plupart de ces groupes pourtant ne se connaissent le plus souvent que de vue ou n'ont de commun qu'une sorte d'esprit de corps.

On éprouve un soulagement à pouvoir discuter ouvertement et ce soulagement va parfois jusqu'à l'ostentation. Dans la détente qui suit des journées de dissimulation, on passe à l'autre extrême. C'est ainsi que l'on discute librement d'histoires de jalousie, d'affaires de cœur ou de lit, ce qui n'empêche pas non plus de parler aussi musique, livres ou coût de la vie. Les sujets de conversation varient d'un groupe à l'autre, mais sans pour autant se limiter à ce qui les réunit ici.

Prenons place, un soir, dans l'un de ces bars, examinons les visages et écoutons un peu les conversations. Comme les autres nous dévisagerons un nouveau venu et nous entendrons un murmure :

« Regarde un peu ce qui vient d'entrer ! »

« Hmmm, jolie pièce ! »

Ce dernier commentaire n'est même pas chuchoté. A l'inflexion de la voix, on devine le désir, à son volume, le défi.

A l'une des extrémités du bar, trois jeunes tantes boivent de la bière ; ils ont les sourcils épilés, les cheveux manifestement décolorés et, bien sûr, très ondulés. On en rencontre rarement dans ces bars, car non seulement les propriétaires, mais aussi la clientèle *gay* désapprouvent leur présence. Ils gesticulent et font mille petits gestes qui ne sont pas tant féminins que des caricatures des gestes des femmes. Ils parlent très

Scanned with CamScanner

vite, leurs lèvres remuent d'un mouvement que n'ont tout à fait ni les bouches des hommes ni celles des femmes. On dirait un peu des acteurs, qui cherchent à imiter, mais sans se rendre compte qu'ils jouent la comédie.

« Alors, j'ai dit à Magie qu'elle n'avait qu'à se trouver un autre appartement, parce que j'en avais assez de la façon dont elle se conduisait avec mes amis ; elle a pris ça très mal et elle a filé. »

« Elle prétend que tu as fait toute une histoire quand elle a ramené quelqu'un à la maison l'autre soir. »

« Non ? Et tu la crois peut-être ? »

« Je n'ai pas dit ça. »

« Allons donc, il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'elle dit. »

Voilà qui peut surprendre l'observateur profane, mais l'initié est habitué à ce curieux changement de genre si fréquent dans les conversations entre homosexuels. Peut-être aucun aspect de leur existence n'est-il aussi amusant, et en même temps ne révolte-t-il autant certains même des invertis. Rien ne les étiquette plus que l'usage courant qu'ils font de *elle* au lieu de *il*. Et pourtant il suffit de quelques heures passées à bavarder avec ce genre d'homosexuels pour qu'un inverti qui n'a pourtant rien d'efféminé dise tout naturellement *Jeanne* au lieu de *Jean* ou *Roberta* au lieu de *Robert* ; tout au plus affectera-t-il quelque agacement.

Quelques jeunes *gay* accoudés au bar, à côté du groupe gesticulant et minaudant des tantes, écoutent la conversation avec un amusement mêlé de mépris. « Seigneur, écoutez-moi ces chochottes ! » remarque l'un d'eux d'une voix claire. Un blond décoloré se retourne et réplique du tac au tac : « On est jalouse, chérie, parce qu'on n'a pas de succès ? »

Certains de ces bars ont une piste de danse, mais on n'y voit d'ordinaire évoluer que des couples formés d'un homme et d'une femme ou parfois de deux femmes. Il est rare, sauf

Scanned with CamScanner

lors d'une soirée privée ou d'un bal masqué, que l'on laisse des hommes danser entre eux.

Le soir s'avance, et la nuit, et voici venir les premières heures de l'aube, et l'assemblée est sans cesse plus nombreuse. (Est-ce que ces gens ne se couchent jamais, pourrait-on demander ?). Mais même dans cette ambiance de foule, certains n'en éprouvent que plus intensément le sentiment de leur solitude. Ils sont incapables de s'intégrer à des cercles et terminer la nuit seul est une cruelle épreuve. Même le partenaire qu'ils viennent de trouver ne leur apportera qu'une paix momentanée. Ils ne peuvent ni échapper à une vie contre laquelle ils se rebellent, ni s'y adapter tout à fait. Ils viennent dans les bars, s'asseyent pour siroter leur bière et puis s'en retournent chez eux, tristes et abattus.

Mais quand la soirée bat son plein, on ne voit guère de ces tristes figures parmi ceux qui viennent boire et bavarder. Tout se passe dans une atmosphère de joyeuse hilarité. Les gens rient, boivent, parlent de leurs amours, mais ils boivent avec modération et vont rarement jusqu'à s'enivrer et jamais dans leurs conversations ils ne dépassent la limite des convenances.

Les uns sont sans cesse hantés par les problèmes que pose leur existence ; ils lisent, ils font des recherches, ils s'interrogent sans fin. D'autres prennent les choses comme elles sont et ne pensent qu'à leur plus récente conquête, ou plutôt à celle qu'ils vont faire. Et parfois, leurs pensées reviennent à la petite ville qu'il a fallu abandonner, parce qu'on y étouffait, qu'on n'y avait aucune liberté de mouvement et qu'on ne cessait d'y être l'objet des cancans et de la méfiance générale.

« Une autre bière, vieux ? »

« On t'a augmenté, ça n'est pas possible. Ça fait trois demis que tu paies ce soir. »

A une table, sont assis trois jeunes gens et une femme, quatre personnes, qui forment deux couples. On ne voit guère de femmes dans ce bar. Elle est le point de mire de bien des

Scanned with CamScanner

regards. Et tous se demandent : En est-elle ? Est-elle *gay* ?

Non, elle n'est pas *gay*, cette charmante jeune femme. Elle est venue avec un cavalier et deux amis très chers. C'est en fait une des très rares femmes (et son compagnon, l'un des très rares hommes *straight*) qu'on rencontre dans des cercles d'homosexuels. Ce sont des gens qui sont venus à un groupe auquel ils ont fini par s'intégrer, attirés par la curiosité, et en même temps par des liens de profonde amitié. Ils forment la liaison entre deux mondes différents, enseignant au groupe dominant à ne pas craindre, mais à tolérer, et aux opprimés que le monde qui les entoure n'est pas entièrement hostile.

De temps en temps, un homme vient en toute innocence, amené par un compagnon plus sophistiqué désireux de noter les réactions de son ami, de percer à jour peut-être ses tendances. Ou bien c'est un passant qui entre par hasard, boit quelque chose et repart, sans même remarquer tous ces couples d'hommes qui se dévisagent les uns les autres, ni l'atmosphère érotique du bar. Seule la soif, la fatigue, un peu de temps à perdre peut-être l'ont amené ici et il est venu s'asseoir un moment. Il est de ces gens qui croient l'homosexualité si peu répandue. Ils ne la reconnaissent ni dans leur propre bureau ni dans leur usine, ni dans leur famille, ni tout autour d'eux, comme dans ce bar.

On écoute les chansons d'autrefois, et l'on évoque l'atmosphère de ce temps-là. Une seule chose a changé : on ne voit plus d'hommes en kaki, ni de marins en bleu. Autrefois, les soldats venaient en permission, ils étaient nombreux, en uniformes constellés de décorations, portant encore des traces de leurs blessures, ou prêts au contraire à partir pour le théâtre des opérations. C'étaient des braves qui auraient pu si facilement aller trouver le toubib du camp, ou parler aux psychiatres au centre de recrutement, en invoquant leurs tendances sexuelles comme motif de réforme. Au lieu de cela, ils sont entrés dans l'armée ou dans la marine, et puis, la guerre finie, ils sont revenus dans les bars, en civil cette fois,

Scanned with CamScanner

mais avec l'insigne des anciens combattants, jusqu'au jour où ils ont également cessé de le porter.

Entre un nouveau venu, qui regarde de-ci de-là, puis reconnaît un groupe familier. On l'accueille avec enthousiasme. On l'embrasse presque.

« Alors, bobonne ne t'a pas mis le grappin dessus ce soir ? »

« Non, sa mère est de passage en ville, alors j'ai dit que j'allais au cinéma. »

« Il y a un moment qu'on ne t'avait pas vu. »

Puis suit le flot de questions qui s'adresse d'ordinaire à celui qui a quitté les chemins du célibat. Il s'est mis à l'écart du groupe, mais tout le monde sait bien qu'il en est autant que les autres. Tout en enviant la façon dont il s'est adapté, on a condamné son hypocrisie.

« Je savais bien que je vous trouverais tous les deux ensemble », dit le nouveau venu à deux de ses amis d'antan.

« Toujours en pleine lune de miel, alors ? »

« Rien de nouveau sous la calotte des cieux », murmure sentencieusement l'un des tourtereaux.

« N'oubliez pas de m'inviter pour le cinquième anniversaire de votre mariage. »

« Je n'y manquerai pas. Mais Jim ne sera peut-être pas là. On craint que ce ne soit un cas de grossesse. »

Tout le monde éclate de rire. « Tiens, ça me rappelle une histoire », dit le nouvel arrivant, l'homme marié. « Le mois dernier, je voyageais avec un des petits du bureau. Jackie — un charmant garçon — le plus joli minois du monde et tapette en diable. Bref, nous arrivons à Portland et je vais voir à l'hôtel s'ils ont une chambre, pendant qu'il va garer la voiture. Je demande une chambre à deux personnes et l'employé veut savoir si c'est pour ma femme et pour moi ; non, mon ami, lui ai-je dit, c'est pour moi et pour mon mari. »

Et tout le monde de rire encore, bien que personne ne croie un instant que l'histoire est vraie. Le conteur n'a fait que rapporter ce qu'il aurait aimé dire. L'humour détend. Cha-

Scanned with CamScanner

cun raconte des histoires qui les ridiculisent, eux ou le monde hostile. Mais même les anecdotes qui tournent en ridicule les homosexuels sont tolérées ici, parce qu'elles sont racontées par un d'entre eux.

« Vous connaissez celle du professeur qui avait emménagé à Long Island ? Il avait demandé à être dans le secteur téléphonique de Queens (1). »

Un homme d'une quarantaine d'années offre à boire à un garçon deux fois plus jeune que lui. L'autre accepte et les voilà maintenant fort occupés à dresser des plans séduisants. Un autre groupe discute avec chaleur la valeur des concerts municipaux, tandis qu'ailleurs, on papote. On parle d'un film qui a beaucoup de succès et de la vedette qui y joue.

« Il est beau à se pâmer ! »

« Tu es fou. Je pourrais t'en citer une douzaine qui sont mieux que lui. »

« Il n'est peut-être pas beau, mais en tout cas il ne cache pas son jeu. Il est si *gay* qu'on s'attend à le voir arriver déguisé en femme. »

« Tu dis ça de tout le monde. »

« Non, mais chez lui, vraiment, ça crève les yeux. Tu sais avec qui on dit qu'il est ? »

« Non, qui donc ? »

« Avec le petit qui jouait dans le même film, comment s'appelle-t-il déjà ? »

« Oh, la barbe. Allez, j'en ai assez de ce bar. Allons donc chez moi. »

On prévient quelques amis, on donne quelques coups de téléphone. Si nous suivions un groupe de *gay* se rendant à une soirée du samedi, nous trouverions peut-être, en arrivant, trois ou quatre douzaines de personnes entassées dans un appartement où il serait difficile d'en faire entrer davantage. L'éclairage est tamisé, et quelques jeunes gens dansent entre

(1) Jeu de mot sur *Queens*, nom d'un des secteurs téléphoniques de New-York et *queens*, terme de slang qui désigne l'homosexuel.

Scanned with CamScanner

eux au son d'un phonographe. L'assistance est divisée en couples, épars sur les divans, les fauteuils, ou même par terre dans les coins. Quelques-uns pourtant sont solitaires. Ils restent seuls, regrettant peut-être de n'avoir pas l'audace de chercher un partenaire, ou las peut-être de cette chasse perpétuelle.

« Il faut que je me lève tôt demain pour aller à la messe », dit un garçon, une main passée autour de l'épaule d'un ami, et un verre dans l'autre.

« Ce ne sera pas la première fois que tu manqueras la messe. »

« Mais demain, il faut que j'y aille, quand bien même je devrais ne pas me coucher du tout. »

Dans un coin, deux jeunes gens s'embrassent, plusieurs couples dansent, d'autres discutent du championnat du monde de base-ball.

« Oh, la Marine, c'était le bon temps. Les amoureux ne manquaient pas, et on n'avait pas besoin de chercher tout le temps du travail. »

« Pourquoi est-ce que tu ne rempiles pas, mon ange, si tu aimais tant ça ? »

« Je t'assure, chéri, si je pouvais retrouver mon ancien capitaine, je le ferais. Tout ce qu'il faut pour t'en tirer dans la Marine, c'est être beau gosse et avoir un capitaine qui ait le feu au derrière. »

« Allez, allez, encore des vantardises. Et je suppose que tu t'es envoyé l'amiral aussi ? »

« Attends que je te raconte mon aventure avec l'amiral. »

Mais il est interrompu par l'entrée d'une ravissante jeune femme, à la toilette peut-être un peu trop recherchée... mais est-ce bien une femme ? Non, c'est un des garçons de la bande, un étudiant en droit que tout le monde aime bien. Il s'est habillé de pied en cap, en puisant dans la garde-robe de la sœur de leur hôte. Il s'est maquillé, mis un peu de rouge aux lèvres et un chapeau cache sa coiffure masculine.

Scanned with CamScanner

« Whooooo-ooo-o-o pssss ! »

On entend des sifflements d'admiration, et puis un jeune acteur se lève, s'avance à pas lents jusqu'au centre de la pièce, s'incline très bas et porte à ses lèvres la main de l'étudiant. Il déclame par cœur du Shakespeare, encouragé par les vivats de l'assistance.

« Quel cabot », chuchote quelqu'un, en feignant l'ennui.

« Je ne serai jamais à la messe demain matin. »

« Oh, tu as fini de parler de ta messe ? »

« Allons-nous-en. On se rase ici. »

« Où veux-tu aller ? »

Où aller ? Toujours la même question : où peut-on aller ?

Peut-on quitter les quelques amis qui vous tendent la main dans un esprit de camaraderie née de l'affliction ? Peut-on aller chez l'ennemi, en faisant mine d'être un des siens, tout en se méprisant secrètement de ne pas oser avouer qui l'on est ?

Où aller ? Si l'on retourne au bar, comme l'heure de la fermeture approche on le trouvera si plein de monde que c'est à peine si l'on pourra y bouger. Si l'on est seul, autant n'y pas entrer. A une table est assis un homme de quarante-cinq ans peut-être, seul, qui promène autour de lui des regards anxieux ; il attend, il espère. Sa solitude lui pèse comme un suaire. Lui aussi, il se demande où aller.

Rentrer chez lui ? Dans une maison vide ?

Aller aux bains ? Il y a toujours les bains Turcs. C'est du moins un moment de détente. Il prend son chapeau, laisse un pourboire et se dirige vers la porte.

« Allons chez moi », entend-il, mais il sait que ce n'est pas à lui que s'adresse cette invite.

Le juke-box joue encore et il reste quelques canettes à ouvrir. Dans la grande ville, quelque part, des amants s'étreignent, un homme esseulé se dirige vers les bains, un bar « spécial » ferme, un jeune homme bâille et demande une

Scanned with CamScanner

autre consommation, un autre dit : « Je ne serai jamais à l'église demain matin », tandis qu'autour de lui un groupe chante doucement pour accompagner un disque où il est question de quelqu'un qui est amoureux d'un type épatant.

Scanned with CamScanner

Chapitre IV

LE BAL

Le coin de la rue... le bar « spécial »... et pour finir le bal travesti. Emmenons le lecteur dans un troisième voyage vers un autre point de ralliement du monde homosexuel.

C'est Thanksgiving Day (1). Dans une des plus grandes villes des Etats-Unis, les billets, les invitations et les potins les plus divers ont circulé dans les petits îlots qui forment le groupe homosexuel. On trouve les billets dans les bars et voici des semaines qu'on parle de ce bal.

« Oh, je ne sais vraiment pas ce que je vais mettre pour le bal ! » s'écrie un jeune homme d'une voix perçante.

« Est-ce que je peux venir m'habiller chez toi ? »

« Ma sœur a une magnifique robe du soir... en velours noir. Seulement, je ne sais pas où je vais trouver les chaussures qui vont avec. »

« Ah, ces talons hauts. S'il y a une chose que je n'aime pas dans un bal, c'est qu'il faut mettre des talons hauts. »

« Pourquoi est-ce que tu ne vas pas plutôt courir la fille ? Tout le monde te prendra pour une femme déguisée en homme. »

« Tu veux dire jusqu'à ce qu'elles dansent avec moi. »

« Vantarde ! Ah, la voilà encore qui se vante ! »

(1) *Thanksgiving Day* : jour d'action de grâce, dernier jeudi de novembre. Ce jour-là on mange la dinde traditionnelle dans tous les foyers américains et l'on a le droit de se promener dans les rues déguisé, comme en France le jour de la Mi-Carême. (N. d T.).

Scanned with CamScanner

« Est-ce qu'elle ne serait pas trop mignonne, déguisée en gros dur ? »

Le grand jour vient enfin. C'est fête et on découpe la dinde dans la plupart des foyers américains, et les enfants se déguisent. Devant l'une des plus grandes salles des fêtes de la ville, les enfants du quartier sont assemblés, et font la haie sur le trottoir ; et ils ricanent et minaudent en singeant les visiteurs qui arrivent. Ils poussent des cris de femmes effarouchées sur leur passage. Ils caricaturent pour ainsi dire les caricatures.

La salle elle-même est d'ordinaire située un peu à l'écart des quartiers chics, car mieux vaut pour ceux qui vont à ce bal costumé qu'il se passe dans un endroit où ils ne risquent pas d'être reconnus.

Des taxis amènent des gens déguisés. Des voitures particulières conduites par un homme ou par une femme en tenue de soirée s'arrêtent pour déposer leurs passagers et repartent se garer pour que le chauffeur puisse venir s'amuser lui aussi.

Vers dix heures, la salle commence à se remplir ; vers onze heures, elle est pleine à craquer. L'orchestre joue bruyamment ; des hommes dansent entre eux, des femmes avec des femmes, ou des hommes avec des femmes, et l'on n'est pas toujours sûr du sexe ni des tendances sexuelles de son partenaire.

C'est un mélange de beauté, de grâce et de grotesque qu'on retrouve en proportions plus ou moins fortes chez tous ; et si parfois l'on est bien forcé d'admirer le charme d'un personnage parfait dans son rôle de femme, on peut au contraire être écœuré par un individu qui ne pourra jamais être autre chose que ce qu'il est.

Jouent-ils la comédie, ces hommes et ces femmes en travestis, et leurs amis « en pékin » ? Les uns ont du mal à se prendre au sérieux. Ils rient, minaudent, flirtent et puis se lancent dans leur grande aventure de la soirée. D'autres sont venus en spectateurs. Il leur semble qu'ils ne sont pas tout à

Scanned with CamScanner

fait comme ces gens qu'ils voient, ils refusent de participer au bal travesti, et pourtant, quoi qu'ils en aient, ils y participent. Ils ont beau condamner cet avilissement dont ils sont témoins, ils sont heureux d'être là ; ils regrettent de figurer dans cette assemblée, et pourtant, ils envient ceux qui réussissent mieux qu'eux à se mêler à la fête.

La dernière fois que je suis allé à un bal travesti, il n'y a pas si longtemps, j'ai vu un marin qui dansait avec un jeune homme. Le marin était en uniforme, son compagnon en costume de tweed. Tous deux parlaient beaucoup et à voix très haute. Leurs corps frémissaient de se toucher sans cesse, leurs visages étaient tout proches l'un de l'autre. Ils n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre ce soir-là. Je ne pus m'empêcher de tendre un peu l'oreille.

« Vous êtes déjà allé à des bals en travesti ? » demanda le marin.

« Juste une fois, mais je n'y suis jamais retourné », répondit le jeune homme. « Et vous ? »

« Où croyez-vous que nous sommes ? » répliqua le marin en riant.

Ils s'éloignèrent, toujours dansant, et je passai à un autre groupe. Un homme et une femme, tous deux d'une vingtaine d'années, glissaient gracieusement sur la piste. Un homme et une femme... ils n'étaient pas seuls de leur espèce ce soir. Ils semblaient si heureux d'être ensemble. Leur bonheur semblait venir d'une parfaite entente morale plus encore que physique. Sont-ils amants ou mari et femme, me demandai-je. Et que font-ils ce soir dans cette assemblée de hors-castes ? Sont-ils venus par hasard, ou bien ont-ils ici des amis, ou des parents, ou encore sont-ils de ces esprits rares qui aiment la compagnie des *gay*, bien qu'eux-mêmes n'en soient pas ? Ou peut-être sont-ils simplement venus chercher ici des sensations neuves ?

L'orchestre cesse de jouer et, au moment où ils passent devant ma table, je leur propose de prendre quelque chose

Scanned with CamScanner

avec moi. Ils acceptent, prennent place et commandent à boire. Je dévisage l'homme. On peut ici le faire sans grossièreté. Peut-être le visage qui semble bien n'avoir jamais été rasé révèlera-t-il le véritable sexe, le sexe biologique, ou peut-être la silhouette me renseignera-t-elle. Mais même en un pareil lieu, l'insistance de mon regard commence à passer les limites de la bienséance, et d'ailleurs il se heurte au sourire mystérieux d'un personnage qui se délecte à observer ma curiosité. Autant interroger le Sphinx. Ils se lèvent. Je ne saurai jamais si... mais, quelle importance. Ils ont l'air d'un couple heureux.

Trois quarts environ des assistants sont des hommes et un tiers d'entre eux sont travesti. Certains sont aisément démasqués : ils se prennent les pieds dans leurs jupes, trébuchent sur leurs talons hauts. Ils sont gauches, ridicules, mal à leur aise. D'autres demandent plus d'attention et il en est certains sur lesquels il est impossible de se prononcer.

Tout le monde semble beaucoup s'amuser, même les membres du service d'ordre qui veillent nombreux, notamment dans les couloirs et dans les toilettes. On ne tolère ni l'ivresse, ni l'attentat aux mœurs, ni une conduite inconvenante.

A minuit, roulement de tambour, les projecteurs s'allument et les danseurs évacuent la piste. La parade des reines va commencer. Tout homme déguisé en femme qui le désire peut y figurer. La plupart des robes sont somptueuses, un peu trop, quoiqu'on en remarque certaines d'une étonnante simplicité. Mais on voit surtout des jupes froufroutantes, des couleurs flamboyantes, des tenues très recherchées. Beaucoup portent perruque, d'autres ont noué un fichu sur leur tête.

Chacun monte à son tour sur l'estrade, s'arrête un instant dans une pose de mannequin. Chacun tourne, pirouette devant le jury, avec un sourire réservé, se prête aux applaudissements, puis redescend. Le défilé peut durer parfois une heure. Après les premières salves d'applaudissements, il faut

Scanned with CamScanner

une toilette bien remarquable ou une création étonnante de vérité pour provoquer autre chose que quelques claquements de mains polis.

De temps en temps, les jurés interrompent le défilé pour procéder à un examen plus attentif, et vérifier qu'il n'y a pas fraude. Aucune femme n'est admise à concourir avec ces hommes qui ont toute leur vie durant été en compétition avec elles.

Puis vient l'heure des récompenses : on couronne la reine, on décerne le second et le troisième prix, au milieu des applaudissements et des protestations ; puis on recommence à danser, à boire, à flirter, à pleurer jusqu'à une heure avancée. Vient l'heure de partir. Les uns s'en vont solitaires et esseulés ; ils voudraient rester, mais oublier aussi le souvenir de cette soirée. D'autres s'en reviennent avec les amis ou les amants avec qui ils étaient arrivés. D'aucuns repartent avec de nouveaux amis. Pour eux, la soirée est encore riche en aventure. La nuit est jeune encore et ne s'achèvera pas avec le lever du soleil.

« C'est un scandale ! » s'écrient bien des gens quand ils entendent parler du bal travesti, et bien des homosexuels partagent leur opinion. « Ces bals sont une honte. C'est ce genre de manifestations qui donnent à la vie *gay* tout son mauvais renom », se plaît à dire un de mes amis.

« Personne ne t'oblige à y aller », lui dis-je. « Mais je connais une foule de gens qui y prennent grand plaisir et qui attendent toute l'année le prochain bal. »

Quand je vois ces hommes et ces femmes aux bals costumés et dans les diverses occasions où peuvent se réunir les groupes *gay*, je ne peux m'empêcher de penser que le fait de porter des costumes d'un autre sexe (ce qu'on appelle le *travestisme*) ne contribue que faiblement à leur plaisir. Les *gay* ne vont pas là pour chercher l'aventure, ni pour se faire de nouveaux amis... je ne crois pas non plus que ce soit le besoin de s'exhiber qui les pousse vers ces bals. Ce qui les attire, c'est

Scanned with CamScanner

avant tout le sentiment de se trouver parmi leurs semblables. Là, on les reconnaît, on les aime, on les accepte pour ce qu'ils sont. Par une étrange ironie du sort, c'est à la faveur de la mascarade qu'on jette bas le masque.

Si jamais il y a quelque chose d'anormal dans les relations entre la société dominante et le groupe homosexuel, c'est bien ce bal travesti. Que les homosexuels y prennent plaisir, cela indique assez qu'ils ne trouvent pas une satisfaction suffisante dans leurs formes usuelles de distraction et de détente. Que cette manifestation soit tolérée par une société qui les condamne si durement, prouve que cette condamnation n'est ni sincère, ni bien convaincue. Si les gens qui se réunissent en ces occasions étaient les individus louches et immoraux que dépeignent la presse et la littérature, il serait alors bien illogique, pour ne pas dire immoral, de permettre ces réunions et d'envoyer même des policiers pour y assurer l'ordre. Par son attitude vis-à-vis du bal travesti, le groupe dominant admet tacitement (tout comme il le fait en n'appliquant pas les lois qu'il a promulguées) qu'il est incapable d'aller jusqu'aux conséquences de ses jugements de moralité. Ne se pourrait-il pas alors que ces jugements reposent sur de bien fragiles fondations et que ceux-là mêmes qui se font les promoteurs les plus acharnés de l'hostilité envers les homosexuels n'y croient qu'à moitié ?

Pour la minorité homosexuelle, dont la plupart des membres n'assistent jamais aux bals travestis, et ne s'y intéressent guère, quand ils ne s'en indignent pas, ces réunions jouent un rôle qu'on ne comprend pas toujours très bien. Toute manifestation de caractère semi-licite qui permet aux homosexuels de se dévoiler est souhaitable. Il est nécessaire de forcer l'opinion à reconnaître l'existence de la minorité, d'insister sur son droit de réunion, et sur ses droits à se manifester publiquement ; c'est là un prélude indispensable à la lutte qui doit aboutir à l'obtention pour elle des droits civiques et judiciaires et enfin de l'égalité sociale.

Scanned with CamScanner

Mais, revenons à ceux qui ont assisté à cette soirée. Pendant un bref instant, ils vivent dans leur monde. L'anormal est devenu le normal, le *straight* est une curiosité et, par amour, on entend un sentiment qui vous entraîne vers un individu de votre sexe.

Je respire à pleins poumons, et bien que l'atmosphère soit un peu lourde et qu'il y ait du bruit, il m'est doux de savoir que je suis dans un endroit où je me sens chez moi. Ce court moment de rêve rachète bien des jours douloureux.

Je regarde autour de moi et je vois tout ce qu'il y a de grotesque, de torturé, de tragique dans ces existences que je côtoie pour un soir. Je sympathise avec ces gens et j'espère qu'ils savourent comme moi cette heure de paisible triomphe.

C'est à l'un de ces bals, alors que j'observais une ravissante personne qu'on venait de couronner reine du bal, qu'un de mes amis me murmura à l'oreille : « Une heure de bonheur, mais soyez bien sûr qu'elle est malheureuse et bourrelée de remords le reste du temps. »

Je le regardai d'un air surpris : « Je n'en suis pas si sûr », dis-je. « Il y a une chose que j'ai apprise à propos de la vie *gay* que les profanes semblent incapables de croire. »

« Et qu'est-ce donc ? »

« C'est que tout ce qui brille n'est pas remords (1). »

(1) Jeu de mots : *guilt* : remords, et *gilt* : doré, en or.

Scanned with CamScanner

Chapitre V

L'AMOUR EST UNE CHOSE MERVEILLEUSE

Si l'on excepte le fait qu'ils sont mis au ban de la société, il n'est pas dans la vie *gay* d'aspect plus inquiétant pour les membres de la minorité que la recherche d'un compagnon de leur propre sexe. Est-il possible ou souhaitable pour deux individus du même sexe d'être amoureux l'un de l'autre, tout comme un homme est amoureux d'une femme ; de se manifester la même affection, la même fidélité, de former une union aussi permanente ?

Tout être humain marche seul sur les sentiers de la vie, mais si la présence d'un compagnon peut venir diminuer les avantages de cette solitude, les fardeaux de l'existence s'en trouvent moins lourds à supporter. « Vis seul et sois heureux », a dit un auteur qui aimait les titres frappants, mais c'est un conseil que la plupart des gens ne peuvent pas suivre. On a besoin de partager son existence avec un autre être ; il est bien doux de tourner la clef et d'ouvrir la porte pour trouver une présence chère qui vous attend au foyer ; d'avoir un ami pour rire avec vous et sur l'épaule de qui l'on puisse pleurer.

Durant ses premiers contacts avec l'homosexualité, le jeune homme est frappé de la liberté sensuelle dont font montre les jeunes *gay*. Le comportement des adolescents, qu'ils soient *gay* ou *straight*, a toujours ce même caractère un peu désordonné. Les jeunes gens semblent être la proie d'un instinct sexuel trop impérieux pour établir des différences

Scanned with CamScanner

bien marquées : la plupart d'entre eux recherchent les femmes, quelques-uns recherchent les hommes, d'autres encore recherchent ou acceptent indifféremment les uns ou les autres.

Mais en approchant de la maturité, le jeune *gay* apprend, soit dans les livres, soit par des contacts personnels, qu'il existe des liaisons qui durent toute une vie, et qui ont leur part de fidélité, de jalousie tout comme les mariages entre homme et femme. Les romans, ou parfois la littérature psychologique ou sociologique, décrivent ou glorifient de tels « mariages ». Dans *Le Puits de Solitude*, Radclyffe Hall dépeint ces amours comme étant marquées d'altruisme et de dévouement. D'autres auteurs insistent au contraire sur l'absence de ces traits de caractère dans la vie homosexuelle, mais la plupart des jeunes *gay* préfèrent croire que la voie qu'ils ont choisi de suivre les mènera à la découverte de l'amour véritable.

Jusqu'à vingt ans et encore un peu au-delà, un grand nombre de ces jeunes gens — pas tous, pourtant, mais j'y reviendrai — continuent à jeter ainsi leur gourme. Leur vie amoureuse n'est que perpétuel changement de partenaires, toquades qui ne durent qu'un jour ou qu'une semaine. Ces expériences les amènent à divers raisonnements : les uns en concluent que l'amour et l'homosexualité sont deux phénomènes incompatibles ; les autres croient que tôt ou tard ils trouveront le chemin de l'amour ; et d'autres encore, tant ils ont connu de désillusions, vont clamant qu'il est bien préférable de sans cesse changer de partenaires, qu'on en tire une expérience plus fournie et que c'est un mode de vie plus en conformité avec les instincts de l'homme. « N'essayez pas de singer l'autre monde », m'avertissait un de mes amis. « Nous ne sommes pas comme eux. Nous sommes faits pour coucher l'un avec l'autre et non pas pour nous « marier ». C'est le point de vue adopté par un des personnages de *Un garçon près de la Rivière* qui, non seulement se fait l'apôtre de l'aven-

Scanned with CamScanner

ture d'une nuit, mais encore trouve cette forme d'amour préférable à toute autre ; et Gore Vidal, l'auteur du roman, déclare que le héros « tomba amoureux de quelques-uns (de ces jeunes gens) mais, comme la plupart d'entre eux ne faisaient dans la ville qu'un bref passage ou qu'ils étaient mariés, rien ne sortit jamais de ces aventures sans lendemain ». On voit assez quelle faible valeur l'auteur attache aux mots « tomba amoureux ».

Plusieurs obstacles, me semble-t-il, rendent difficile l'établissement entre deux hommes d'un lien permanent comparable au mariage, et divers facteurs s'opposent également à l'éventualité d'un amour durable. Je crois pourtant qu'un tel amour n'est pas impossible, mais simplement difficile à trouver et qu'on n'y parvient pas sans mal, chez les *straight* comme chez les *gay*. Néanmoins, pour un certain nombre de raisons d'ordre psychologique et social, on le rencontre plus souvent dans le groupe dominant.

D'abord, la résistance intérieure qu'opposent un grand nombre d'homosexuels à leurs tendances se reflète dans une antipathie et un mépris, souvent inconscients d'ailleurs, pour leur partenaire, et poussés parfois jusqu'à une véritable haine ; car, sans ce partenaire, on ne pourrait satisfaire des désirs qu'au fond de son cœur on méprise. Je sais bien qu'un grand nombre de Freudiens prétendent que cette animosité se manifeste dans toute relation amoureuse, mais sans doute est-elle plus marquée dans le monde *gay* que dans les mariages légalement reconnus ; et surtout si l'individu n'a pas encore appris à s'accepter lui-même et ses semblables.

C'est une chose de dissimuler ses activités pour se protéger contre l'ennemi et c'en est une autre de porter en soi une honte ineffaçable. C'est cette dernière qui s'accompagne souvent d'une haine anormale à l'égard du partenaire. Or un homosexuel qui hait ainsi son compagnon, loin de vouloir mélanger les plaisirs de la chair avec ceux de l'affection, entendra les séparer. Il ne veut coucher qu'avec des inconnus

Scanned with CamScanner

dont il se moque bien et les quitter pour chercher d'autres inconnus avec qui renouveler son expérience.

Si d'aventure un homosexuel de ce type se trouve engagé dans une liaison durable, il n'est pas rare qu'on observe chez lui, à l'état inconscient, un désir de meurtre, une haine violente qui peut provoquer des scènes, des infidélités et amener finalement le « divorce ».

L'homosexuel qui a tendance à se combattre lui-même en voudra à son partenaire et, tôt ou tard, ce sentiment refoulé se manifestera de si évidente façon qu'il provoquera fatalement une séparation. Il n'abandonnera pas pour autant la vie homosexuelle, mais seulement son partenaire du moment.

Un autre facteur qui incite l'inverti à sans cesse rechercher de nouveaux partenaires, c'est que sa nature psychologique l'amène bien souvent à considérer l'homosexualité non pas comme une fin, mais comme un moyen : en prenant avec un homme son plaisir sexuel il ne fait que s'éloigner davantage d'une autre attirance sur laquelle pèse un tabou bien plus fort. La nature de cet interdit, qui est généralement celui qui frappe l'inceste, et la façon dont il contribue à la genèse de l'homosexualité, font l'objet du chapitre intitulé « Genèse de l'homosexualité ». Si l'objet aimé n'est pas ce que l'on désire vraiment, mais seulement un substitut ou une échappatoire, alors l'acte sexuel peut n'être jamais assez totalement satisfaisant pour exclure tout désir de répéter l'expérience avec de nouveaux amants. En dernière analyse, l'inconstance chez un grand nombre de ces individus va plus loin qu'un simple besoin de changement : elle traduit un sentiment de frustration. Et l'une des sources de ce sentiment, c'est l'incapacité pour l'objet aimé de satisfaire les désirs profonds de son partenaire.

Cette frustration se trouve encore aggravée par un autre problème, d'ordre biologique celui-ci, plutôt que psychologique : il est en effet difficile pour bien des invertis de trouver un partenaire avec lequel le plaisir soit mutuel. Dans la

Scanned with CamScanner

société moderne il est rare que la pratique de l'amour atteigne à l'art, mais l'homosexuel se trouve en outre devant des barrières physiques qui empêchent un parfait assouvissement. Aussi est-il rare de voir des passions commencer dans la tendresse, atteindre bientôt à l'extase pour s'apaiser dans un moment d'amour mutuel et de merveilleuse harmonie. « Physiquement, biologiquement, deux hommes ne sont pas faits pour aller ensemble », me dit un jour un homme d'affaires, qui est en même temps un inverti. « J'ai besoin d'un homme, mais quand je l'ai, je ne peux trouver avec lui les plaisirs que je cherche... et je ne peux pas davantage lui donner les plaisirs qu'il attend. » Le résultat c'est que, au lieu de désirer de nouveau le même partenaire, on en désire généralement un second, que suivent bientôt un troisième, un quatrième, un centième.

Malgré cette triple difficulté que je décrirais comme étant d'ordre sociologique, psychologique et biologique, un grand nombre d'homosexuels découvrent quand même tôt ou tard qu'il existe un seul être chez qui la séduction va de pair avec l'affection, le plaisir sexuel avec l'amitié, l'amour physique avec une communauté d'intérêts, et pour qui l'on éprouve un désir non point diminué mais renouvelé au contraire par chaque expérience. La curiosité qui incite à rechercher de nouvelles formes de plaisir avec de nouveaux partenaires s'efface alors devant le désir de conserver la beauté, la sincérité et le bonheur de cette amitié si extraordinaire.

Ainsi donc se forment parfois des unions de caractère plus ou moins durable. Dans chaque cercle homosexuel on en connaît quelques exemples. S'il s'agit de deux célibataires, le lien peut se traduire par une vie commune ; s'ils sont mariés, les deux partenaires se font des promesses et concluent des accords d'une rare fermeté. Certaines de ces liaisons sont si proches du concept hétérosexuel de mariage qu'il est à la fois utile et intéressant de faire la comparaison entre les deux formes d'unions.

Scanned with CamScanner

Considérons pour commencer la méthode de sélection du compagnon. Dans la plupart des groupes hétérosexuels, on établit une nette différence entre le choix d'un partenaire pour un plaisir physique passager et le choix d'un compagnon destiné à partager toute une vie. L'attirance sexuelle joue évidemment un rôle primordial dans cette dernière démarche, mais elle n'exclut pas d'autres facteurs généralement plus importants : intérêts communs, affinités intellectuelles, compréhension mutuelle des modes de vie. La cour se prolonge assez longtemps et chacun réfléchit sérieusement avant d'en venir au mariage, en ayant conscience que c'est là une décision quasi irrévocable.

Une fois mariés, le mari et la femme sont soumis à toutes sortes de pressions légales, biologiques, sociales, financières et religieuses, qui tendent à prolonger leur mariage jusqu'à ce que la mort vienne inévitablement les séparer. L'église considère d'un mauvais œil le divorce, la loi ne le facilite pas et en fait une formalité coûteuse, qui se complique de questions de pension alimentaire et de décisions à prendre concernant la garde des enfants.

Une forte proportion de gens mariés s'adonnent pourtant — avec une fréquence qu'on ne reconnaît que depuis peu — à la fornication extra-conjugale, tantôt avec le même partenaire pendant des années, tantôt avec une suite de partenaires. Kinsey a déclaré que : « l'on peut sans doute affirmer qu'à un moment ou à un autre de leur vie conjugale, la moitié des hommes mariés entretiennent des relations avec d'autres femmes que leurs épouses légitimes (1). » Nul doute que bien d'autres en feraient autant s'ils ne redoutaient pas les conséquences ou si l'occasion ne leur faisait pas défaut.

Malgré tout le soin que l'on met à choisir son compagnon ou sa compagne, malgré la sanction publique offerte par la cérémonie même du mariage, malgré souvent la présence d'enfants et toutes les pressions qui s'exercent sur l'individu pour

(1) Kinsey : *op. cit.*, p. 585.

Scanned with CamScanner

empêcher la dissolution du mariage autrement que par un acte de Dieu, malgré aussi l'échappatoire que constitue la pratique répandue de l'adultère, on estime qu'un sur trois des mariages conclus aux États-Unis au cours des récentes décades se termine par un divorce.

L'homosexuel, de son côté, ne s'embarrasse pas de tant de complications. Il s'attache peu aux conséquences du « mariage » car rien ne fait pression sur lui pour l'empêcher de rompre son union. Chacun des deux « époux » peut à tout moment plier bagage et s'en aller. Le divorce n'est pas plus difficile que cela.

Le choix d'un compagnon est souvent dirigé plutôt par des considérations d'ordre physique et érotique que par des réflexions d'ordre intellectuel et moral. Ce sont d'ailleurs là des facteurs d'une grande importance et nul ne peut nier le rôle destructeur joué par la déception sur le plan sexuel dans des mariages où pourtant l'homme et la femme s'accordaient fort bien sur tous les autres points. Mais pour la plupart des gens les plaisirs charnels ne suffisent pas à eux seuls à rendre une union totale et durable.

On ne peut pas dire qu'il s'exerce aucune pression, qu'elle soit d'ordre légal, social, religieux ou autre, pour maintenir l'union homosexuelle ; bien au contraire. Tout est fait pour rendre ces unions éphémères : l'incompréhension des familles, les plaisanteries des voisins, les questions soupçonneuses des indiscrets, et souvent aussi des mesures légales ou quasi légales.

Quand il est si difficile de former une union sexuellement satisfaisante, mais si facile par contre de la rompre à volonté, on comprend que l'instabilité caractéristique de tant d'aspects de la vie homosexuelle ait des origines complexes. C'est à ce problème qu'on devrait s'atteler à l'avenir au lieu de chercher à soigner, à changer, à avilir ou à punir l'homosexuel.

Je me souviens d'une jeune femme de mes amies qui parlant de son frère me dit un jour. « D'abord je le plaignais, et

Scanned with CamScanner

j'avais l'impression que la tragédie de sa vie venait de son incapacité à avoir avec une femme des relations durables. Aujourd'hui, j'ai quelque peu modifié ma façon de voir. Je considère que la tragédie de sa vie vient de ce qu'il ne peut avoir de liaison durable avec un homme. »

C'est ce point de vue qui est exprimé par Georges Portal dans son roman *Un Protestant* : « Ce qui m'inquiétait à ton sujet, mon garçon », dit l'oncle à son neveu, « c'étaient toutes ces aventures, ces liaisons éphémères, cette course sans fin d'un plaisir à un autre. Est-ce que tu ne pouvais pas choisir un ami une bonne fois ? »

Compte tenu de toutes ces difficultés, l'homosexuel est-il plus inconstant que les autres hommes ? Dans ses actes, oui ; dans ses désirs, non. Non seulement l'inconstance de l'homosexuel ne rencontre guère d'obstacles, mais il faut bien dire aussi que tout homme qui n'est pas fort mal servi par la nature est au fond un satyre sans discernement. La plupart des hommes désirent les femmes. Ils désirent beaucoup de femmes et n'importe lesquelles. Quand les conventions sociales ne les arrêtent pas, ils sifflent sur le passage de toutes les femmes qu'ils rencontrent ; ils iront chez les prostituées sans savoir d'avance qui sera leur partenaire. Il n'est guère d'homme qui puisse résister à une nymphomane... à moins qu'il ne soit homosexuel.

La femme, elle, est plus mesurée. Elle choisit ses partenaires avec soin, elle n'est éveillée que par quelques-uns, voire par un seul. « La femme », écrit Kinsey, « tient beaucoup moins que l'homme à varier ses partenaires. J'en veux pour preuves son histoire pré-conjugale, extra-conjugale et même ses relations homosexuelles ».

La clef du problème de l'inconstance des homosexuels est donc fort simple : chez les hétérosexuels, l'homme volage rencontre la femme qui est plus difficile dans son choix. Elle joue donc le rôle de frein. Sans elle, il ne peut se satisfaire, mais elle ne le laisse pas agir à sa guise. Chez les homosexuels

Scanned with CamScanner

au contraire, le volage rencontre le volage et rien ne joue le rôle de frein. La preuve en est, s'il en fallait une, dans la citation de Kinsey que je viens de rapporter et qui correspond parfaitement à la réalité des faits ainsi que peut en témoigner tout observateur avisé des mœurs homosexuelles : je veux dire que les lesbiennes sont visiblement moins inconstantes que les homosexuels mâles.

Et ce qui en ressort — les homosexuels (et les autres) doivent le comprendre — c'est que rien dans la nature de l'homosexualité n'interdit l'existence d'une liaison durable. Ce n'est pas l'hétérosexualité qui contribue à la stabilité, mais la présence d'une femme.

Et pourtant, malgré toutes ces difficultés, on rencontre parfois entre deux hommes des liens d'affection solides et durables ; un dévouement et un esprit de sacrifice comparables à ce qu'on voit dans les mariages hétérosexuels ; et une fidélité qui fait le départ entre l'amour dans le mariage et la recherche inconsidérée des plaisirs sensuels.

Décrire deux amants de ce type, la nature de leur affection, les liens qui les unissent, le genre de vie qu'ils mènent est pratiquement impossible car il n'existe pas plus d'amants-types que de couple hétérosexuel-type. On pourrait cependant citer en exemple Claude et Jean. Leur « mariage » remonte à plus de dix ans. Dans la famille de Claude, on accepte Jean, non seulement comme l'associé, mais aussi, encore qu'en plaisantant un peu, comme l'amant de Claude. Et même Lena, la sœur aînée de Claude et la seule autre enfant de la famille, a plus d'une fois présenté Jean comme son beau-frère. Le rire qui accueille cette plaisanterie n'est ni méprisant, ni apitoyé ; il est tout à la fois amical et complice.

Jean et Claude ont un vaste cercle de relations, tant dans le monde *gay* qu'en dehors du groupe. Ce sont des gens de théâtre, les écrivains qu'ils ont connus quand ils étaient étudiants ou depuis qu'ils ont ouvert leur librairie. Tous deux auraient très bien pu « passer la ligne » — pour employer un

Scanned with CamScanner

terme emprunté au langage d'une autre minorité — mais ils ne l'ont pas voulu. Et pourtant leur allure bien masculine, leur voix, leur comportement n'auraient rien révélé à l'observateur le plus attentif.

L'amour de ces deux garçons a pris naissance au collège où tous deux étaient étudiants en lettres et se montraient aussi de brillants athlètes. Claude était un nageur hors pair, aussi bon sur de petites distances qu'en endurance. « Parfois, au milieu d'une course, je perds une longueur, et tout d'un coup je me rappelle que je suis une tante, et qu'il faut que je gagne », dit-il un jour à Jean avant un match de football. Et Jean se dépassa ce jour-là.

Leurs études finies, la guerre les sépara ; mais quand ils furent démobilisés, profitant du prêt aux anciens combattants ils montèrent leur librairie.

« Il nous fallait avoir notre affaire à nous ... ou sinon nous condamner toute notre vie à jouer la comédie à notre employeur », me dit Jean. « Et s'il se trouve parmi nos relations une seule personne qui ne sache pas que nous en sommes, c'est que le sujet n'est jamais venu sur le tapis. »

Dans ce cas, comme dans bien d'autres, ce qui a rendu possible une liaison durable, c'est l'existence d'intérêts communs. Pour remplacer l'enfant au foyer hétérosexuel, ils avaient le cercle dans lequel ils évoluaient. Au lieu de la dépendance d'un chef de famille, ils avaient une affaire en commun qui faisait que chacun avait besoin de l'autre. Et en proclamant ouvertement leurs mœurs, ils s'épargnaient l'obligation de jouer la comédie et se trouvaient exempts de la honte que provoque l'avilissement.

Herman et Alex forment eux aussi un couple. Herman est un peu plus âgé qu'Alex, plus intellectuel aussi, il prodigue ses avis et ses bons conseils. Nul doute que dans les tréfonds de l'esprit de son amant, Herman n'incarne l'image du père. Aux yeux du monde, il semble que ce soit Alex qui prenne et Hermann qui donne. Mais Alex a sa jeunesse, sa beauté, sa

Scanned with CamScanner

vivacité, son charme à offrir et Herman a trouvé en lui mieux qu'une pure satisfaction physique. Il a trouvé un compagnon, un sujet d'affection, et leurs instants de tendresse lui sont si précieux qu'ils le font passer sur les scènes violentes, l'amertume, les longs silences, les fugues inexpliquées, les mystérieux coups de téléphone et les dénégations presque indignées. Le moindre soupçon est une insulte, dit Alex. « Pour qui me prends-tu ? » demande-t-il à son ami, « pour une putain ? » Et Herman s'excuse, implore son pardon, tandis qu'Alex, triomphant, s'en va vers de nouvelles conquêtes. Mais il revient toujours, parfois honteux, parfois déçu, mais toujours il demeure profondément amoureux d'Herman. Alex cite volontiers ce vers d'un poète ; il m'a dit un jour que si les homosexuels pouvaient seulement le comprendre, leurs liaisons seraient moins éphémères : « Je t'ai été fidèle, Cynara, à ma façon. »

Durant les premières années de leur liaison, Herman voulut ignorer les fredaines de son compagnon. Des amis de longue date faillirent même se brouiller avec lui pour avoir voulu l'éclairer. Mais, avec le temps, il comprit enfin, et lutta désespérément pour garder ce qu'il désirait. Sa jalousie n'en rendit Alex que plus déterminé, car n'était-ce pas son indépendance même qui était en cause ? Ils finirent donc par adopter un *modus vivendi.*

« Alex doit avoir besoin de ces petites aventures en marge, et je comprends maintenant que seule ma présence leur donne un prix. Ce ne sont que des fugues brèves provoquées par la curiosité ou par mon incapacité à le satisfaire et qui finissent toujours par son retour. S'il devait y renoncer à cause de moi, je crois qu'il m'en voudrait. Je n'y attache donc pas d'importance. Cela ne change rien à notre affection. »

Il existe bien d'autres couples. Parfois, l'un des partenaires est marié, parfois les deux le sont. Parfois l'un est Noir et l'autre Blanc. Les uns et les autres trouvent bon accueil dans les cercles *gay*. D'autres dissimulent soigneusement leur

Scanned with CamScanner

liaison à certains de leurs amis et pas à d'autres ; c'est un de ces délicats problèmes d'équilibre comme il s'en pose si souvent à l'inverti.

Quels que soient les âges respectifs, la race, la nature des concessions faites au monde extérieur, le degré de fidélité, on peut affirmer que ceux qui sont parvenus à établir une liaison stable, un amour durable, ont fait un grand pas vers la solution du problème que pose l'adaptation de l'homosexuel non pas à une société hostile, mais au sein de cette société. Qu'un tel amour comporte de nouveaux problèmes ne veut pas dire pour autant qu'il n'offre qu'une piètre solution aux anciennes difficultés. Qu'on n'y parvienne pas sans mal ne prouve pas que ce soit une chimère hors d'atteinte. Qu'il soit incompatible avec le mariage « normal » n'est nullement prouvé, encore que la coexistence d'un mariage hétérosexuel avec une liaison homosexuelle soit fort difficile. Qu'il n'apporte pas une solution entièrement satisfaisante au problème de l'homosexuel vieillissant ne veut pas dire qu'il n'aide pas à en trouver une ; et peut-être bien d'ailleurs la nature inconstante de la jeunesse est-elle un élément indissoluble de la tragédie humaine.

Scanned with CamScanner

QUATRIÈME PARTIE

CULTURE

Scanned with CamScanner

CHAPITRE I

LEUR HANDICAP FAIT LEUR FORCE

ON SUPPOSE PRESQUE TOUJOURS QUE L'HOMOsexualité est une tragédie personnelle. Le mot pour beaucoup est synonyme de vie solitaire de paria, et on affirme même que l'homosexualité détruit les forces « bénéfiques » de l'individu. Symptôme d'un développement névrotique, elle se manifeste, prétendent certains savants, en même temps que d'autres déficiences d'ordre sexuel ou psychique. L'homosexuel, à tort ou à raison, est plein d'amertume en face de la société, assurent les sociologues, et son attitude est dans l'ensemble nettement anti-sociale. Enfin, conclut-on, l'homo-

Scanned with CamScanner

sexuel déteste son partenaire et dépense une grande part de son énergie à en chercher de nouveaux susceptibles de lui procurer un plaisir érotique, au lieu de consacrer ses efforts, ses dons et son temps à l'amélioration de son sort ou de celui de la société. Tout cela visant bien sûr à expliquer et peut-être aussi à justifier l'attitude prise par la société envers les homosexuels à notre époque.

Certaines de ces affirmations contiennent un semblant de vérité. D'autres ne sont pas plus caractéristiques de l'inverti que des autres hommes. D'autres encore sont nettement dues à l'habitude paresseuse qu'ont certains de penser par idées toutes faites, d'isoler un trait particulier observé chez quelques individus et de l'attribuer ensuite à un groupe tout entier, racial, religieux ou sexuel.

Prétendre cependant que l'homosexualité ne peut que nuire à la société et à l'individu est contraire à la vérité historique, incompatible avec la réussite de certains hommes de génie et avec les observations faites par ceux qui évoluent dans les cercles homosexuels.

Qu'est-ce donc que d'appartenir à la plus condamnée de toutes les minorités ? A-t-il été possible de trouver dans ce terrible handicap une force accrue ? Les homosexuels peuvent-ils dépasser la moyenne en raison même de la situation particulière et même peu enviable dans laquelle ils se trouvent ?

La faculté d'utiliser l'adversité comme une arme, de tourner à son avantage les handicaps de l'existence, exige un esprit intelligent et l'on reconnaît d'ordinaire volontiers que chez les homosexuels le niveau d'intelligence est assez élevé. Adolf Meyer a déclaré que l'homosexualité se rencontrait « chez des individus normaux et même particulièrement intelligents ». Havelock Ellis précise :

> « *Le fait que l'homosexualité est particulièrement répandue chez les hommes doués de talents exception-*

Scanned with CamScanner

nels a été noté voici longtemps par Dante. (Ellis fait ici allusion à l'Enfer). *Ce fait a depuis lors été fréquemment observé.*

Il est hors de doute que l'on trouve fréquemment des dons artistiques et intellectuels tout à fait remarquables associés à un tempérament d'inverti sexuel congénital (1). »

Ailleurs, Ellis affirme que « là où il y a inversion, il y a généralement aussi une grande intelligence, chez la femme comme chez l'homme. »

Plus récemment, le Dr Maurice Chideckel a publié ses observations (portant exclusivement sur les lesbiennes) : « Les homosexuelles que nous avons jusqu'ici eu l'occasion de rencontrer étaient toutes d'une intelligence fort au-dessus de la moyenne (2). » Et Max Lerner, qui, s'il n'est pas psychiatre, n'en est pas moins un fin observateur, écrivait : « Le fait est que les homosexuels étaient souvent d'un niveau supérieur à celui du reste des soldats sur le plan de l'éducation et de l'intelligence. »

Si donc l'on admet que l'inverti est au moins aussi intelligent que la moyenne, sinon plus, comment peut-il employer et comment en fait utilise-t-il non seulement son intelligence et ses dons, mais aussi ses tendances sexuelles et sa situation de hors caste dans la société ?

Dans les relations entre groupe dominant et minorité on voit très souvent se développer chez le premier un concept de supériorité qu'il s'efforce d'utiliser, non seulement pour justifier la répression qu'il exerce et donner une base scientifique à son attitude, mais qu'il cherche encore à imposer aux membres de la minorité. C'est ainsi que, dans certains groupes raciaux, il n'est pas rare de trouver une acceptation, au moins

(1) Havelock Ellis : *Etudes sur la Psychologie du Sexe*, Philadelphie, 1928.
(2) Maurice Chideckel : *Perversions Sexuelles chez la Femme*, 1938.
(3) *New-York Post*, 20 juillet 1950.

Scanned with CamScanner

inconsciente, d'un grand nombre de postulats défendus par l'ennemi.

Toute sa vie durant, depuis le moment où il prend conscience d'être un homosexuel et d'appartenir ainsi à un groupe méprisé, l'individu est en butte aux affirmations de la propagande qui prétend qu'il « ne vaut pas » les autres. On lui dit, ou il entend dire d'un de ses semblables avec qui il s'identifie, qu'il est « presque un homme », « une moitié d'homme », qu'il est un dégénéré, un perverti. Partout, dans tous les domaines, à tous les niveaux, il est soumis à une campagne qui entend le convaincre qu'il mène une vie inférieure.

Depuis le collège, j'ai entendu ces jugements dans la bouche de gens que j'aime, aussi bien que de gens que je méprise. Mais, hélas, j'ai souvent aussi entendu nombre de mes amis *gay* se faire l'écho du mépris du monde. Consciemment ou non, ils répétaient les slogans de la majorité dominante.

Il est difficile d'ignorer tout à fait ces invectives dont on s'accable soi-même. Il m'a fallu bien des années et les soins inestimables d'un psychiatre pour parvenir à dominer ces influences. Mais avant même d'avoir réussi à réfuter et à repousser ces arguments hostiles, j'avais réagi contre eux. Depuis lors, l'observation m'a enseigné que ma réaction n'était nullement un cas isolé.

Le monde me considérait comme un être inférieur, tenait dans le plus parfait mépris ceux de mon espèce, et donc moi-même, et voyait en nous des spécimens inférieurs d'humanité. Brûlant du besoin de me justifier à mes propres yeux, je ne pouvais que rejeter l'influence de ceux qui me jugeaient inférieur à eux et m'efforcer de tout mon cœur d'exceller au delà même de mes capacités. Ma moralité devait être au-dessus de tout reproche, mon honnêteté supérieure à celle des autres, ma loyauté envers mes amis et mes idéaux plus solide, justement parce que — à bon escient ou non — ils avaient si piètre

Scanned with CamScanner

opinion de moi et qu'il me fallait pouvoir avoir moi-même meilleure opinion qu'eux.

Les doutes mêmes qui m'obsédaient, le choc des mots : *Je suis un homosexuel, je suis une tante, je suis une tapette*, me forçaient à chaque instant à me convaincre que je valais autant que les autres. Il fallait que je croie en moi. L'humanité me permettait si difficilement de garder de l'estime pour ma propre personnalité que force m'était d'exalter mes activités, et de mener ma carrière de telle sorte que ma confiance en moi puisse survivre aux terribles coups qui l'accablaient de toute part. Et ceux qui ont étudié les efforts d'adaptation des membres des autres minorités reconnaîtront que la méthode que j'ai suivie n'a rien d'extraordinaire.

Pendant mes études, je ne pouvais pas me contenter des succès que j'aurais pu atteindre sans effort ; je m'efforçais toujours de dépasser les autres. C'était ma réponse à ceux qui m'obligeaient à porter un masque, à tous ceux qui affichaient leur mépris sans savoir que c'était à moi aussi qu'il s'adressait. C'était ma façon de leur ôter cette impression de supériorité qu'ils avaient. J'étais éperonné par la certitude que plus j'en saurais, plus loin je parviendrais, plus éclatants seraient mes dons, et plus je pourrais à mes yeux avoir une position élevée.

C'est peut-être une manifestation de la loi des compensations. C'est l'esprit de bravade des lâches, l'orgueil de ceux qui souffrent d'un complexe d'infériorité. Dans d'autres domaines, on donne à ce sentiment le nom de mécanisme de défense ou de complexe napoléonien. Ce n'est pas toutefois la question de son origine qui nous intéresse, mais de savoir si les résultats sont profitables ou nuisibles à la société. Un individu de petite taille est anti-social quand il cherche à compenser à ses yeux sa petite taille en affichant une attitude dictatoriale. Que cette attitude dépende de facteurs qui échappent à son contrôle ne la rend pas plus agréable pour la société. Que dire donc des homosexuels ? Pour une large part leurs

Scanned with CamScanner

réussites peuvent être dues à l'effort exercé par l'individu pour briller et combattre ainsi les effets sur son propre psychisme de l'universelle condamnation dont il est l'objet. C'est donc là une conséquence profitable quand bien même elle serait (ou ne serait pas) due à une cause déplaisante.

L'homosexuel d'ailleurs est fortement conscient de l'hostilité de la société à son égard et des difficultés de tous ordres (sociales, économiques et autres) qui peuvent en résulter. Chaque minute de chagrin, chaque humiliation, chaque rebuffade éveille en lui un désir de rébellion qui peut parfois être dirigé contre la société, mais seulement dans ce qu'elle a de blessant et d'agressif. Et surtout, le fait d'être un intouchable l'amène à se sentir en solidarité avec d'autres groupes d'individus auxquels la civilisation a imposé une situation analogue.

« Le fait d'être *gay* m'a enseigné une chose », me fit un jour remarquer un homme pour qui j'ai le plus grand respect, « c'est que le mot « tolérance » est le plus horrible de notre langue. Il n'est pas un terme qui soit plus mal compris. Nous demandons aux gens de se montrer tolérants envers les autres — c'est-à-dire, de bien vouloir les supporter. Mais je ne veux pas qu'on me tolère, et je ne vois pas pourquoi on lutterait pour qu'on vous tolère. Si les gens ne sont pas bons, on ne devrait pas les tolérer et, s'ils sont bons, on devrait les accepter sans histoires. »

Dans les relations entre groupes différents, surtout dans la civilisation occidentale, les hommes sont loin d'avoir atteint ce stade où on accepte tout naturellement l'existence des autres. La tolérance même — dans le sens où elle marque la volonté de s'accommoder de l'existence des autres — se fait encore désirer. Mais qu'est-ce d'autre qu'un misérable compromis ? Au nom de l'humanité, on demande à divers groupes de se tolérer les uns les autres, alors que la tolérance est à peine plus souhaitable que l'intolérance. Il n'y a entre elles qu'une différence de degré dans l'inhumanité.

Scanned with CamScanner

L'homosexuel qui franchit toutes les barrières raciales, religieuses ou nationales se sent souvent enclin à sympathiser avec tous les autres qui, comme lui, sont sans cesse l'objet de railleries parce qu'ils appartiennent à un groupe qui est au ban de la société. Quiconque a senti que la majorité le répudiait peut songer qu'après tout il aurait pu être d'une autre religion, d'une autre race ou d'une autre couleur, qu'il aurait pu être un paria aux Indes ou souffrir de je ne sais quel handicap mental ou physique. Il ne vas pas aller se joindre à ceux qui lancent l'anathème ; il entend au contraire accepter du même cœur tous les hommes, attitude que lui a heureusement imposée la flétrissure de la société.

Il n'est pas étonnant alors qu'un esprit sincèrement démocratique anime souvent les activités du groupe homosexuel. Il n'est que de lire les témoignages entendus au procès d'Oscar Wilde ; on verra que l'accusation faisait de fréquentes allusions au fait qu'un homme du rang de Wilde ait admis à sa table un chasseur d'hôtel ou un valet. Le ministère public voulait y voir la preuve qu'il y avait entre Wilde et ses commensaux une amitié suspecte. Il était non seulement impensable alors de se commettre ainsi, mais c'était même un indice d'homosexualité. Quelques années plus tard, Edward Carpenter faisait remarquer qu'il n'était pas rare de voir un patron et son employé bannir toute différence de condition si leur tempérament érotique les rapprochait. Et aujourd'hui, les préjugés pourtant bien enracinés qui restreignent les mariages et même les amitiés dans les limites des couches sociales — famille, richesse, religion, couleur et mille autres catégories tout aussi artificielles — sont visiblement ignorés dans les groupes qui forment la société homosexuelle.

D'où provient cet esprit démocratique ? Son origine est double : il tient d'abord à la similitude d'activités et d'intérêts chez des gens qui ont en outre les mêmes tendances sexuelles, transcendant tout ce qui peut les séparer sur le plan ethnique ou social ; et aussi à un effort délibéré en vue de

Scanned with CamScanner

repousser les barrières et les préjugés qui divisent l'humanité en innombrables compartiments antagonistes. C'est par cet effort que l'homosexuel fait du handicap qui pèse sur lui une source de force.

La sympathie pour toute l'humanité — y compris pour les autres groupes aussi méprisés qu'eux — dont témoignent tant d'homosexuels, peut constituer un facteur fort profitable aussi bien pour l'individu que pour la société en général. L'homosexuel peut prouver — et il le fait souvent — qu'il ne connaît pas l'amertume, car la nécessité lui a enseigné à tendre l'autre joue. Les circonstances l'ont contraint à répondre à la haine par l'amour, à l'injustice par la compassion. Il n'est pas étonnant après cela qu'en tant que docteur, de pédagogue ou de pacifiste, il puisse se montrer compatissant à l'égard d'autrui, comme ne peuvent l'être que ceux-là mêmes qui ont beaucoup souffert. Les humiliations que leur prodigue la vie peuvent distiller un miel dont bénéficieront non seulement ceux qui ont passé par les mêmes épreuves, mais tous les malheureux, les opprimés de ce monde.

Le fait d'être homosexuel a-t-il une influence sur le niveau intellectuel d'un individu ? Le simple fait d'appartenir à cette portion de l'humanité, dans les conditions actuelles de la civilisation, impose à l'individu de sans cesse chercher une réponse aux problèmes qui se posent à lui. Il lui faut examiner ses motifs, analyser son comportement. Comme on ne cesse de lui rappeler la « bassesse » et l' « horreur » de ses actions, il s'efforce de comprendre ce qui le différencie des gens qui l'entourent.

Cette tendance à l'introspection ne se limite pas à la sphère des désirs sexuels. Elle imprègne toute la personnalité, dans toutes ses manifestations. Le *pourquoi*, la curiosité qui pousse l'enfant dont l'esprit est moins paralysé par les inhibitions, à essayer de percer l'énigme de la vie humaine, est caractéristique de la mentalité homosexuelle. Incapable peut-être d'avoir les qualités d'extraversion qui naissent de la présence

Scanned with CamScanner

d'un entourage accueillant ; luttant sans cesse pour trouver une solution au mystère des désirs qui l'obsèdent ; et ne parvenant pas non plus à accepter sans les comprendre les facteurs qui gouvernent son moi, l'inverti consacre à la recherche intérieure le plus clair de sa pensée. Les brusques crises de colère, la vision critique d'une œuvre d'art, la faculté de laisser une tâche inachevée, de rêver, d'où viennent toutes ces diverses facettes d'un caractère, quel en est le sens caché, comment s'intègrent-elles à l'ensemble de la personnalité? Ces facultés de perception, aiguisées encore par la recherche intérieure, peuvent — et c'est fréquemment le cas — faciliter la compréhension d'autrui. On pourrait croire qu'en apparence cette faculté se limite à l'art de reconnaître sous les déguisements les plus savants l'homosexualité, mais elle permet aussi de reconnaître le sens caché d'un poème, la signification d'une poignée de main trop longue, et même l'attitude réprobatrice d'un individu hostile. Cette faculté est donc, en un sens, une forme d'auto-protection.

Ces dons d'analyse, développés par l'introspection, aiguisés par le souci de percer le masque de l'anonymat, s'appliquent aussi à la compréhension de toutes les phases de la conduite humaine. Comme l'homosexuel ne tarde pas à apprendre que ses activités, ses pensées, sa philosophie, ses aspirations ne lui sont compréhensibles que s'il connaît parfaitement tout le dédale de sa personnalité affective ; comme il sait qu'on peut camoufler les motifs d'une action et les rendre méconnaissables ; comme, en somme, il est contraint d'amasser un bagage impressionnant de connaissances sur sa propre personnalité, il est tout à fait en mesure d'utiliser ces données à mieux comprendre les autres. Et quand à cette compréhension vient s'ajouter une profonde compassion pour tous les individus et tous les groupes, on trouve rassemblés des traits de caractère bien appréciables.

En outre, l'homosexuel, non pas par sa nature même, mais par suite de la position anormale qu'il occupe dans la société,

Scanned with CamScanner

a de fortes chances de devenir un sceptique et un iconoclaste. Pourquoi ? Parce que dans un domaine qui le concerne de très près, il est contraint de rejeter une attitude qu'il trouve quasi unanimement adoptée par les autres. Il apprend qu'à l'exception de quelques rares esprits, tout le monde admet sans discussion que les homosexuels sont vicieux et grotesques. Il constate qu'il n'y a pas place pour le raisonnement et la logique et que même des hommes par ailleurs d'esprit rationnel, voire scientifique, ne veulent avoir vis-à-vis de l'homosexualité qu'une attitude injurieuse ou méprisante.

Mais, l'homosexuel, lui, est persuadé que la majeure partie de l'humanité se trompe. Bien qu'en l'occurrence, il ne soit évidemment pas exempt de préjugés, les conséquences de sa position, du point de vue intellectuel, sont très importantes : ayant en effet repoussé une opinion partagée par tant de gens, il ne peut que se demander si bien d'autres propositions également admises sans discussion ne reposent pas sur une foi irraisonnée, sur une aveugle passion ou sur des préjugés bien ancrés.

Pour beaucoup de mes amis homosexuels, il n'est guère de précepte, de question qu'ils reconnaissent d'emblée. Et il n'est pas non plus une idée neuve, si absurde semble-t-elle, qui ne soit examinée honnêtement par eux. Qu'on discute politique ou médecine, philosophie ou littérature, si loin qu'on se tienne des questions sexuelles, l'homosexuel apporte d'ordinaire à la discussion un esprit sceptique et critique.

Même l'instabilité caractéristique de l'homosexuel, son incapacité à terminer une entreprise, sont des qualités qu'on peut utiliser pour le plus grand bien de l'individu et de la société, car elles sont la marque d'une personnalité aux talents variés. Si, durant le temps, si bref soit-il, qu'il s'intéresse à une question, un individu peut acquérir des connaissances et développer ses dons sur divers plans, la combinaison de ces connaissances en apparence décousues et de ces dons peut s'avérer extrêmement précieuse.

Il va de soi que beaucoup des qualités brièvement citées

Scanned with CamScanner

ici ne se retrouvent pas chez un grand nombre d'homosexuels alors qu'on les voit au contraire chez des individus dont la nature hétérosexuelle est indiscutable. Tous les homosexuels n'ont pas eu la possibilité d'utiliser leur situation défavorable pour s'améliorer à tous les égards et sur tous les plans. J'ai parlé de l'effort pour dépasser les autres, mais bien des gens *gay* se laissent facilement vaincre. Ils n'ont pas la résistance suffisante pour supporter le poids de l'existence. J'ai mentionné aussi la sympathie qui s'étend aux membres des autres groupes opprimés. Mais bien des homosexuels sont bourrés de préjugés. Ils n'ont pas su apprendre la leçon pourtant claire que donne le spectacle de la bigoterie du monde. J'ai parlé d'individus pleins de compassion pour leurs semblables, mais il y a ceux aussi qui ne sont que haine et convoitise. La connaissance de soi et la finesse ne se trouvent pas chez tous, pas plus que le scepticisme n'est nécessairement une force constructive.

Il est incontestable qu'on ne trouve pas les traits que j'ai cités chez tous les homosexuels. Ce ne sont que les plus heureuses parmi les réactions au fait d'être *gay*, surtout dans les conditions actuelles. Je ne les ai citées que pour guider et encourager tous ceux, *gay* ou *straight*, qui prétendent ne voir que du mal naître de l'inversion. Et c'est à la lumière des relations profondes existant entre leur nature homosexuelle et leurs caractéristiques intellectuelles que l'on peut pleinement apprécier le génie d'un Léonard de Vinci, d'un Whitman et d'un Proust.

Je ne veux pas prétendre bien entendu que les homosexuels soient les seuls chez qui l'on retrouve ces caractéristiques. D'autres minorités, frappées des mêmes mesures d'exclusion, et bien des individus n'appartenant à aucune minorité, ont ces qualités que je trouve si répandues chez les homosexuels. Les traits de caractère souhaitables peuvent avoir bien des sources. Je ne considère ici parmi ces origines possibles que

Scanned with CamScanner

l'homosexualité et la condamnation sociale qu'elle implique.

Si l'instinct homosexuel est utilisable à des fins que l'individu et la société peuvent juger souhaitables, et si la plupart sinon toutes ces caractéristiques ont leur origine, non pas dans les tendances homosexuelles, mais dans l'effort que fait la société pour les réprimer, n'est-ce pas alors demander qu'on continue à exercer cette répression ? La société n'irait-elle pas à l'encontre de ses propres intérêts si elle levait ses interdits ou si même elle adoucissait son hostilité ? Que se passe-t-il pour les autres minorités raciales ou religieuses ? C'est aux protestations soulevées par les abus de l'esclavagisme et de l'anti-sémitisme qu'on doit la plupart des progrès dont bénéficient les Noirs américains et le monde israélite, mais il serait absurde de trouver dans ce fait un argument en faveur du Ku Klux Klan ou de l'hitlérisme. Et pourquoi ? Parce qu'il est dans l'essence même de la démocratie de tenir la justice et l'égalité pour des fins souhaitables en soi. Il faut condamner la répression et l'intolérance, quelque élevés que soient les motifs qu'on invoque en leur faveur ou quelles que soient les conséquences qu'on croit pouvoir en attendre.

Si la répression provoque une réaction qui s'avère ensuite profitable, elle ne s'en trouve pas pour autant justifiée. C'est même le contraire qui est vrai.

Il importe de peser les réactions souhaitables que j'ai évoquées en face des souffrances inutiles, des vexations, des humiliations, des menaces de chantage, et des procès, qui sont autant de conséquences de la répression. Il faut comparer l'énergie que manifestent ceux qui ont trouvé dans le mépris de leurs contemporains un aiguillon à toute l'énergie gaspillée à lutter contre ce même mépris.

Peut-être, l'avenir de l'homosexuel sera-t-il marqué par une cruelle ironie du sort : car c'est en luttant contre l'hostilité dont il était l'objet qu'il est parvenu à de si hauts sommets et la suppression de cette hostilité verra peut-être du

Scanned with CamScanner

même coup la disparition de ces grands caractères. Je suis néanmoins convaincu, ainsi que je vais d'ailleurs entreprendre de le démontrer, qu'il y a une place au soleil pour l'homosexuel, une place qui est autre chose que celle qu'il obtient en réagissant devant l'hostilité qu'on lui témoigne.

Scanned with CamScanner

Chapitre II

EN QUÊTE D'UN HÉROS

Il est caractéristique de toute minorité traitée en inférieure de chercher sans cesse à identifier au groupe et glorifier ceux de ses membres qui ont particulièrement bien réussi. Elle répond ainsi aux généralisations erronées du journalisme et de la propagande ; c'est d'ailleurs là un besoin qui n'est pas né seulement du désir de faire échec aux insultes du groupe dominant, mais aussi de la nécessité de raffermir un amour-propre bien entamé par l'hostilité de la société. Ainsi les membres du groupe dans une large mesure s'identifient eux-mêmes à la grandeur de leur héros.

Voilà pourquoi les communautés juives idolâtrent des hommes comme Spinoza, Heine, et Einstein et qu'elles font remarquer avec un orgueil mêlé d'inquiétude l'originalité profonde de la pensée de Marx et de Freud. Les Nègres, non contents de glorifier les exploits de leurs nombreux héros de Crispus Attucks à Ralph Bunche, se sont donné beaucoup de mal pour prouver qu'ils comptaient parmi eux des hommes d'une aussi grande envergure que Alexander Hamilton, Pouchkine, Dumas et bien d'autres.

Nulle minorité n'a eu un si grand besoin de héros qui commandent le respect de tous que les homosexuels. En établissant la nature homosexuelle d'hommes et de femmes d'un mérite indiscutable, les invertis cultivés espèrent montrer que le fait d'appartenir à une minorité sexuelle condamnée a fait

Scanned with CamScanner

d'eux des génies créateurs. En insistant sur l'aspect positif plutôt que négatif du portrait de l'homosexuel, ils espèrent faire échec à la propagande hostile dont ils sont l'objet.

Les meneurs du mouvement culturel homosexuel sont persuadés que si l'on pouvait faire admettre que des hommes comme Platon, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Whitman étaient des invertis, alors la société devrait soit rejeter entièrement ces hommes et leur œuvre, ce à quoi elle répugnerait, soit adopter une attitude moins hostile et reconnaître qu'il peut y avoir de « bons homosexuels ». Le fait même qu'elle les accepte implique d'ailleurs que la société admet que certains homosexuels peuvent être utiles à la civilisation. Cet aveu pourtant serait fatal à tout l'édifice de tabous et d'interdits. Ainsi donc le culte du héros, si manifeste dans les cercles homosexuels, n'est qu'un autre aspect de l'effort qu'ils entreprennent pour exposer les contradictions qui coexistent dans l'attitude de la société d'aujourd'hui.

Il est particulièrement difficile pour les homosexuels de rattacher à leur groupe des génies créateurs du passé. Ceci non seulement en raison de la flétrissure qui frappait ceux qui reconnaissaient leurs tendances homosexuelles, mais parce que aussi la honte en rejaillissait sur leurs familles. Aussi bien peu de gens célèbres ont-ils jamais fait, comme Gide, des aveux publics ; peu d'entre eux se sont consacrés assez complètement à ce sujet dans le cadre de leur œuvre littéraire pour trahir de façon éclatante la nature de leurs prédilections, comme l'a fait Proust ; et peu d'entre eux ont laissé des renseignements biographiques indiscutables comme c'est le cas pour Symonds, Marlowe et Francis Bacon. Beaucoup d'autre part ont laissé un héritage délibérément obscur, choisissant d'exprimer leurs sentiments homosexuels sous une forme sublimée, comme Léonard de Vinci ; d'autres, comme Whitman, inspirés peut-être par des raisons d'ordre pratique, ont cru nécessaire de renier leurs penchants et même de dénoncer ceux qui disaient les découvrir dans leur œuvre ; d'autres

Scanned with CamScanner

enfin, comme Tchaïkowsky, ont été victimes des efforts délibérés de leurs biographes pour mentir, camoufler, dissimuler, voire déformer.

La question de l'ambisexualité vient encore rendre plus difficile la recherche des homosexuels parmi les grands esprits des temps anciens ou modernes. Même un homme comme Gide s'étonne que Proust ait pu dans l'intimité nier son ambivalence sexuelle, et qu'il ait pu aller jusqu'à admettre (ou prétendre) n'être attiré que par les hommes. Quand les homosexuels des siècles passés se sont mariés et ont utilisé leur mariage pour dissimuler encore davantage leurs vrais sentiments, la tâche du biographe analytique s'en trouve encore compliquée. Mais quand on en arrive à étudier des hommes célèbres qui, pour être aux yeux du monde des hétérosexuels, n'en avaient pas moins parfois des penchants homosexuels comme cela a peut-être été le cas de Byron, de Shelley, de Tennyson et de Wagner, la difficulté est alors extrême. La ligne de démarcation entre l'amitié et l'attraction sexuelle n'est pas toujours nette et la classification des gens selon le sexe de leurs amours devient une tâche bien délicate.

Les homosexuels, comme les hétérosexuels, se sont rendus coupables de généralisations hâtives, de déductions non fondées, de confusions délibérées, d'exagérations et de suppressions de faits dans leurs études sur les gens célèbres. Proust déclare de façon péremptoire que Baudelaire était homosexuel et apporte, pour seule preuve de ses dires, selon Gide, les magnifiques poèmes, pleins de sympathie, qu'il a consacrés aux Lesbiennes. Sans me permettre de porter ici un jugement sur le fond, je ferai quand même remarquer le peu de poids des preuves invoquées.

Bien des gens vont classer parmi les suspects des hommes qui n'ont laissé trace d'aucune intrigue douteuse, sinon quelques mots de sympathie pour un inverti notoire ou même de tendre affection pour un ami (ainsi de Gœthe avec Winckel-

Scanned with CamScanner

mann, de Wagner avec Ludwig, de Montaigne avec La Boétie, de Tennyson avec Arthur Hallam). Quand ces témoignages d'affection s'adressent à un homosexuel, le soupçon s'en trouve renforcé, car l'homosexuel a si peu l'habitude de ces expressions de sympathie venant de quelqu'un qui n'appartient pas au groupe, qu'il lui semble tout logique de croire que quiconque lui marque un peu de compréhension doit avoir les mêmes tendances que lui. C'est évidemment un argument qui ne tient pas debout, car il écarte toute possibilité de trouver des alliés en dehors du cercle des homosexuels.

Si l'on peut reprocher aux homosexuels de fonder leurs études sur des bases bien précaires (citons par exemple l'interprétation de Shakespeare fondée uniquement sur les dédicaces de ses sonnets, ou celle de Tennyson qui s'appuie sur les seuls termes de sympathie attristée de son *In Memoriam*), le même reproche s'adresse aux hétérosexuels désireux de parvenir à des conclusions opposées. Les biographes qui ont tant voulu laisser leurs héros « sans tache » ont menti, ils ont dissimulé ou déformé la vérité, commettant là un méfait dont ils devraient être plus honteux que de tout ce qu'ils ont pu trouver dans la vie de leurs personnages. Seule une étude bien superficielle pourrait amener un esprit honnête à nier que Paul Verlaine et Arthur Rimbaud entretenaient des relations homosexuelles ; et quoi de plus honteux que la biographie de Piotr Ilyich Tchaïkowsky par son frère Modeste qui, bien que connaissant parfaitement le tempérament homosexuel de son frère et le fait que son mariage n'avait sans doute jamais été consommé, n'en omit pas moins ces renseignements et peignit du grand compositeur russe une image complètement fausse ? On pourrait multiplier les exemples. Il n'est guère honorable pour un érudit comme Van Wyck Brooks, par exemple, d'avoir publié une étude critique de Symonds qu'il prétend être une « étude biographique », et de n'y avoir pas mentionné que son sujet était un homosexuel, ce qui éclaire pourtant

Scanned with CamScanner

toute sa critique des poètes grecs et de la Renaissance, et, bien mieux, de n'avoir même pas cité certains livres de Symonds.

A travers l'histoire, bien des noms s'inscrivent sur la liste des homosexuels. Certains y figurent comme un défi à l'esprit critique et je laisse à quelque futur historien le soin de démêler le vrai du faux, l'homosexuel de l'ambisexuel. Le seul point important de l'affaire, c'est d'étudier dans quelle mesure l'homosexualité a contribué à former la personnalité de ces hommes, quelle influence elle a exercé sur leur philosophie, leur œuvre. *Leaves of Grass* (un poème de Whitman) aurait-il pu être écrit par un autre qu'un homosexuel ? Peut-on l'interpréter autrement que comme l'expression d'un inverti ? Est-il donc alors moins intelligible au lecteur moyen ? Telles sont les questions capitales qui se posent au biographe.

Parmi les grands noms dont quelques-uns déjà ont été cités dans ce livre, mentionnons des génies militaires comme Alexandre le Grand, César et Napoléon ; les philosophes grecs Socrate et Platon ; la poétesse Sapho, dont le nom a servi à baptiser l'amour entre femmes ; Pindare, dont on tient les poèmes pour quelques-uns des plus beaux de tous les temps ; Marlowe, Shakespeare et Francis Bacon, parmi bien d'autres Elizabéthains ; parmi les géants de la Renaissance Léonard de Vinci, Michel-Ange et peut-être Benvenuto Cellini ;Tchaïkowsky, Diaghilev et Nijinsky, parmi les Russes; Rimbaud, Verlaine et Baudelaire, parmi les grands noms de la poésie française moderne ; Gœthe, Wagner, et incontestablement Winckelmann, ce dernier, considéré dans les milieux critiques comme le plus grand poète allemand de son époque ; les érudits Pater et Symonds ; Walt Whitman, qui bouleversa les conceptions poétiques ; Byron, Shelley et Wilde, parmi les écrivains anglais ; Rosa Bonheur, une des plus grandes femmes peintres des temps modernes ; Marcel Proust, André Gide et bien d'autres écrivains contemporains américains,

Scanned with CamScanner

anglais et français que, pour des raisons bien compréhensibles, on ne peut nommer ici.

La liste n'est pas exhaustive et les noms qui y figurent ne s'y trouvent pas sur la foi de quelques racontars dus à un inverti sans culture. Baudelaire, je l'ai dit, a place dans cette liste sur la proposition de Proust ; Léonard, sur l'insistance de Freud ; Michel-Ange, grâce notamment aux travaux de Symonds. Car Proust et Symonds avaient eux aussi ce besoin d'avoir des « héros ».

Pourquoi trouve-t-on dans cette liste surtout des artistes, des poètes et quelques danseurs, mais pas de savants (sauf Vinci, dont le génie multiple défie toute classification), pas de grands industriels ni de politiciens (sauf les génies militaires) ? Pourquoi y voit-on des compositeurs et pas d'explorateurs ; des acteurs et des actrices (nos contemporains, que je n'ai pas nommés ici, mais dont les noms sont sur toutes les lèvres) et rarement un grand inventeur ? Cela révèle-t-il certaines prédilections particulières parmi les homosexuels ? Leur talent est-il donc axé plus volontiers suivant certaines directions ? Je ne le crois pas. La création homosexuelle, si souvent libre de toute pensée conventionnelle et où le besoin de perfection doit triompher du doute, ne se limite pas aux arts. On trouve des homosexuels parmi les hommes de science, les ingénieurs, les professeurs, les chefs religieux, les inventeurs. Mais certains personnages ont laissé dans l'histoire un héritage qui permet d'interpréter leur existence sans crainte de se tromper. C'étaient soit les plus habiles à s'exprimer (les écrivains) soit les plus en vue (les chefs militaires, les dictateurs, les souverains). Qui saurait qu'une femme remarquable qui habitait l'île de Lesbos aimait les filles si, au lieu d'être poétesse, elle avait été mathématicienne par exemple, car c'est précisément dans ses poèmes que, malgré les traductions déformées qu'on en a souvent données, elle a exprimé le plus clairement ses sentiments. Et qui saurait qu'un des chefs de l'industrie allemande était un homosexuel,

Scanned with CamScanner

s'il n'avait pas acquis par ailleurs une grande célébrité et s'il n'avait été finalement acculé au suicide ?

Les écrivains, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, laissent des traces indéniables de leurs prédilections. Les savants, les hommes d'affaires, les politiciens, les inventeurs de génie, hommes ou femmes, non seulement ne laissent pas de tels témoignages, mais sont même contraints à opposer des démentis formels et à dissimuler de propos délibéré la vérité.

Ce n'est que quand leur vie privée devient si publique qu'on en connaît presque tous les aspects qu'on peut trouver chez eux des indices d'homosexualité. Ainsi en va-t-il des souverains et, dans la dynastie britannique, par exemple, des historiens d'une parfaite impartialité affirment que quatre des trente derniers rois qui se sont succédés sur le trône d'Angleterre étaient essentiellement ou exclusivement homosexuels.

Ceux qui ont abordé ce problème avec un esprit encombré de préjugés ne peuvent interpréter de façon satisfaisante l'influence de l'homosexualité parmi les peuples de la civilisation occidentale. Ils sont incapables d'expliquer pourquoi elle a fleuri dans l'inégalable culture hellénique et parmi les cercles créateurs de la Renaissance. Il n'est pourtant pas rare de voir des admirateurs de la civilisation grecque désavouer son existence. Et certains auteurs ne cachent pas leur répugnance pour cet aspect de la vie hellénique, comme c'est le cas du grand historien Lecky. Mais alors l'historien, non content de manifester ses préjugés, se trouve pris dans un réseau de contradictions car il entend comprendre et aussi admirer l'idéal grec, sans pour autant accepter les fondations sur lesquelles il repose ; il voudrait exalter les gloires de l'ancienne Grèce tout en jetant un voile sur la pédérastie, qui constituait pourtant un élément capital de toute sa structure sociale.

Qu'on prenne par exemple la figure du vénérable Whitman, le sage barbu de Camden, le chantre de la liberté. Il est hors de doute que Whitman était un homosexuel. La question de

Scanned with CamScanner

sa possible ambivalence sexuelle demeure incertaine, mais cela ne change rien à la façon dont l'ont accommodé ses biographes. Ce qui compte, c'est qu'il était parfaitement conscient de ses désirs homosexuels et qu'il les satisfaisait sans doute. Cela éclate dans chacun presque de ses vers ; et on le voit nettement dans sa correspondance et dans bien des épisodes de son existence. Comment alors le monde hétérosexuel entreprend-il de laisser coexister à la fois cette interprétation et l'admiration qu'on porte universellement à Whitman ? Je vais ici entrer quelque peu dans le détail car cet exemple montre jusqu'à quel point les facultés critiques les mieux aiguisées peuvent s'émousser quand un hétérosexuel s'efforce de sauvegarder ses tabous et ses préjugés tout en interprétant fidèlement l'œuvre d'un génie homosexuel.

Certains biographes de Whitman nient purement et simplement certains faits, en dissimulent ou ignorent d'autres et insistent en même temps sur la fameuse lettre de Whitman à John Addington Symonds, qui démentait, prétend-on, l'interprétation donnée par Symonds des poèmes de « Calamus », l'une des parties les plus connues de *Leaves of Grass*. Un traducteur de Whitman a même pris la liberté, dans une traduction française, de donner un genre à des mots que Whitman avait pris soin de laisser incertains ; le poète a utilisé des expressions comme « my friend », « my comrade », « my lover », que le traducteur a rendues par « mon amie », « ma camarade » et « mon amante ».

Mais, comme les indices d'homosexualité s'accumulaient, les critiques commencèrent à parler de lui comme d'un homosexuel « latent » ou « inconscient », mots mal définis, mais relativement peu déshonorants. C'est surtout à propos de cette théorie de l'homosexualité « inconsciente » de Whitman qu'on cite la lettre que Whitman envoya à Symonds.

Quels sont les faits ? Le 19 août 1872, Symonds écrivit à Whitman pour lui demander si l'interprétation qu'il avait

Scanned with CamScanner

donnée de « Calamus » était justifiée. Whitman ne répondit pas, mais cette lettre le préoccupait. Il continua à dire grand bien de Symonds mais, même à son ami Horace Traubel, il refusa de donner une confirmation ou un démenti à ce qui avait été insinué. « Cela m'agace toujours un peu qu'on m'interroge sur les *Leaves*... j'aime mieux que le livre réponde de lui-même.», dit-il un jour à son ami.

Pendant dix-huit ans, cette lettre et plusieurs autres écrites par Symonds dans la même veine, demeurèrent sans réponse. Et puis, en 1890, Whitman opposa un démenti à « cette supposition morbide » qu'il qualifia même d' « odieuse ». Ce démenti, écrivit Henry Seidel Canby, un des meilleurs biographes modernes, était parfaitement sincère bien que « psychologiquement parlant... Whitman fût, sur le plan sexuel, dans une position intermédiaire ». Il n'était pas homosexuel « au sens vulgaire du mot », mais il « n'était indéniablement pas tout à fait normal de corps et d'esprit... il était parfaitement capable d'éprouver un amour physique passionné pour un homme, tout aussi bien que pour une femme, et même... il éprouvait plus facilement pareille passion pour un homme ». Tout ceci ne formant qu'un tissu de contradictions.

D'autres critiques n'essaient même pas de nier. Whitman était un homosexuel, affirme Mark Van Doren, bien mieux, toute son œuvre est imprégnée d'inversion sexuelle et on trouve celle-ci à la base de sa philosophie, qui est donc inutile et sans intérêt pour l'homme moderne. C'est là une conclusion terrifiante. Le monde n'a plus alors qu'à rejeter aussi les dialogues de Platon, les fresques de la Sixtine et le sourire de la Joconde, la *Symphonie Pathétique*, les comédies de Wilde et la camaraderie de Whitman, toutes ces créations étant l'ouvrage d'homosexuels et donc sans intérêt pour l'homme normal. Les principes démocratiques de Whitman sont « dénués de toute signification », « n'ont aucune valeur » et « ne peuvent être pris en considération par des gens sains » parce que « à demi consciemment » Whitman faisait allusion

Scanned with CamScanner

à l'amour homosexuel quand il parlait d' « affection virile ».

Ainsi donc on reconnaît ouvertement le tempérament homosexuel de Whitman, on affirme même qu'il est à la base de sa philosophie, de sa poésie et de ses vues politiques, ce qui est exactement la thèse que j'ai soutenue ailleurs. Je conteste toutefois l'opinion de Van Doren quand il refuse d'admettre les conclusions de Whitman, non pas à cause de ce qu'elles contiennent, mais à cause de ce qui les a motivées. Newton Arvin, qui reconnaît également l'origine homosexuelle de la pensée de Whitman, estime que ce n'est pas là qu'il faut chercher un critère de leur valeur. Mais, pour éviter que le lecteur ne se fasse de Whitman une idée toute faite (comme certaines gens disent de quelqu'un que c'est un « bon Juif ») Arvin ajoute que « Whitman n'était pas un inverti comme les autres, un « cas » : il est toujours resté à bien des égards un être sain et d'un commerce agréable » (1). On remarquera ce que sous-entend cette phrase : l'inverti comme les autres, le « cas », n'est ni sain ni d'un commerce agréable ! Et c'est un critique sérieux qui fait cette distinction, et non pas seulement un hétérosexuel comme les autres !

Bien qu'Arvin reconnaisse le tempérament homosexuel de Whitman, nulle part il n'examine comment ce tempérament a contribué à son œuvre poétique et philosophique. C'est pourtant un élément essentiel et qui éclaire le rôle de l'homosexuel, qu'il s'agisse d'un génie ou seulement d'un « cas », dans notre société.

L'homosexualité, affirmait André Gide, « est indispensable à l'établissement de toute société bien équilibrée ». Tant qu'on n'aura pas admis cette vérité, l'œuvre de Whitman et la signification de son génie dans la société moderne demeureront une totale énigme. (Les homosexuels ne condamnent pas la musique de Chopin bien qu'elle soit toute pénétrée de son tragique amour des femmes ; ils ne refusent pas davantage l'influence d'un Dickens ou d'un Joyce ; il est tout aussi

(1) Newton Arvin : *Whitman*. New-York, 1938.

Scanned with CamScanner

absurde pour « l'homme normal » de rejeter un art, une philosophie, une musique, une théorie politique, parce qu'elle est la création d'un homosexuel. Au contraire, il importe de découvrir comment l'attitude sexuelle de Whitman a affecté son génie créateur. Par exemple, a-t-il pu briser les chaînes de la prosodie traditionnelle parce qu'il avait déjà dû remettre en question les concepts les plus universellement reconnus ? A-t-il su développer un esprit de camaraderie et de véritable démocratie parce que son génie trouvait l'inspiration dans le rapprochement des hommes ? A-t-il pu inspirer à l'Amérique un authentique esprit démocratique parce qu'il aspirait à voir la société accepter le point de vue des minorités non-coformistes ? A-t-il été capable d'écrire des vers vibrants d'une immortelle compassion pour Lincoln et d'être infirmier pendant la guerre de Sécession, parce que, en tant qu'homosexuel, il participait aux souffrances de ses camarades qui luttaient pour la liberté humaine ?

Il importe que le critique hétérosexuel écarte toute répugnance s'il veut comprendre Whitman ou Gide, où Proust, ou Wilde ou Verlaine et bien d'autres. Alors seulement lui apparaîtront les motifs qui animaient ces écrivains. Alors seulement il pourra juger si c'est à cause de leur situation anormale dans la société ou malgré elle qu'ils ont pu enrichir le patrimoine de l'humanité ; et si leurs legs ont une portée universelle bien qu'ils viennent d'hommes appartenant à un groupe particulier.

Et cependant, malgré tous les efforts tentés pour trier et pour séparer, malgré le ridicule dont on accable ceux qui veulent rapprocher le pédéraste attablé dans un bar d'un Léonard ou d'un Whitman, il s'agit bien des membres d'un seul et même groupe. Ni les mensonges, ni les déformations imposées à la vérité ne peuvent rien contre cette unité fondamentale.

Les héros des homosexuels sont nombreux et peut-être ceux-ci leur ont-ils voué un véritable culte. Les adorateurs

Scanned with CamScanner

n'ont en ce cas fait qu'imiter le comportement de toutes les minorités, sans peut-être même avoir pleinement conscience d'adopter individuellement l'attitude de tout leur groupe. On chérit certains héros plus que d'autres et d'aucuns les admirent avec l'aveuglement de ceux qui veulent croire. On a si peu prodigué les lauriers aux invertis qu'ils se cramponnent à la plus petite preuve pourvu qu'elle leur donne satisfaction : il a fallu peu de choses à Proust pour se convaincre que Baudelaire était un inverti et à Carpenter pour conclure que Shakespeare avait des tendances homosexuelles. Tant la minorité est aussi avide de croire que la majorité est prête à nier l'évidence.

Mais ces héros ne fournissent pas seulement une justification et un exemple. Leurs vies, leurs œuvres peuvent permettre de comprendre la signification de l'attitude anormale, aider à lui trouver une place dans l'ordre des choses. Ce que l'homosexualité a permis à quelques-uns d'accomplir, elle peut dans une certaine mesure en faire bénéficier ceux qui ne sont pas aussi doués.

N'est-il pas pathétique l'effort de ceux qui voudraient glorifier un héros tout en condamnant la vie qu'il a menée ? Ces critiques nient, ils ignorent, ou alors ils essaient de démontrer ce qui est indémontrable à savoir que les réalisations créatrices n'ont rien à voir avec le tempérament sexuel ou que, si elles en découlent, elles sont sans intérêt pour ceux qui n'ont pas le même tempérament.

C'est donc à ceux qui reconnaissent ouvertement qu'ils sont des homosexuels — ou aux rares personnes qui abordent ces questions dans un esprit de compréhension et de sympathie — qu'il appartient d'expliquer sous leur vrai jour ces hommes, leur vie, leur psychologie, leurs aspirations et leur héritage, à une société qui accepte de bénéficier d'apports dont elle ne comprend pas l'origine.

Scanned with CamScanner

Chapitre III

SUR UN RAYON DE BIBLIOTHÈQUE

Bien des historiens littéraires tiennent le *Satyricon* de Pétrone pour le plus ancien roman connu. Voilà qui confère à l'homosexuel l'honneur d'être le héros du premier roman qui ait survécu au passage des ans. Jusqu'à l'aube du xx^e^ siècle, le tabou qui pesait sur toute littérature traitant de l'homosexualité était si sévère qu'une grande partie de cette littérature est déguisée et que seule une analyse pénétrante peut la déceler.

Il serait impossible d'établir une liste complète des pièces de théâtre et des romans qui constituent la bibliographie de l'homosexualité. Un grand nombre d'auteurs ont fait usage de subtilités qui, ou bien étaient inhérentes à leur style, ou bien ont pu leur être imposées par la convention, et l'on en est réduit à des hypothèses quand on lit certains ouvrages de Balzac, d'Henry James ou d'Oscar Wilde. Si l'on pouvait dissocier l'auteur de son œuvre, on aurait du mal à prouver l'essence homosexuelle du *Portrait de Dorian Gray*, mais quand on sait que ce livre a été écrit par Wilde, on peut attribuer à certaines phrases un sens strictement homosexuel, qu'on les prenne isolément ou dans leur contexte : « Des vices secrets... Le Duc de Berwick sort aussitôt que vous entrez dans une pièce du club... Pourquoi votre amitié est-elle si fatale aux jeunes gens... Dorian, Dorian, vous avez bien mauvaise réputation. »

Scanned with CamScanner

Bien des homosexuels tiennent tant à trouver dans la littérature une justification qu'ils interprètent toute manifestation d'amitié comme étant de nature sexuelle. Mais il faut dire que des critiques autorisés, surtout des gens d'avant-garde et des lecteurs attentifs de la littérature psychiatrique, ont également trouvé des sous-entendus dans certains des classiques les plus « innocents ». Un critique donne une interprétation homosexuelle de *Huckleberry Finn* et un autre de *Charley's Aunt.*

Ainsi *The Pupil* d'Henry James décrit une très forte attraction entre un jeune précepteur et son élève. A la lecture, je n'ai guère trouvé d'indices prouvant que James entendait donner une base sexuelle aux liens qui existent entre les deux personnages. Telle n'est pas sans doute l'opinion du critique Albert Guérard qui signale cet ouvrage comme traitant de l'homosexualité masculine.

Par contre, il est impossible de comprendre l'amitié qui unit les deux amants des sœurs Braugwen dans *Femmes Amoureuses* de D. H. Lawrence si l'on n'a pas vu que l'un d'eux ressent le désir de satisfaire ses besoins sexuels avec un homme ; cela est d'ailleurs nettement indiqué, non seulement par la position bien connue de Lawrence vis-à-vis du freudisme, et par des incidents du roman tels que l'épisode de la poignée de main indûment prolongée, mais encore par le passage suivant qui se trouve à la fin du livre :

> « *Avais-tu besoin de Gérald ?* » *demanda-t-elle un soir.*
>
> « *Oui* », *dit-il.*
>
> « *Est-ce que je ne te suffis pas ?* » *demanda-t-elle.*
>
> « *Non* », *dit-il.* « *Tu me suffis en tant que femme. Pour moi, tu es toutes les femmes à la fois. Mais j'avais besoin d'un ami aussi éternel que toi et moi nous sommes éternels.* »
>
> « *Pourquoi est-ce que je ne te suffis pas ?* » *dit-elle.*

Scanned with CamScanner

« Tu me suffis bien, toi. Je n'ai besoin de personne d'autre que toi. Pourquoi n'en est-il pas de même pour toi ? »

« Puisque j'en possède déjà une, je peux passer toute ma vie sans avoir jamais besoin d'une autre femme, sans avoir jamais avec aucune d'elle de véritable intimité. Mais pour que mon bonheur soit total, il me fallait connaître aussi l'éternelle union avec un homme : une autre espèce d'amour », dit-il.

« Je ne le crois pas », dit-elle. *« C'est un parti pris, c'est de la théorie, de la perversité. »*

« Mais... » dit-il.

« Tu ne peux pas avoir deux sortes d'amour. Pourquoi aurais-tu cela ! »

« Je ne l'aurais pas cru possible », dit-il. *« Et pourtant, j'en avais besoin. »*

« Tu ne peux pas, parce que c'est faux, c'est impossible », dit-elle.

« Je ne le crois pas », répondit-il.

L'amitié est le thème du beau roman français *les Amitiés Particulières* de Roger Peyrefitte, qui évoque un désir érotique latent entre deux collégiens ; mais les « engouements » de collège, et notamment sous leur forme féminine, ont fait l'objet d'innombrables romans qui ne se prêtent guère à une interprétation homosexuelle.

Il existe enfin un grand nombre de livres dans lesquels l'homosexuel joue un rôle apparemment secondaire, mais qui en fait n'en est pas moins important. L'homosexuel (ou l'homosexuelle) n'est pas le principal personnage, mais il a sur la vie de celui-ci comme sur le développement de l'intrigue une influence importante. Ainsi en est-il dans *Serenade* de James Cain, dans *Poussière* de Rosamond Lehman et dans *L'Arc en Ciel* de D. H. Lawrence. On peut citer aussi *Le Poison*, brillant portrait par Charles Jackson d'un alcoo-

Scanned with CamScanner

lique, dont les souvenirs refoulés d'homosexualité remontent à la surface durant sa longue ivresse.

Certains auteurs ont été attirés par ce sujet en raison de l'importance qu'il avait dans leur propre vie ; d'autres, parce qu'ils voyaient là l'occasion de dépeindre un conflit : conflit intérieur et conflit de l'individu avec la société. Outre ceux que j'ai déjà cités, on peut également mentionner : Smollett, Maupassant, Flaubert, Gautier, Proust, Gide, Gertrude Stein et Thomas Mann qui, parmi bien d'autres, ont décrit des homosexuels. On peut ajouter à cette liste bien des écrivains contemporains ou récents, dont la situation permanente dans les lettres n'est pas encore tout à fait assurée, mais qui sont certainement parmi les figures littéraires les plus marquantes de notre époque : Henry B. Fuller, Panaït Istrati, Ronald Firbank, Wyndham Lewis, Christopher Isherwood, Jean-Paul Sartre, Jean Genet, Gore Vidal, Truman Capote, Radclyffe Hall, Jean Cocteau, Edouard Bourdet, Roger Martin du Gard, Djuna Barnes, Compton Mac Kenzie, Clemence Dane, Mary Renault, Parker Tyler, John Horne Burns, Gale Whilhelm, Blair Niles, Tennessee Williams, Evelyn Waugh... et l'on pourrait en citer bien d'autres. On pourrait joindre à ces noms ceux de divers jeunes écrivains qui ont eux aussi apporté leur contribution à la littérature romanesque se rapportant à l'homosexualité et qui ont utilisé parfois leur propre expérience ; leurs romans valent souvent plus par le contenu que par la forme, mais on ne saurait pourtant négliger tout à fait leur apport. Il y a encore de nombreux auteurs importants — Herman Melville en est un remarquable exemple — dont on peut interpréter l'œuvre à la lumière d'une homosexualité cachée.

Certains de ces écrivains ont été obsédés par l'inversion sexuelle, dont ils ont fait le thème unique ou dominant de presque tous leurs livres. D'autres n'ont traité ce sujet que dans un seul ouvrage, comme c'est le cas de Sherwood Anderson dans sa nouvelle « *Hands* ».

Scanned with CamScanner

On aurait une idée plus nette de la littérature consacrée à ce sujet si on pouvait y distinguer deux groupes principaux : les ouvrages écrits par ceux qui ne connaissent la question que pour l'avoir étudiée de l'extérieur ; et ceux dûs à des homosexuels qui en ont une expérience directe. Si une telle classification était possible, il serait intéressant d'analyser ensuite les diverses œuvres. Cette analyse soulignerait les différents degrés de compréhension et les diverses attitudes prises selon que les auteurs appartiennent ou non au groupe. Mais la majeure partie de la littérature due à des écrivains qui ont de la question un point de vue sujjectif a été camouflée d'une façon qui en détruit presque totalement la valeur. Peu d'hommes de lettres ont ouvertement proclamé leurs tendances comme Genet et avant lui Gide. Quelques autres étaient des homosexuels notoires qui ne s'en cachaient guère : Radclyffe Hall, Marcel Proust. Mais même dans les premières œuvres de Gide, dans *l'Immoraliste* par exemple, on trouve d'inutiles circonlocutions, comme si l'auteur se demandait s'il devait ou non éclaircir pour le lecteur une situation qui n'était pas tout à fait claire pour lui. Il est bien certain que Gide n'aurait pas été aussi flou s'il avait écrit l'*Immoraliste* quelques années plus tard. Quant à Proust, malgré ses pages célèbres sur l'homosexualité, il a choisi de camoufler le thème quand il parlait à la première personne. Un grand nombre de critiques parmi lesquels Justin O'Brien (1) ont établi qu'un des principaux personnages de *A la Recherche du Temps Perdu*, Albertine, était une « transposition » d'un personnage masculin et que l'amour que le narrateur prétendait lui porter était en réalité de nature homosexuelle.

Quand les homosexuels ont écrit sur le chapitre de l'inversion, ils ont fréquemment fait usage d'un pseudonyme. Si c'était pour leur permettre de parler plus librement, de

(1) Justin O'Brien : « Albertine l'Ambiguë ; Notes sur la Transposition des Sexes chez Proust » *Publications of Modern Language of America*, décembre 1949, p. 933.

Scanned with CamScanner

dépeindre plus franchement, tant mieux. Mais le pseudonyme n'a pas toujours protégé les auteurs de l'influence pernicieuse des jugements moraux hétérosexuels.

Proust, par exemple, a utilisé comme méthode de camouflage la transposition des sexes. D'autres ont écrit des passages entiers que les élus sont seuls à comprendre ; des lecteurs fort intelligents peuvent fort bien lire leurs œuvres sans en suspecter le véritable thème. C'est ainsi que certains auteurs, suivant l'exemple de Whitman, ont évité de préciser le genre grammatical dans les passages traitant d'amour. Ils emploient les mots de *partenaire*, d'*objet*, ou ne parlent que du *corps* ou de l'*image idéale*.

Mais on peut aussi éviter délibérément de préciser le genre non point tant par souci de camouflage que pour exprimer l'ambivalence sexuelle, comme l'a fait par exemple John Horne Burns dans *le Diable au Collège*.

Scanned with CamScanner

Chapitre IV

L'HOMOSEXUALITÉ ET LA LITTÉRATURE

L'accueil réservé par les milieux littéraires et par les lecteurs aux livres ayant pour thème l'homosexualité est significatif. A moins qu'il ne s'agisse d'œuvres d'art dues à des écrivains très célèbres, les critiques les ignorent le plus souvent. L'un d'eux se demandait si la version donnée par tel auteur était convaincante et mettait cela sur le compte de sa bienheureuse ignorance du sujet, semblant oublier que le romancier ne partageait pas l'ignorance du critique. Un autre, qui écrit dans une des principales revues américaines, se déclara allergique aux romans sur ce sujet, étrange aveu pour un critique dont c'est le métier de lire tous les livres !

Pour les lecteurs *gay*, les romans sur l'homosexualité sont loin de les satisfaire. Il faut, selon eux, les juger sur trois plans différents encore que liés entre eux : d'abord, en tant qu'œuvres littéraires ; secundo, en tant que portraits fidèles de la vie *gay* ; tertio, en tant que documents sociologiques sur une minorité. Pour le lecteur hétérosexuel, le premier point est le plus important, sur le second il est incompétent, et le troisième d'ordinaire ne l'intéresse guère. Aussi le lecteur hétérosexuel intelligent peut-il dire que *Le Puits de solitude* est une œuvre ratée et autour de laquelle on a fait trop de bruit, qu'*Un garçon près de la Rivière* est ennuyeux et interminable, que *La chute* manque de conviction, que *The Sling and*

Scanned with CamScanner

The Arrow se lit comme la description d'un cas clinique et que *The Divided Path* est une étude sans envergure d'un conflit dénué d'intérêt.

Un lecteur homosexuel souscrirait peut-être à certains de ces jugements, mais sans doute en contesterait-il violemment certains autres. Il demande aussi au roman d'être une œuvre littéraire et artistique, mais il est inutile de faire effort pour le convaincre d'un état émotionnel qui lui est familier. Des situations qui semblent invraisemblables à d'autres lecteurs sont pour lui banales. De son point de vue *Le Puits de solitude* est donc avant tout un plaidoyer social ; *Un garçon près de la Rivière* un portrait fidèle de la vie *gay*, mais qui n'apporte aucune solution aux problèmes exposés ; *La Chute* n'est pas tant peu convaincant que fort peu caractéristique et il a manqué à l'auteur de savoir maîtriser son sujet ; *The Sling and The Arrow* est l'étude inintéressante d'un cas clinique faite par quelqu'un qui est manifestement (heureusement si l'on veut) ignorant de son sujet ; *The Divided Path* décrit un conflit qui nous est familier et apporte l'ébauche d'une solution acceptable.

Quel rôle peut jouer le roman qui traite de l'homosexualité? Il peut éclairer et réconforter certains sur leur propre cas et leur offrir l'esquisse d'une solution. Dans ses efforts pour exposer les problèmes, il peut instruire pour leur plus grand bien le public dans son ensemble et l'homosexuel en particulier ; il peut encourager l'inverti à suivre son chemin, à gagner le combat qu'il mène pour s'adapter, à s'accepter lui-même ; il peut aider aussi ses amis, ses parents et tous ceux qui doivent faire montre de compréhension à son égard ; et enfin, quand il suggère une issue, il peut montrer à tous les lecteurs que la vie de l'inverti n'est pas celle d'un désespéré condamné à la défaite.

Comme le roman ne dépeint d'ordinaire qu'un individu ou qu'un petit groupe, sans donner une vue panoramique d'une vaste portion de la société, les caractères qui s'y trouvent

Scanned with CamScanner

décrits peuvent n'être pas typiques. C'est ainsi que trois au moins des principaux romans ayant l'homosexualité pour thème ont fixé le premier éveil du désir homosexuel bien des années seulement après l'adolescence. Thomas Mann a traité ce sujet difficile avec une rare beauté et une fine pénétration psychologique dans *Mort à Venise*. André Gide en a fait le thème de l'*Immoraliste* où le complexe de culpabilité du protagoniste se trouve encore aggravé par la maladie et finalement par la mort de sa femme ; et Charles Jackson a traité un sujet assez analogue dans *La Chute* (après avoir donné avec *Le Poison* une magistrale description de l'alcoolisme et de l'homosexualité refoulée), mais bien des passages de ce roman laissent à penser que le professeur n'était pas aussi ignorant de son homosexualité latente qu'il a bien voulu le dire à l'auteur.

Mais, une fois reconnue la valeur proprement littéraire d'une œuvre comme *Mort à Venise*, que peuvent en dire les homosexuels ? Elle ne traite pas en fin de compte des problèmes qui se posent à la plupart des homosexuels, encore qu'elle montre la ligne subtile qui sépare deux modes de vie qu'on considère souvent comme s'excluant mutuellement. Et en fait, elle dépeint le phénomène fréquemment observé de l'homosexualité devenue l'expression de l'amour hellénique de la jeune beauté.

Parmi les œuvres littéraires dont les auteurs ont pris pour sujet des membres d'une minorité, on en trouve toujours qui sont bien déplaisantes. Il n'est pas, me semble-t-il, d'incursion littéraire dans le domaine homosexuel qui soit aussi antipathique que le *Trio* de Dorothy Baker. L'auteur a fait le portrait d'une lesbienne qui a soumis à son influence une innocente jeune fille, dont elle a fait la conquête par des capacités intellectuelles qui se manifestent notamment dans l'œuvre littéraire qu'elle prépare. Mais il s'avère que cette femme est une plagiaire, qu'elle n'a aucun talent personnel et que sa seule création originale, c'est une théorie selon laquelle la

Scanned with CamScanner

dégénérescence est une condition indispensable à l'éclosion du génie. Finalement la jeune fille tombe amoureuse d'un homme, mais elle est maintenue dans un véritable esclavage par une relation qui ne la satisfait en rien.

Un personnage de plagiaire est évidemment tout à fait plausible, encore que le portrait qu'en a brossé Mrs. Baker soit assez peu convaincant ; cette plagiaire pourrait également se trouver être une lesbienne. Mais dans l'état actuel des choses, il est manifestement incorrect de s'appuyer sur un tel personnage pour dépeindre une liaison entre lesbiennes. Que dirait-on d'un auteur qui peindrait sous un aspect aussi répulsif un individu appartenant à quelque minorité religieuse ou sociale ? On ne peut nier qu'une pareille créature peut exister, mais il n'est guère sérieux, du point de vue social, de donner de ce personnage un portrait qui puisse amener à l'identifier avec d'autres membres du groupe ; et c'est un abus de la liberté littéraire que de ne pas mettre en évidence le contraste qu'un pareil individu offre avec d'autres membres de la minorité plus dignes d'intérêt.

Un autre portrait peu flatteur de l'homosexuel se trouve dans une comédie bien creuse, mais qui a été très applaudie, *The Green Bay Tree* de Mordaunt Shairp. Un vieillard décati et corrompu a adopté un petit garçon d'onze ans qu'il a élevé dans le luxe, l'oisiveté et la perversité. Quand l'enfant devenu jeune homme cherche à donner à sa vie une nouvelle orientation en partant avec une femme, il ne trouve pas le courage d'abandonner le confort et l'aisance que son pédéraste de tuteur est à même de lui donner.

Une liaison entre un homme âgé et un jeune homme n'est pas chose extraordinaire, mais elle ne commence généralement pas par une adoption ni par une formation entreprise dès l'âge d'onze ans. En outre il est rare qu'une telle liaison repose sur des avantages matériels ; c'est d'ordinaire un intérêt intellectuel qui rapproche les deux partenaires, l'aîné jouant le rôle d'un guide et d'un maître et le plus jeune four-

Scanned with CamScanner

nissant à celui-ci l'inspiration. Loin d'être stérile et sans valeur, il arrive souvent qu'une telle association favorise au contraire le développement de talents exceptionnels. Il ne s'agit pas enfin d'une servitude acceptée de mauvais gré, et à laquelle le jeune homme se soumet parce qu'il est un gigolo ; bien plutôt le jeune inverti trouverait peut-être la vie difficile s'il n'avait pas un ami plus âgé et aurait peut-être le plus grand mal à s'adapter à ce qu'aurait à lui offrir une société hostile.

Le lecteur homosexuel demande surtout à un personnage de fiction de paraître véridique mais non dénué de caractère. Il cherche dans la littérature l'expression d'un point de vue honnête ; il aime voir que la nature d'un personnage n'a pas été camouflée pour en servir au public une image moins déplaisante, procédé qui implique déjà qu'on partage l'hostilité générale de l'opinion. Dans la littérature romanesque, sans doute par souci de présenter le sujet sous un aspect moins choquant, on a insisté sur les années d'éveil ou au contraire de déclin des tendances homosexuelles ; le refoulement et la sublimation des désirs homosexuels sont également fort prisés dans ce domaine. *Les Domaines Hantés* de Truman Capote est une exception à cet usage : un adolescent ici répond aux avances d'un adulte assez pitoyable, mais nettement sur le retour. Mais dans de nombreux romans, on décrit des années de lutte consciente ou inconsciente, des désirs très vagues et qu'on n'identifie pas, avant qu'un personnage en vienne à satisfaire ses besoins érotiques ou même à en reconnaître la nature. Ainsi en va-t-il de *The Divided Path*, de *Un garçon près de la Rivière*, et de *Quaterfoil*. Dans ce dernier, on ne sait jamais exactement si l'enseigne de vaisseau qui est un des héros de l'histoire est aussi ignorant de ses tendances homosexuelles que l'auteur veut bien le dire. Cette situation implique toujours dans une certaine mesure une adhésion tacite aux conceptions pudibondes de la société. Les personnages ne reconnaissent jamais tout à fait l'homosexualité comme un désir

Scanned with CamScanner

sexuel, mais seulement comme une manifestation d'amour. L'intrigue alors est souvent peu attachante et dans bien des cas le problème n'est pas franchement abordé.

Il est surprenant que dans toute cette littérature, personne n'ait jamais donné d'étude vraiment pénétrante des influences enfantines qui donnent naissance à l'homosexualité. On décrit souvent des conflits de l'adolescence, mais on ne parle guère des circonstances qui les ont préparés pendant l'enfance. Certains auteurs avaient peut-être adopté la théorie de l'homosexualité congénitale, ou bien ils ont été découragés par les difficultés que présentait une étude de la genèse de l'homosexualité. *Le Puits de Solitude*, tout en admettant que l'homosexualité est un accident de naissance, présente des conditions dans lesquelles un enfant se trouve élevé un tableau qui en fait le type même du décor favorable au développement de l'homosexualité : une mère frigide, un père trop tendre, une fille sportive et plus masculine que féminine. Dans *The Divided Path*, on trouve une tentative, bien faiblement esquissée, d'analyser l'influence de l'enfance sur la sexualité du héros, mais le sujet n'est qu'effleuré en passant et ne constitue aucunement le fond du livre. Dans *The Folded Leaf* de Maxwell, les influences enfantines sont évoquées assez complètement pour que le lecteur puisse comprendre pourquoi les deux collégiens qui sont les héros de cette histoire en viennent à ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre, mais ni l'un ni l'autre ne devient ouvertement un homosexuel et l'on ne peut donc guère considérer que le livre apporte un élément nouveau au portrait donné par la littérature de la genèse de l'homosexualité.

Les causes profondes qui amènent un individu à s'engager sur le chemin des amitiés particulières forment le thème fondamental d'un puissant roman de Fritz Peters, *Finistère*. L'auteur explique clairement que l'homosexualité résulte ici du divorce, de l'absence d'amour entre le père et la mère et de l'impression qu'a l'enfant d'être abandonné et privé de toute

Scanned with CamScanner

affection. Mais comment et pourquoi l'adolescent passe de la solitude d'une enfance abandonnée à l'homosexualité, voilà qui n'est pas expliqué. En fait, un lecteur intelligent risque d'avoir l'impression, ce qui est contraire aux faits scientifiques et probablement fort éloigné des intentions de l'auteur, que Michael n'a jamais été en quête que d'amour et d'affection et que s'il avait rencontré une femme au lieu d'un homme, il se serait attaché à elle, sans jamais savoir qu'il aurait pu devenir homosexuel.

Pour le lecteur homosexuel, la principale source de désappointement vient de la pauvreté d'imagination et de l'invraisemblance dont témoignent les auteurs quand il s'agit de conclure leurs romans. Le lecteur ne trouve que suicides, meurtres et autres formes de mort violente, ou en tout cas l'échec. « On croirait que d'un commun accord, les éditeurs ont décidé qu'aucun de ces romans ne finirait bien », disent beaucoup de gens, et s'il n'existe évidemment aucun pacte de cette sorte, on comprend très bien comment on a pu l'imaginer. L'expérience m'a montré que les homosexuels ne trouvent généralement pas la mort sous les coups d'un assassin pas plus qu'ils ne se la donnent eux-mêmes ; les uns se marient et ont des enfants ; d'autres finissent par s'engager dans une liaison durable avec un partenaire du même sexe qu'eux ; d'autres enfin trouvent dans le travail leur récompense.

Je prétends que la conclusion tragique que certains auteurs donnent à leurs livres vient de ce que ceux-ci s'identifient à leurs héros. La mort accidentelle, le meurtre, le suicide de ces personnages mi-inventés, mi-autobiographiques permettent à certains auteurs, eux-mêmes homosexuels, et obsédés par leurs tendances, de se persécuter et de se punir. En châtiant leur *alter ego*, ils se débarrassent de leurs propres responsabilités. C'est l'enfant qui dit : « Regarde comme je suis un vilain garçon ; je veux qu'on me punisse » et qui, une fois puni, continue à être aussi insupportable qu'auparavant. En infligeant

Scanned with CamScanner

un châtiment à cette partie de leur moi qu'ils ont transposée sous une forme romanesque plutôt qu'à leur véritable moi, ces romanciers peuvent continuer à mener une vie paisible car, tout en n'ayant pas à subir les conséquences de cette punition, ils bénéficient pourtant de l'impression de purification qui l'accompagne. Il est malheureusement vrai qu'un grand nombre d'écrivains homosexuels ont utilisé leurs livres pour se débarrasser de leur complexe de culpabilité et que le public est devenu ainsi bien malgré lui confesseur ou psychiatre à bon compte.

Beaucoup de romans pèchent par l'incapacité où se sont trouvés leurs auteurs de leur donner un épilogue ; on dirait qu'ils ne savent pas ce qu'il adviendra de leur héros le lendemain ou le surlendemain et qu'ils s'empressent, usant du privilège du créateur, de se débarrasser d'une existence qui devient pour eux encombrante. On trouve une conclusion soit violente, soit désespérée dans *Twilight Men*, dans *Un garçon près de la Rivière*, dans *The Invisible Glass*, et dans *Stranger in the Land* pour ne citer que ceux-là ; le seul espoir du héros de *La Chute* est de revenir à son foyer presque brisé : l'homosexualité est une impasse. Deux romans, *The Divided Path* et *Quaterfoil* laissent entendre qu'il doit être possible aux héros de reprendre une vie normale. Mais l'opinion la plus significative exposée sur les tragédies dans lesquelles ces auteurs font s'embourber leurs personnages est celle de T. S. Eliot ; celui-ci écrit à propos des créatures murées dans une pathétique solitude qui hantent le monde de *Nightwood*, le roman de Djuna Barnes :

> « *Les malheurs que les anomalies de leur tempérament imposent aux gens sont clairement visibles ; mais il faut creuser pour découvrir les misères et les servitudes humaines qui sont le lot de tous. Dans des existences normales, ces malheurs sont le plus souvent cachés ; et souvent même cachés plus stricte-*

Scanned with CamScanner

ment encore à celui qu'ils accablent qu'à l'observateur (1). »

Malgré toute la cohorte des auteurs de talent qui se sont intéressés au thème de l'homosexualité, on ne trouve que relativement peu d'ouvrages de premier ordre sur ce sujet.

Mais l'intérêt manifesté pour ce problème par les romanciers, malgré leur ignorance, leurs préjugés (favorables ou défavorables) a du moins une utilité : il rompt le silence qui avait tant contribué à paralyser le progrès social du groupe homosexuel. C'est en partie grâce aux romanciers que l'on parle de plus en plus de l'homosexualité ; et comme la discussion en est de plus en plus libre, les romanciers hésitent de moins en moins à l'aborder dans leurs œuvres.

(1) T. S. Eliot : « Introduction » à *Nightwood* de Djurna Barnes. New York, 1937.

Scanned with CamScanner

CINQUIÈME PARTIE

ADAPTATIONS

Scanned with CamScanner

Chapitre I

L'HOMOSEXUALITÉ EST-ELLE GUÉRISSABLE ?

On a souvent affirmé qu'on pouvait guérir l'homosexuel pour peu qu'il en ait envie, mais que la plupart des homosexuels n'ont aucune envie d'être guéris et qu'on ne peut donc les traiter. Il y a dans ce propos répété sous plusieurs formes à peu près analogues, diverses vérités partielles qui exigent quelque explication.

Voyons d'abord exactement ce qu'on dit des méthodes de traitement. *The Journal of American Medical Association* déclare par exemple :

> « *On peut soigner l'homosexualité et le traitement est efficace quand le patient est consentant. Le traitement,*

Scanned with CamScanner

toutefois est entièrement psychanalytique et c'est presque toujours une tâche de longue haleine qui, même dans le cas d'une thérapeutique intensive, demande des mois ou des années. Pour les sujets qui ne désirent pas modifier leur comportement sexuel et même pour ceux que n'animent pas des motifs très puissants, le traitement est pratiquement inopérant (1). »

On a suggéré bien des méthodes pour le traitement de l'homosexualité et j'en écarterai d'emblée certaines qui n'ont manifestement pas encore fait leurs preuves. Je citerai notamment les thérapeutiques de choc (comme par exemple l'emploi du metrazol) ou un traitement endocrinologique. On n'a jamais établi que les homosexuels manquaient d'hormones sexuelles mâles ou femelles ; et à ma connaissance, fondée sur de nombreuses conversations tant avec des spécialistes qu'avec des patients, aucun traitement hormonal n'a jamais donné de résultats. Il est tout à fait possible bien entendu que pour une affection aussi répandue, il puisse y avoir coïncidence entre déficiences hormonales et cas d'homosexualité ; autrement dit, si un homme sur vingt est un inverti, alors un sur vingt des hommes présentant des déficiences des glandes sexuelles sera aussi un inverti. Le pourcentage pourrait même être plus élevé, car une déficience hormonale peut faire qu'un enfant soit efféminé et donc susceptible de trouver refuge dans la vie homosexuelle.

On admet généralement aujourd'hui, ainsi que le déclare l'Association Médicale Américaine dans la communication citée plus haut, qu'il n'existe qu'une seule thérapeutique pour l'homosexuel, c'est celle du psychiatre ou du psychologue. Et, dit-on, le patient doit manifester un désir sincère d'être guéri pour que le traitement soit efficace.

Je prétends qu'étant donné la nature même de l'homo-

(1) *Journal of American Medical Association*, 23 décembre 1950, p. 1536.

Scanned with CamScanner

sexualité, c'est un paradoxe que de parler de « désir d'être guéri ». Quand l'homosexualité exclusive est un élément essentiel du tempérament, elle sert à défendre l'individu contre une vie qui le terrifie plus encore que celle qu'il mène et la seule alternative qui lui est offerte, ce n'est pas l'hétérosexualité telle que l'entend autrui, mais telle qu'il l'entend lui. Il s'est écarté du chemin normal parce qu'il ne peut pas et qu'il ne veut pas envisager de s'y engager si bien qu'il y a une contradiction flagrante, voire une impossibilité, à attendre de lui qu'il souhaite changer de vie.

Bien des gens, et parmi eux de nombreux homosexuels inadaptés et malheureux, vont protester. Ils veulent bien, eux, qu'on les guérisse. Ils cherchent à s'amender et sont sans cesse en lutte contre leur tempérament. Ils abominent la vie détestable qu'ils mènent contre leur volonté et contre leur raison. Ils vivent dans la honte comme au plus noir d'un puits sans fond.

D'autres pourtant témoigneront qu'ils sont fiers et heureux de leur existence et que pour rien au monde ils ne renonceraient à leurs penchants. Pour eux, ces plaisirs compensent les difficultés et sans ces plaisirs ils ne peuvent concevoir de vie.

A vrai dire, ainsi que le font remarquer nombre de psychiatres, chez les uns comme chez les autres, il ne s'agit que de mécanismes de défense. Les premiers, comme me l'ont enseigné non seulement mon expérience, mais celle de bien d'autres, ne font que lutter pour sauvegarder leur amour-propre. En se condamnant eux-mêmes, ils s'évitent de supporter la responsabilité de ce qu'ils font et peuvent ainsi continuer à le faire. Quant à ceux qui sont fiers et heureux, ils sont eux aussi la proie de la honte et du remords et leur jactance ne sert qu'à amortir le choc des jugements sans pitié que porte sur eux le monde.

Comment, demandera-t-on, l'homosexuel peut-il n'avoir pas envie qu'on le guérisse, quand les avantages qui

Scanned with CamScanner

s'attachent à l'état d'hétérosexuel sont si évidents ? Mais ce ne sont là que des avantages d'ordre social. Aux yeux du « malade », l'hétérosexualité offre peut-être des « avantages » matériels, mais qui ne vont pas sans graves « inconvénients » psychiques.

Et, de fait, l'homosexuel est incapable de s'imaginer vivant sans ces désirs qui sont l'essence même de sa vie. Il a besoin d'eux et il en a besoin désespérément. Sinon, il ne serait pas homosexuel. Même ceux-là qui prétendent le plus sincèrement du monde qu'ils ne demandent qu'à guérir refusent de reconnaître que leurs désirs physiques sont d'ordre *sexuel* ; or le vœu de guérir est un désir *anti-sexuel* ; l'individu ne peut donc concilier ces deux désirs en même temps.

Peut-être aimerait-on par souci d'humanité, ajouter foi à la légende qui veut que les homosexuels ont envie d'avoir les mêmes tendances sexuelles que les autres, mais c'est psychologiquement absurde. Ce n'est d'ailleurs nullement faire preuve d'humanité que d'entretenir la légende d'une possibilité de traitement ; c'est au contraire nuire aux homosexuels car cette légende repose sur le principe qu'ils peuvent changer s'ils le veulent.

Il est exact que beaucoup d'homosexuels aimeraient pouvoir se marier et vivre avec des femmes, avoir des enfants et mener « une vie normale », mais cela ne veut pas dire qu'ils souhaitent renoncer à leurs instincts sexuels. Même ces homosexuels qui pratiquent la continence et qui refoulent délibérément leurs désirs n'entendent pas renoncer à ce besoin d'aimer ceux de leur propre sexe. S'il ne s'agissait pas d'un instinct aussi impérieux, il n'y aurait jamais eu d'homosexualité. L'individu ne peut donc pas souhaiter qu'on l'en débarrasse. Il peut seulement prétendre devant les autres et devant lui-même qu'il le souhaite, parce que cette simulation lui ôtera le sentiment de sa responsabilité et le purifiera à ses propres yeux.

Je ne veux pas dire par là que l'inversion sexuelle soit vo-

Scanned with CamScanner

lontaire et qu'il suffise de faire montre d'un peu de volonté et de bon sens pour en triompher et revenir dans le droit chemin. Absolument pas. C'est un phénomène totalement involontaire et qui ne dépend pas de l'individu, car *nul n'a jamais choisi d'être homosexuel.*

Que l'hétérosexuel qui ne comprend pas cette apparente contradiction, essaie d'imaginer une société dans laquelle être ce qu'il est, constitue un inconvénient. Il pourrait, par exemple, se trouver isolé sur une île peuplée seulement de personnes du même sexe que lui, avec la perspective d'être relégué en leur compagnie jusqu'à la fin de ses jours. Il verrait autour de lui des homosexuels parfaitement adaptés à ce genre de vie. On peut concevoir qu'il se forcerait peut-être, pour se soulager ou pour des raisons strictement d'intérêt matériel, à adopter leur existence, mais il ne souhaiterait certainement pas s'assimiler à eux au point que sa personnalité s'en trouve transformée.

Étant donné ce qu'est l'être humain et ce qu'est l'instinct homosexuel, peut-on effectuer sur un inverti une transformation telle qu'il se retrouve aussi hétérosexuel qu'un autre après un traitement psychanalytique ? J'ai posé cette question à des douzaines de médecins et de psychiatres, et je lui ai cherché une réponse dans la littérature médicale. J'ai interrogé au moins une dizaine d'hommes qui se sont fait soigner et je puis affirmer qu'à une importante majorité les réponses sont négatives. On connaît extrêmement peu de cas d'homosexuels guéris, si par guérison on entend la substitution totale de l'homme par la femme comme objet aimé ; et encore faudrait-il vérifier si ces guérisons ont bien mérité ce nom.

Les psychiatres, quand on les interroge, évitent de répondre directement. Ils diront à l'inverti, ou à sa mère, qu'on peut l'aider. Mais en examinant les choses de plus près, je constate que leur aide consiste à lui permettre d'accepter plus aisément sa situation d'homosexuel et non pas à vaincre

Scanned with CamScanner

ses penchants. Parfois le thérapeute l'aidera à s'adapter à un mode de vie hétérosexuel, qui le mènera à un mariage heureux, mais ce n'est pas cela qui diminuera chez lui l'intensité de ses désirs homosexuels. Les psychiatres diront bien que dans certains cas particuliers on peut obtenir une transformation plus radicale, mais ils font alors allusion à de très jeunes gens (encore adolescents) ou à des « malades » qui ont glissé vers l'homosexualité par manque d'autre occasion plutôt que par l'effet d'un désir profond ou d'une préférence fondamentale. Loin de moi l'intention de nier qu'on puisse effectivement modifier le comportement de cette catégorie d'homosexuels, mais ces cas-là n'ont rien à voir avec le problème de l'homosexualité exclusive chez un adulte.

Je prétends, et je sais que c'est une opinion partagée par bien des gens y compris de grands psychanalystes — encore que ceux-ci ne soient pas toujours d'accord — que, chez la majorité des gens, l'homosexualité est à ce jour incurable et qu'il en sera probablement de même dans l'avenir ; et ceci, non seulement parce que la nature même de ces tendances les rend impossibles à extirper, mais en raison aussi de certaines difficultés que le thérapeute rencontrera auprès des patients qui cherchent à se débarrasser de leur inversion.

Quand un psychothérapeute se trouve en face d'un malade qui est un inadapté, plusieurs solutions s'offrent à lui. Il peut essayer de changer l'attitude du patient, dans la mesure évidemment où il considère que c'est là une solution souhaitable et possible. Ou bien il peut aider le patient à s'adapter à la société sans pour autant modifier fondamentalement son comportement. Ou encore, pour compléter cette dernière méthode, il peut guider son client vers un nouveau milieu où il trouvera un bonheur plus complet.

C'est non seulement une tentative vaine que de vouloir faire d'un homosexuel un hétérosexuel, mais cela peut aussi être une expérience dangereuse, quelque nobles que soient les motifs qui animent le médecin. Dans *le Livre de San Michele*,

Scanned with CamScanner

le Dr Axel Munthe raconte qu'il a rencontré un jeune inverti qui avait été soigné par Krafft-Ebing et par Charcot et qui, selon Munthe, « ne demandait qu'à être guéri ». Le docteur essaya de le ramener par l'hypnotisme vers des chemins normaux. Un an plus tard, il apprit que le jeune homme s'était suicidé. « Si ce malheureux était venu me consulter quelques années plus tard, à une époque où j'en savais plus long sur l'inversion sexuelle, je n'aurais jamais entrepris la tâche désespérée de le soigner. »

Dans la littérature médicale et psychiatrique, on trouve parfois des communications dont la teneur est sujette à confusion, mais parfois aussi des déclarations catégoriques. Bergler assure qu'on peut guérir les homosexuels... et il prétend en avoir guéri, mais il se révèle à l'examen que ces ex-homosexuels étaient des ambisexuels. Il cite le fait qu'un de ses clients se soit marié, mais cela ne prouve pas qu'il ne désire plus avoir de relations avec des hommes. London et Caprio déclarent que « Sadger a signalé de nombreuses réussites dans le traitement d'homosexuels par la psychanalyse », mais ils ne précisent pas s'ils entendent par réussites des gens heureux, des homosexuels adaptés ou débarrassés de leurs tendances homosexuelles. « Il faut », disent-ils ailleurs, « faire croire à l'homosexuel qu'on peut le guérir. S'il témoigne d'un désir sincère d'être guéri, le pronostic est bon » (1).

Mais ces mêmes auteurs analysent dans le détail un cas dans lequel « la malade affirme que la psychanalyse l'a soulagée de ses états anxieux aigus ». Dans un autre cas, « la psychanalyse lui a permis selon toute probabilité d'accepter plus facilement ses tendances homosexuelles et l'a délivrée dans une certaine mesure du complexe de culpabilité dont provenaient ses troubles nerveux ». Et enfin, « dans ce cas, il se peut que l'analyse permette à la patiente de s'accommoder de son homosexualité ».

(1) London et Caprio : *Les déviations sexuelles*. Washington, 1950.

Scanned with CamScanner

Les observations cliniques faites sur certains cas contredisent les déclarations citées plus haut et traitant de la guérison de l'inversion. D'autre part, ce problème a été abordé sans ambages dans un livre dû à deux éminents psychologues qui posent la question « L'homosexualité est-elle curable ? » Voici leur réponse :

> *« Le mot de « guérison » implique l'idée de maladie. Nous avons déjà affirmé que l'inversion sexuelle n'est pas une maladie, mais une conséquence de divers facteurs biologiques et psychologiques ou d'une combinaison des deux. Dans bien des cas, l'inverti ne souhaite pas plus être « soigné » que ne le voudrait un hétérosexuel si un traitement faisait de lui un inverti... Il n'existe actuellement aucune méthode médicale ou chirurgicale qui permette de traiter l'homosexualité. Ni la psychanalyse, ni l'hypnotisme n'ont réussi à résoudre ce problème, si par le résoudre en entend amener un homosexuel à choisir ses partenaires parmi les membres du sexe opposé. Un traitement psychologique a permis à certains individus de mieux s'adapter à leurs tendances homosexuelles en diminuant les troubles nerveux dont ils souffraient. Mais les « guérisons » complètes sont encore bien rares* (1). »

On me dira que ceux qui usent de citations peuvent être aussi menteurs que les statisticiens. Mais je ne suis pas allé pêcher une citation qui ne reflète pas l'opinion des médecins. Il s'agit au contraire d'un point de vue qui est celui de la plupart des psychanalystes.

Comment peut-on affirmer que l'homosexualité n'est pas innée mais bien due à des conditions sociales et psychologiques et nier ensuite qu'elle soit curable ? Je pourrais assurer que je ne suis pas le seul à défendre cette opinion : bien

(1) Fred Brown et Rudolph T. Kempton : *Questions et réponses sur la sexualité.*

Scanned with CamScanner

des hommes remarquables la partagent. On pourrait trouver dans les écrits de bien des autorités des citations qui ne diffèrent guère quant à l'esprit de celle de Brown et de Kempton.

Mais sont-ce bien là deux points de vue contradictoires ? La contradiction n'est qu'apparente. L'homosexuel, en effet, en raison de l'ambiance psychologique dans laquelle il se trouve, parvient à un point de son développement où il désire assouvir son désir sexuel avec un individu du même sexe que lui et, une fois parvenu à ce point, il est impossible qu'il souhaite ne plus éprouver ce désir. L'homosexualité diffère en outre des autres contraintes (si l'on peut employer le mot de contrainte), en ceci que, tout en procurant un plaisir considérable, elle permet en même temps d'apaiser la tension sexuelle. Le plaisir nerveux que procure l'acte sexuel interdit bientôt tout changement qui reviendrait à sacrifier ce plaisir. La thérapeute en s'efforçant de développer chez l'homosexuel ce sentiment de satisfaction, rendra donc encore moins nécessaire le besoin pour celui-ci de changer son mode de vie.

Il est facile de comprendre, me semble-t-il, pourquoi on ne peut parvenir à faire de l'homosexuel un hétérosexuel. La tâche du psychiatre, c'est de mettre un terme aux refoulements, non pas de les préconiser. Si l'homosexuel inadapté s'aperçoit que ses remords sont moins intenses, qu'il a pris conscience de ses refoulements, il en arrivera à trouver plus agréable que jamais d'être homosexuel. Ce qui semblerait être la condition préalable à toute cure, à savoir un grand désir de triompher de son homosexualité, diminue donc au fur et à mesure que le traitement opère et, s'il n'en est rien, alors c'est que le traitement est inefficace.

En même temps, l'homosexuel fait un nouveau pas vers l'adaptation : les craintes, les répugnances qu'il éprouvait à l'idée de relations avec une femme s'atténuent également et la psychanalyse l'amène souvent à réaliser même une telle

Scanned with CamScanner

union. Cela ne veut pas dire qu'il cesse pour cela de désirer des hommes, mais simplement qu'il cesse de les désirer à l'exclusion des femmes. Le mariage finit souvent par se présenter comme une solution attrayante. Mais on ne peut observer une pareille adaptation que chez un individu qui ne se sent plus coupable d'être un homosexuel, chez un individu qui a donc appris à s'apprécier davantage : le mariage ne remplacera pas chez lui l'activité homosexuelle mais ne fera que lui apporter un complément. Pour employer une thérapeutique différente, il faudrait enseigner à l'homosexuel à réprimer un désir fortement ancré en lui et il va de soi que ce n'est pas de la psychanalyse, qui a pour objet de lutter contre le refoulement des tendances, qu'il faut attendre de tels résultats.

La littérature psychanalytique contient de nombreux rapports sur les tentatives faites pour aider l'homosexuel en le persuadant qu'il doit accepter son état. Bien mieux, les psychothérapeutes n'ont jamais hésité à rendre consciente et à encourager au besoin l'homosexualité quand il s'agissait d'un élément fondamental de la personnalité du patient. On pourrait citer de nombreux exemples. La citation suivante est empruntée à un ouvrage fort connu, dû à des hommes d'une indiscutable valeur professionnelle :

> « *Le patient souffrait d'états anxieux, liés à des tendances homosexuelles inconscientes. Quand on abordait ce sujet, il décrivait les diverses tentations sexuelles auxquelles il avait été soumis alors qu'il était marin. Il racontait que dans les villes portuaires, les matelots étaient souvent abordés par des jeunes gens qui leur faisaient des propositions. Le patient regrettait de ne pouvoir, comme la plupart de ses compagnons, accepter et n'y plus penser après cela. Sans pouvoir s'y résoudre, il n'arrivait pas à penser à autre chose. Il ressortait clairement de ses propos qu'il considérait*

Scanned with CamScanner

comme homosexuel l'homme qui jouait un rôle actif dans les pratiques orales, mais qu'il tenait pour tout à fait normal l'homme qui se soumettait à ces pratiques. L'exécutant était « une tapette ». Le matelot complaisant, non. L'attitude du patient était très frappante car l'opinion commune tiendrait que les deux hommes sont partenaires dans des pratiques homosexuelles, donc des homosexuels. Si le thérapeute suivait la logique de l'homme moyen, il devrait s'efforcer d'amener ce marin à tenir dans ces pratiques un rôle passif. Les troubles dont souffrait le patient étaient dûs à son désir inconscient de jouer le rôle actif ; l'anxiété qu'il ressentait à devoir refouler ce désir l'empêchait aussi de pouvoir tenir dans l'affaire le rôle passif (1). »

Les auteurs du passage cité disent ce que ferait un thérapeute qui suivrait la logique du consentement universel, mais ne nous révèlent pas quelle autre alternative s'offre à lui. On pourrait accepter qu'il n'y en eût point. Pourquoi le thérapeute ne cherche-t-il pas à débarrasser le patient de son homosexualité latente plutôt qu'à la lui faire admettre sans plus de façons ? Il ne peut y avoir qu'une réponse : parce que le psychiatre considère qu'il est si difficile de mener à bien une telle tâche qu'il demeure pessimiste quant aux chances de succès.

S'il est des gens pour parler de guérir les homosexuels, la plupart des psychiatres, loin de tenter de telles cures, en viennent parfois à encourager l'homosexualité chez ceux qui l'ont refoulée et qui en souffrent. La citation suivante est empruntée à G. V. Hamilton, un des plus remarquables psychanalystes américains ; elle se trouve dans un article intitulé « L'homosexualité, moyen de défense contre l'inceste » publié dans l'*Encyclopedia Sexualis* en 1936 :

(1) John Dollard et Neal E. Miller : *Personality and Psychotherapy*, New-York, 1950.

Scanned with CamScanner

« Dans un autre cas, une jeune fille qui n'avait jamais été consciente d'aucun désir homosexuel, attribuait chacune de ses trois ruptures de fiançailles à l'impossibilité où elle se trouvait d'échapper à l'impression que, comme elle aimait son fiancé (chaque fois un homme différent) il serait contre nature d'avoir avec lui des relations sexuelles. Appelé à l'examiner au plus fort de sa troisième dépression, je trouvai une malade extrêmement agitée qui refusa de me parler en présence de son infirmière. Quand celle-ci fut sortie, la jeune fille me dit qu'elle venait, à sa grande horreur, de découvrir qu'elle avait une irrésistible envie de lui faire des propositions. Je la persuadai, non sans mal, de faire participer l'infirmière à une conférence tripartite. Non seulement je réussis à calmer ma malade, mais, comme la suite des événements le prouva, l'infirmière trouva le courage de céder à des tendances homosexuelles conscientes mais qui hésitaient encore à s'exprimer chez elle. Sans que j'intervienne davantage, les deux femmes aboutirent à une liaison homosexuelle durable. La malade se rétablit aussitôt... »

Une psychanalyse sainement conçue doit établir un net distinguo entre l'homosexuel anti-social et l'homosexuel que la société peut utiliser. L'homosexuel (ou d'ailleurs l'hétérosexuel) qui violente les enfants est un personnage anti-social et ses troubles peuvent être dus à une fixation remontant à l'adolescence et qui l'a empêché de parvenir à un stade de complète maturité dans ses relations avec son entourage. L'homosexuel (ou l'hétérosexuel) qui a des instincts meurtriers ou sadiques fait énormément de mal à la société et en dernière analyse à lui-même. Cet individu, en raison de la honte qu'il éprouve à l'égard de tous ses instincts sexuels, exprime peut-être par le sadisme sa haine pour l'objet qui éveille son désir et l'attire. Il importe évidemment qu'il soit

Scanned with CamScanner

mis entre les mains d'un psychiatre et, si celui-ci s'avère impuissant à le guérir, peut-être faudra-t-il interner le malade.

Il faut distinguer encore entre l'homosexuel adapté et l'homosexuel inadapté. C'est ce dernier qui a besoin de soins. L'objet du traitement n'est pas toutefois de faire de lui un hétérosexuel, mais un inverti satisfait et bien adapté. Que des conditions sociales indépendantes du psychiatre et du patient rendent ce but irréalisable prouve simplement que c'est un problème qui dépasse l'individu et qui ne peut se résoudre tout à fait dans le cabinet du psychiatre. La situation ne diffère guère à cet égard des problèmes psychologiques soulevés par la discrimination raciale. « Si l'homosexuel dispose de moyens financiers suffisants », déclare Henry dans son ouvrage monumental sur *les Déviations sexuelles* « la psychothérapie peut l'aider à s'adapter » (1). Mais quelle forme peut prendre cette adaptation ?

A la base de l'adaptation de l'homosexuel, il y a l'acceptation par lui de son état. Et pour cela, il est essentiel qu'il comprenne le caractère incurable de l'homosexualité. L'inverti qui admet qu'il ne peut se transformer en hétérosexuel et qui, dès lors, s'accepte tel qu'il est, aura fait le premier pas vers la conclusion du conflit qui se joue en lui, vers le moment où il pourra profiter pleinement de ses relations homosexuelles au lieu de les combattre et vers une vie centrée autour d'un programme qui tiendra compte des réalités.

Dans son brillant article que beaucoup considèrent comme le plus remarquable exposé récent sur l'étude scientifique de l'homosexualité, le Dr Clara Thompson, directrice de l'Institut Psychiatrique William Alanson White, évite de façon significative toute allusion à un traitement quelconque, sauf pour dire que « les travaux les plus récents semblent montrer que l'homosexualité est un problème qui tend à disparaître

(1) G. W. Henry : *Sex Variants : a Study of Homosexual Patterns*, New York, 1948, p. 1028.

Scanned with CamScanner

quand les problèmes de caractère général sont résolus ». Le Dr Thompson conclut cependant sur ces remarques qui laissent clairement entendre que, s'il existait une thérapeutique (ce qu'elle-même n'affirme jamais), il ne serait pas toujours souhaitable d'y recourir :

> « *Quand bien même on ne peut découvrir les causes spécifiques de l'homosexualité, on peut examiner les besoins spécifiques qu'elle satisfait. Il est manifeste qu'elle procure une satisfaction sexuelle et, pour un individu incapable de prendre contact avec des individus du sexe opposé, c'est un point important. En outre comme elle nécessite le concours d'un partenaire, elle apporte par là même une solution au problème de la solitude et de l'isolement. Le fait même d'appartenir à un groupe que la société a condamné n'est pas dénué non plus de satisfactions. On peut se sentir fort, brave et plein d'audace, et le sentiment d'appartenir à une bande de gens tous unis contre le monde diminue l'impression d'ostracisme. J'ai parlé plus haut d'autres satisfactions, et je pensais notamment à des avantages matériels — surtout dans le cas de certains homosexuels mâles — et à des situations qui libèrent l'individu de ses responsabilités.*
>
> « *L'homosexualité avouée peut jouer dans l'évolution de la personnalité un rôle constructeur ou destructeur. Si elle constitue le mieux dont un individu est capable en fait de relations humaines, elle est toujours préférable à un total isolement. Ceci est surtout vrai des relations de type mère-enfant qu'on rencontre chez les homosexuels des deux sexes. Mais l'homosexualité peut aussi ajouter un élément destructeur à une personnalité qui se désagrège. En aucun cas, on ne découvrira que l'homosexualité était à l'origine d'un tempérament névrosé ; mais elle peut contribuer à la formation de*

Scanned with CamScanner

nouveaux problèmes. Comme elle le fait dans d'autres cas de névrose, la psychanalyse doit donc s'attacher avant tout à la structure profonde de la personnalité, dont les symptômes nérotiques ne sont que des développements secondaires (1). »

Toutefois, même si une thérapeutique psychiatrique était possible, et si elle était capable de produire la transformation que l'opinion publique considère comme une guérison, cette solution n'aurait aucun intérêt pratique, car elle ne pourrait concerner qu'une infime minorité de la minorité homosexuelle. La grand problème social n'en subsisterait pas moins. Quelques-uns peut-être s'évaderaient de l'homosexualité, mais ils seraient bien peu nombreux. Un simple calcul fondé sur les chiffres fournis par Kinsey ou sur ceux que j'ai donnés comme correctifs des siens, montrerait que si tous les médecins des Etats-Unis décidaient de s'occuper de psychanalyse et de se consacrer pendant toute une année à analyser des homosexuels afin de les transformer et si chacun soignait quinze patients sur la base de quatre heures par semaine pendant un an, en laissant mourir tous ses autres malades, il y aurait à peine assez de médecins pour tous les clients ! Il existe aux Etats-Unis moins de 200.000 médecins, dont une poignée seulement est qualifiée pour ce genre de traitement. Les psychanalystes diplômés sont au nombre de 1.000, dont les deux tiers sont encore stagiaires ; on peut y ajouter encore quelques psychologues et quelques spécialistes de l'orientation professionnelle ayant des connaissances en psychiatrie.

Dans ces conditions et étant donné la nature du problème homosexuel, je propose de recourir, en la modifiant quelque peu, à la thérapeutique collective. Cette méthode consiste à réunir un certain nombre de gens sous l'égide d'une sorte de directeur de conscience, pour leur faire discuter leurs pro-

(1) Clara Thompson « Evolution des théories sur l'homosexualité dans la psychanalyse » *Journal of the Biology and Pathology of Interpersonal Relations*, XX, 1947, p. 183.

Scanned with CamScanner

blèmes personnels, leurs craintes, leurs phobies, leurs échecs, leurs humiliations ; on espère ainsi les soulager un peu du fardeau que leur imposent la honte et la clandestinité et les amener à trouver leur voie grâce à un échange d'opinions judicieuses. Il faudrait, pour appliquer cette méthode aux homosexuels, en restreindre l'usage aux seuls *gay*, la présence de quelqu'un ne partageant pas leurs désirs suffisant à ôter toute efficacité à de semblables réunions. Dix, quinze, ou vingt personnes pourraient ainsi former un groupe qui se réunirait chaque semaine, sous la conduite d'un psychiatre par exemple ou d'un psychothérapeute qui serait *gay* lui aussi, et où l'on discuterait des problèmes individuels et inhérents au groupe. On y parlerait de ses activités professionnelles, de la fatigue qu'on éprouve à jouer sans cesse la comédie, des relations familiales, de la signification de l'inconstance, des efforts à faire en vue de mieux profiter des plaisirs physiques, du dernier roman, bref de mille choses. D'aucuns m'objecteront qu'il est absurde de vouloir que le psychiatre soit un homosexuel. « Faut-il donc qu'un docteur (ou qu'un psychiatre) ait une maladie pour qu'il sache la soigner ? » demanderont-ils. Si je crois que le meneur des discussions ou que le psychanalyste devrait être homosexuel, c'est en raison de l'aspect social du problème. Les homosexuels sont, pour des raisons aisément compréhensibles, peu enclins à discuter de leurs problèmes en dehors de leur groupe. Leur dilemme est d'ordre à la fois social et psychologique et le premier ne peut être négligé au profit du second.

La légende qui veut qu'on puisse guérir les homosexuels et dont les psychiatres sont en partie responsables en raison de leur incapacité à s'exprimer de façon claire, est extrêmement nuisible. Quant à décider si, au cas où un traitement existerait, il serait souhaitable du point de vue social de guérir l'homosexualité, c'est une autre question.

Scanned with CamScanner

Chapitre II

QUELQUES MOTS SUR LA SUBLIMATION

Il apparaît vite quand on examine les diverses solutions du problème de l'homosexuel, qu'aucune ne peut être considérée comme idéale et universelle. Proclamer ouvertement ses tendances, c'est s'exposer aux insultes et même s'isoler de la masse de la société homosexuelle ; d'autre part, cacher sa vraie nature, c'est risquer les difficultés sociales et psychologiques d'une vie double. Le mariage n'est une solution possible ou séduisante que pour un certain pourcentage d'homosexuels et encore, loin de diminuer chez eux le besoin de satisfaire leurs désirs avec des partenaires masculins, ne fait-il que compliquer les choses. Le psychiatre, malgré l'aide précieuse qu'il peut apporter, ne peut actuellement offrir qu'à une petite minorité un faible espoir. La vie d'incessante débauche que mènent certains homosexuels est une existence gâchée et que les années qui passent rendent même tragique, mais il leur est rarement possible de s'engager dans une liaison durable avec un seul partenaire.

Vers où se tourner alors ? La société, tout en s'avérant incapable de transformer l'homosexuel, refuse pourtant d'admettre ses pratiques. Ne voyant pas d'issue au dilemme qui se pose à eux, ne pouvant compter sur une thérapeutique applicable et efficace et en butte pourtant à une impitoyable condamnation, certains homosexuels ont eu recours à une nouvelle panacée, la sublimation.

On confond souvent le terme de sublimation avec ceux de refoulement et de répression ; il importe donc de préciser la signification de ces différents mots. On peut d'après Freud définir la sublimation comme la déviation des instincts sexuels vers des fins socialement valables. Pour citer Freud, « L'énergie (des tendances sexuelles) est détournée de son objectif sexuel et appliquée à d'autres fins qui ne sont plus sexuelles et qui ont une valeur sociale plus grande. » La répression, d'autre part, est un acte conscient par lequel on refuse de donner satisfaction aux désirs, aux sentiments, aux penchants. Le refoulement est un processus psychologique qui permet de repousser dans l'inconscient des désirs particulièrement difficiles à satisfaire et dont l'existence même (non moins que l'assouvissement) constitue une menace pour l'esprit de l'individu.

« Pourquoi ne pas essayer de détourner les sentiments que vous éprouvez à l'égard des hommes sur des voies plus utiles ? Pourquoi ne pas vous diriger vers la pédagogie, la psychologie ou la médecine, par exemple », dit le pasteur à Dick, au cours d'un entretien. Dick allait entrer au collège et il avait peur. « Sublimez vos sentiments. Manifestez votre amour pour les hommes en allégeant leurs souffrances, en les instruisant ou en vous consacrant à quelque entreprise charitable. Vous n'éprouverez plus autant alors le besoin de transgresser les lois de la société. » Le jeune homme à qui l'on donnait ce conseil se consacra effectivement à l'assistance sociale mais, malgré toute la compassion dont il faisait preuve à l'égard d'autrui, il n'en sentait pas moins le besoin de mener une vie sexuelle complète.

Comme à bien d'autres homosexuels, on lui avait conseillé de réprimer ses désirs, mais la psychologie moderne voit d'un mauvais œil toute répression. Le mot de sublimation sonne mieux. En tout état de cause la répression peut-elle être effective, est-elle souhaitable et les homosexuels doivent-ils la pra-

tiquer ? Telles sont les questions que je me propose d'examiner maintenant.

Il arrive dans la vie d'un individu qu'il choisisse délibérément de réprimer un désir. Pour des raisons d'ordre social ou autre, il décide de ne pas satisfaire une envie. On peut envisager la tentation de boire, de fumer ou de manger des bonbons en considérant que, dans des circonstances données, y succomber pourrait avoir pour l'individu des résultats plus nuisibles que d'y résister. Il suffit ici de peser le pour et le contre.

Un grand nombre d'invertis regrettent de ne pouvoir « sublimer » leurs désirs. Ils ont le sentiment que leur besoin d'avoir des relations homosexuelles les dépasse ; sur ce point ils sont innocents et on ne peut leur faire de reproches. Mais on ne peut en dire autant, prétendent-ils, de l'assouvissement de leurs désirs.

Sublimation et répression... comme ces deux mots sonnent différemment. Et pourtant ces deux termes ont, en surface du moins, un point commun : le refus de satisfaire un désir. Mais, alors que la sublimation laisse entendre qu'une tendance trouve effectivement à se satisfaire dans les nouveaux chemins plus utiles à la société vers lesquels on l'a déviée, la répression laisse l'individu totalement insatisfait. La sublimation implique d'abord qu'on accepte l'existence du désir, quitte ensuite à le détourner vers d'autres voies ; la répression au contraire implique qu'on lutte contre le désir et non pas seulement contre son assouvissement. Et bien des gens qui expriment le regret de ne pouvoir « sublimer leurs sentiments homosexuels » entendent en fait par là qu'ils aimeraient bien pouvoir les dominer ou les réprimer.

La répression est-elle souhaitable dans l'intérêt de l'individu et dans celui de la société ? Tout dépend de ce que l'on réprime. S'il s'agit d'une haine violente qui prend la forme d'un désir de tuer, il est indispensable de la réprimer car son assouvissement serait non seulement préjudiciable à la société mais encore rendrait l'individu plus malheureux que

sa répression. Si le besoin d'absorber de l'alcool est si fort qu'en le satisfaisant l'individu mette sa vie en danger, mieux vaut alors pour lui le réprimer.

Bien des gens ont fait remarquer que, exception faite des conséquences de la condamnation sociale, l'homosexualité ne fait de mal à personne. Il appartient à chaque individu qui éprouve le besoin de satisfaire ainsi ses besoins sexuels de décider s'il est plus heureux en se refusant ce plaisir ou en se l'accordant.

Dans certains cas, la répression d'un désir est nécessaire afin de maintenir avec autrui des rapports sociaux acceptables. L'inverti qui se sent attiré par quelqu'un qui ne partage pas ses penchants — qui ne peut ni comprendre ni lui rendre son affection — est bien obligé de réprimer son attraction. En agissant autrement, il s'exposerait à des incidents fort désagréables. Dans ce cas, l'homosexuel doit reporter ailleurs son désir.

L'histoire de la psychiatrie moderne abonde en exemples de désastres occasionnés par le refoulement de désirs et notamment de tendances homosexuelles. Le père de la psychanalyse moderne, Sigmund Freud, a clairement établi que la paranoïa était fréquemment liée au refoulement de tendances homosexuelles. Ces refoulements ne prennent pas seulement la forme d'un refus de satisfaire un désir ; celui-ci est totalement banni de la conscience ; le patient ignore que son tempérament l'incline vers l'homosexualité et serait même horrifié d'entendre pareille supposition. Freud écrit :

> « *D'après ces observations que l'expérience est sans cesse venue confirmer, nous avons été amenés à conclure que la paranoïa de la persécution est un moyen de défense employé par le sujet contre lui-même pour se protéger d'une tendance homosexuelle devenue trop forte. La conversion des sentiments d'affection en une haine qui peut, comme on le sait, mettre sérieusement en*

danger l'objet à la fois aimé et haï, correspond à la conversion des instincts sexuels en anxiété, conséquence classique du processus de refoulement (1). »

Ainsi que je l'ai fait remarquer dans le chapitre consacré au traitement de l'inversion sexuelle, quelques-uns des plus grands psychothérapeutes, comme Dollard et Hamilton, loin d'inciter leurs patients à réprimer ou de les laisser refouler leurs désirs, les ont amenés souvent à accepter leur homosexualité et à satisfaire leurs désirs jusque-là refoulés. Dans le cas cité par le Dr Hamilton, le désir n'avait pas encore été identifié. Autrement dit, le refoulement de l'homosexualité avait été absolu et pour ainsi dire « parfaitement réussi », mais la patiente payait très cher ce succès. Ce n'était pas l'homosexualité que le Dr Hamilton combattait chez sa patiente, mais seulement son refoulement.

Le refoulement total des tendances homosexuelles est une des sources les plus communes de maux personnels ou sociaux. Si davantage de gens savaient et admettaient qu'ils sont homosexuels et s'attaquaient au problème, peut-être verrait-on moins de cas de folie, de dépression, de suicide et peut-être même moins de meurtres. Chez l'homme, le sadisme est presque toujours l'expression sous forme de haine d'un désir charnel qui n'a pu être refoulé efficacement. Je ne connais pas d'utilisation romanesque de ce thème plus poignante que la courte nouvelle de D. H. Lawrence intitulée l'*Officier Prussien* et dans laquelle l'officier, en voulant réprimer le désir qui l'attire vers son jeune ordonnance, se montre vis-à-vis de lui d'une cruauté intolérable qui provoquera finalement une double tragédie.

Que dire de la sublimation ? L'homme civilisé vit dans un monde où il lui faut contrôler l'assouvissement de ses instincts, sexuels ou autres. L'objet aimé ne peut toujours être obtenu ; il est même fréquent que le désir ne trouve

(1) Sigmund Freud : *Introduction Générale à la Psychanalyse.*

pas à s'assouvir de façon satisfaisante. On ne peut interrompre le cours de la vie quotidienne parce que, à un moment, s'éveille le besoin d'un plaisir sexuel. Pour satisfaisante que soit la vie sexuelle d'un homme et pour fréquentes que soient les occasions qu'il a d'assouvir des désirs, l'homme doit détourner une partie de son énergie sexuelle vers d'autres voies et, quand il se trouve que ces voies présentent un intérêt pour la société, on dit qu'il a sublimé ses désirs.

Il est essentiel de se souvenir, à propos de la sublimation, qu'elle n'est nullement incompatible avec la satisfaction de l'instinct sexuel primitif. Elle n'exige pas comme conditions préalables la répression ou le refoulement. Deux hommes qui mènent l'un avec l'autre une existence heureuse peuvent trouver à employer leur énergie non seulement dans l'amour, mais aussi dans la compassion qu'ils éprouvent à l'égard de leurs semblables, dans un travail philanthropique, littéraire ou pédagogique. Des amitiés dites « platoniques » sont parfois la sublimation de violents désirs charnels.

La différence entre la sublimation et le refoulement ne réside pas seulement dans l'emploi que l'on fait de l'énergie qui subsiste (c'est-à-dire si on l'utilise à des fins destructrices ou constructrices du point de vue de l'individu et de ses relations avec la société). Ce qui les différencie encore, c'est l'intensité qu'il a fallu mettre dans le refus afin de permettre ce transfert d'énergie. Le refoulement n'est efficace que s'il est absolu et il atteint sa forme la plus parfaite (et la plus dangereuse) quand l'individu n'a plus conscience de ses tendances : autrement dit quand elles ont été totalement refoulées dans l'inconscient. Pour parvenir à ce stade, l'individu a recours à toute sorte d'états pathologiques allant de la paranoïa au sadisme. Quand le refoulement est incomplet, le danger est double : l'individu peut recourir à la destruction, et il peut aussi être obsédé par des remords et des sentiments de culpabilité proportionnels à son échec. Le refoulement de l'homosexualité, notamment chez les

femmes, peut provoquer la frigidité sexuelle qui compromet les relations avec le mari et donne souvent aux relations avec les enfants un caractère très froid. Dans leur étude des aspects psychosomatiques de la frigidité, les Drs William S. Kroger et S. Charles Freed ont découvert que l'homosexualité latente (et refoulée) était chez la femme un des facteurs de la frigidité et ont déclaré que le lesbianisme inconscient était « plus fréquent qu'on ne l'a reconnu jusqu'alors » (1).

La sublimation implique une certaine chaleur. Elle est, à bien des égards, exactement le contraire du refoulement. Elle naît, non pas d'un sentiment de honte ou de culpabilité, mais d'un désir de consacrer l'ensemble de la personnalité — sexuelle et autre — à des fins utiles. Et la sublimation réussit le mieux quand il n'y a pas refoulement : en fait, quand tous les besoins de l'individu, y compris ses appétits sexuels, sont satisfaits. L'individu qui assouvit ses désirs, qui ne ressent aucun sentiment de frustration, qui a pleinement accepté sa personnalité dans tous ses aspects, peut faire suivre à ce qui n'a pas été dépensé de son énergie le cours qui lui semble le plus approprié.

Le refoulement implique la continence ; la sublimation, la tempérance. Or la continence, pour l'inverti, est vaine. Elle suppose que l'homosexualité est mauvaise et qu'il est bon de la réprimer. Mais aucune de ces deux propositions n'a été prouvée.

Nombre de grandes œuvres d'art ou de littérature sont dues à l'ensemble de la personnalité de l'homosexuel créateur. Tchaïkowsky n'a pas eu besoin de nier l'existence de ses tendances homosexuelles, ni d'observer sur ce plan une étroite continence pour pouvoir composer la *Symphonie Pathétique.* Sans doute même n'aurait-il pu trouver à exprimer ce tragique thème musical, si à chaque instant de sa vie, il avait dû lutter contre sa vraie nature. D'autre part, tous les gens ne peuvent pas satisfaire un tempérament sexuel

(1) *Journal of the American Medical Association*, 10 juin 1950, p. 532.

si exigeant qu'il leur laisserait peu de temps pour se consacrer à d'autres activités. L'homosexuel perd souvent plus de temps et d'énergie à lutter contre ses tendances sexuelles qu'à les assouvir franchement.

Les apôtres de la répression (ou du refoulement) ne s'appuient sur aucun argument scientifique. Je n'ai pas trouvé un seul ouvrage sérieux signé de quelque grand nom de la psychiatrie moderne qui conseille à l'homosexuel de refouler ses désirs. Et ceux qui préconisent la sublimation font non seulement mauvais usage de ce terme, mais encore se montrent hypocrites, car ils seraient les premiers à condamner la sublimation vraiment réussie de tendances homosexuelles. Le moment est venu, me semble-t-il, au milieu de tant de confusion, de citer deux éminents psychologues, des hommes qui jettent bas quelques-uns des mythes que l'on avait si soigneusement érigés. Voici quelques phrases bien senties sur la question :

> « *A vrai dire, la plupart des gens ne sont capables de supporter qu'une tension sexuelle relativement faible, et la sublimation, même si on la réduisait à l'acception populaire du terme, ne pourrait satisfaire qu'une faible part de leurs désirs. L'abstinence prolongée n'est pas dans la nature biologique de la machine humaine... On a écrit beaucoup de bêtises sur le processus de canalisation connu sous le nom de « sublimation » et qui ne repose sur aucune évidence scientifique* (1). »

Voilà qui nous change du conseil vain et désespéré donné par un homosexuel qui s'efforce — dans un livre qui n'a, heureusement, eu qu'une influence bien limitée — de concilier son tempérament sexuel avec la position traditionnelle de l'Église Catholique Romaine :

> « *La règle catégorique et universelle de l'Église Ca-*

(1) Fred Brown et Rudolph T. Kempton : *op. cit.*, pp. 57-68.

tholique veut que l'instinct sexuel ne soit assouvi licitement que dans le mariage, et même alors sans que l'homme intervienne pour en éviter les conséquences physiologiques naturelles. Je souscris pleinement à cette discipline et je suis en outre persuadé qu'elle est à même de faire le plus grand bien au plus grand nombre (1). »

Qu'on ne croie pas que je prêche contre la tempérance, singeant ainsi des moralistes dont je conteste l'éthique. Les exigences de la vie en société rendent la tempérance indispensable. Ainsi une grande partie de l'énergie totale se trouve-t-elle libre d'être utilisée à des fins sublimées. Mais, et c'est peut-être là le point capital, un usage modéré et discipliné des plaisirs homosexuels ne fera que rendre ceux-ci plus estimables.

Grâce au choix plus étudié du partenaire, l'acte sexuel se trouve — du moins aux yeux de ceux qui le commettent — débarrassé du caractère avilissant que la société s'efforce de lui imposer. En refusant parfois d'assouvir les désirs sexuels, ou de profiter d'une occasion qui se présente, on peut donner à l'acte physique même une signification plus profonde, elle-même source de plaisirs plus grands, pourvu, évidemment, que ces refus ne provoquent pas une telle déception qu'ils en deviennent destructeurs.

Tout au long de l'histoire, la sublimation de l'homosexualité a donné lieu, sur le plan individuel comme sur le plan général, à de bien remarquables accomplissements ; mais ce qui était alors sublimé, c'était un instinct conscient, reconnu et accepté par l'individu ; et cette sublimation portait en outre sur une tendance qui, loin d'être réprimée, trouvait en même temps à se satisfaire sur le plan physique.

(1) *L'inverti et son Adaptation Sociale* : Anonyme. Baltimore, 1948.

Chapitre III

JUSQU'A CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE

Le mariage résout-il le problème de l'adaptation de l'homosexuel à un monde hostile ? C'est une question que presque toute personne *gay* s'est posée à elle-même en de nombreuses occasions et la réponse diffère avec chaque cas particulier.

Combien d'homosexuels se marient-ils ? Quelles raisons les amènent à se marier ? Comment fixent-ils leur choix ? Que sait-on ensuite de leur existence ? Quelle attitude adoptent-ils une fois mariés ? Autant de questions souvent difficiles à résoudre pour l'enquêteur.

Qu'apporte donc le mariage à un jeune *gay* qui va renoncer à sa vie de garçon ? Pourquoi se lance-t-il dans l'aventure matrimoniale ? Quelles adaptations recherche-t-il ? Combien de ceux qui se trouvent à l'église, témoin, garçon d'honneur, ou simples spectateurs, connaissent-ils le vrai tempérament du futur époux ?

Il n'est pas un aspect de l'homosexualité qui soit aussi difficile à étudier que le mariage ; aucun qui ne soit entouré de tant de mystère. Kinsey a constaté que rien n'était plus difficile à bien connaître que les activités homosexuelles des hommes mariés.

Je prétends, et je ne m'appuie pas ici sur des statistiques, mais sur le fruit de mes observations et de mes conversations, que la plupart de ceux qui sont ou exclusivement ou prin-

cipalement homosexuels ne se marient jamais ; ce sont surtout les gens qui éprouvent à l'égard de l'un ou de l'autre sexe une attirance à peu près égale, ou ceux qui sont plus hétérosexuels qu'homosexuels, qui se marient. Dans *Un garçon près de la Rivière*, le héros de Gore Vidal qui traverse une période particulièrement instable, découvre que la plupart de ses partenaires d'une nuit sont mariés ; et il est courant quand deux homosexuels font connaissance, que l'un d'eux demande à l'autre (surtout si celui-ci à plus de trente ans) : « Marié ? »

Plusieurs raisons attirent l'homosexuel vers le mariage, de même que diverses autres raisons le lui font redouter. Les motifs qui le poussent au mariage sont, à bien des égards, les mêmes que ceux qui y poussent le commun des mortels, à cela près que le problème sexuel se pose ici de façon très particulière.

Il me semble, d'après mes observations, que d'abord et avant tout l'homosexuel désire avoir des enfants. Sans doute ce vœu est-il plus fort chez l'inverti que chez les autres ; il influe en tout cas de façon capitale sur sa décision de se marier. Un autre motif se dissimule-t-il derrière cette forte envie d'être père ? Est-ce le désir de s'accrocher à quelque chose de solide, de réel, de permanent, dans une vie désespérément vide ? J'ai posé des questions à un Freudien orthodoxe. Il m'a répondu qu'un grand nombre d'homosexuels semblaient avoir un instinct maternel très développé, qu'ils regrettaient de ne pouvoir enfanter eux-mêmes et qu'ils exprimaient ce souhait sous la forme « avoir des enfants », sans se rendre compte qu'au fond, ils voulaient devenir mères et non pas pères. Mais mes amis ne s'embarrassent pas d'analyser leurs désirs. « La vie est un tel gâchis ; un gosse suffirait à la rendre parfaite. » C'est ainsi que l'un d'eux m'exprima les sentiments qu'il partage avec un grand nombre de gens.

En outre, l'homosexuel est un peu effrayé du caractère éphémère de ses liaisons amoureuses et la permanence du

mariage et des institutions familiales l'attire. Tout en n'ignorant pas que le pourcentage des divorces est élevé, les homosexuels constatent que la majorité des mariages durent, qu'un grand nombre semblent heureux surtout vus de l'extérieur. Le rêve du jeune *gay* qui espère encore à vingt ans rencontrer le compagnon idéal devient, à mesure que les années passent, plus chimérique. Chaque nuit apporte son plaisir mais, pour beaucoup d'homosexuels, tout cela n'avance à rien et n'arrive pas à les soulager d'un sentiment poignant de solitude. Le mariage, un foyer, des enfants : voilà sur quoi construire une vie plus stable.

Si dans le présent l'instabilité et la solitude sont effrayantes que dire de la peur de l'avenir ? Rien n'est plus pathétique que le spectacle d'un homme de cinquante ou soixante ans, dont la jeunesse s'en est allée, mais qui a conservé ses désirs et qui recherche ce qu'il peut encore trouver comme compagnie. Le désespoir le conduit à payer pour ses plaisirs sans même avoir bien souvent la joie de retrouver chez le partenaire ses propres sentiments.

Le jeune *gay* regarde dans le miroir de la vie et voit dans ce triste vieillard l'image de ce que lui-même sera au crépuscule d'une existence gâchée. Il frémit à cette vue et, la crainte au cœur, il entreprend de changer de cap. Il ne sait où se tourner, et la voie du mariage semble alors s'offrir à lui.

Il y a aussi le jeune homme qui ne s'est pas accepté comme il est. Tout en satisfaisant avec un autre homme ses désirs sexuels, il n'entend pas se résigner à se cantonner dans ce mode de vie et nourrit l'espoir d'y échapper. Quelques années plus tôt, il avait cru que ses tendances particulières passeraient avec l'âge. Maintenant que l'adolescence est finie, il voit dans le mariage un moyen de changer complètement ses habitudes. Comment, il ne le sait pas encore très bien. Le jour du mariage sera un point de rupture ; les vœux qu'il prononcera seront des chaînes dont il ne pourra plus se dégager.

Dès l'instant qu'il sera marié, il s'imposera une discipline de fer. Voilà pour l'avenir ; en attendant, le présent devient plus tolérable, moins pénible, car il n'est plus qu'un expédient provisoire.

J'ai connu au moins deux jeunes gens qui se sont mariés dans ces conditions. Herbert savait depuis l'âge de douze ans qu'il était homosexuel. L'adolescence passée, il lui était arrivé d'avoir en passant une aventure avec une femme, mais quoique tout se fût très bien passé, il n'y avait guère trouvé de plaisir et n'avait pas grande envie de renouveler ces expériences. Quand il se retrouvait seul, d'ordinaire un ou deux jours après la fin de ces aventures, il rêvait à nouveau de partenaires masculins. Il était donc sans illusions ; le mariage reviendrait à réprimer une partie de sa personnalité véritable, mais il sentait la nécessité d'adopter cette voie pour mettre de l'ordre dans sa vie affective.

Et Allen ? Oh, lui, c'était bien différent. Garçon brillant (il était comme Herbert sorti un des premiers de son école), il éprouvait le besoin de se donner le change, à lui comme aux autres. Avant son mariage, il était homosexuel, mais il entretenait chez ses amis l'illusion, à laquelle il s'accrochait également lui-même, que ce n'était là qu'un substitut temporaire, dû à l'influence d'une amitié particulière, mais que sa masculinité n'en souffrait pas. Il confondait de propos délibéré le fait de jouer le rôle du mâle dans ses relations homosexuelles et le fait d'être hétérosexuel. Il arrivait ainsi à avoir des relations intimes avec un homme qu'il désirait fortement et à continuer pourtant à se considérer comme normal. Il jouait donc toujours le rôle du mâle, encore que parfois une légère ivresse le libérât de cette contrainte et que dans le feu de l'action il s'aventurât parfois sur les sentiers défendus.

Allen, qui fréquentait des homosexuels, parlait pourtant beaucoup et en se vantant presque des relations qu'il avait avec sa fiancée. Il s'efforçait de dissimuler, fût-ce à ses amis

les plus intimes, qu'il y avait plus d'un homme à la fois dans sa vie, et il prétendait toujours que l'aventure du moment était née surtout de l'insistance de son partenaire et qu'il n'avait répondu aux avances qu'en raison de l'affection particulière qu'il portait à cet homme. Il cachait soigneusement ses autres aventures qui n'auraient pas manqué de le faire considérer comme un inverti notoire. Lui-même considérait que c'étaient là des histoires sans importance, des plaisirs sans lendemain et qu'il n'aurait plus à rechercher quand il serait marié.

A ses amis *gay*, Allen disait : « Si j'étais comme vous... », et prenait grand plaisir aux plaisanteries qu'on faisait sur le compte des homosexuels. Pour Allen, le mariage serait le jour du changement de vie, comme pour Herbert ; c'est du moins ce dont ils étaient tous deux persuadés.

D'autres raisons peuvent aussi amener l'homosexuel à se marier, dont l'une est simplement qu'il tombe sincèrement amoureux d'une femme. Le sentiment qu'il éprouve prend encore de la force quand il s'aperçoit qu'il est partagé et l'agressive affection que lui témoigne la femme achèvent de balayer ses derniers doutes. Elle le délivre de la crainte d'être repoussé qui avait jusqu'alors caractérisé ses relations avec les femmes ; et elle ouvre la porte à une vie de tendresse et de mutuel amour. A bien des égards la situation est analogue à ce que pourrait être chez une femme jusque-là de mœurs orthodoxes l'éveil d'une affection pour un autre homme. Chacun de nous a certainement en lui la possibilité d'aimer aussi bien un homme qu'une femme et tout comme, dans certaines conditions, l'homosexualité latente peut apparaître à la surface (voir l'*Immoraliste*, *La Chute*, *Mort à Venise*, *Serenade* et autres romans), l'hétérosexualité latente, jadis repoussée par quelque terreur obscure, peut réapparaître en présence de la partenaire idéale.

Le cas corrolaire est celui de l'individu qui n'a que peu ou pas conscience de l'aspect homosexuel de son tempéra-

ment. « J'étais marié et je croyais vraiment avoir fait un mariage heureux », me dit Léo. « Maintenant que j'y repense, je comprends à certains signes que, déjà à cette époque, j'étais *gay*. Je m'intéressais beaucoup au problème homosexuel, mais je condamnais violemment ces pratiques et je passais mon temps à dire à tout le monde ce que je pensais de ces tantes, de ces tapettes, de ces chochottes et autres reines de la pédale. Et d'un autre côté, j'aimais la compagnie des athlètes, j'aimais l'odeur des vestiaires, je prenais plaisir à les voir, nus et splendides, nager dans la piscine de l'Y. M. C. A. » A vingt-cinq ans, Léo fut mobilisé et ne tarda pas à découvrir que beaucoup de ses compagnons avaient des relations sexuelles avec d'autres soldats ; bientôt il connut sa première expérience. Après une brève période de doute, Léo fit son choix. « Je n'avais pas d'autre solution. Je savais que j'avais toujours eu secrètement envie de cela, que j'attendais depuis des années et que je ne pourrais jamais faire le sacrifice de reprendre la vie que j'avais quittée. »

D'autres cherchent dans le mariage une compagnie, n'en trouvant pas de satisfaisante dans leurs amitiés ; mais ils savent que le mariage ne peut pas changer leurs tendances profondes. Ce sont les hommes qui les attirent, grâce à eux ils peuvent assouvir les désirs qui les hantent, mais trop souvent ces liaisons manquent de profondeur dans les débuts et abondent par contre en difficultés par la suite. On dirait que les amants vont et viennent et que les liens qui les unissaient ne suffisent bientôt plus à les retenir. Qu'ils veuillent ou non avoir des enfants, beaucoup éprouvent avec les années qui passent le besoin de se liver à un autre être avec qui ils puissent partager les joies et les douleurs de la vie. Trouver un être qui sera toujours à vos côtés, avec qui l'on aimera s'amuser, voyager ou lire, que l'on assistera dans les moments difficiles et qui vous rendra la pareille, tel est pour certains l'intérêt du mariage. Atteindre tout cela avec un autre homme serait préférable mais pour beaucoup, c'est

une entreprise difficile, pour ne pas dire impossible, et ils finissent par chercher une solution dans le mariage.

Pour certains aussi, sans doute peu nombreux, qui ont une situation assez en vue et qui savent qu'on jase sur leur compte le mariage sert à sauver la face et démontrera aux gens que leurs murmures et leurs railleries ne sont pas fondées. Le mariage est à peu près le meilleur moyen de mettre fin aux cancans. Car, malgré la publication du rapport Kinsey, l'Amérique ne se rend guère compte à quel point l'ambivalence sexuelle est répandue et on continue à classer les gens en homosexuels et hétérosexuels. Peu de gens en dehors des milieux *gay* savent combien de ces ambisexuels à prédominance homosexuelle se marient et à quel point l'homosexualité est répandue chez les hommes mariés. Dans *Un garçon près de la Rivière*, on voit un personnage de ce type, un acteur de cinéma très en vue, que sa firme oblige à se marier pour protéger sa réputation et apaiser les soupçons.

Il se peut que des homosexuels se marient pour des raisons de situation sociale, par intérêt ou pour faire plaisir à leur famille, ou à celle de la jeune fille. Je serais personnellement enclin à croire que ce sont là des motifs plus rares chez les homosexuels que dans le reste de la population et que leur rôle est d'ailleurs bien moindre que celui des autres raisons dont j'ai déjà parlé. Il est peu fréquent qu'on se lance dans l'aventure matrimoniale par souci d'acquérir des avantages sociaux, politiques ou économiques ; mais ce souci peut intervenir dans le choix d'un partenaire.

N'éprouvant à l'égard du mariage aucune aversion profonde, se demandant si c'est là une solution désirable et anxieux pourtant d'en étudier les possibilités, car il espère y découvrir de quoi résoudre certains de ses problèmes, l'homosexuel se trouve en fin de compte entraîné sans enthousiasme vers une liaison dont il éprouve de plus en plus de mal à se dégager. Il prend des engagements, sans trop s'en rendre compte, et ceux-ci bientôt se multiplient sous ses pas. Le

réseau peu à peu se tisse et il devient plus facile et peut-être plus souhaitable de sauver la face en adoptant la solution du mariage qu'en y renonçant au dernier moment, ce qui risque de blesser et d'humilier autrui.

Les causes qui motivent le comportement de l'homme sont fort complexes et une action peut avoir bien des motifs. C'est ainsi qu'il est bien difficile de définir les raisons d'un mariage et de les séparer les unes des autres. Dans tout mariage où le mari est homosexuel, celui-ci est animé non pas par un seul mais par plusieurs des motifs que nous avons examinés, la plupart d'ailleurs étant inconscients. Et le mariage est conclu grâce à diverses raisons qui se mêlent et dont certaines même sont contradictoires. Tel est le paradoxe de l'homosexuel devant une institution qui n'a pas été créée pour lui, qui n'a rien fait pour lui faciliter son adaptation et qui ne peut jamais lui offrir plus qu'une vie en marge. C'est en bref une institution dans le cadre de laquelle il cherche à se glisser malgré les inconvénients qu'il y rencontre.

Afin d'étudier plus avant les possibilités de succès et les diverses attitudes de l'homosexuel dans le mariage, et pour pouvoir mieux souligner le contraste entre le besoin de se marier et la répugnance à le faire qu'éprouve l'homosexuel, je vais résumer sommairement les diverses causes qui peuvent l'amener à aborder la carrière matrimoniale et que j'ai déjà citées :

1. Le désir d'avoir des enfants.
2. Le besoin d'avoir des relations familiales stables.
3. L'incapacité à établir avec un partenaire masculin une liaison durable.
4. La peur d'une vieillesse solitaire.
5. Le désir ou l'espoir d'échapper à la vie homosexuelle.
6. Un profond attachement pour une femme.
7. Une homosexualité qui n'existe qu'à l'état latent ou qui a été refoulée.
8. L'espoir de trouver dans le mariage une compagnie ;

la déception de n'en avoir pas trouvé auprès d'amis hommes.

9. Le désir de créer une façade et l'espoir de se protéger contre les racontars.
10. Le souci d'acquérir un avantage économique ou social.
11. Le désir de faire plaisir à sa famille.
12. L'incapacité ou la répugnance à prendre des mesures énergiques contre un concours de circonstances qui l'entraîne vers le mariage.

On pourrait penser dès lors que, les motivations étant si fortes, tous les homosexuels doivent finir par se marier. Néanmoins, je persiste à croire que la plupart d'entre eux n'en font rien. Les raisons pour lesquelles ils évitent le mariage sont également multiples et peut-être plus apparentes.

L'interdit sexuel qui les empêche d'avoir aucune relation avec la femme est incontestablement la raison majeure qui les pousse à éviter le mariage et cet interdit continue à peser sur leur psychisme même après leurs premières relations avec une femme. Bien des homosexuels n'en ont jamais eu ; d'autres qui, par suite d'un concours de circonstances particulières, ont pu en avoir ne veulent pas s'engager à répéter un acte qui leur a peut-être répugné ou qui, à tout le moins, les a laissés indifférents.

A cette apathie ou à la véritable antipathie qu'éprouvent les homosexuels vis-à-vis des relations hétérosexuelles, se mêlent étroitement une profonde appréhension et des doutes quant aux capacités dont ils pourront faire preuve. Pour inexplicable qu'elle soit, la crainte, d'origine psychologique, d'un acte qui ne saurait avoir pour l'individu de conséquences néfastes, peut être aussi accablante que la peur, plus compréhensible, de recevoir une bombe ou d'être surpris par un incendie.

D'une part, l'individu redoute l'impuissance, il se demande s'il sera capable de consommer le mariage et d'autre part, ces

craintes et ces doutes deviennent les véritables raisons de l'impuissance, ce qui ne fait que les renforcer.

Afin d'éviter des situations embarrassantes et de déterminer quelles sont ses capacités, l'homosexuel est souvent amené à avoir avant le mariage des relations avec une parfaite inconnue. N'osant pas aller trouver une amie et redoutant un échec qui risque de le faire découvrir, il s'adresse à une femme qui n'est pas de son monde, d'ordinaire à une prostituée. Dans ce cas, la répugnance est encore plus forte et, si l'union s'avère impraticable, l'inverti s'en trouve confirmé dans son idée fixe, qui le déprime peut-être, mais qu'il chérit secrètement : à savoir qu'il est impuissant avec une femme et qu'il doit donc écarter toute idée de se détourner de l'homosexualité.

Telle fut, en fait, mon expérience personnelle, dont je m'aperçus par la suite qu'elle n'était pas unique ; beaucoup de mes amis *gay* avaient, en effet, découvert dans des conditions semblables leur soi-disant impuissance. C'est alors qu'on se résoud, ou qu'on se résigne, à un éternel célibat. La route du mariage semble désormais fermée, bien qu'avec de nouveaux efforts et l'aide d'un psychiatre, quelques-uns puissent cependant parvenir, comme je l'ai fait moi-même, à mener une vie conjugale normale.

Certains homosexuels, comme je l'ai déjà indiqué, réussissent à trouver le partenaire idéal en la personne d'un autre homme avec qui ils décident de vivre ; d'autres, toujours en quête d'un tel amour, reculent sans cesse la décision de se marier, dans l'espoir que cette solution peut devenir inutile.

Une des plus importantes raisons conscientes qui détournent l'inverti du mariage — encore que je la soupçonne d'avoir des motifs cachés — c'est qu'une telle union serait nécessairement incomplète, qu'elle entraînerait à des infidélités et qu'elle serait donc immorale, et injuste pour la femme. « Je ne voudrais pas être à courir je ne sais où tandis que la mère de mon gosse est à la maison », me fit remarquer George, « et je

sais que je ne pourrais pas m'en empêcher, justement parce qu'elle sera à la maison ». George accommode sans trop de mal la vie homosexuelle qu'il mène et le code de morale qu'il s'est fait, mais il considère l'adultère comme impardonnable. « Et tu trouves tout naturel de passer la nuit avec un autre homme alors que tu vis avec Larry ? » demandai-je à George, sur quoi il me répondit en haussant les épaules : « Ce n'est pas la même chose. »

Est-ce que George entend sincèrement respecter la morale dans ses rapports avec une femme, alors qu'il s'en passe fort bien quand il vit avec un homme ? Ou bien redoute-t-il au fond de lui-même que trahir les promesses faites à une femme revienne à ce que son père trahisse sa mère ? George est-il habitué et résigné aux inévitables inconduites qui marquent la vie de deux hommes qui vivent ensemble, ou bien estime-t-il que les règles qui gouvernent la vie d'un couple marié doivent être différentes ? Je songe à ses remarques et je me demande si, pour lui, le sexe n'est pas inconsciemment quelque chose de sale : comme c'est effectivement le cas, dans une certaine mesure, pour tout le monde dans notre civilisation moderne. Je me demande s'il juge admissible d'être volage avec des hommes, mais pas avec des femmes parce que ces dernières sont pour lui l'ultime symbole terrestre de quelque chose de pur, d'intouché.

Quels que soient les motifs cachés qui l'animent, George évitera le mariage et manifestera même du mépris pour ceux de ses amis qui prononcent des serments qu'ils ne pourront tenir. Le besoin de se marier est fort chez lui, mais chez d'autres les ardents désirs qui vous conduisent à l'autel ne sont pas aussi violents. Certains ont trouvé dans la littérature, dans l'art, dans les affaires, dans leurs entreprises diverses, la contrepartie d'une vie familiale. Ils se sont enracinés ; ils ne trouvent pas la vie vide, ils ne se sentent pas seuls. Ils ne songent guère au mariage, car cela ne répond chez eux à

aucun besoin ; ils n'ont pas à y recourir pour combler un vide qui n'existe plus.

Un autre motif souvent invoqué dans notre groupe contre le mariage, c'est qu'on redoute une tare héréditaire et qu'on ne pourrait pas avoir des enfants, de crainte qu'eux aussi ne soient *gay*. Cette crainte est encore renforcée par des cas cités de frères, surtout de jumeaux, d'oncles et de neveux, etc., tous deux homosexuels. Sans personnellement admettre la nature héréditaire des désirs homosexuels — j'ai donné là-dessus mon opinion dans le chapitre traitant de la genèse de l'homosexualité —, je constate que c'est là une croyance très répandue, sinon très ancrée. « N'est-ce pas admettre que vous avez vraiment honte de ce que vous êtes, que vous acceptez le jugement du monde et que vous ne voudriez donc pas avoir d'enfants comme vous ? » demandai-je à un ami, quand, la veille de son mariage, il me parla hérédité. « Je n'admets rien du tout », répondit-il, « sinon que la vie est déjà assez difficile comme cela sans aller encore la compliquer. L'homosexualité est dans notre société un lourd handicap et je ne souhaiterais pas en voir affligé un de mes enfants. »

Si les uns évitent le mariage par crainte de l'hérédité, d'autres répugnent à renoncer à une liberté que leur donnait le célibat. Aller et venir comme bon vous semble, ne jamais avoir à prendre en considération la vie d'un autre, qu'il s'agisse de projets, de vacances, de travail, de voyage, de revenus ou d'amour, c'est l'avantage de la vie solitaire que mènent tant d'homosexuels. Le mariage est un jeu où l'on laisse une partie de sa liberté ; en revanche, il apporte la stabilité, un foyer, une compagnie. A chacun de décider si l'enjeu en vaut la peine.

Et enfin, le mariage pour sauver la face ne plaît pas à certains qui ont horreur de jouer la comédie. Surtout s'ils ont une certaine indépendance matérielle, ils n'apprécient guère l'hypocrisie à laquelle les réduirait le mariage. Ils marchent la tête haute, ils sont fiers d'eux et lancent un défi au monde.

Ainsi donc, contrebalançant les nombreux motifs qui peuvent mener l'homosexuel au mariage, il en existe bien d'autres qui l'en détournent :

1. Répulsion ou apathie vis-à-vis de l'union sexuelle avec une femme.
2. Crainte de l'acte hétérosexuel, peur d'y trahir son impuissance ; ou aussi existence réelle de cette impuissance.
3. Découverte d'un partenaire avec lequel on établit une liaison durable.
4. Espoir de le rencontrer un jour.
5. Horreur de l'adultère qui semble inévitable dans le mariage.
6. Substitution d'activités artistiques, professionnelles ou autres au besoin de compagnie que satisfait le mariage.
7. Refus d'être père par crainte du caractère éventuellement héréditaire des traits homosexuels.
8. Incapacité ou répugnance à abandonner la liberté du célibat.
9. Refus du mariage de pure façade ; désir de vivre tel qu'on est.

Supposant alors que les considérations exposées dans la première partie de ce chapitre l'ont emporté sur celles que nous venons d'énumérer et que l'individu soit sur le point de se marier, quels sont ses projets, ses pensées ; que révèle-t-il à sa fiancée ; quel type de femme choisira-t-il plus volontiers ; quel comportement va désormais être le sien ?

Chapitre IV

UNE CONSTELLATION DE MARIS « GAY »

Ayant pris la décision de se lancer sur la route du mariage, ayant peut-être choisi la compagne et fixé la date de la cérémonie, l'inverti se trouve en face de conflits fort graves. Que lui apportera le mariage ? Changement, sublimation, refoulement ou adaptation ? Révèlera-t-il son secret ou continuera-t-il à feindre ?

Une solution qui pourrait sembler évidente consisterait à ce qu'un grand nombre d'homosexuels épousent des lesbiennes ; ainsi se trouverait résolu le problème de trouver une compagnie et de lutter contre la solitude ; le mariage fournirait en même temps une protection, permettrait de fonder un foyer, une famille, sans qu'il soit utile de dissimuler ni d'abandonner une partie essentielle de sa vie. Ces mariages sont néanmoins rares ; si une statistique était possible dans ce domaine, je suis persuadé qu'elle montrerait que leur nombre est extraordinairement faible par rapport au chiffre des mariages dans lesquels le mari est homosexuel.

Il n'en demeure pas moins vrai que la plupart des homosexuels pensent à un moment ou à un autre à la possibilité d'un tel mariage. Un psychiatre de mes relations a récemment donné une conférence sur l'homosexualité ; faisant allusion à ce qu'il appelait un « mariage de façade » (il désignait sous ce nom le genre de mariage dont je parle ici), il en disait le plus grand bien. Dans les jours suivants, me raconta-t-il, il reçut

plusieurs dizaines de lettres, certaines donnant des précisions d'âge, de degré d'instruction et autres renseignements personnels, et demandant au psychiatre de mettre le correspondant en rapport avec une lesbienne « en vue d'un mariage ».

Si ce genre de mariage est si attrayant, pourquoi donc est-il si rare ? J'ai déjà fait remarquer qu'à mon avis il y a relativement peu de lesbiennes par rapport à ce qu'on estime être le nombre des homosexuels et des ambivalents à tendances homosexuelles. Que les chiffres soient justes ou non, il n'en est pas moins vrai que les contacts sont peu nombreux entre les groupes homosexuels masculins et féminins. Il est rare que dans les soirées, dans les bars, chez des amis, on rencontre des lesbiennes. Dans une grande ville comme New-York ou Chicago, quelqu'un de *gay* peut très bien en dix ans avoir rencontré des centaines d'hommes dont les tendances homosexuelles sont reconnues, manifestes ou avouées, et il a pu se faire parmi eux un cercle d'une douzaine d'amis, mais il n'aura guère eu l'occasion de rencontrer de lesbiennes et n'en comptera peut-être que deux ou trois parmi ses intimes.

Que les lesbiennes soient, comme je le prétends, relativement peu nombreuses, ou que pour des raisons sociales ou psychologiques, leur chemin ne croise pas souvent celui de l'homosexuel masculin, le fait est que ces contacts sont assez rares pour ne guère permettre de préparer comme il convient le terrain pour un mariage. J'ai par exemple souvent entendu ce genre de dialogue :

« Tu n'as jamais pensé à épouser une lesbienne ? »

« Si, mais franchement, je n'en connais aucune. »

Le mariage de façade n'est pas aussi populaire qu'on pourrait croire et même si, comme le croient certains, le lesbianisme était aussi répandu que l'homosexualité masculine, même si les membres de ces deux groupes avaient entre eux de fréquents contacts, je ne crois pourtant pas que de tels mariages seraient courants. Une épouse lesbienne, en effet, ne permet guère d'espérer cette libération que cherchent tant

d'homosexuels ; par sa nature même, elle n'est guère en mesure de répondre aux besoins de tendresse et d'affection qui ont poussé le jeune *gay* à rechercher le mariage. Il n'arrive pas en fin de compte à se représenter la lesbienne sous les traits d'une femme d'intérieur, d'une épouse, d'une mère.

Je connais trois exemples de tels mariages. L'un a échoué pour une question d'enfants, mais ce n'était là qu'une excuse. Le lien qui unissait les deux époux était bien mince. Ils se contentaient parfois de partager le même appartement. Quand elle refusa d'avoir un enfant et insista pour ne pas abandonner sa carrière, il fit ses valises et s'en fut.

Dans le second de ces mariages, la femme éprouvait également de la répugnance à l'idée d'être enceinte, par contre elle était séduite par la perspective d'élever un enfant et de le voir grandir. L'adoption fournit au couple un heureux compromis ; après bien des démarches et des enquêtes, on leur confia un bébé. Sa présence illuminait d'espoir leur foyer, ce qui n'empêchait pas le mari ni la femme d'avoir tout un cercle d'amis auprès desquels ils pouvaient manifester leurs tendances cachées.

Le troisième mariage *gay*-lesbienne que je connais continue la folle vie de « parties » et d'aventures passagères, à quoi s'ajoute pour chacun la présence d'un compagnon qui semble satisfaire le besoin qu'ils ont tous deux de n'être pas seuls. Ils font la tournée des bars, ensemble ou séparément ; chacun vient pleurer sur l'épaule de l'autre et lui raconter ses derniers chagrins, ses plus récentes amours. Leur vie garde le rythme échevelé de l'époque de la Prohibition, avec ses lendemains esseulés, rendus cependant moins pénibles par la présence d'un compagnon qui était là l'an dernier et qui sera presque sûrement encore là demain. « Je ne sais pas à quoi rime mon mariage », me dit un jour le mari. « Vraiment, je ne sais pas. »

Mais d'autres comprennent mieux le but, la signification, les réussites et les échecs du mariage. Ils ont longuement

médité le problème et sont parvenus à des conclusions inéluctables.

L'attitude sexuelle des maris *gay* semble être essentiellement déterminée primo par le degré plus ou moins élevé de leurs penchants hétérosexuels ; secondo, par l'intensité de leurs penchants homosexuels ; et enfin, par la place que tient chez eux le sentiment de culpabilité, et par la satisfaction qu'ils peuvent obtenir sans assouvir leurs désirs homosexuels.

Un autre cas, plus rare, mais d'un grand intérêt, c'est celui de l'homosexuel qui supprime consciemment le désir homosexuel et qui y réussit parfaitement. Convaincu que, si ce désir n'est pas condamnable d'un point de vue moral, il constitue une force anti-sociale et destructrice pour la vie de l'individu, l'homme cherche à se réfugier dans le mariage. Le jour de la cérémonie devient le point critique ; le mariage est l'acte irrévocable. Il faudra rompre avec toutes les relations d'autrefois, oublier la vie passée. La volonté doit triompher et, si le désir est impossible à supprimer, son assouvissement n'est pas inévitable. L'homme trouvera maintenant tout son temps pris par sa carrière, ses ambitions, sa réussite, son foyer. Il ignorera tous les avertissements des psychiatres condamnant la répression des tendances. La vie ne lui laisse pas d'autre alternative. Le célibat, c'est la solitude. Le mariage et une double vie sont indignes.

Mais peut-on suivre longtemps cette voie ? Certains en sont capables et, si cette solution ne leur semble pas trop pénible, si elle leur procure même des satisfactions d'amour-propre qui leur avaient toujours manqué, elle peut leur apporter une nouvelle paix de l'esprit, une nouvelle liberté. Pour certaines gens, c'est une torture moins grande de désirer et de ne pas avoir que de n'avoir pas réussi à mater leur homosexualité. Ce que les privations peuvent avoir de pénible sera largement compensé par la quiétude nouvelle qu'on ressent. Mais la répression des tendances finira un jour par porter ses fruits. Le tort de ces gens, comme le ferait remar-

quer n'importe quel psychiatre, ce n'est pas d'être homosexuels, c'est de se sentir coupables de l'être.

Ce genre d'adaptation, si l'on peut employer ce mot, n'est pas facile à réaliser. Après son mariage, Steve crut bon de ne plus fréquenter le gymnase où la vue et l'odeur des athlètes nus l'excitait. Il évite New-York, parce qu'il y connaît trop bien les bars *gay*. Il est rare qu'il accepte une invitation ou qu'il entreprenne un voyage sans sa femme, dont la présence agit comme une discipline librement consentie et qui a les effets les plus salutaires.

Il y a quelques semaines, assis dans la voiture, nous discutâmes longuement le problème de l'homosexualité : c'était la première discussion que j'avais avec Steve sur ce sujet depuis des années, c'était le premier soir où il abaissait son masque. « Je suis homosexuel jusqu'au bout des ongles », me dit-il, « mais j'ai décidé que coûte que coûte je ne céderais pas. Peut-être qu'un autre trouve le bonheur dans cette vie, moi, pas ! » C'est pour cela que Steve quitte brusquement une salle de cinéma parce qu'il éprouve soudain mille tortures à voir le beau visage d'un héros de Hollywood s'étaler en gros plan sur l'écran ; et si d'aventure au cours de la conversation, l'homosexualité vient sur le tapis, il emploiera des mots durs, parlera de pervertis, de dégénérés, espérant ainsi non seulement rendre son masque plus impénétrable, mais encore se convaincre de ce que la route qu'il a décidé de suivre est la seule pour lui.

Que peut-on penser de cette voie qu'a choisi de prendre Steve ? Doit-on juger sa conduite d'après les codes moraux et légaux ? En ce cas, il faudrait louer sa continence tout en méprisant cependant l'instinct qui lutte au fond de son cœur. Il ne se conforme qu'en surface, et dans le sens le plus étroit du terme aux usages établis, car la société condamne celui qui se sent attiré par un individu du même sexe que lui tout autant qu'elle condamne celui qui cède à cette attirance.

Mais au moins Steve — et ces autres hommes mariés qui évitent soigneusement une forme d'assouvissement qu'ils désirent pourtant —, a-t-il trouvé un plus grand bonheur, une paix plus profonde que s'il menait une vie double ou peut-être que s'il avait « épousé » un homme au lieu d'une femme ? La vie qu'il s'efforce de mener permet de répondre sans mal. Malgré ses penchants marquants, pour ne pas dire dominants, il se sentirait si coupable, si déprimé, si abattu, en satisfaisant le désir qui l'obsède qu'il ne connaîtrait pas la paix. Les deux solutions — celle de la continence ou celle de l'assouvissement — ont chacune leurs difficultés. Steve a choisi la voie qu'il a le moins de mal à suivre.

Que dire de l'apport de Steve à la société ? Se trouve-t-il amélioré grâce à ses efforts, plus à même d'utiliser son énergie, son esprit d'initiative, son imagination — bref toute sa personnalité — au bénéfice de la société ? Ou bien, en satisfaisant les désirs que lui inspire un ou plusieurs mâles, parviendrait-il à de plus éclatantes réussites ?

Steve n'a pas hésité à répondre à cette dernière question. « Que les autres jugent. Pour moi, c'est une question qui m'importe peu. Je ne m'intéresse pas à la société et elle ne s'intéresse pas davantage à moi. J'essaie de trouver une méthode qui me permette de m'accommoder de moi dans une situation très difficile. Je m'efforce d'arranger les choses au mieux, voilà tout. »

Steve va-t-il finir par céder ? Est-ce qu'un moment d'attraction intense, un moment de faiblesse à la faveur d'une soirée très arrosée ou à la suite d'une querelle avec sa femme, ne parviendront pas un jour à renverser le fragile édifice sur quoi repose tout mariage ? Personne n'en sait rien. Jusqu'à ce jour il ne s'est rien produit de semblable, encore que Steve ait souvent frisé la catastrophe ; mais toujours il l'a conjurée au dernier moment. Si, malgré ses précautions, sa volonté, la répression qu'il exerce sur ses tendances, si malgré tout cela Steve manque à la promesse qu'il s'est faite, quelle

sera alors sa réaction ? Je crains la tourmente qui secouera cet homme au lendemain d'un tel événement. J'ai peur alors pour le mariage si soigneusement édifié, si savamment protégé, et cependant si fragile.

Si, comme nous l'avons vu, un grand nombre d'homosexuels se marient, quelques-uns épousant des lesbiennes, d'autres observant désormais vis-à-vis des hommes une parfaite continence, quelle est donc l'attitude de la majorité des autres ? La plupart des homosexuels continuent, que leurs femmes le sachent ou non, qu'elles y consentent ou non, à satisfaire leurs désirs sensuels avec des hommes. Dans ce qui semble être la minorité des cas, la femme — sans avoir elle-même d'inclinations homosexuelles — est au courant des activités de son mari, le plus souvent parce que celui-ci lui a révélé la vérité avant leur mariage. Il a pu lui faire cette révélation sous le coup de la crainte ou des doutes qui l'assaillaient alors que le jour de la cérémonie approchait, ou dans l'espoir peut-être de parvenir à un point de rupture, de trouver une issue. L'aveu, aussi, a pu être motivé par le désir d'obtenir cet acquiescement que seule peut donner une parfaite compréhension de la situation. Sans doute ces deux motifs s'entremêlent-ils : le besoin d'être accepté pour ce qu'on est vraiment, l'espoir de pouvoir abaisser le masque, même si c'est pour amener une rupture au cas où l'on se serait heurté à une condamnation sans appel.

Souvent ce genre de confession ne rencontre que l'incrédulité, l'orgueil mal placé. La femme ne peut croire qu'elle n'arrivera pas à l'emporter sur un rival mâle. J'ai bien rarement entendu parler de femmes qu'un tel aveu décourageait ; elles sont généralement si pleines d'amour, de tendresse et de ce qu'elles prennent à tort pour de la compréhension qu'elles se persuadent très facilement que l'homosexualité n'était qu'un substitut provisoire, une survivance enfantine que leur futur mari aura tôt fait d'oublier.

Le jour des noces toutefois marque bien rarement un tour-

nant. Il ne change rien aux tendances psychiques du mari et, dans des cas bien rares seulement, celui-ci parvient à la répression totale. Les désirs tout-puissants subsistent et, dans la compagnie d'un ou de plusieurs amis, chez lui ou en voyage, le mari trouve l'occasion d'obéir à l'impérieuse sensualité qui l'incite à chercher le plaisir avec un compagnon masculin.

Trois cas de ce genre me viennent à la mémoire. Dans deux de ces ménages, on discute plus ou moins ouvertement ce sujet. Comme le dit Lewis, sa femme sait toujours « quand, où, avec qui... mais pas comment, c'est là que s'arrêtent mes confidences ». Dans le troisième cas, il y a une sorte d'accord tacite, mais on n'en parle jamais. On ne discute jamais les soirées « avec les copains », ni les « voyages d'affaires ». La situation est acceptée, mais cette tolérance ne va pas sans une certaine délicatesse. On garde le masque. Il est bien mince, et ne dissimule pas grand chose.

Un grand nombre de ces hommes ont une attitude sexuelle très répandue parmi les homosexuels. Ils entretiennent des relations avec une femme (tantôt la leur, tantôt une maîtresse) et mènent avec cette femme une vie sexuelle très satisfaisante. Le plus souvent, ces hommes n'ont jamais eu de relations avec aucune autre femme, alors qu'ils ont eu de brèves et multiples aventures avec des hommes. Si l'on ne considère que leurs activités, on pourrait les tenir pour plus ou moins complètement ambisexuels : ils ont en effet à peu près autant de rapports avec cette unique femme qu'avec l'ensemble de leurs partenaires masculins. Mais, du point de vue du désir, celui-ci n'est éveillé que par une seule femme et il faudrait alors les considérer comme à peu près exclusivement homosexuels à cet égard.

Sans entrer dans le détail des conditions psychologiques qui les rendent sensibles à l'attrait d'une femme et d'aucune autre, je voudrais souligner que le cas est fréquent, qu'on peut y voir un but pour la psychothérapie et une explication de

ce que peut apporter le mariage dans le sens de l'adaptation.

Mais quelle est donc l'attitude dans ces mariages de l'autre partenaire ? Qu'est-ce donc qui peut inciter des femmes, qui de leur côté, ne cherchent le plaisir ni avec des femmes ni avec d'autres hommes, à accepter les infidélités comme faisant partie du mariage ? Il semble que dans ces cas-là il s'agisse d'une sorte d'accommodement. La femme est convaincue que c'est d'abord à elle que va l'affection permanente de son mari ; elle admet qu'il a des penchants particuliers qu'il lui faut bien satisfaire de temps en temps, moyennant quoi, ils ne viendront pas le gêner dans sa vie de mari, de père, d'ami et d'amant.

Ce fut un rude choc pour Bernard, qui n'avait pas encore vingt ans quand, se rendant chez son amant, un homme marié, il trouva à la place de celui-ci sa femme et qu'il découvrit en bavardant avec elle qu'elle était parfaitement au courant des relations de son mari. Très embarrassé, obéissant à un réflexe de défense et peut-être aussi à un sentiment de loyauté envers son ami, Bernard nia avec véhémence, allant même jusqu'à se prétendre insulté par de telles accusations. Mais la femme se contenta de rire. « Je sais ce qu'il lui faut », dit-elle, « et je sais qu'il n'en est que meilleur quand il a satisfait ses désirs. C'est une faiblesse commune à d'autres que lui. Et je suis heureuse qu'il prenne plaisir à la compagnie d'un ami comme vous qu'il aime sincèrement. »

Mais bien peu de femmes peuvent accepter de se marier dans ces conditions. La plupart feignent l'ignorance, que leur mari les trompe avec des femmes ou avec des hommes. Si bien qu'on rencontre encore un autre type de ménage, c'est celui, très fréquent, où l'homme mène une double vie dans deux mondes absolument séparés. Cela revient à être à la maison le bon mari, aimant et fidèle et, une fois sorti, l'inverti. Ces hommes-là s'efforcent semble-t-il d'unifier en une seule entité deux modes de vie qu'ils jugent possible et souhaitable d'acquérir. Laissant leur femme dans l'ignorance

de leurs désirs, ils trouvent plus facilement l'équilibre en assouvissant leurs penchants qu'en les combattant.

De mon point de vue, avec tous les préjugés que comporte évidemment ma situation, qui m'amène à fréquenter des gens ayant adopté la même solution que moi, il semblerait que la plupart des homosexuels mariés d'une part, ne répriment pas leurs penchants et de l'autre ne révèlent pas à leur femme leurs aventures extra-conjugales. Cette remarque appelle cependant quelques restrictions, car ceux qui comme moi hantent les cercles très fermés d'homosexuels n'ont guère l'occasion d'y rencontrer les invertis qui ont réprimé entièrement leurs désirs. En un sens, nous autres homosexuels mariés, qui admettons et assouvissons aussi les désirs que nous inspirent d'autres hommes, nous ressemblons à ces nombreux maris *straight* qui complètent une vie conjugale peut-être très heureuse par des flirts plus ou moins fréquents, parfois avec la même femme, parfois avec des partenaires différentes, peut-être parce qu'il leur manque quelque chose dans leur foyer, peut-être aussi simplement parce que l'occasion se présente. L'homosexuel marié est d'ordinaire bien adapté et a peut-être adopté le meilleur compromis qu'on puisse imaginer. Il reconnaît volontiers que sa vie n'est qu'un ajustement conscient, mais comme précisément il se rend compte de ses propres torts il fait d'autant plus d'efforts pour parvenir avec sa femme à une union satisfaisante. Il cherche à compenser l'existence de cette partie de lui-même qui est hors d'atteinte en se montrant plus accommodant sur les autres plans. Quand il voit la vie déréglée que mènent tant de ses compagnons homosexuels, il s'efforce de resserrer d'autant les liens de sa vie familiale.

Beaucoup de maris *gay* maintiennent entre leurs deux existences une séparation rigoureuse. Ils réservent leurs expériences charnelles et même les réunions entre amis pour les voyages d'affaires et les soirs où ils disent avoir à sortir seuls. Leurs femmes ignorent tout un cercle de leurs relations

où, par ailleurs, on ne les connaît pas : situation qui n'est évidemment possible que dans une grande ville ou que si le mari ne s'adonne à l'homosexualité que quand il est en voyage. Il est rare que dans les milieux homosexuels on donne à un ami son adresse ou son numéro de téléphone, car la crainte du chantage y est très répandue.

Mais il n'est pas toujours possible de séparer strictement les deux existences et l'on en arrive souvent ainsi à se priver des affections et des amitiés véritables qui surviennent parfois entre *gay*. C'est pourquoi certains maris *gay* amènent chez eux leurs amis — sauf ceux dont le physique est trop révélateur — et les deux existences se trouvent perpétuellement mêlées sauf, bien entendu, quand on passe aux actes. C'est le seul aspect de la vie du groupe qui demeure caché à la femme. Elle devient donc sans s'en rendre compte membre du groupe, de même que bien d'autres gens *straight* se sont trouvés fréquenter des milieux homosexuels. Elle est souvent très aimée du groupe et estime charmants certains amis de son mari, mais elle serait ahurie si on lui révélait l'entière vérité. Un soupçon parfois peut la traverser — la prédominance des célibataires, un certain maniérisme parfois révélateur — mais qui ne résiste pas aux préjugés que lui a inculqués la société. Et son mari et ses amis, habitués à dissimuler, achèvent de la rassurer.

De tels mariages se poursuivent parfois pendant des années — pendant toute une vie même — ; et s'il arrive qu'ils se brisent par suite d'un seul faux pas, ils finissent le plus souvent par être aussi réussis que les meilleurs mariages dans lesquels le problème sexuel ne se pose pas. A ces foyers, le mari apporte un sentiment de gratitude et de compassion qui contraste heureusement avec la virilité souvent moins compréhensive du mâle moyen ; il éprouve à l'égard de sa femme un sentiment de responsabilité qui peut être dû aux doutes qu'il a quant à la rectitude morale de son mode de vie, mais qui n'en contribue pas moins à consolider l'union.

Il y apporte aussi un grand amour des enfants, et le don de sentir leurs besoins et leurs désirs profonds. En bref, loin d'être voué à l'échec, ce genre de mariage a bien des aspects enviables.

La vie conjugale, avec toutes les restrictions qu'elle impose, cette vie qui proscrit notamment la forme même de plaisir sexuel la plus désirée, satisfait-elle pleinement l'homosexuel ? Comme on l'a vu précédemment, on ne trouve pas chez tous les hommes *gay* l'envie de se marier ni la capacité de s'acquitter des devoirs conjugaux. Il faut pour cela un certain degré d'ambivalence sexuelle. Si, d'autre part, le tempérament ambisexuel d'un homme l'entraîne plus volontiers vers les femmes, ses problèmes sortent du cadre de ce livre... en admettant qu'il ait effectivement des problèmes. Les hommes mariés dont il est question ici, tout en étant capables d'avoir des relations sexuelles avec des femmes, sont par définition des homosexuels : c'est-à-dire que leurs désirs primordiaux les entraînent vers le plaisir sexuel qu'ils peuvent trouver auprès d'autres hommes.

Un des aspects les plus curieux de la vie homosexuelle c'est qu'il existe entre homosexuels mariés et célibataires, une barrière parfois aussi infranchissable que la cloison qui sépare les *straight* et les *gay*. Leurs vies peuvent se croiser, mais il est rare qu'ils aient les mêmes intérêts, les mêmes espoirs, les mêmes joies.

L'homme marié considère le célibataire avec une envie mêlée de pitié ; et celui-ci, qui sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les motifs et les activités de son ami, méprise un peu la double vie que mène ce dernier, et en dénonce l'hypocrisie, mais il lui envie pourtant son foyer, la sécurité qu'il a trouvée. Je ne veux point dire par là qu'il y ait entre eux de l'inimitié. Ce sont parfois les meilleurs amis du monde et leur amitié va même jusqu'à l'amour. Mais le groupe des homosexuels accepte mal et non sans beaucoup de réserve l'homme marié. Il n'est pas l'un d'entre eux. On ne se fie pas à ses pro-

testations. Toutes les déclarations qu'il peut faire, même si on y ajoute créance, n'ouvrent pas les portes magiques, n'écartent pas les invisibles panneaux qui séparent les deux mondes.

Si bien que l'homme marié en arrive à n'appartenir ni à un monde ni à l'autre, précisément parce qu'il participe aux activités des deux. Vivant dans deux sociétés qui se côtoient sans se mêler, il n'arrive à s'intégrer à aucune des deux pour avoir voulu appartenir à l'une et à l'autre. De quelque côté qu'il se tourne, il est en minorité : non seulement dans le monde en général, mais même dans le petit univers où il s'est réfugié.

Les homosexuels mariés que j'ai connus ne regrettent jamais un seul instant le foyer, la vie familiale, l'affection et la tendresse mutuelles, les intérêts communs issus de leur union avec une femme. Ce qu'ils regrettent le plus, c'est de ne pouvoir abaisser leur masque, même devant celle avec qui ils partagent les fardeaux de l'existence. Mais si ces hommes pouvaient lire dans l'âme des autres maris, ne s'apercevraient-ils pas que tous portent des masques, fût-ce en présence des êtres qui leur sont le plus chers ?

SIXIÈME PARTIE

PERSPECTIVES

Chapitre I

LA SOCIÉTÉ QUE NOUS ENVISAGEONS

Que veut l'homosexuel ? Il dénonce l'injustice de la société et pourtant il n'offre pas d'autre solution. Il estime que les vexations et les calomnies dont il est victime sont une manifestation de l'intolérance la plus criante, mais il ne propose pas au monde un projet d'organisation sociale dans laquelle il pourrait s'intégrer.

Il n'y a rien là de surprenant car l'exposé d'un tel projet sous-entendrait par sa nature même la liberté de discussion. Ce n'est que grâce à un échange d'opinions par l'intermédiaire d'une presse libre et par toute autre méthode de com-

munication qu'un pareil problème qui comporte tant d'inconnues et tant de paradoxes peut recevoir une solution satisfaisante.

Que veut donc l'homosexuel ? C'est une question à laquelle on ne peut répondre car chacun ne peut parler que pour soi, et sa réponse dépendra de sa formation religieuse ou morale, de sa philosophie de la vie et du bonheur auquel il a pu parvenir. L'actrice dont les penchants sont presque de notoriété publique et ne la gênent en rien dans sa carrière ne ressentira sans doute pas le même besoin de réforme que l'homme solitaire, torturé et malheureux. Un inverti, catholique pratiquant et qui professe que le mariage est la seule justification du plaisir sexuel ne peut guère souhaiter les mêmes réformes que deux hommes qui vivent ensemble dans une heureuse communion physique et spirituelle.

La société homosexuelle, telle qu'elle est et dans la mesure où elle existe réellement, reflète les mêmes différences d'opinion sur ce sujet que n'importe quel autre groupe sur un problème quelconque. Il n'existe pas plus de version universellement admise de l'organisation sociale envisagée par les homosexuels qu'on ne pourrait trouver une communauté de vue parmi les étudiants sur les résultats de l'éducation ou chez les médecins sur la socialisation de la médecine.

Mais le point de vue des homosexuels est encore moins développé que celui d'autres groupes sur d'autres questions tant il leur est pratiquement impossible d'échanger librement leurs opinions par le truchement des moyens ordinaires d'expression. D'abord, les faits de base eux-mêmes — sans lesquels il n'est pas question de juger — sont difficiles à obtenir et, une fois qu'on les a, sont délicats à communiquer aux autres. On ne dispose que de quelques statistiques sans valeur et même l'opinion des experts se fonde d'ordinaire sur des cas qui n'ont rien de typique, puisqu'il s'agit de sujets qui tombent aux mains de la justice ou qui viennent demander assistance à un psychiatre.

Et même s'il était plus facile de se procurer des faits, toute expression d'une opinion exige un libre débat et la société américaine n'est à cet égard guère plus avancée que les pays totalitaires. On n'empêche pas, bien sûr, les gens de discuter verbalement de cette question, pourvu que la discussion se cantonne à l'intérieur du cercle homosexuel. Mais il est à peu près impossible, à de rares exceptions près, d'échanger librement des opinions entre gens de tempéraments sexuels divers, chacun défendant de son mieux ses arguments et réfutant honnêtement ceux de l'autre.

Les homosexuels n'ont eu que peu d'occasions de préciser leur thèse. A l'intérieur du groupe homosexuel, les opinions sont loin d'être uniformes et peut-être même observe-t-on plus de différences qu'au sein de n'importe quelle autre minorité. Chaque individu ne peut donc faire mieux qu'exprimer son point de vue personnel ; mais sa thèse reflète les arguments, les contradictions et les philosophies diverses de bien d'autres avec lesquels il a discuté pendant des années.

Il est sans doute un point sur quoi les homosexuels tomberaient d'accord, c'est que la situation actuelle est injuste et qu'un changement est nécessaire. Cette injustice ne se manifeste pas seulement devant les tribunaux, ni dans la difficulté de trouver un emploi, mais elle éclate dans toute l'attitude de la société hétérosexuelle. Personne ne peut empêcher un individu d'exprimer de l'hostilité envers autrui, pourvu qu'il demeure dans les limites de la légalité et qu'il ne calomnie ni ne cause de dommage physique à son ennemi, mais quand cette attitude hostile est encouragée par tous les moyens dans toute la population, il ne s'agit plus alors d'une querelle privée.

L'homosexuel veut d'abord et avant tout qu'on reconnaisse qu'il ne fait de mal à personne. Il veut vivre en paix et laisser les autres en faire autant, et vaquer à ses occupations ordinaires sans être handicapé par la loi ni par une hostilité

qui pour n'être pas dans les codes n'en est pas moins aussi agissante.

C'est là un programme qui vise loin, qui demande une modification d'attitude s'étendant sur plusieurs générations et il est tout naturel que ce soit à ceux que ce problème touche de plus près — c'est-à-dire aux invertis — qu'on laisse prendre l'initiative de transformer l'opinion publique.

L'inverti cependant n'est pas seul à estimer que la situation actuelle est inadmissible. Le groupe dominant de notre société le comprend tacitement et reconnaît volontiers qu'il n'a rien de mieux à proposer pour remplacer une situation qui est manifestement injuste. Il aimerait bien — et c'est un peu l'attitude de bien des blancs vis-à-vis de la question noire — que ce problème n'existât pas du tout. Le groupe dominant rêve d'un monde où ce problème ne se poserait pas, espère qu'il ne touchera pas des gens qu'il connaît personnellement et préfère n'y pas penser, n'en pas parler, ne rien écrire à ce sujet. Mais ces rêves sont vains.

La société dominante ne peut proposer de remède à l'homosexualité. Dans son ignorance, elle insiste sans conviction et sans résultat sur le rôle que peut jouer la volonté, mais la volonté n'y peut rien. Elle parle de répression, de sublimation, alors que ses savants se moquent de ces solutions. Elle condamne le plus sévèrement qu'elle peut, dans l'espoir de « faire des exemples », mais là encore elle échoue. Elle promulgue des lois qui font des homosexuels des criminels, mais elle ne les applique pas et reconnaît qu'elle ne peut les jeter tous en prison. Elle admet que les homosexuels doivent gagner leur vie, mais elle refuse de les employer. Et, comme le fait toujours la société quand elle est dans une impasse, elle répond aux critiques par le silence. Elle enfouit la tête dans le sable, prétend que le problème n'existe pas et interdit qu'on en discute ailleurs que dans les milieux professionnels.

Mais le problème existe bel et bien et on en discutera. Il n'a d'ailleurs pas été créé par les homosexuels. Un sociologue,

traitant des minorités raciales — et il est difficile de ne pas établir le parallèle, — a déclaré qu'il n'y avait pas de problèmes de minorités. Il n'y a que les problèmes de la majorité. Il n'existe pas de problème noir, sauf celui créé par les blancs, pas de problème juif, sinon celui créé par les Gentils. A quoi j'ajouterai : et pas de problème homosexuel, si ce n'est celui créé par la société hétérosexuelle.

L'inverti ne se trouverait pas placé devant un dilemme économique si on ne lui interdisait pas l'accès à pratiquement tous les emplois, à moins qu'il ne dissimule son tempérament. Il n'y aurait pas pour l'homosexuel de problème de chantage s'il pouvait vivre tranquille une fois qu'il a été démasqué. Il n'y aurait pas ce problème moral de la contravention aux lois si celles-ci n'étaient pas faites de telle façon qu'on ne peut être homosexuel sans désirer les enfreindre. On pourrait ainsi énumérer tour à tour les problèmes de l'homosexuel et l'on verrait qu'il s'agit de problèmes de majorité et non de minorité !

Il n'est jusqu'à l'aspect psychologique du problème de l'homosexuel qui ne tienne surtout à son adaptation à un monde hostile. L'inverti n'aurait pas à se sentir coupable, à être accablé de remords, à devoir réprimer la haine qu'il porte à l'objet aimé si la société ne le condamnait pas si durement. Il ne se trouverait pas dans cette situation paradoxale qui l'amène, d'une part, à être fier de lui et, d'autre part, à nier son tempérament, s'il n'était pas si difficile de vivre dans un monde où on l'oblige à ces dénégations.

C'est un problème de majorité mais la minorité est seule intéressée à sa solution. Le dilemme fondamental, c'est justement que, les homosexuels étant la partie intéressée, c'est à eux de prendre l'initiative d'amener des réformes, mais que, tant que ces réformes n'ont pas été réalisées, quiconque prendra une telle initiative est sûr d'être cloué au pilori.

L'homosexuel est donc prisonnier de sa situation actuelle. S'il ne se lève pas pour exiger ses droits, on ne les lui accor-

dera jamais, mais tant qu'il ne les aura pas obtenus, on ne peut pas s'attendre à le voir s'exposer délibérément au martyre. C'est un cercle vicieux et ce que l'homosexuel cherche avant tout, c'est à résoudre ce dilemme.

Je prétends qu'on peut trouver une solution ; et celle-ci, par une heureuse coïncidence, se trouve correspondre aux besoins de la société tout entière et à la tâche historique qui incombe aux forces démocratiques de notre temps. Cette solution réside en une attitude plus large des journaux, de la radio et du théâtre qui permettra de discuter de l'homosexualité aussi librement que de toute autre question. Un mouvement s'esquisse déjà dans ce sens : des romanciers montrent un vif intérêt pour la question, une pièce de théâtre met en scène un héros homosexuel, quelques magazines très lus aux Etats-Unis ont pour le moins fait mention du problème, et on a même vu dans un journal de New-York toute une série d'articles témoignant d'une pénétration qui n'excluait pas la sympathie.

La discussion ouvrira peut-être la voie : on verra bientôt davantage d'articles, de livres traitant de cette question, on utilisera d'autres moyens d'expression encore et de cet échange d'opinions, naîtront les débats et les controverses qui seuls permettront à la vérité de s'établir.

Et tout cela pour le plus grand bien de la société, surtout en cette époque où jamais pire menace n'a pesé sur la vie démocratique et où tout dans la civilisation moderne, d'un côté comme de l'autre du rideau de fer, tend vers le nivellement des opinions et la suppression de toute controverse. A un moment de l'histoire où les forces totalitaires cherchent à étendre la conspiration du silence et la déformation de la vérité à tous les aspects de la vie — qu'il s'agisse de science, de politique ou de relations humaines — les homosexuels (y compris ceux qui se sont égarés dans le camp totalitaire) font tous leurs efforts pour étendre plus loin la liberté de l'individu, la liberté de parole, de la presse et de

la pensée. Alors que d'autres cherchent à rétrécir les limites permises aux divergences d'opinion et à la discussion, l'homosexuel s'efforce de les reculer. Et cela, non pas parce qu'il chérit plus particulièrement la liberté, mais parce qu'il se trouve placé dans une position historique où on lui a refusé les libertés auxquelles il avait droit et qu'il cherche à les recouvrer.

Ainsi donc, comme première réponse à la société, nous autres homosexuels, nous demandons la liberté de pensée et d'expression sur le chapitre de l'homosexualité. Nous entendons par là non seulement le droit de publier des livres et des magazines sans que la police intervienne, mais le droit aussi d'employer les principaux modes de diffusion, les journaux et magazines les plus importants et la radio pour exprimer notre point de vue dans la tradition des libertés américaines. Un éditeur ou un directeur de journal a bien le droit d'exprimer sa propre opinion, comme il le fait en politique, et d'interdire à l'opposition de s'exprimer dans ses livres ou dans ses colonnes ; mais quand ces opinions se retrouvent identiques chez tous les éditeurs et tous les directeurs de journaux, et que celui qui ne la partagerait pas craint de le manifester et redoute les représailles de l'Église, du gouvernement ou de ses annonceurs, on peut alors parler de contrôle totalitaire de la presse et de l'édition par un certain groupe et, par ricochet, de mépris des droits de l'autre groupe. Telle est indubitablement la situation devant laquelle se trouvent aujourd'hui les homosexuels.

Si vient enfin le jour de la franche et libre discussion et si, grâce à elle, l'homosexuel cesse d'être marqué d'un signe d'infamie, il se trouvera automatiquement vivre dans une ambiance plus agréable et il pourra aimer et travailler en paix. Le fait de pouvoir ne plus porter de masque apportera déjà un grand progrès dans ce sens.

Un grand nombre d'homosexuels considèrent que leur plus grande chance, leur grâce unique, c'est que la croix qu'ils

doivent porter est invisible. La facilité avec laquelle ils parviennent à dissimuler leur tempérament à leurs amis les plus intimes, à leurs associés, à leurs parents, à leurs femmes et à leurs enfants leur permet de bénéficier de tous les avantages matériels et spirituels que la vie offre à l'hétérosexuel. Beaucoup d'homosexuels — et je me compte parmi eux — s'efforcent sans cesse de perfectionner leur technique du camouflage.

En fait cette aptitude à dissimuler est, plus qu'une bénédiction, la tragédie essentielle de l'homosexualité. Si en effet l'inverti était facilement reconnaissable, comme le sont les membres de certains groupes minoritaires, la condamnation sociale ne pourrait exister. Les idées toutes faites sur lesquelles s'appuie la propagande hostile de la majorité se briseraient d'elles-mêmes, si tous ceux d'entre nous qui sont *gay* étaient connus pour tels. En outre, on évaluerait mieux les apports que nous avons faits à toutes les phases de la culture et du progrès social au lieu que ceux-ci ne fournissent qu'à quelques rares initiés des arguments en notre faveur. On ne pourrait plus maintenir les lois contre l'homosexualité s'il devenait manifeste qu'elles sont destinées à frapper des millions de gens dans tous les domaines. Et il va de soi que l'inverti ne risquerait plus d'être menacé de chantage.

C'est une chimère mais qui vaut qu'on y rêve. Si seulement tous les invertis, les millions que l'on compte dans tous les pays pouvaient se soulever tous ensemble ! Car nous sommes victimes d'un système de coutumes qui prévoit de sévères châtiments contre ceux-là mêmes qui protestent contre ces coutumes. Toujours le cercle vicieux.

Il nous faut la liberté d'expression pour obtenir la liberté d'être inverti, mais seul l'inverti libéré est en mesure d'exiger et de manifester sa liberté d'expression. Et que faire en attendant ?

Quelques individus bien placés en raison de leur situation sociale, de leur indépendance matérielle ou de leur réussite

universellement reconnue, peuvent prendre la parole et défendre leur cause. D'autres peuvent, avec précaution, éclairer quelques-uns de leurs amis les plus intimes et les plus dignes de confiance. D'autres encore peuvent employer leurs connaissances ou leur talent à répandre des idées justes sur la question et à exposer celle-ci au public, mais en se protégeant d'un pseudonyme.

Mais une fois acquise la liberté d'expression et une fois l'inverti pleinement admis et non plus méprisé, pris en pitié, ou raillé, comment s'intégrera-t-il à notre vie sociale ou familiale ? Faut-il proposer que la société reconnaisse et sanctionne des mariages entre deux individus du même sexe et confère à ceux-ci les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'à n'importe quels autres conjoints ?

La plupart des problèmes que pose la situation d'homosexuel seraient automatiquement résolus si la société n'avait pas une attitude aussi hostile. De nombreux homosexuels attirés par la vie de famille, se marieraient et auraient des enfants, mais ils n'auraient pas à avoir honte de leur homosexualité ni à la dissimuler à leur femme et à leurs enfants. D'autres contracteraient une union avec un homme, comme cela se passe aujourd'hui, mais sans que la société frappe d'ostracisme ces liaisons ; ils iraient dans les réceptions, accompagnés de leur ami et pourraient adopter un orphelin ou le rejeton d'une famille trop nombreuse. D'autres mèneraient une vie de célibataires, auraient peu ou beaucoup d'aventures, et avec l'âge finiraient par montrer plus d'intérêt pour les plaisirs de l'esprit que pour ceux de la chair.

La vie de l'homosexuel serait sur tous ces points analogue à celle de l'hétérosexuel. Certaines gens ont besoin d'un compagnon, d'autres pas. Les uns ont de perpétuels besoins sexuels ; les autres s'organisent une vie dans laquelle la satisfaction physique de leurs instincts joue un rôle mineur.

Ce que demande l'homosexuel, c'est la liberté : non pas seulement la liberté d'expression, mais aussi la liberté

sexuelle. On entend par là le droit pour quiconque de satisfaire ses désirs quand et comme il l'entend, sans crainte des conséquences sociales, tant qu'il n'a pas recours à la force, à la violence, à la menace ou à sa supériorité d'âge ; tant qu'il ne cause aucun dommage physique à une autre personne ; tant que l'autre personne est saine d'esprit et consentante.

C'est pour notre société une proposition bien radicale. Cette solution a été exposée notamment dans les remarquables ouvrages de René Guyon sur la liberté sexuelle, et reprendre sa thèse dépasserait le cadre de ce livre. Cette solution n'est toutefois radicale qu'en théorie car la liberté sexuelle est en fait pratiquée sur une très large échelle dans la vie moderne, bien qu'elle soit condamnée par l'enseignement, l'Église, les journaux et l'État. L'adultère, les pratiques orales entre mari et femme, l'homosexualité, les relations prémaritales, toutes ces pratiques sont si courantes qu'il est bien rare de trouver quelqu'un qui ne se soit pas adonné à une ou à plusieurs d'entre elles.

Ce sont pourtant, d'après les lois en vigueur, des actes répréhensibles et plus encore aux yeux de l'opinion publique. Aussi la civilisation moderne adopte-t-elle sur ce point une attitude hypocrite et s'efforce-t-elle d'imposer un sentiment de honte à ces individus qui mènent une vie qu'ils considèrent comme normale et naturelle.

L'homosexuel a souvent l'impression que ses difficultés tiennent à ce qu'il est né dans un monde hostile et que, croit-il, cette hostilité provient de ce qu'il vit dans une société hétérosexuelle. Ce en quoi il a, me semble-t-il, entièrement tort. L'origine même des difficultés que rencontre l'homosexuel tient à ce qu'il vit non pas dans un monde hétérosexuel, mais bien anti-sexuel.

Cet aspect anti-sexuel de la civilisation moderne est partout apparent. A propos de la naissance par parthénogénèse on emploie l'expression d' « immaculée conception », sous-entendant par là même que toutes les conceptions dues à des

relations sexuelles ne sont pas immaculées, mais souillées. Toute plaisanterie portant sur un aspect quelconque de la sexualité s'appelle une « plaisanterie sale ». Il est « impudique » de ne pas cacher les organes sexuels et en anglais — comme dans bien d'autres langues — on applique aux relations sexuelles les épithètes les plus ordurières. Même les éducateurs les plus modernes parlent aux enfants des oiseaux et des fleurs et donnent quelques éclaircissements sur la physiologie du sexe, mais ils évitent de dire que les animaux supérieurs, et notamment l'homme, pratiquent l'acte sexuel pour le seul plaisir qu'ils y trouvent. Dans la société moderne anti-sexuelle, on ne tolère l'hétérosexuel que parce qu'il est nécessaire à la propagation de l'espèce, mais on glorifie la vierge et le chaste. Si nous autres, homosexuels nous vivions dans une société à prédominance hétérosexuelle et non pas dans un milieu anti-sexuel, nous ne serions pas en perpétuel conflit avec nos semblables et avec nous-mêmes, ainsi qu'en témoigne l'exemple des Indiens d'Amérique et des indigènes des Mers du Sud.

Certains diront qu'il y a là une contradiction fondamentale. N'ai-je pas, tout au long de ce livre, réprouvé l'attitude de la société hétérosexuelle, de la société à dominance hétérosexuelle ? Et j'irais dire maintenant au lecteur qu'il n'existe pas de société hétérosexuelle ? Le fait est que cette société hétérosexuelle n'existe qu'en apparence. La civilisation anti-sexuelle prétend être hétérosexuelle, afin de mieux pouvoir condamner tout acte sexuel qui n'a pour but que le plaisir !

L'hétérosexuel, lui aussi, est sur de nombreux points en conflit avec la société ; l'inadaptation sexuelle n'est aucunement le lot du seul homosexuel. Mais la société ne condamne pas avec la même violence l'adultère, les relations pré-maritales ; il est plus facile de dissimuler qu'on se livre à des prariques orales quand les partenaires sont de sexe différent ; enfin la société accepte (quoique à regret) l'immixtion des plaisirs sexuels dans les relations conjugales : et tout cela

contribue à donner à l'hétérosexuel une position favorisée dans la société anti-sexuelle.

Pour nous résumer, l'homosexuel désire la liberté d'expression et souhaite qu'on admette la nature de son tempérament sans la réprouver ni la condamner, et cela ne lui sera possible que quand il pourra ne plus cacher ce qu'il est. Un tel état de choses ne sera réalisable que dans une société qui aura proclamé la liberté sexuelle : c'est-à-dire le droit pour des adultes de s'adonner sans crainte d'être condamnés par la société à toute activité sexuelle qu'il leur plaira de pratiquer. Cette politique permettra à l'homosexuel de se libérer plus vite du joug du silence et de la dissimulation.

L'homosexuel a donc deux missions historiques à accomplir. Que ses convictions politiques l'entraînent vers la démocratie ou le totalitarisme, il est historiquement forcé de participer à la lutte pour accroître la liberté d'expression. Et que ses convictions religieuses ou morales le portent vers la continence ou le libertinage, il est historiquement contraint de s'engager dans le combat pour la libération des mœurs sexuelles dans la civilisation moderne.

Il est intéressant et encourageant de noter que dans les deux plus grands régimes totalitaires qu'ait vus notre siècle, on avait institué à l'égard des homosexuels un véritable règne de terreur, malgré le rôle joué par certains homosexuels dans l'établissement de ces régimes. L'élimination de Roehm par Hitler ne peut se comprendre qu'ainsi : aucune attitude non conformiste n'était en effet tolérable dans l'Allemagne nazie, quels que fussent les services rendus par le coupable au régime hitlérien.

La Révolution Russe avait commencé par abolir les lois contre l'homosexualité. On dénonça ces lois tsaristes comme des vestiges de la conception bourgeoise de la sexualité, et une nouvelle ère de liberté sexuelle s'ouvrit. Dans les années suivantes à mesure que se renforçait l'étreinte totalitaire sur tous les modes d'expression, on rétablit les vieilles lois bour-

geoises et tsaristes. On déclara l'avortement illégal, le divorce devint bien plus difficile à obtenir et, en mars 1934, Kalinine signa la loi qui faisait de l'homosexualité un crime contre la société. La date est significative car elle marque la période la plus intense de la lutte contre les vieux Bolchéviks, de l'effort désespéré du régime Stalinien pour contrôler complètement les pensées et les actions. « Les arrestations massives d'homosexuels », écrit Wilhelm Reich, « provoquèrent une panique... On raconte qu'il y eut de nombreux cas de suicide dans l'armée (1). » Depuis lors on a plusieurs fois signalé que des homosexuels se trouvaient compromis dans des complots contre Staline.

Aujourd'hui, la Russie a une attitude encore moins avancée que les autres pays d'Europe et que l'Amérique vis-à-vis du non-conformiste sexuel, comme d'ailleurs vis-à-vis de tous les non-conformistes quels qu'ils soient. Il n'y a place dans ce pays, que pour l'orthodoxie, dans le domaine sexuel comme sur le plan politique. Dans l'état socialiste, l'homosexuel vit dans la terreur. Même les quelques voies qui lui restent ouvertes aux Etats-Unis lui sont fermées en Russie. Menacé par des lois d'une sévérité médiévale, il peut à tout instant être arrêté et cloué au pilori.

Comment expliquer la cruauté dont ont fait montre sur ce point l'Allemagne nazie et la Russie soviétique ? La seule raison, c'est celle-ci : que dans un état totalitaire, il n'y a pas place pour un groupe de gens que leur tempérament sexuel rendait inassimilables et qui devaient donc toujours demeurer à l'écart, avoir leur mode de vie différent, leur point de vue personnel et leur propre philosophie.

Et c'est cette incapacité à se laisser assimiler qui fait la grande valeur historique des homosexuels. Toute minorité qui ne commet pas d'actes anti-sociaux, qui ne nuit ni aux vies des gens ni à leurs biens, ni à la culture de la majorité ou des autres minorités, est un des plus sûrs appuis de la démo-

(1) Wilhelm Reich : *The Sexual Revolution*. New-York, 1945.

cratie. Nulle force n'arrivera à fondre tous ces groupes dans une uniformité totalitaire qui est celle des cimetières.

Ainsi donc, sur trois plans différents, l'homosexualité a son rôle à jouer dans le progrès de la civilisation. Elle aidera à élargir les limites de la liberté de pensée et d'expression, elle servira d'étendard dans la lutte pour la libération des mœurs sexuelles, elle sera un des piliers les plus solides dans la défense d'une démocratie menacée.

Chapitre II

UN PROBLÈME QUI TOUCHE TOUT LE MONDE

A QUELQUES EXCEPTIONS PRÈS, L'ENSEMBLE de la population hétérosexuelle est soit totalement indifférente au sort de l'homosexuel, soit en complet accord avec l'attitude hostile adoptée par la société. Le problème homosexuel diffère donc à cet égard du problème de toutes les autres minorités : il ne trouve pas d'avocats hors des rangs de ceux qu'il touche directement. Il y a à cela de multiples raisons : les soupçons que s'attire aussitôt le défenseur ; le rôle psychologique de l'hostilité considérée comme aidant à la répression de tendances tenues pour anormales ; l'incapacité des homosexuels à défendre leur point de vue et à demander assistance ; et la croyance que c'est là un problème qui ne touche que bien peu de gens et qu'il n'y a donc pas à s'y intéresser.

Les homosexuels ont parfois trouvé des alliés dans la lutte qu'ils mènent pour modifier l'esprit des codes moraux sur le chapitre de l'homosexualité. En Allemagne, dans les dernières années du XIX^e siècle, un mouvement en faveur de la reconnaissance légale de l'homosexualité s'organisa sous les auspices de Magnus Hirschfeld et continua son activité jusqu'après l'établissement de la République de Weimar. Ce mouvement s'efforçait de faire tomber les barrières de silence qui entouraient le sujet de l'homosexualité et de la faire sortir des profondeurs de la semi-légalité. Il publiait un journal

Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen et ne demandait pas seulement l'abolition de certaines lois mais aussi une modification dans l'attitude du public. Tout en s'attachant surtout à la réforme législative, le groupe de Hirschfeld affirmait que cet aspect n'était pas le plus important, mais qu'il pouvait servir à rallier les esprits et à préparer la lutte contre l'injustice sur un plan plus général. L'humanitarisme était à la base de cet appel.

Il a existé dans d'autres pays des mouvements analogues, mais celui d'Allemagne fut le plus fort et le plus influent. Un groupe anglais se forma autour d'Edward Carpenter et poursuivit quelques années ses activités : il publia quelques pamphlets et acquit un grand prestige dans les milieux intellectuels britanniques.

Les vingt-trois volumes du *Jahrbuch* parus en Allemagne sous la direction de Hirschfeld sont extrêmement intéressants, parce que surtout ils constituent le premier effort tenté à l'époque moderne pour publier un magazine ouvertement homosexuel (le mot *homosexuel* figurait en première page, dans le sous-titre du journal).

Le mouvement de Hirschfeld s'efforça de recruter des alliés parmi les législateurs, les écrivains, les savants et tous ceux susceptibles de répondre à un appel à la compréhension et à la sympathie. Dans les dernières années de son existence, le groupe déposa même une pétition devant le Reichstag ; après bien des efforts en effet, il avait pu réunir les signatures de plusieurs centaines d'hommes et de femmes fort connus. La plupart de ces noms ne diraient rien au lecteur d'aujourd'hui : c'étaient ceux de médecins, de professeurs, d'écrivains et d'autres personnalités de l'Allemagne des années 1920. Mais aux yeux de ceux qui étaient au fait de la culture allemande de cette époque, la liste abondait en noms illustres. Parmi ces noms se trouvaient notamment ceux de Thomas Mann, d'Heinrich Mann et d'Albert Einstein.

Le manifeste de Hirschfeld affirmait que les conditions

sociales présentes et les lois qui les reflétaient contribuaient à faire souffrir une minorité sans rien apporter à la société dans son ensemble. C'était là une injustice sociale qui demandait réparation, et c'était pour soutenir cet appel à la sympathie humaine que d'éminents intellectuels allemands avaient signé.

Depuis le déclin des groupes de Hirschfeld et de Carpenter, on n'a guère fait de tentative organisée en vue d'éveiller l'intérêt du public à l'égard du triste sort des homosexuels. Une poignée d'écrivains, on l'a vu, a traité ce thème dans un esprit de sympathie, mais bien qu'aujourd'hui des millions d'Américains aient indiscutablement conscience des difficultés que rencontre l'homosexuel, ils restent ou bien indifférents à leur sort, ou bien partisans d'un traitement impitoyable. Ce n'est là qu'un des nombreux symptômes du déclin de l'humanitarisme.

Il y a eu dans l'histoire moderne une époque où le fait qu'une cause fût humaine suffisait à la justifier. Aujourd'hui, qu'il s'agisse d'envoyer des vivres à des populations affamées, de donner du sang pour les soldats blessés, ou d'aider les peuples de couleur, il faut souligner le gain positif qu'on peut en tirer pour éveiller l'intérêt des gens. On tient aujourd'hui l'humanitarisme en soi pour relevant de la sentimentalité bêlante ou comme un moyen de propagande inefficace, et l'on confond l'appel à la compassion avec l'appel à la pitié, lequel est une invite au mépris.

Même les apôtres de l'égalité raciale ont centré leur argumentation autour des effets néfastes que la haine raciale peut avoir sur le bien-être du groupe dominant. Aux Etats-Unis, les champions de l'égalité assurent que le racisme américain affaiblit la position de l'Amérique dans le monde, et particulièrement en Asie ; ils prétendent qu'il permet l'exploitation économique des pauvres blancs ; Myrdal fait remarquer que ce racisme a créé un terrible problème psychologique pour l'homme blanc qui s'efforce de croire à la tradition américaine

de fair play, d'esprit démocratique et de sympathie pour les opprimés, et qui trouve ces principes en flagrante contradiction avec l'attitude qu'il a lui-même en face des Noirs. Mais, sans nier la vérité et la valeur de ces arguments dans la lutte pour le recrutement d'alliés, il faut bien dire qu'ils sont en eux-mêmes dénués de tout poids, car l'égalité raciale est une fin souhaitable en soi, et à quoi il faut parvenir quand bien même elle n'améliorerait pas la situation de l'Amérique dans les affaires mondiales ou celle de l'homme blanc aux Etats-Unis.

C'est là une des tragédies de notre époque : l'appel aux sentiments humanitaires désintéressés perd de sa force dans la lutte pour la vie qui se joue dans le monde moderne.

Je prétends qu'il importe de faire renaître la compassion de l'homme pour l'homme si l'on veut que survivent les valeurs du monde démocratique et que c'est par un appel à des sentiments humanitaires, démocratiques et chrétiens qu'il faut rallier la majorité pour qu'elle vienne soutenir la minorité.

Je ne veux pas dire par là qu'il n'y a pas d'autre raison pour que l'homme de la rue s'intéresse à la cause des homosexuels et qu'il la soutienne. Aucune minorité ne vit en vase clos. Elle vit dans une société qui est elle-même en contact permanent avec la majorité. Les interdépendances jouent aussi bien pour les individus du groupe dominant que pour ceux de la minorité.

En raison de l'importance numérique de la minorité homosexuelle, et en raison de la nature involontaire et non-héréditaire de l'instinct qui caractérise ce groupe, personne au monde ne peut affirmer qu'aucun cas d'homosexualité ne se manifestera ou ne se manifeste pas déjà dans sa famille immédiate ou chez un de ses amis les plus intimes. Que de tragédies dans la vie de nombreux parents, que d'angoisse et d'appréhension chez des frères et des sœurs pourrait-on éviter si l'on bannissait toute hostilité sociale. La plupart des pénibles problèmes que nous avons déjà décrits de la vie de

l'homosexuel : humiliations, vexations, nécessité de dissimuler, effort pour maintenir son amour-propre tout en reniant son tempérament, pour n'en citer que quelques-uns, découlent directement de cette hostilité ; et la diminution, puis la disparition complète de cette animosité fera beaucoup pour le bonheur de gens que nous ne connaissons pas, mais pour le bonheur aussi de l'enfant qui devient sous nos yeux un adolescent et de l'enfant encore à naître.

Pour chaque homosexuel qui existe aux États-Unis, on compte trois à cinq personnes de son entourage immédiat qui s'intéressent directement à sa vie et à son bonheur. Et quand le chiffre des gens touchés par le problème homosexuel se trouve ainsi multiplié par trois, par quatre ou par cinq, on arrive à une minorité bien nombreuse. Seul un effort pour améliorer la situation de l'homosexuel par rapport à la société pourra éviter à ces familles les souffrances qu'elles connaissent en découvrant qu'un de leurs enfants est anormal.

Mais, même celui qui n'a de la situation aucune expérience personnelle ne peut être entièrement indifférent à l'ostracisme social,. car toute attitude d'oppression envers une minorité (à moins que celle-ci ne devienne pour la société un élément destructeur) contient les germes de l'oppression qui menace les autres, tous les autres groupes. Quand on laisse l'Administration des Anciens Combattants refuser aux homosexuels les avantages prévus par le Statut du G. I., on crée un précédent : cela revient en effet à affirmer que ne bénéficieront des avantages accordés par le gouvernement que ceux qui se conforment aux codes de morale en vigueur. Quand un tribunal fédéral interprète une loi dans un sens qui lui permettra de convaincre un homme d'un crime sur la foi du seul témoignage d'un complice, on voit assez quelles perspectives s'ouvrent de corruption, de chantage, et dont finalement les hétérosexuels souffriront comme les invertis.

Quand on tolère qu'on humilie et qu'on intimide un témoin en lui posant à la barre (ou en lui faisant savoir qu'on le fera) des questions n'ayant aucun rapport avec l'affaire plaidée, puisqu'elles concernent sa vie privée d'homosexuel, et quand on ne prend aucune sanction contre les responsables de ces mesures d'intimidation et de chantage, on peut s'attendre aussi à voir les témoins interrogés — et d'ailleurs, cela s'est vu ! — sur leurs expériences prémaritales et extra-conjugales, alors que rien dans l'affaire en question ne justifie ces questions. Aucun témoin n'est à l'abri d'un gouvernement inquisiteur qui va fouiller tous les recoins de la vie privée d'un homme, qui fait filer des hommes ou des femmes pour obtenir des renseignements sur leurs activités sexuelles, et qui oppose aux témoins des faits sans rapport avec le fond de l'affaire afin d'éclairer leur déposition d'un jour défavorable ; ou bien, si l'intimidation ne réussit pas, qui s'efforce de ternir leur réputation pour diminuer la valeur de leur témoignage. L'emploi que le gouvernement américain fait de cette technique dans des procès importants est affolant, et l'hétérosexuel devrait bien comprendre que c'est une méthode qui ne se limite pas exclusivement à l'homosexualité.

Je pourrais continuer sur ce thème. La nomination d'une commission gouvernementale chargée de décider pourquoi certains groupes ne devront pas être employés constitue un pas vers l'usurpation par des législateurs non qualifiés du rôle des psychiatres ; cette décision souligne aussi avec quel esprit lourd de préjugés un organisme officiel peut entamer une telle enquête. Et ce sont là des problèmes qui ne touchent pas les seuls homosexuels. A moins que l'ensemble de la population ne mette fin à de telles pratiques, elles s'étendront — comme elles ont déjà commencé à le faire — à d'autres groupes.

Il n'est guère flatteur pour une commission sénatoriale mandatée par le Gouvernement des États-Unis de présenter, en vue d'interdire aux homosexuels l'accès de certains postes,

des arguments spécieux, dont certains dénotent une mentalité sociologiquement stupide chez les enquêteurs. (Ainsi : *les homosexuels ont tendance à se grouper entre eux*, déclaration qui ignore les raisons et les origines de cette tendance ; qui ne prouve d'ailleurs pas que cet instinct grégaire soit en rien néfaste ; et qui pourrait tout aussi bien s'appliquer aux hétérosexuels si c'était à eux qu'il s'agissait d'interdire certains emplois.) Mais ce qu'il importe de retenir, c'est que de telles méthodes d'enquête, de tels raisonnements, cette façon de présenter des résultats sans permettre à la partie adverse d'exprimer son opinion peuvent être et ont effectivement été utilisés pour d'autres groupes de la société. Ces méthodes employées contre quelques individus constituent donc une menace à la liberté de tous.

Tous les problèmes de minorité sont des problèmes de majorité, je l'ai déjà dit, mais ce n'est pas seulement parce que la majorité est responsable de l'existence de ces problèmes. C'est aussi parce que, indirectement et sans s'en rendre compte, la majorité souffre de l'oppression qui s'exerce à l'endroit de la minorité. Toutes les mesures légales et gouvernementales prises contre les homosexuels peuvent aussi bien être et ont déjà été appliquées à des hétérosexuels ainsi qu'à tout groupe que la majorité ne juge pas à tous égards acceptable et à tout individu dont la vie ne se conforme pas aux codes de morale en vigueur aux États-Unis. Il est donc essentiel de prendre garde à l'oppression gouvernementale, de combattre les lois iniques et l'interprétation qu'on en donne, faute de quoi elles risquent de devenir une menace pour tous les Américains. Et, avant tout, il faut comprendre que c'est l'hostilité de la société qui a rendu possibles ces lois et leur interprétation, et que seule une modification de l'attitude de la société entraînera un changement dans les règlements légaux.

Il peut sembler choquant à beaucoup de proposer que des magazines, des maisons d'édition, des journaux, des salles

de conférences et autres moyens de diffusion servent à présenter le point de vue homosexuel, mais si l'on ne permet pas à cette minorité de s'exprimer légalement, comment alors empêcher que ne soient prises des mesures similaires d'oppression à l'égard des hétérosexuels antipuritains, des athées et autres non-conformistes religieux, et des groupes politiques dont la propagande peut être embarrassante pour une église ou pour un état ?

Les traditions anti-homosexuelles n'ont pas fait le seul malheur des homosexuels. Bien au contraire, ce sont bien souvent, directement ou non, consciemment ou non, les hétérosexuels qui en ont souffert. L'une des techniques les plus heureuses des tyrans modernes a été d'exploiter à des fins politiques des préjugés répandus. Parmi ces préjugés, se trouve l'hostilité de la société contre l'homosexualité, préjugé si universel qu'il ne rencontre guère d'opposition. Staline et Hitler ont tous deux utilisé les préjugés contre l'homosexualité comme un écran de fumée qui couvrait leurs propres insuffisances et qui leur ralliait la population en liant à ces activités sexuelles des affaires de stricte opposition politique ou personnelle. Ces dictateurs ne faisaient que suivre la tradition de ceux qui, au Moyen Age, rattachaient l'homosexualité à la sorcellerie ; alors qu'aux États-Unis, l'accusation de perversion sexuelle a été utilisée, faute d'arguments logiques, comme base d'une attaque contre la politique étrangère de l'administration Truman.

Une attitude sociale saine consisterait à reconnaître que les homosexuels sont devenus des boucs émissaires et que non seulement la société tout entière est responsable de cette situation, mais encore qu'elle en souffre. Une triste expérience a montré à l'Amérique que le fait d'avoir dans une société une minorité toujours présente pour jouer le rôle de bouc émissaire — que cette minorité soit de caractère racial, sexuel ou autre — constitue une menace aussi redoutable pour ceux qui ne sont pas condamnés que pour ceux

qui le sont. On peut envoyer un bouc émissaire à la prison ou à la mort, mais les échecs qui ont rendu cette condamnation nécessaire n'en demeurent pas moins là, en face d'une opposition réduite au silence.

En fait, ce ne sont pas les homosexuels qui souffrent le plus de la croisade entreprise contre leur mode de vie, car ils dissimulent leurs penchants. Mais à la faveur de cette persécution, on impose une censure, de vieilles lois sur le divorce et un code de morale périmé à un peuple que la haine qu'on lui a inoculée empêche de comprendre la portée exacte de ces mesures. En criant haro sur les perversions sexuelles, on ne fait qu'employer le vieux truc qui consiste en politique à lancer l'opinion sur une fausse piste ; on paralyse ainsi tout effort tenté en vue de changer le point de vue de l'homme sur le problème sexuel dans son ensemble.

Si l'homosexuel a tant de mal à trouver des alliés, la raison première en est qu'il n'est guère avantageux de devenir son allié ; cela tient aussi à ce que l'inverti ne peut passer outre aux tabous et exposer son point de vue devant une large audience ; et enfin à ce qu'il ne parvient pas à démontrer à la population que son problème a des répercussions qui dépassent de beaucoup les existences de ceux qu'il touche directement. Mais, surtout, cet échec s'explique par une répugnance à faire appel au sens humanitaire des gens, sur lequel on ne semble guère pouvoir tabler aux États-Unis. Il faut bien dire que dans l'Allemagne démocratique et aussi en divers autres pays d'Europe, cet appel a parfois été entendu. Si donc d'une part, on parvient à faire comprendre aux gens qui suivent le chemin ordinaire de la vie sexuelle que la condamnation portée contre l'homosexuel les menace eux-mêmes gravement ; et si, d'autre part, on fait appel aux traditions américaines de fair play et d'égalité des chances, je suis personnellement convaincu que l'attitude de l'opinion américaine se modifiera.

A une époque où la sympathie que l'homme éprouve envers

son semblable est faible, je crois que plus qu'à tout autre sentiment, c'est au sentiment humanitaire qu'il faut faire appel pour entamer la lutte pour les droits et pour la liberté de l'homosexuel. La disparition de ce fléau social qu'est l'hostilité est une fin souhaitable en soi et, présentée à la lumière des découvertes récentes sur le plan scientifique et sociologique, c'est un argument qui peut rallier des personnalités marquantes et influentes de la société américaine. Ceci, bien entendu, ne doit pas faire oublier que l'attitude d'hostilité vis-à-vis des homosexuels affecte des millions de gens en infligeant un châtiment particulièrement cruel aux membres de leurs familles, ou en menaçant dans un avenir prochain de l'infliger à de proches parents ; et aussi en ce qu'elle constitue en dernière analyse une menace à la liberté de tous.

Ne plus faire d'une minorité un bouc émissaire tout en sauvegardant cette minorité, c'est une mesure indispensable à la défense des droits de la majorité ; en outre, en révisant son opinion sur le phénomène de l'homosexualité, la société instaurera en même temps un mouvement en faveur de la révision de tout le problème sexuel. D'ailleurs, notre civilisation étant anti-sexuelle, il se peut très bien que la persécution ne vise pas l'homosexualité seule, mais la sexualité tout entière.

Demander qu'on reconsidère l'attitude prise à l'égard de l'homosexuel, c'est en fait demander qu'on change l'orientation de toute la vie sexuelle dans la civilisation moderne. Envisagée ainsi, on verra quels avantages tout membre de notre société peut tirer d'une modification de l'opinion. Et si, en faisant prendre conscience aux gens de la nécessité d'un tel changement, on se trouve en même temps réveiller leurs sentiments humanitaires, tout le monde, hommes et femmes, bénéficiera de cette renaissance.

Chapitre III

LE RÔLE DES PARENTS

Chaque année, des milliers de gens qui jusqu'alors n'avaient pas considéré l'homosexualité comme un problème affectant leur vie deviennent douloureusement conscients des réalités de ce monde en marge. Jusque-là, l'homosexuel avait été quelqu'un qu'on raillait, qui était l'objet des cancans et des plaisanteries. Et maintenant l'homosexuel est le fils de la maison, le fils bien-aimé qui va au collège ou à l'Université et qui est devenu soudain un individu méprisé. Comment accorder ces deux concepts ?

« Il y a des millions de tantes », leur avait-on dit, et s'ils évoluaient dans des milieux un peu snobs ou blasés, ils avaient sûrement entendu ce propos plus d'une fois. Mais ces « millions » étaient une abstraction, il s'agissait là d'un problème qui concernait d'autres gens mais qui ne les touchait pas directement. Ces millions étaient peut-être des êtres humains, mais, semblables aux prisonniers des camps de concentration de lointains pays, ou aux misérables habitants d'une colonie de lépreux, ces millions ne pouvaient se traduire en autant de jeunes gens et de jeunes femmes ordinaires et comparables à leur propre enfant.

Cette révélation se fait parfois peu à peu, parfois avec une telle brutalité qu'il est difficile de s'en remettre. Et souvent, la révélation n'est jamais complète : il demeure dans les esprits des parents un sentiment à demi-soupçonné, dont ils

refusent toujours à vérifier de trop près l'exactitude ou la fausseté.

A vrai dire, les relations entre les parents et les enfants adultes ou adolescents homosexuels, constituent l'un des problèmes les plus importants, les plus graves et les plus discutés de la vie *gay* en Amérique.

Il est évident que toute tension ou rupture entre les parents et l'enfant est une source de malaise pour tous les intéressés, indépendamment de toutes les concessions que peut faire chacun. Dans un monde mouvant et instable, l'unité familiale offre un lieu où jeter l'ancre, où s'enraciner.

Pour l'homosexuel, d'ailleurs, trois autres raisons rendent indispensable une parfaite entente avec ses parents (ou avec ses frères et sœurs). D'abord, comme je l'ai déjà montré dans le chapitre consacré à l'origine de l'homosexualité, on constate souvent un attachement extrêmement fort entre l'homosexuel et l'un au moins de ses parents ou parfois un de ses frères ou sœurs. *Le Puits de Solitude* en décrit un excellent exemple : Stephen, l'héroïne, témoigne une affection disproportionnée à son père, personnage doux et compatissant, alors qu'elle se sent très loin de sa mère, une femme d'une exceptionnelle frigidité.

La perte d'un des parents, par la mort ou par le divorce, est toujours une épreuve très dure et l'une des plus tristes que l'être humain puisse connaître au cours de son existence. Mais, pour des individus qui éprouvent pour l'un d'eux un attachement si fort qu'il imprègne toute leur personnalité et qu'il est à l'origine de leur refus d'accepter les coutumes sexuelles de leur société, cette perte est bien plus difficile encore à supporter. J'ai bien connu deux frères qui, en apparence, étaient tous deux également attachés à leur mère et que la mort de celle-ci frappa également ; leur comportement pourtant après cette disparition fut tout à fait différent. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés que Lawrence était à nouveau le gai luron qu'il avait été, ne manquant pas un film

et courant les filles, sa mère n'étant plus pour lui qu'un souvenir cher mais déjà un peu vague ; la blessure était déjà cicatrisée. Mais William, qui est son cadet d'un an, et homosexuel, au bout de dix ans ne s'est pas habitué à la mort de sa mère. Aujourd'hui encore, il ne peut entendre prononcer son nom ou voir une photographie d'elle sans avoir la gorge serrée ; il ne peut regarder un calendrier sans que machinalement ses yeux pleins de larmes ne cherchent la date de son anniversaire.

Ces attachements peuvent être si forts qu'ils peuvent atteindre à de véritables névroses. Il est donc essentiel pour le bien-être du jeune homosexuel que soit maintenu intact le lien solide qui existe fréquemment entre ses parents et lui.

En second lieu, l'homosexuel a besoin plus que tout autre de la protection et de l'amitié que peut donner une famille. Ses problèmes sont difficiles à résoudre et il n'a souvent pas la possibilité de les exposer ailleurs que dans sa famille. Il a besoin d'être guidé dans un monde hostile et l'amitié et les conseils qu'il peut trouver auprès de sa famille peuvent lui être d'un grand secours. Comme tout membre d'une minorité, il doit choisir entre la solution plus facile qui consiste à ne pas sortir d'un petit cercle et les avantages qu'il y a à se lancer dans le vaste monde, ou encore chercher entre les deux solutions un *modus vivendi* ; il se posera des problèmes d'adaptation, de situation, il courra le risque d'être découvert, d'être victime de chantage. Mais, surtout toute sa vie durant, se posera pour lui la question primordiale à laquelle il lui faudra répondre chaque fois qu'il se regardera dans le miroir de la vie : peut-il sauvegarder son amour-propre, peut-il encore se justifier à ses propres yeux, malgré les efforts que fait la société pour le ridiculiser, l'avilir et l'humilier par tous les moyens ? C'est vers la sécurité, la stabilité et l'affection de sa famille qu'il se tournera dans ces circonstances.

Enfin, le jeune inverti fait des efforts désespérés pour

s'accepter dans un monde non seulement hostile, mais aussi qui fait tout pour l'éconduire, dans une société qui, sans raison et sans succès, s'efforce d'amener l'individu à se condamner lui-même. Acceptez-vous comme vous êtes, conseille le psychiatre, mais comme la tâche est ardue si votre famille ne vous accepte pas déjà.

Bien des parents ignorent complètement le côté homosexuel de la vie de leurs enfants, tout comme des femmes et des maris peuvent ignorer certains aspects de la vie de leur conjoint. Le jeune homme, qu'il soit célibataire ou marié, joue si parfaitement la comédie, il est toujours si bien sur ses gardes, que les parents n'y voient que du feu. Ils n'ont même pas le plus léger soupçon. Il arrive même que certains de ces parents se fassent l'écho de l'hostilité générale vis-à-vis de l'inverti et qu'ils expriment parfois en présence de leur fils ces sentiments d'antipathie.

« C'est un dégénéré », ai-je entendu la mère d'un de mes amis déclarer en sa présence alors qu'on venait de mentionner le nom d'un homosexuel notoire. Je me sentis me crisper intérieusement, et me demandai ce que son fils pensait. Je l'interrogeai plus tard et il m'expliqua qu'il ne prêtait aucune attention aux remarques de sa mère, car il tenait tellement à sa vie de famille qu'il ne voulait pas risquer de la compromettre. « Il n'y a et il ne pourra jamais y avoir aucun terrain de rencontre entre ma mère et moi sur ce chapitre », me dit-il, et il ajouta : « et je me demande s'il serait tellement plus agréable qu'il y en eût. »

C'est une adaptation qui n'est pas à la portée de tout le monde. Certains auraient l'impression d'être des imposteurs, de vivre dans le mensonge s'ils savaient qu'on ne tolèrerait pas leur présence si leur vraie nature était connue.

Mais l'entourage de l'homosexuel ne reste pas toujours dans une ignorance aussi absolue des faits. Dans bien des cas, on soupçonne l'homosexuel. Deci delà il a laissé échapper une remarque, un ami un peu plus voyant que les autres est

venu à la maison, on s'est étonné et les mauvaises langues se sont mises à l'ouvrage.

Et les parents guettent dans la terreur, cherchant à découvrir la vérité, à s'accrocher à toute preuve qui démontrera que leurs soupçons ne sont pas fondés. Avec cette capacité qu'a l'esprit humain de croire ce qu'il souhaite croire, les parents cherchent à se consoler en se persuadant que leur fils est bien comme les autres. Et peut-être réussiront-ils à s'en donner l'illusion, mais à quoi cela les avance-t-il ?

Et le fils, toujours sur ses gardes, commence à son tour à soupçonner qu'on le soupçonne. Il choisit soigneusement les livres qu'il rapporte chez lui, il prend plus encore de précautions avec ses amis, ne donne pas son numéro de téléphone et parfois même se jette dans une conversation où l'on condamne les homosexuels.

Ainsi l'homosexuel est-il littéralement contraint d'avoir recours au subterfuge. D'une part, il lui faut porter le masque car il craint, en l'enlevant, de blesser profondément des êtres qui lui sont très chers. Pour épargner leurs sentiments, il croit que la meilleure méthode est d'entretenir soigneusement leur gnorance. Et d'autre part, il a peur de se voir condamné, rejeté, par ses parents.

Il y a aussi les parents qui sont certains de l'homosexualité de leur enfant. Le cas de celui-ci est peut-être flagrant, ou bien les parents ont été avertis de quelque pénible incident survenu au collège et dont la signification n'était pas douteuse, ou bien encore le jeune homme a pu estimer nécessaire à sa tranquillité d'esprit d'aller de son propre chef exposer la situation à son père ou à sa mère.

Il va de soi qu'entre les attitudes qu'on peut observer dans des centaines de milliers de familles, il existe d'innombrables variantes. Pas deux de ces familles n'ont résolu leur problème de façon identique ; on en est donc réduit quand on essaie de classer à des généralisations sommaires.

Les parents viennent souvent trouver les psychiatres, les

ecclésiastiques, les éducateurs pour leur confier leur pénible situation et demander leur avis. Très souvent, ils abordent l'un de ces personnages en disant : « J'ai un ami » — ou une sœur, ou un voisin, suivant l'inspiration du moment — « dont le fils manifeste des tendances homosexuelles. Que puis-je lui conseiller ? » Il est bien évident que la sœur ou le voisin sont des créatures imaginaires, que le mot de « tendance » est un euphémisme et que toutes ces précautions ne constituent qu'une formule qui permet au consultant de dissimuler sa honte.

Ces questions sont parfois posées à des gens qualifiés qui répondent intelligemment. Le plus souvent, ils manifestent une profonde sympathie (pour le parent), mais ne fournissent ni aide, ni conseil. Car malheureusement, à l'exception de quelques rares psychiatres, les gens ainsi consultés ignorent tout du problème homosexuel et, dans ces conditions, de quelle aide peuvent-ils être ?

Supposons que votre fils soit homosexuel et que vous en soyez confondu. Peut-être, en ma qualité d'homosexuel, puis-je vous donner des conseils qui peuvent vous être utiles. Mais je dois avant tout vous avertir de laisser là tout préjugé : plus de haine, de répulsion, d'hostilité gratuite.

Si vous avez lu les pages qui précèdent, vous connaissez déjà certains faits concernant l'homosexualité ; mais il n'est pas mauvais de les répéter une fois encore : vous savez que l'homosexualité est chose répandue, que beaucoup d'homosexuels sont en fait des ambisexuels (comme le sont de nombreuses personnes qui se considèrent comme hétérosexuelles), et qu'un instinct homosexuel bien ancré ne peut être extirpé de votre enfant. Et il vous faut surtout ne pas oublier que les sermons d'un ecclésiastique ne peuvent faire aucun bien et au contraire le plus grand mal à quelqu'un qui se trouve dans la situation de votre fils ; les soins d'un médecin ou d'un psychiatre risquent plutôt de l'adapter à son homosexualité que de l'en éloigner.

Je connais un père qui se vante ouvertement de la bonne râclée qu'il administra à son fils de quinze ans quand il découvrit « l'horrible vérité » sur son compte. Plein de colère et de haine, bouillonnant d'une rage qu'il n'avait jamais manifestée si violemment, le père, assisté de son fils aîné, infligea sans pitié une telle correction à son enfant qu'il fallut les soins d'un médecin pour panser ses blessures. Mais il y en avait parmi elles qu'aucun médecin ne pouvait guérir.

Et qu'avait fait le père ? Rien d'autre que de démontrer à quel point lui-même était normal. Il n'avait fait aucun effort pour comprendre son fils ni pour arriver à une solution acceptable du problème. Un tel père devait se sentir bien coupable envers son fils ; il devait avoir l'impression que celui-ci avait manqué à ses devoirs envers lui ou que c'était ce que penseraient les gens. Il était à la fois inutile et cruel de manifester ainsi sa réprobation, mais cet homme n'avait pu s'en empêcher. La correction qu'il avait infligée a dû le laisser convaincu que ses intentions étaient louables et pures et qu'il n'avait donc pas à se tenir pour responsable de la conduite de ce fils égaré. Du père et du fils, c'était peut-être ce dernier qui souffrait le plus, mais c'était le premier qui présentait le problème le plus grave.

Chasser votre fils de chez lui n'est qu'une forme légèrement plus raffinée et plus civilisée de correction. Cela non plus ne contribue en rien à résoudre ses problèmes ni les vôtres. Cela démontre seulement qu'entre la respectabilité aux yeux du monde et l'amour de votre fils, vous avez sacrifié l'un au profit de l'autre.

Quelle attitude alors vous faut-il adopter envers votre fils ? Il devrait à peine être besoin de répéter que l'unité familiale est la pierre angulaire de la civilisation moderne et qu'à l'intérieur de cette unité, dont vous avez assumé les responsabilités et où vous avez élevé votre enfant, vous avez des obligations à la fois sociales et biologiques envers ceux que vous avez créés et élevés. Le père ou la mère qui abandonne un

enfant en période de détresse aura bien du mal à se justifier aux yeux du moraliste impartial.

Mais en tant que parents d'un homosexuel, votre devoir est double car, dès l'instant où l'on a déposé votre fils dans son berceau et tout au long des années de la puberté et de l'adolescence, c'est l'éducation que vous lui avez donnée, c'est la façon dont vous l'avez élevé qui — même si vous ne vous en rendiez pas compte — ont formé son tempérament actuel. Il est vrai que ce n'est pas vous qui avez choisi pour lui cette voie, mais lui non plus. Votre fils a été attiré dans cette direction, comme s'il s'agissait d'un penchant inné, et il est peu probable qu'il s'en détourne jamais. Mais c'est vous, les parents qui — par votre comportement familial, par l'éducation que vous lui avez ou qu'au contraire vous ne lui avez pas donnée — avez posé les fondations de l'inversion sexuelle de votre fils.

Il n'est donc pas seulement injuste mais bien immoral que vous, qui avez dirigé votre enfant vers une certaine voie, vous lui lanciez maintenant la pierre parce que vous détestez cette voie.

Certains parents — et ils sont bien rares — répondent avec sympathie et compréhension à cette révélation des problèmes qui se posent à leur enfant. Ils sont conscients des difficultés qu'il aura à surmonter dans la vie. Ces parents-là redoutent l'instabilité des amitiés homosexuelles, les difficultés et les humiliations de tous ordres qui attendent leur fils. La plupart des parents, en lisant ces lignes, voudront se reconnaître dans ce portrait, mais beaucoup d'entre eux ne voient dans les difficultés qui guettent l'inverti qu'une excuse pour dissimuler leur principal grief. Car la majorité des parents s'arrêtent peu à ces considérations désintéressées. Ce qu'ils craignent, ce sont les bavardages, les racontars des mauvaises langues, et l'humiliation qu'ils risquent eux-mêmes de connaître parce qu'ils ont un fils qui est « une tapette ». Aussi s'élèvent-ils violemment contre les pratiques du jeune homme

qu'ils dénoncent comme contre nature et comme perverties.

A ceux d'entre vous qui ne peuvent que blâmer les penchants de leur enfant, je conseille de chercher en vous les raisons de cette attitude et d'essayer ensuite de prévoir les conséquences de ce désaveu. Je ne vois guère comment vous pourrez justifier les corrections corporelles ou l'expulsion loin du foyer familial. Mieux vaut pour ceux d'entre vous qui souhaitent aider leur enfant n'avoir pas d'idée préconçue quant à la forme que doit prendre cette aide. Vos efforts ne seront couronnés de succès, pour l'enfant mais aussi pour vous-mêmes, que si la conception que vous vous en faites ne se limite pas à vouloir changer tout un comportement psychique et sexuel.

Il vous faut donc, dès l'abord, préciser ce point. Désirez-vous sincèrement qu'on vous éclaire sur la marche à suivre pour donner à votre fils les meilleures chances possibles dans la vie, afin qu'il ait une existence heureuse, dans tous les sens du mot ? Ou bien cherchez-vous une justification qui vous permette de prendre des mesures brutales ? Voulez-vous avoir le courage de regarder la situation en face, ou bien cherchez-vous des subterfuges qui vous permettront de vous contenter de mensonges et d'illusions ? En fin de compte, vous efforcez-vous de savoir comment changer votre enfant ou comment faire de lui un être heureux ?

C'est cette dernière question qui est la clef de voûte du problème. A quelques-uns d'entre vous, la réponse semblera évidente : ces deux solutions, direz-vous, ne s'excluent pas, elles sont au contraire interdépendantes. Les deux questions n'en font qu'une, diront certains ; car vous êtes persuadés que, pour votre enfant, la seule solution qui lui apportera le bonheur, c'est de changer le cours de sa vie.

Non seulement ce n'est pas nécessairement exact, mais même s'il était vrai qu'on ne peut trouver un réel bonheur que dans le monde hétérosexuel, il vous faudrait l'oublier. Car vous devez, vous, parents, accepter cette vérité fondamentale : que ni la prière, ni la médecine, ni le fouet, ni les

traitements les mieux compris ne feront rien pour détruire chez votre enfant l'instinct homosexuel qui s'est enraciné en lui. Il vous faut admettre le caractère définitif de la nature de votre fils ou de votre fille. Écartez tout espoir de voir demain votre enfant s'éveiller à la lumière. Renoncez aux projets de mariage que vous faisiez pour lui, aux remarques et aux attitudes désobligeantes. A partir de là, la démarche qu'il vous faudra suivre est facile à fixer.

Faut-il envoyer votre fils ou votre fille chez un psychiatre ? Cela dépend surtout de l'âge de votre enfant et de sa réaction devant l'annonce de cette possibilité. Si le garçon est encore en pleine formation et peut facilement être adressé à un médecin, une telle consultation ne saurait lui nuire, sous réserve que le docteur soit qualifié pour la donner. Le médecin de famille, malgré la confiance dont il peut jouir, peut fort bien ne faire qu'effrayer le jeune homme en agitant devant lui des demi-vérités et des avertissements, il peut parler sévèrement de pratiques contre nature et renforcer ainsi chez son patient le sentiment de culpabilité qu'il pouvait avoir déjà. Ni la crainte, ni le remords ne feront rien ; ils ne feront qu'ajouter aux difficultés que comporte en soi l'homosexualité, sans le moins du monde diminuer l'intensité des désirs sexuels.

D'autres médecins, et surtout des psychiatres qualifiés, traiteront le problème avec finesse, recherchant les motifs, s'efforçant de découvrir si le patient ne fait que traverser une phase ou s'il manifeste les premiers symptômes d'inversion sexuelle.

Mais vous, les parents, devez vous préparer à entendre le praticien déclarer qu'on ne peut ni ne doit modifier profondément le cours de la vie sexuelle de votre enfant, mais que l'on peut l'aider à s'y adapter, de façon à ce qu'elle ne constitue pas pour lui un handicap dans la vie. Il faut aussi vous attendre à être exclus des relations qui s'établiront entre le

psychanalyste et son patient. Ce qu'ils se confient ne doit jamais être entendu par une tierce personne.

Tout cela ne veut pas dire que vous n'avez qu'à faire asseoir votre fils et qu'à lui dire : « Fiston, j'ai pris rendez-vous pour toi avec le Dr Jones. C'est un psychiatre remarquable qui te guérira de cette mauvaise habitude de toujours traîner avec des hommes. » Vous pouvez seulement suggérer une visite à un psychiatre après avoir mis votre enfant à l'aise en votre présence.

Le problème primordial, le plus difficile à résoudre, c'est d'atteindre votre fils et d'établir avec lui des rapports de confiance. Il est tellement sûr de votre désapprobation qu'il s'est enfermé derrière un véritable mur et que, tout en évoluant devant vous, il est toujours à l'abri du bouclier qu'il s'est façonné. Il a créé un état délibérément schizophrénique qui lui permet de faire abstraction de l'aspect homosexuel de sa nature dans tous les rapports qu'il a avec vous. Il prend mille précautions et déploie des trésors d'ingéniosité pour vivre simultanément deux existences distinctes, dont l'une échappe à tous vos efforts pour l'atteindre.

Que ces deux moi ne fassent qu'un en réalité, qu'ils soient étroitement liés et interdépendants, peut-être en a-t-il intimement conscience, mais cela ne l'empêche pas d'essayer du mieux qu'il peut de dissimuler l'un des deux et de mettre toujours l'autre en avant.

Ainsi, le personnage qui vous apparaît manifeste vis à-vis de l'homosexualité une parfaite indifférence. Son moi profond a riposté au tabou universel qui interdit toute discussion sur ce sujet par la promulgation d'un autre tabou. C'est lui, c'est ce personnage purement extérieur, aux dehors trompeurs, qui est peut-être tout ce que vous connaissez de votre fils, qui interdit toute allusion au problème de l'inversion sexuelle.

C'est un rude coup pour ce jeune être, qui doit déjà déployer tant d'efforts à s'adapter à un monde hostile, que de découvrir brusquement que vous avez percé son secret à jour. Il a

tellement l'habitude de vous regarder, la tête haute, sous le couvert d'un personnage créé par lui, il est à ce point convaincu que c'est là une attitude nécessaire, involontaire et dont il n'est pas responsable qu'il est accablé de honte en apprenant que son secret a été découvert. Lui qui ne sait trop déjà si ses activités sont coupables ou non, le voilà maintenant écrasé de nouveaux remords pour vous avoir causé ce chagrin.

Et pourtant, sans la disparition de ce mur de camouflage, il est impossible d'établir avec lui des relations qui s'appuient sur une compréhension mutuelle. Et comment y parvenir sans révéler au jeune homme que vous connaissez déjà ses secrets ? Comment éviter le choc que ne manquera pas de provoquer cette révélation ?

Par une étrange ironie du sort, le problème des relations familiales se pose maintenant de façon tout à fait différente. Au lieu que ce soit votre fils qui garde un secret qu'il ne peut vous confier, c'est vous qui gardez des renseignements qu'il vous est difficile de lui révéler.

Première condition préalable, vous devez éviter soigneusement toute allusion détournée, toute remarque soi-disant fine qui risquerait seulement de renforcer la méfiance et les remords de votre fils. « Pourquoi ne sors-tu donc pas plus souvent avec Dora ? C'est une gentille fille. » Voilà de ces questions qui témoignent d'un manque de compréhension et d'une immixtion tout à la fois absurdes et inutiles dans la vie privée et dont on ne peut attendre les résultats escomptés. Quand on parle mariage et qu'un père remarque : « Eh bien, j'espère que la prochaine fois, ce sera le tour de Joe », il n'a aucune chance de parvenir aux fins qu'il souhaite mais ne peut qu'accroître la gêne de son interlocuteur qui se reproche de faire le malheur de ses parents.

Si au contraire vous ne songez sincèrement qu'au bonheur de votre fils, quand on vous demande s'il va bientôt se marier, vous pourriez répondre : « Il y a plus d'une route qui

mène à une vie heureuse et bien remplie. Les uns choisissent celle du mariage, d'autres, non. Joe choisira comme il l'entendra. De toute façon, je suis avec lui. »

Tout en essayant d'établir ces rapports avec votre fils, vous pouvez de temps en temps amener dans la conversation le sujet de l'homosexualité. Que vous soyez parti de la musique, de l'art, de la littérature, d'un fait-divers croustillant ou d'un scandale politique, il ne vous sera pas difficile de diriger insensiblement la conversation vers l'homosexualité. Alors, comme en passant, vous pourrez remarquer que la société aurait intérêt à amender son attitude, à comprendre que chacun fait sa vie comme il l'entend ; ou bien vous pourrez aussi déclarer qu'à votre avis des mesures punitives n'ont jamais pu résoudre un dilemme psychologique.

Peut-être le jeune homme sera-t-il surpris de cette soudaine profession de tolérance, mais il ne tardera pas à comprendre qu'elle est sincère. « Je ne voudrais pas avoir pour fils une tapette », disait dédaigneusement un homme à son frère, en présence d'un jeune adolescent terrorisé et affolé à l'idée qu'on ait pu découvrir son homosexualité. Mais le père du jeune homme profita de l'occasion pour dire : « Je veux que mon fils mène une vie qui le contente, qu'il respecte les droits des autres et qu'il soit toujours prêt à comprendre les autres, même ceux qui ne témoignent envers lui d'aucune compréhension. »

Durant cette période où vous vous efforcez d'établir un climat de confiance mutuelle, vous ne vous êtes encore révélé aucun secret votre enfant et vous, mais le chemin a été préparé. Transmettez sans commentaire à votre fils les messages téléphoniques dont on vous a chargé pour lui, faites bon accueil chez vous à ses amis, malgré les soupçons qu'ils peuvent vous inspirer, invitez-les à passer la nuit sous votre toit, lancez même l'idée d'un week-end ou de vacances que votre fils pourrait passer avec tel de ses amis.

Quand plusieurs mois se seront écoulés, votre fils en vien-

dra à comprendre que son secret a été dévoilé, mais il n'aura plus honte de la vie qu'il mène. La honte et la clandestinité, l'un dépendant de l'autre, disparaîtront peu à peu et ses épaules se trouveront débarrassées d'un lourd fardeau. Votre fils acceptera plus facilement le double aspect de sa vie et, puisqu'il est toujours admis et aimé tel qu'il est, il éprouvera un sentiment de réconfort à l'idée que tout maintenant se sait.

Jusque-là il n'y a encore eu aucune révélation ouverte : une très vague discrétion continue à voiler le sujet et ce statut peut très facilement devenir — comme c'est souvent le cas — permanent. Il se peut très bien que vous n'en veniez jamais à discuter ouvertement le problème. Un ami *gay* avec qui je déjeune souvent me disait : « Mes parents sont au courant et je sais qu'ils sont au courant, mais rien n'a jamais été dit. Nous n'en avons jamais parlé et nous n'en parlerons jamais, mais il y a entre nous un accord tacite. »

Il est difficile, mais capital de parvenir à une franche discussion du problème. Il ne faut pas se contenter d'une tolérance tacite. Il ne saurait en fait y avoir de véritable acceptation tant qu'il subsiste un domaine interdit à la discussion. « J'ai ma vie à vivre, ma mère le sait très bien et respecte mes idées, mais nous n'en parlons jamais », me dit Raymond un jour que nous parlions de ses relations avec sa famille. « Et c'est très bien comme cela. Je suis très satisfait et je ne voudrais à aucun prix rien changer à cet état de choses. Et elle non plus d'ailleurs, j'imagine. »

Raymond semblait se contenter fort bien de cette situation, mais était-ce bien vrai ? Pouvait-il sincèrement penser que sa mère l'acceptait pleinement tel qu'il était, alors qu'il ne pouvait discuter avec elle de ce qui lui tenait le plus à cœur ? Pouvait-il trouver vraiment chez lui le réconfort de vivre sans porter le masque, simplement parce que sa mère connaissait son secret, alors qu'il ne pouvait ni partager avec elle ses espoirs et ses aspirations, ni lui faire part de ses amours et de ses peines, de ses humiliations et de la lutte qu'il lui

fallait mener pour garder la tête haute et continuer son chemin dans la vie ?

Nous qui sommes *gay*, nous pouvons aider à ce que s'établissent ces relations familiales, mais seulement si le terrain est propice. C'est à nos parents qu'incombe la lourde tâche de nous prouver que l'on nous accepte pour ce que nous sommes vraiment. Nous avons essuyé trop de rebuffades de la part de nos maîtres, des autres membres de notre famille et de ceux qui s'appelaient nos amis. Nous sommes à bon droit devenus méfiants ; et nous voyons toujours un ennemi, tant qu'il ne s'est pas révélé un ami.

En suivant avec un intérêt et une sympathie constants la vie de votre fils dans toutes ses phases et en vous attachant à toutes les facettes de son caractère, vous pouvez vous montrer un ami. Et aux jours nombreux de notre vie où nous autres *gay* avons la sensation d'être seuls et où, malgré les amitiés les plus tendres et les passions les plus ardentes, nous errons comme un navire à l'abandon, l'inébranlable amour de nos pères et de nos mères nous donnera force et courage.

Chapitre IV

EN MANIÈRE DE CONCLUSION

Je me suis efforcé, dans ce livre, de jeter quelque lumière sur la question homosexuelle. J'ai voulu, en étudiant d'un point de vue subjectif les problèmes de l'individu et du groupe auquel il appartient, contribuer à mieux faire connaître l'attitude psychique de l'homosexuel et la nature de ses relations avec ses semblables et avec la société organisée. Ecrivant en qualité d'homosexuel, je me suis adressé non seulement au lecteur moyen, mais au sociologue, à l'éducateur, au psychologue, au juriste, et aux parents pour qu'ils soient plus à même de distinguer et d'apprécier le point de vue de ceux d'entre nous qui sommes si près d'eux et pourtant si loin à tant d'égards.

Mais au fur et à mesure que j'avançais dans ma tâche, c'est à tous les gens *gay* d'Amérique, que ce livre, directement ou indirectement s'adressait. Ainsi quand je parlais à vos parents c'était à vous que je pensais, espérant toujours alléger le poids des malentendus qui se dressaient entre vous et eux. J'ai expliqué dans les premières pages de ce livre que je partageais avec vous un des grands secrets, un des grands problèmes de votre vie et que cet invisible lien qui nous unit fait de nous un groupe, une minorité. Je n'ai pas voulu donner dans le pharisaïsme, je n'ai pas prétendu que j'avais « sublimé» mes sentiments, ni que je voyais rien de « beau », de « noble » ou de « magnifique » à ce genre de sublimation. J'ai vécu

comme vous et aimé comme vous, comme vous j'ai eu mes moments d'espoir et de désespoir, j'ai joué à l'amour en ramassant un garçon au coin d'une rue, et j'ai trouvé plus enrichissant d'aimer d'une passion durable. Il m'a semblé parfois que le destin m'avait joué un mauvais tour et j'ai souvent supplié que me soit donnée la chance de goûter une fois encore les joies de la vie en me réincarnant dans le corps d'un d'un être qui ne connaîtrait pas le lancinant désir des amours homosexuelles.

L'histoire de ma vie n'est pas semblable à la vôtre, elle n'en diffère pourtant qu'autant que chacun de nous est un individu à part. Peut-être avez-vous eu plus ou moins de mal que moi à vous adapter, à vous accepter tel que vous êtes ; peut-être ne partagez-vous pas mes opinions sur l'origine psychique de notre anomalie ou sur les véritables sources de l'attitude hostile de la société. Ces différences entre nous, cependant, ne sont que de détail. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont placés dans un groupe unique, on nous juge en tant que membres de ce groupe et nous partageons nos problèmes et nos aspirations. Mon histoire est la vôtre tout comme la vôtre est aussi la mienne, et peu importe que nous ayons suivi dans la vie des routes différentes, que nous ne soyons pas d'accord sur certains aspects particuliers de cette vie.

Mais je voudrais maintenant conclure en m'adressant à vous seuls et même à l'un de vous. Tu es, je suppose, un jeune homme alentour de la vingtième année et tu es atterré d'avoir découvert que tu étais un homosexuel. Ce n'a pas été une brusque révélation ; tu comprenais bien depuis quelques années où allaient tes penchants et d'où venaient tes plaisirs. Mais tu te disais au fond de toi-même, que c'étaient là des tendances de prime adolescence qui « passeraient » ou qui se trouveraient vite reléguées au second plan. Et puis peu à peu naquirent en toi deux pensées, qui s'esquissèrent d'abord timidement, mais qui bientôt prirent un caractère plus mar-

quant : d'abord, que tu étais ce que, t'avait-on dit, on appelle *gay*, et que tu l'étais foncièrement, totalement et au delà de toute possibilité de te dominer ; et ensuite, que si la société découvrait la nature de tes inclinations, elle te traiterait plus sévèrement à bien des égards que le criminel le plus endurci. Ton lot, ce serait la raillerie, le rire, l'épithète malsonnante, le mépris, la menace. Et tu ne pouvais t'empêcher de te demander, peut-être à juste titre : pourquoi ?

Vers quoi faut-il te tourner ? Avant tout, je t'en supplie, tourne-toi en toi-même et accepte-toi tel que tu es. Pour le meilleur ou pour le pire, pour le bien ou pour le mal, qu'il s'agisse d'un trouble, d'une névrose ou d'une manifestation naturelle, accepte-toi tel que tu es. C'est facile à dire, mais combien difficile à réaliser ! Abandonne une fois pour toutes l'idée que, dans ce monde ou dans un autre, tu seras à jamais un être à part. Tu es ce que tu es et ce que je suis : un homosexuel. Tu ne peux rien contre cela. Ce n'est pas un stade que tu dépasseras, tu n'évolueras pas dans une autre direction, tu ne te transformeras pas dans le cabinet d'un psychanalyste. L'an prochain, dans dix ans, tu seras aussi *gay* que tu l'es aujourd'hui et que tu le seras jusqu'à ton dernier souffle.

Accepte-toi ainsi et alors tu pourras décider quelle voie tu vas suivre pour t'adapter. Tous tes rêves à propos du *straight* qui est ton frère, ou ton cousin, ou ton compagnon d'étude, ne sont qu'apitoiement sur ton compte. Tu peux essayer de camoufler une vérité que tu n'es pas encore prêt à affronter, mais la vérité est pour toi la seule route qui mène à la liberté.

Une fois que tu auras accepté ton homosexualité comme une partie ineffaçable de ta personnalité, tu trouveras plus facilement le chemin du bonheur, encore que la voie ne soit pas semée de roses. Regarde autour de toi et vois les millions d'hommes qui sont comme nous. Ils sont dans les bars, à des soirées, au coin des rues, dans des magasins ou dans des bureaux, dans des chaires de professeurs, au banc du tribunal, ils luttent sur les champs de bataille ou dépérissent en prison.

Ils se cachent derrière la façade respectable du mariage, ou bien ils affirment ouvertement leurs amours. Mais ils sont à la lettre des millions, en tous lieux, en tous temps. Je ne veux point dire par là que ce nombre fasse leur force, car le nombre ne suffit pas à donner la force : le courage, l'intérêt personnel, voilà les armes du combat. Mais tu peux puiser un réconfort dans la certitude que tu ne marches pas seul dans la vie, que partout, tu peux rencontrer des amis, des camarades. Tu n'es pas un étranger perdu au milieu d'un océan désert, ni une étoile solitaire qui s'est égarée dans des cieux vides.

L'acceptation de ta nature et la conscience que tes semblables sont légion, voilà qui t'amènera à une troisième phase du problème : le moment où tu comprendras à quel point il est vain et même nocif d'éprouver du remords d'être *gay* et de s'adonner à l'amour *gay*. Ne va surtout pas accepter les étiquettes que veulent t'imposer ceux-là qui sont hostiles à ton mode de vie. Si tu admets, si peu que ce soit, que tu fais quelque chose de mal, alors tu ne réussiras qu'à t'empêcher de prendre plaisir à tes actes. Le sentiment de culpabilité ne changera rien en toi ; il ne t'arrêtera pas au seuil de l'action, il ne fera que t'apporter le remords quand tu devrais connaître la joie, et qu'engendrer en toi la haine de ton bien-aimé quand c'est la tendresse que tu devrais éprouver.

Pour te débarrasser de ce sentiment de culpabilité, il te faut d'abord reconsidérer ce que vaut la vie que tu as choisie. Tu dois pour cela comprendre que tes instincts n'ont jamais été anti-sociaux. Ils ne sont que la manifestation de ta personnalité qui ne t'est pas plus particulière qu'elle n'est unique au monde.

Quand tu auras admis cela, tu seras mieux à même d'accepter de regarder sous le même jour que toi les autres que tu auras l'occasion de rencontrer, et notamment tes partenaires. Tu ne diras plus, après l'amour, tu n'auras plus envie de dire que tu te hais pour ce que tu viens de faire. Et tu n'éprouveras plus de haine à l'égard de ton compagnon. Au

contraire, après cette expression physique qui a uni vos corps et qui vous a fait connaître de telles délices, tu seras reconnaissant à ton amant du rôle qu'il y a joué, tu seras fier et joyeux du rôle que tu y as tenu toi-même, tu éprouveras de la tendresse pour ton camarade et le désir de recommencer et de continuer.

Tu décèles maintenant l'absurde hypocrisie de tous ces propos sur « l'amour pur », sur l'amour « dépouillé de toute souillure ». Ce sont là des conceptions que cherche à t'imposer le monde hostile qui voudrait t'obliger à les adopter alors même qu'il n'y croit pas. Ceux qui prient devant l'autel de la virginité et qui font de l'Hymen leur idole ont tenté de séparer l'amour de la sexualité en forgeant un paradoxe auquel ils ont donné le nom d' « amour pur ». On entend par là une affection excluant le désir physique qui représente évidemment la forme « impure » de l'amour. Mais rien dans la nature ne laisse à penser que l'apogée physique de l'amour soit impure ou souillée. L'amour que tu peux éprouver pour un compagnon est pur s'il est désintéressé, réciproque, et s'il apporte avec lui l'accomplissement de la promesse. Cela n'exclut aucunement les aspects physiques d'une telle relation ; ils sont même prescrits plutôt que proscrits.

Tôt ou tard se posera pour toi dans la vie la question de savoir si tu peux former avec un individu du même sexe que toi une « unité familiale » stable. D'une part tu seras découragé par le caractère généralement instable de ces relations, et par la tendance à la promiscuité qui semble inhérente à notre groupe et à toi comme aux autres. Mais d'autre part, la perspective de passer dans la solitude les années qui t'attendent n'est pas sans t'effrayer un peu. Le « mariage », soit avec un de tes semblables et reconnu seulement par quelques-uns, soit avec un membre du sexe opposé, te semble sans cesse plus nécessaire. Tu continues à avoir envie de mener joyeuse vie, mais tu est convaincu que c'est là une solution sans espoir.

Peux-tu devenir l'un de ceux qui réussissent à former avec

un autre une association volontaire, où chacun trouvera une compagnie et la satisfaction de ses désirs sexuels ? Il vous faut d'abord, pour cela, non pas seulement reconnaître chacun la valeur de l'autre, mais encore être certains tous deux de votre nature homosexuelle. S'il subsiste encore un doute au fond de ton esprit, si tu te demandes encore s'il n'entre pas dans vos pratiques un élément de dépravation, alors cette liaison portera en elle les germes de sa propre destruction.

Il importe aussi que tu choisisses ton compagnon avec le même soin que tu mettrais à te choisir une épouse et tu peux en outre ici profiter d'une période d'essai où tu n'as rien à perdre. Si tu trouves un compagnon d'un agréable commerce, qui soit bon et qui inspire la bonté, qui soit sincère dans ses intentions, qui soit séduisant aussi et qui corresponde à tes désirs, alors tous les espoirs te sont permis. Si vous avez des intérêts communs, si vous prenez plaisir à fréquenter les mêmes amis et que chacun respecte la personnalité de l'autre, le lien qui vous unira sera aussi solide que celui de bien des mariages légalement consacrés.

Ton « mariage », pourtant, souffrira de la facilité avec laquelle on peut le rompre, de l'absence de nécessités économiques pour en assurer la cohésion, et des tentations dont toi ou ton ami pouvez être victimes. Si, d'aventure, tu ressens la curiosité de goûter à des joies nouvelles, point n'est besoin de battre ta coulpe. C'est là un instinct naturel qui se manifeste chez tous les humains, quels que soient leurs penchants sexuels. Tu peux estimer que mieux vaut « te débarrasser » de ces envies et qu'elles n'ont rien de commun avec l'amour plus profond qui vous unit. Qu'elles ne soient que le caprice d'un instant ou un engouement de quelques jours, elles ne constituent pas une menace pour votre amour. Et tu n'auras pas la cruauté d'utiliser ces aventures pour éveiller la jalousie d'un partenaire dont tu sais, au fond de ton cœur, qu'il ne te rendra pas la pareille.

Dans toute relation humaine, il faut recevoir et donner. En

choisissant les avantages d'une vie qui n'est plus faite uniquement de solitude, tu dois abandonner un peu de ta liberté personnelle. C'est à toi de décider si les avantages que tu peux attendre en liant ta vie à celle d'un autre valent cet effort et ces sacrifices. Pour moi, il me semble que oui, mais c'est toi seul qui peux juger pour toi-même.

Peut-être, ayant pris cette décision, découvriras-tu qu'elle est incompatible avec la nature impérieuse et aveugle de tes instincts sexuels. Tous autant que nous sommes, ceux de notre groupe et ceux du monde hostile, nous avons un tempérament de bête et nos désirs sont vite éveillés ; mais nous vivons dans une civilisation qui exige de la discipline et de la maîtrise de soi. Ceux d'entre nous qui ont refusé d'accepter certaines de ces règles ne peuvent cependant vivre suivant les lois de la jungle. Nous ne pouvons tout de même pas espérer assouvir chaque désir, faire bon accueil à chaque tentation et profiter en même temps des avantages d'une vie sociale fondée sur des principes absolument opposés.

C'est en maîtrisant tes instincts de façon à résister aux tentations qui ne t'apporteront que des ennuis, à savoir diriger ton amour suivant les voies où tu trouveras le plus de satisfaction, qu'en dernière analyse tu connaîtras les plus grands plaisirs physiques. Au lieu de l'attrait de la nouveauté, tu auras la sympathie qui naît de l'expérience. Au lieu de la curiosité de découvrir l'inconnu, tu auras la riche certitude de retrouver l'amant qui t'attend.

Bien des gens sans doute dans le cours de ta vie te conseilleront de te marier. Les uns, parce qu'ils ignorent ton homosexualité ; les autres, parce qu'ils ignorent ce qu'est un homosexuel .Tes parents, peut-être, ne sachant pas ce que sont tes problèmes, insisteront pour que tu te maries. Tu n'as pas à leur en vouloir, car est-ce leur faute à eux s'ils ne savent pas ? Mais d'autres qui auront appris que tu es *gay*, te prodigueront les conseils gratuits du psychologue amateur : « Tout ce qu'il te manque, c'est une femme ! » Tu sais, aussi bien que moi,

qu'une femme ne t'empêchera jamais de désirer des hommes, et que tous les conseils et toutes les discussions ne serviront pas plus que les coups de fouet du bourreau de jadis. Mais tu peux aussi, de ton propre chef, et pour toutes les raisons que j'ai exposées plus haut, décider de tenter l'aventure matrimoniale. Si tu peux le faire avec une compagne qui comprenne ton tempérament et qui n'y verra pas une menace pour elle, il n'est pas impossible que ce mariage soit un succès.

Personne ne peut à bon escient te conseiller ou non le mariage. Il est possible que la pensée même t'en répugne, que tu sois incapable d'être fidèle aux serments du mariage et de consommer celui-ci. Si pourtant tu prends femme, sache bien qu'il faudra une infinie patience, une compréhension toujours en éveil et bien des concessions pour que cette union ne se solde pas par un échec.

Plus redoutable encore que le dilemme du mariage, se posera celui de la clandestinité qu'il faudra t'imposer. Si tu appartiens à ce vaste groupe d'homosexuels dont les penchants ne sont point évidents et si tu peux donc faire mine d'être *straight*, tu verras vite les avantages de cette solution. Toutes les routes te seront ouvertes, alors que ce ne serait pas le cas si l'on savait que tu es *gay*. Le mépris de l'humanité te sera épargné ; au contraire, le monde t'accueillera à bras ouverts. Mais ce ne sera pas toi, tel que tu te connais, que l'on accueillera ainsi.

C'est à toi seul de décider si tu dois ou non pénétrer dans ce monde, porter le masque, jouer à être ce que tu n'es pas, partager même un point de vue hostile. Mais sache qu'il n'y a rien d'immoral à porter le masque. Si quelqu'un doit se sentir coupable de cette simulation, ce sont ceux qui te l'ont, à la lettre, imposée. Porter le masque, ce n'est pas convenir que ta nature profonde est celle d'un criminel ; c'est reconnaître simplement qu'elle est universellemenst tenue pour telle, et ce sont là deux attitudes bien différentes.

S'il te faut porter ce masque, force te sera de mener une vie

bien cachée, ou peut-être seras-tu contraint de poursuivre de front deux existences dans deux mondes hostiles et irréconciliables. Parmi les *straight*, tu apprendras à reconnaître les tiens d'une part, et de l'autre ces quelques esprits éclairés qui ne s'embarrassent pas de préjugés. Leur amitié sera sans doute réconfortante et précieuse, comme elle l'a été pour moi, mais de dures leçons m'ont enseigné que rares étaient les gens *straight* à qui l'on pouvait révéler une vérité qu'ils étaient incapables de comprendre. Des amitiés qui me semblaient profondément enracinées, des liens qui m'unissaient à des êtres qui me devaient beaucoup et qui parfois même dépendaient de moi, se trouvèrent en deux occasions irrévocablement brisés quand ces amis des beaux jours apprirent que j'étais *gay*. Ce sont là des amitiés qu'on abandonne avec soulagement, mais non sans souffrance. Le meilleur moyen de t'éviter ces blessures, c'est de ne jamais révéler ton secret au delà des limites de ton monde *gay*. Mais ce faisant, tu te priveras d'une des relations les plus fécondes que puisse avoir un individu *gay* : à savoir l'amitié profonde et la sympathie réciproque qui peut s'établir entre l'un de nous et l'un d'« eux» — entre le *straight* et le *gay*, le pont qui peut relier les deux mondes.

Peut-être, encore que le cas ne soit pas fréquent, quelque individu sans scrupule sans doute *straight* ou encore qui « mange aux deux râteliers », essaiera-t-il de te faire chanter. Ne tombe dans aucun de ces pièges, car ces gens-là sont faciles à effrayer. Tu n'as qu'à aller trouver un homme de loi ou aller tout droit à la police expliquer avec une vertueuse indignation que tu es un citoyen respectable et respectueux des lois, que vient de menacer un jeune homme à qui tu as eu la bonté d'offrir un verre dans un bar, et rien de plus ! Tu n'as rien à redouter de ton avocat ou du tribunal, car seul le maître chanteur risque quelque chose. Il est facile de se débarrasser de ces gens sans recourir à des violences illégales ni t'exposer aux soupçons de la communauté.

Tu aurais bién tort, tout en étant bien excusable, d'en vouloir à la société toute entière ou à ceux-là qui te traitent si mal. « Pardonnez-leur », est-il écrit, « car ils ne savent ce qu'ils font. » Écoutons la leçon du grand Maître ; nous aussi, sachons tendre l'autre joue.

Souvenons-nous, en toute humilité, que nous pourrions bien nous trouver parmi la foule des détracteurs, sans l'accident qui nous a placés parmi les hors-castes. Aurions-nous manifesté beaucoup de compréhension à l'égard du monde *gay*, si nous-mêmes avions été *straight ?* Et n'avons-nous rien à nous reprocher jamais dans notre attitude vis-à-vis de toutes les autres minorités ? Avons-nous en toute occasion, et dans les pires conditions, témoigné aux autres groupes la sympathie qu'on nous refusait ?

Il est nécessaire de riposter pour se défendre mais ce serait futilité que de vouloir, sous l'empire du ressentiment, appliquer la loi du talion. Si nous sommes persuadés de la droiture de nos actes, nous ne pouvons avoir que pitié pour ceux qui sont responsables de tous ces siècles de calomnies et de malentendus. Nous devrions savoir que leur besoin de haine est dû à un sentiment de profonde insécurité ; que leur dégoût vient de la crainte de retrouver en eux-mêmes le germe de nos inclinations. La condamnation qu'ils portent n'est que le symptôme d'une maladie et nous ne pouvons que plaindre ceux qui en sont atteints, bien que leur état puisse être pour beaucoup une source de grands maux. Par une amère ironie du sort, un grand nombre de ces gens devront un jour découvrir que leurs enfants sont *gay* et qu'il leur faut donc témoigner de la haine à ceux-là qu'ils chérissent le plus. Plaignons l'être humain réduit à ce sort tragique.

S'il est une leçon dont vous puissiez bénéficier, la société et toi, et que ton expérience puisse t'enseigner, c'est que tous les êtres humains sont frères et qu'il faut les traiter comme tels. Tu as toi-même assez souhaité recevoir bon accueil dans cette grande confrérie qu'est l'humanité ; il te faut donc tendre une

main amie à tous les autres qui sont moins fortunés que toi, qui luttent pour triompher d'autres difficultés, que la société vilipende et calomnie, parce qu'ils sont d'une autre couleur de peau ou parce qu'ils célèbrent leur culte dans d'autres temples.

La question se posera aussi pour toi de savoir si tu dois demander le conseil d'un spécialiste. Bien des gens qui n'ont pas notre compréhension te diront « d'aller voir un docteur et de faire arranger ça ». S'il te semble que tu as beaucoup de mal à t'accepter pour ce que tu es, si tu ne peux profiter des délices sexuelles vers lesquelles ton instinct t'entraîne, si, après le plaisir, tu te sens abattu et rongé de remords, si tu te blâmes et si tu en veux à ton partenaire, alors assurément tu dois consulter un spécialiste. Il pourra remédier à ton incapacité à t'adapter. Mais prends garde aux ignorants, aux charlatans, aux incompétents ; certains ont même leur diplôme de médecin. Et méfie-toi aussi du docteur qui trahira ton secret pour le révéler à tes parents, à un frère ou à une sœur aînés.

Mais, heureusement, la plupart des médecins respecteront le secret de tes confidences et n'iront pas au delà de leurs capacités. Ils connaissent leurs limites. Ils ne sont pas psychiatres et se rendent compte d'ordinaire qu'ils ne sont pas équipés pour te « traiter » comme le ferait un psychanalyste qualifié.

Entre les mains d'un bon psychiatre, tu pourras triompher d'un grand nombre de tes problèmes. Si ceux-ci sont si graves que tu ne puisses les résoudre seul, et si tu as les moyens de te procurer assistance, tu te dois d'aller exposer ton cas au meilleur psychanalyste, au médecin ou au psychologue le plus qualifiés.

Dans tes rapports avec lui, je te recommande la plus totale franchise. Elle seule te permettra de faire comprendre ton dilemme, et à lui d'y apporter une solution qui te satisfasse.

Je connais personnellement un homosexuel qui pendant un an rendait chaque semaine visite à un psychiatre et qui ne

lui avait jamais dit qu'il était inverti ! C'est évidemment une attitude ridicule.

Un psychanalyste peut faire beaucoup pour toi si ton secret pèse trop lourd dans ton cœur. Peut-être éprouves-tu le besoin de t'épancher. Peut-être le masque t'étouffe-t-il et as-tu envie d'être toi-même. Je suis de tout cœur avec toi, car je sais ce que c'est que de prétendre chaque jour être ce que je ne suis pas.

Il est un autre endroit encore où tu peux abaisser le masque c'est au milieu de tes semblables. Ne crains pas la vie de groupe du monde *gay*. Elle a bien sûr ses côtés superficiels, ses jalousies, son sans-gêne et parfois même sa violence. Elle a le triste caractère de la vie en marge des hors-castes, elle est riche de toutes les tragédies des inadaptés. Mais elle a aussi bien des compensations. Tu trouveras là de la gaieté, de l'humour, des intelligences brillantes, des tempéraments artistiques, tu y rencontreras aussi la persévérance dans une lutte inégale, le sentiment de l'honneur, la camaraderie, l'amour. Tu pourras y connaître des amitiés profondes, une loyauté inébranlable.

Dans le milieu *gay*, tu peux être toi-même et te lier d'amitié avec ceux qui savent ce que tu es, et qui t'acceptent, et qui t'aiment, non pas malgré cela, ni parce qu'ils l'ignorent. Tu n'as pas à avoir honte de fréquenter ce cercle, qui n'est pas un antre d'iniquité. La vie de groupe est un élément indispensable de toute société qui est une minorité. En t'y dérobant, tu te prives d'un des aspects les plus enrichissants de ta condition de *gay*, mais tu ne changes rien au fait que tu sois *gay*.

Pour peu que tu aies de l'ambition, que tu brûles d'utiliser les dons qui t'ont été impartis, tu te trouveras dans une situation bien paradoxale. D'une part, tu t'es révolté contre les injustices dont tu es victime et tu voudrais élever la voix pour que ce monde soit plus clément à ceux qui sont comme nous. Mais, d'autre part, en protestant ainsi, tu ne feras que te rendre plus difficile cette réussite par laquelle tu espères

améliorer ton sort et faire mieux juger de la minorité à laquelle tu appartiens. Peu d'entre nous sont en mesure d'amener le public à modifier son opinion sur l'homosexualité et ceux-là mêmes qui en ont l'envergure perdraient la plus grande part de leur influence s'ils essayaient de l'appliquer à la défense de leur cause.

Comment, alors, peux-tu aider ton groupe si tu te joins à la foule de ces millions de silencieux ? De quel secours peux-tu être si tu gardes derrière ton masque un mutisme qui, pour n'être pas complaisant, n'en est pas moins effectif. On ne peut donner à ces questions une réponse unique. Cependant, en révélant à quelques rares personnes soigneusement choisies, qui admirent ta personnalité et tes efforts, que ceux-ci ont été inspirés par l'homosexualité, tu peux influencer, ne fût-ce qu'une infime partie de l'opinion publique.

En outre, peut-être ton travail te permettra-t-il de contribuer, dans une mesure qui semblera faible sans doute, à modifier l'attitude de la société ou à alléger les souffrances, ne fût-ce que d'un seul homosexuel. Si tu es médecin, avocat, écrivain, professeur, psychiatre, conseiller pédagogique, journaliste, dans bien d'autres professions encore, tu peux apporter ta contribution. Seul, tu ne peux changer le monde, mais les efforts conjoints d'un grand nombre d'entre nous finiront bien par amener un changement bienfaisant.

L'avenir peut parfois te sembler sombre. Tu n'es pas le seul dans ce cas. Il est des jours où il semble menaçant à tous les mortels. Ne mettons pas sur le compte de nos tendances sexuelles des difficultés qui sont inhérentes à la vie. Tous ceux qui aiment la vie et qui s'accrochent à elle n'en ont pas moins conscience de son caractère inéluctablement limité. Nous avons peur du néant inconnu de la mort, et nous sommes consternés de songer à la futilité de ces efforts qui ne nous mèneront pas moins sûrement au tombeau. Nous avons tous un lourd fardeau à porter et celui du *gay* n'est guère plus pesant que celui du *straight*.

Nous ne sommes sur cette terre que pour un bref séjour et pour y bien jouir de la vie. Elle peut être aussi bien remplie, aussi riche, aussi joyeuse pour nous que pour quiconque. Au défi qui nous est lancé, il nous faut répondre en nous apprêtant aux combats que nous imposeront tous les problèmes de l'existence humaine.

L'avenir appartient à ceux qui le veulent. Il est à toi, comme à moi, et à tous les hommes de bonne volonté. Je veux croire que toi, comme tant d'autres qui sont *gay*, tu sauras pleinement mettre à profit les années qui s'étendent devant toi, sans peur et sans honte, soutenu par la certitude que la nature même de ton tempérament peut faire de toi un homme meilleur et de ce monde un monde meilleur.

SOURCES ET RÉFÉRENCES

ALLEN, Clifford. *The Sexual Perversions and Abnormalities, a Study in the Psychology of Paraphilia.* New-York, 1949.

ALRIDGE, John W. *After the Lost Generation, a Critical Study of the Writers of Two Wars.* New-York, 1951.

ANOMYNOUS. *The Invert and his Social Adjustment.* Baltimore, 1948.

BERGLER, Edmund. *Neurotic Counterfeit-Sex : Impotence, Frigidity, « Mechanical », and Pseudosexuality, Homosexuality.* New-York, 1951.

BLOCH, Iwan. *Das Sexualleben unserer Zeit in seinen Beziehungen zur modernen Kultur.* Berlin, 1907.

BOSS, Medard. *The Meaning and Content of Sexual Perversions.* New-York, 1949.

BROWN, Fred et Rudolf T. KEMPTON. *Sex Questions and Answers : a Guide to Happy Marriage.* New York, 1950.

CARPENTER, Edward. *The Intermediate Sex : a Study of Some Transitional Types of Men and Women.* Londres, 1941.

CARPENTER, Edward. *Intermediate Types Among Primitive Folk, a Study in Social Evolution.* Londres, 1919.

CARPENTER, Edward. *L'Avènement de l'Amour.* Paris, 1917.

CHESSER, Eustace. *Sexual Behavior, Normal and Abnormal.* New-York, 1949.

CHEVALIER, Julien. *Une Maladie de la personnalité : l'inversion sexuelle.* Paris, 1893.

CHIDECKEL, Maurice. *Female Sex Perversion : the Sexually Aberrated Woman as She Is.* New-York, 1938.

DOLLARD, John et Neal E. MILLER. *Personnality and Psychotherapy : an Analysis in Terms of Learning, Thinking and Culture.* New-York, 1950.

ELLIS, Albert. *The Folklore of Sex.* New-York, 1951.

ELLIS, Havelock. *Etudes de Psychologie Sexuelle.*

Encyclopaedia Sexualis, a Comprehensive Encyclopaedia-Dictionary of the Sexual Sciences. New-York, 1936.

FORD, Clellan et Frank A. BEACH. *Patterns of Sexual Behavior.* New-York, 1951.

FREUD, Sigmund. *Introduction à la Psychanalyse.* Paris.

FREUD, Sigmund. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.* Paris, 1928.

FREUD, Sigmund. *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité.* Paris, 1923.

GIDE, André. *Corydon.* Paris.

GIDE, André. *Journal.* Paris.

GUYON, René. *The Ethics of Sexual Acts.* New-York, 1948.

GUYON, René. *Sexual Freedom.* New-York, 1950.

HAMILTON, Gilbert Van TASSEL. « Homosexuality as a Defense Against Incest in *Encyclopaedia Sexualis* (voir plus haut).

HENRY, G. W. *Sex Variants : a Study of Homosexual Patterns.* New-York, 1948.

HIRSCHFELD, Magnus. *Die Homosexualität des Mannes und des Weibes.* Berlin, 1920.

HIRSCHFELD, Magnus. *Perversions Sexuelles.* Paris, 1931.

HIRSCHFELD, Magnus. *Le Sexe Inconnu.* Paris, 1936.

Jahrbuch fur sexuelle Zwischenstufen. 1899 à 1923.

KAHN, Samuel. *Mentality and Homosexuality.* Boston, 1937.

KIEFER, Otto. *Sexual Life in Ancient Rome.* Londres, 1950.

KINSEY, Alfred C., Wardell B. POMEROY et Clyde E. MARTIN. *Comportement Sexuel de l'Homme.* Paris, 1948.

KRAFFT-EBING, R. V. *Psychopathia Sexualis.* Paris.

LEGMAN, G. « Fathers and Sons » in *On the Cause of Homosexuality.* New-York, 1925.

LEGMAN, G. *Love and Death : a Study in Censorship.* New-York, 1949.

LEWANDOWSKI, Herbert. *Das Sexualproblem in der modern Literatur und Kunt.* Dresde, 1927.

LEWIS, Wyndham. *The Art of Being Ruled.* Londres, 1926.

LICHT, H. *Sexual Life in Ancient Greece.* Londres, 1949.

LONDON, Louis S. et Frank S. CAPRIO. *Sexual Deviations.* Washington, 1950.

MANTEGAZZA, Paolo. *The Sexual Relations of Mankind.* New-York, 1935.

MOLL, Albert. *Libido Sexualis : Studies in the Psychosexual Laws of Love Verified by Clinical Sexual Case Histories.* New-York, 1933.

MOLL, Albert. *Perversions of the Sex Instinct : a Study of Sexual Inversion Based on Clinical Data and Official Documents.* Newark, 1931.

NIN FRIAS, A. *Homosexualismo creador.* Madrid, 1933.

PICTON, Harold. *The Morbid, the Abnormal and the Personal.* Londres, 1923.

PORCHE, François. *L'Amour qui n'ose pas dire son nom.* Paris, 1927.

POTTER, La FORREST. *Strange Loves ; a Study in Sexual Abnormalities.* New-York, 1933.

PRAZ, Mario. *The Romantic Agony.* Londres, 1933.

RAFFALOVICH, Marc-André. *Uranisme et unisexualité : études sur différentes manifestations de l'instinct sexuel.* Paris, 1896.

REICH, Wilhelm. *The Sexual Revolution : Toward a Self-Governing Character Structure.* New-York, 1945.

STEKEL, Wilhelm. *Bisexual Love : the Homosexual Neurosis.* New-York, 1922.

SUMNER William G. *Folkways : a Study of the Sociological Importance of Usages, Customs, Mores and Morals.* Boston, 1906.

SYMONDS, John Addington. *A Problem in Greek Ethics, Being an Inquiry into the Phenomenon of Sexual Inversion.* Londres, 1901 (hors commerce).

SYMONDS, John Addington. *A Problem in Modern Ethics, Being an Inquiry into the Phenomenon of Sexual Inversion.* Londres, 1896 (hors commerce).

TARNOWSKY, Benjamin. *L'instinct sexuel et ses manifestations morbides au double point de vue de la jurisprudence et de la psychiatrie.* Paris, 1904.

THOMPSON Clara. « Changing Concepts of Homosexuality in Psychoanalysis » dans *Psychiatry : Journal of the Biology and Pathology of Interpersonal Relations.* 10 : 183 (1947).

ULRICHS, Carl Heinrich. *Ara Spei, Formatrix Vindicta* et autres pamphlets publiés à Leipzig en 1864-65 sous le pseudonyme de Numa Numantius.

WESTERMARCK, Edward. *L'Origine et le Développement des Idées Morales.* Chapitre XLIII, « L'amour homosexuel ».

WHITE, H. D. Jennings. *Psychological Causes of Homoerotism and Inversion.* Londres, 1925.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

PREMIÈRE PARTIE : SOCIOLOGIE 7
I. — Une minorité méconnue 9
II. — L'hostilité : ses sources cachées 24
III. — — : ses justifications 39
IV. — Liberté civique et droits de l'homme 50
V. — Des criminels qui respectent les lois 61

DEUXIÈME PARTIE : PSYCHOLOGIE 71
I. — Genèse de l'homosexualité 73
II. — Sommes-nous légion ? 95
III. — Vérités et idées toutes faites 115

TROISIÈME PARTIE : US ET COUTUMES 125
I. — Questions de vocabulaire 127
II. — Les rues les plus « gay » de la ville 142
III. — Dans les bars « spéciaux » 149
IV. — Le bal 161
V. — L'amour est une chose merveilleuse 168

QUATRIÈME PARTIE : CULTURE 181
I. — Leur handicap fait leur force 183
II. — En quête d'un héros 196
III. — Sur un rayon de bibliothèque 208
IV. — L'homosexualité et la littérature 214

CINQUIÈME PARTIE : ADAPTATION 223
I. — L'homosexualité est-elle guérissable ? 225
II. — Quelques mots sur la sublimation 241
III. — Jusqu'à ce que la mort nous sépare 250
IV. — Une constellation de maris « gay » 263

SIXIÈME PARTIE : PERSPECTIVES 277
I. — La société que nous envisageons 279
II. — Un problème qui touche tout le monde 293
III. — Le rôle des parents 303
IV. — En manière de conclusion 318

Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 17-4-1952.

Dépôt légal : 2e trimestre 1952.
N° d'édition : 249. *N° d'impression : 733*